





# **Nature et Anarchie,**

**Jack Déjean**

**Edition revue et augmentée (seconde édition).  
Janvier 2023.**

## **I. Des liens originels**

*Bakounine et sa philosophie de la nature, p.20*

*Elisée Reclus : l'être libre dans des milieux de vie préservés, p.31*

*La question agraire chez André Léo et Errico Malatesta, p.43*

*Le retour à la vie naturelle des anarchistes naturiens, p.55*

*La vie simple et heureuse selon William Morris, p.66*

## **II. Des impasses conjoncturelles ?**

*Joseph Déjacque et le postulat de l'abondance, p.79*

*Pierre Kropotkine et l'ambivalence du communisme anarchiste, p.86*

*L'industrialisation et la taylorisation par les « anarchistes » de gouvernement, p.94*

## **III. L'anarchie contre la société des ravages industriels et technologiques**

*Des premières critiques de la science, p.108*

*Shmuel Marcus contre les machines, p.119*

*Georges Navel et l'enchantement du bel entour, p.123*

*Les anarchistes contre le nucléaire, p.131*

*L'écologie sociale et vaguement libertaire de Bookchin, p.144*

*Miguel Amoros et l'anarchisme anti-industriel, p.159*

*Désintégrer la société ordonnée par l'informatique, p.171*

*Anarchisme, antispécisme, primitivisme, p.181*

#### IV. Face à face avec l'ennemi et ses faux critiques

*Se défaire d'une civilisation et de son rapport à la nature, p.194*

*Généalogie d'une catastrophe : la science écologique, p.204*

*Un autre monde de merde est possible, les écologistes le construisent, p.224*

*La collapsologie, idiot utile du maintien de l'ordre existant, p.231*

*Les impasses de l'alternativisme, p.248*

*La fée électricité, p.257*

*L'épopée du numérique, p.264*

*La guerre du sous-sol, p.286*

*Des vies confinées et sous respirateur, p.297*

*Se défaire des chaînes énergétiques et technologiques, p.315*

**En guise de conclusion, p.327**

**Annexes. Détruire ce qui nous détruit, p.350**



L'été dernier a été chaud. Encore plus que les précédents. L'expérience ordinaire rappelle tous les jours la dégradation générale des possibilités de vie sur Terre, depuis la température estivale d'une journée d'automne aux vagues d'indésirables qui tentent tant bien que mal de franchir des frontières toujours plus militarisées. Ce ne sont que des prémices.

Dans quelques dizaines d'années, le sol, l'eau et l'air seront encore plus empoisonnés, une partie des terres immergées, et les ours polaires et autres rhinocéros ne seront que des souvenirs. La sécheresse est d'ores et déjà une réalité palpable, même dans les régions tempérées. Et sans ruptures avec l'ordre existant, la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, ou plutôt ce qu'il en reste, n'est qu'un village inoffensif d'agriculteurs et d'agricultrices de gauche et les mines d'or pulluleront en Guyane. Qu'on se rassure, quelques hectares mis sous cloche permettront à quelques touristes fortunés de venir se ressourcer dans des forêts gardées, étatisées, judiciarisées, séparées des liens possibles avec une vie humaine authentique. Et il y aura toujours quelques écolos pragmatiques pour aller occuper quelques strapontins au pouvoir.

D'autres imaginent encore et toujours changer le monde en négociant avec le pouvoir ou en transformant très graduellement la société de l'intérieur, notamment sous les formes du municipalisme libertaire. L'énergie de la révolte est perdue dans les jeux de compromis et de négociation, en espérant parvenir un jour à une société autogestionnaire. Dans cette perspective, s'il y a éventuellement passage au

conflit, la lutte ne doit jamais empêcher de s'attabler avec l'exploiteur, le détenteur du pouvoir, le défenseur de l'ordre. Il faut bien obtenir des marges de manœuvre de sa part...

Toutes ces logiques réhabilitent les projets associatifs et alternatifs, avec tout ce qu'ils portent de soumission à l'existant et d'idéologie pacificatrice. De l'association utilisée dans les bilans municipaux contre quelques subsides pécuniaires aux rencontres avec les autorités pour durer plutôt que de faire vivre ses idées, y compris au risque de la défaite, en passant par le squat artistique qui refile ses clés à l'adjoint au maire en charge de la culture, ces projets et cette idéologie servent surtout le pouvoir en place<sup>1</sup>.

Malgré quelques connivences partielles et momentanées possibles, l'anarchiste ou tout autre rebelle un peu sérieux ne peut ni s'en satisfaire, ni rester les bras ballants. L'alternative dans le système ne sera jamais la rupture avec le système. L'anarchisme a d'autres propositions. Le présent document entend par ses balades dans les textes et luttes plus anciens ou plus actuels contribuer à les rendre un peu plus visibles.

---

<sup>1</sup> Pléthore d'autres exemples auraient pu être mobilisés : détruire soi-même dans un spectacle grandiloquent un bâtiment prêté par la mairie et maintenant voué à faire place à un projet urbain de gentrification, empêchant au passage à ce lieu de redevenir ce qu'il était, à savoir un squat ; développer et accumuler obstinément des « forces matérielles » par le biais de rapports commerciaux classiques ; co-organiser ses événements et ses luttes avec les partenaires sociaux, qu'ils soient syndicaux ou associatifs, les partis politiques, et tout ce qui a trait à la cogestion ; faire visiter des squats de sans-papiers à des caciques de parti, etc.

D'autres encore se préparent à apprivoiser l'effondrement. Il est vrai que les dégradations de l'environnement sont telles que des répercussions sont d'ores et déjà enclenchées : la planète va bel et bien se réchauffer de quelques degrés, la mer monter de quelques mètres, des sols sont contaminés *ad vitam aeternam*. Il n'y aura plus d'habitat sain à Tchernobyl, Bhopal ou Fukushima. La finalité de notre civilisation, celle du capitalisme industriel, est la production d'une planète malade, où une grande partie de l'humanité est superflue. C'est déjà une réalité. La position de cette préparation à l'effondrement sans combattre a pourtant tout de désarmant, tant elle est éloignée d'un sentiment de révolte.

En outre, elle instille des brouillages dans une époque déjà confuse, notamment à travers la culpabilisation. Tous et toutes responsables, personne ne mérite de s'en tirer. Ces collapsologues brouillent les causes du désastre, favorisant un processus d'identification de chacun et chacune à l'origine du mal. Inutile de préciser que dans cet élan interclassiste, la question sociale n'est pas leur priorité. Je préfère largement la révolte des Gilets jaunes qui, malgré des tas de contradictions, ont entre autres essayé de porter la lutte contre les fins de mois difficiles en même temps que celle contre la fin du monde. Une perspective plus réjouissante.

Le management effondrophile pour communautés fermées propose finalement de faire de la catastrophe une occasion de se ressaisir, conformément à l'idéologie de la résilience qui se répand. Il n'est pourtant pas du tout certain

que le désastre, au même titre que la guerre, n'ait une quelconque vertu. Je suis même à peu près sûr du contraire.

La collapsologie relève en fait d'une nouvelle étape de l'aliénation. Il ne s'agit plus de s'identifier au processus d'accumulation du capital, comme dans l'aliénation classique, mais aux ravages qu'il engendre. Et de faire avec. Anticiper et se préparer à l'avènement de la catastrophe n'est pourtant pas la meilleure façon de s'opposer aux racines de ce qui engendre cette situation, et de se tourner vers la perspective d'un autre monde débarrassé des nuisances.

Ces collapsologues viennent au passage contribuer docilement à la pacification au bénéfice des dirigeants et dirigeantes. Il faut dire que la liberté n'est pas leur question. C'est une forme contemporaine de servitude volontaire, pouvant être servie avec un peu d'agitation contestataire de bas étage, mais où l'on préfère les cabinets de conseil. Là encore, l'anarchisme ouvre de plus belles perspectives en donnant sa chance à la fureur. On n'entre pas dans un monde nouveau sans effraction.

Dire que l'anarchisme est dès son origine une pensée « écolo » relèverait de l'anachronisme. En revanche, il est dès le départ un assaut contre le développement capitaliste et industriel, avec tous ses désastres. C'est justement pour cela qu'il n'est pas écologiste, et contribue au contraire à éviter le piège d'une pensée réformiste. Il fournit des armes aussi bien contre la gestion salement industrielle du capital, ou celle plus novatrice qui se colle l'étiquette « verte » ou « durable ».

Il n'est par ailleurs jamais question de la nature radicalement séparée des êtres humains y vivant, comme

dans l'environnementalisme, et pas plus d'une nature sacralisée, comme chez les confusionnistes Gaïa ou chez certains et certaines primitivistes. La question de la nature n'est pas dissociable des mille manières dont les gens l'habitent : c'est un rapport vivant entre l'être humain et son milieu. L'anarchisme ne cherche pas à sauver la planète sans se soucier des oppressions diverses que subissent les personnes, sans aspirer en même temps à une vie plus libre et plus égalitaire, fondée sur l'entraide et la subversion des rapports de domination.



## **I. Des liens originels**

Rarement employé jusqu'au 18<sup>ème</sup> siècle, le terme « anarchie » est le plus souvent utilisé comme synonyme de chaos et de désordre social. Pierre-Joseph Proudhon est le premier à se définir anarchiste positivement en 1840. Il s'oppose ainsi à la propriété privée, à l'Eglise, au parlementarisme et au gouvernement en général. Il se positionne en même temps pour une transformation *sociale*, et non politique, de la société. Sa misogynie et son antisémitisme en feront toutefois un anarchiste très limité, de même que son gradualisme révolutionnaire, visant à modifier par petits pas la société à travers des associations libres dissociées de l'attaque sans concessions des rouages du pouvoir.

A sa suite, le terme « anarchisme » renvoie à un mouvement explicitement révolutionnaire et anti-autoritaire. Des révoltés comme Joseph Déjacque ou Ernest Coeurderoy participeront à son développement indépendant du socialisme, dont il est en même temps issu. L'anarchisme est traversé de multiples courants, mais s'oppose dans son ensemble au capitalisme et à l'Etat, et plus largement à toutes les formes d'oppression, sans les dissocier de la question sociale. Internationaliste, le mouvement se répand dans le monde entier. Il est à l'aube du 20<sup>ème</sup> siècle particulièrement implanté en Chine et en Corée, en Amérique latine, en Afrique du nord, et pas seulement en Europe ou en Amérique du Nord. Il exercera une influence notable durant la Commune de 1871, sur les révolutions au Mexique à partir de 1911, en Russie et en Ukraine entre 1905 et 1921, en Allemagne en 1918 et 1919, dans la région autonome de Shinmin entre 1929 et 1932, en Espagne de

1936 à 1939. Ecrasé par la répression et les guerres successives, l'anarchisme perdure encore aujourd'hui, nourrissant les aspirations des amants et amantes de la liberté.

L'une des forces de l'anarchisme est de ne pas se focaliser sur la seule question des conditions matérielles, mais de se porter sur tous les aspects de la vie. Il ne pouvait pas passer à côté de la question des dégradations des conditions d'existence par le développement industriel. Lier l'anarchisme à la nature peut relever à certains égards d'un tour de force. Pourtant, dès le départ, il pose la question du rapport à la nature, notamment chez Bakounine.

Encore faut-il préciser la notion floue et complexe de *nature*. Elle désigne l'ensemble des forces de l'univers, aussi bien vivantes, avec les végétaux et les animaux, ainsi que les bactéries et les microbes, que la géologie, la tectonique, le climat ou encore le mouvement des astres. Traditionnellement, la nature est aussi considérée dans sa capacité d'éclosion et d'engendrement : elle est dynamique, mouvement, circulation, régénérescence. Ajoutons qu'elle est aussi radicalement destructrice : quoi de plus naturel que la mort ?

Aujourd'hui, la nature sert le plus souvent à désigner ce qui n'est pas créé par l'action humaine – comme si l'être humain ne faisait pas partie de ce monde, mais était d'un autre monde. En même temps, la nature n'existe pas *naturellement* : outre qu'elle est réduite comme peau de chagrin par l'artificialisation, elle est toujours socialisée, ne serait-ce que par le regard. Surtout, nous l'appréhendons

toujours par le prisme d'une culture particulière, c'est-à-dire par quelque-chose qui définit en partie notre humanité.

La Terre est depuis longtemps déjà – environ 300.000 ans pour *l'homo sapiens*, plus de 2 millions d'années pour les premiers êtres humains – façonnée, entre autres, par l'humanité. Elle est en prise avec des créations sociales et historiques et ses effets. Les chasseurs-cueilleurs nomades commencent par défricher l'espace de leur campement, ce qui relève déjà d'un aménagement du territoire, d'autant plus quand le site est réutilisé année après année au gré des saisons. Autres exemples frappants du dernier siècle : les glaciers des plus hauts sommets fondent, le niveau de la mer monte, conséquences des activités industrielles. Ce sont alors des aménagements imprévus à *une tout autre échelle* et aux conséquences sur les personnes plus profondes. C'est une bonne raison de ne jamais dissocier la question de la nature de la bonne vieille question sociale.

La nature n'est plus un fait présocial depuis longtemps, mais un espace défini par ses interactions avec la culture et l'histoire – c'est-à-dire avec une multitude d'êtres humains et leurs artefacts. Nature et culture ne sont pas antagoniques, mais réciproquement déterminés. De toute façon, les humains, lorsqu'ils transforment le monde, modifient aussi leur être. Les mutations sur le plan biologique de l'être humain sont issues de sa capacité culturelle à façonner son corps et son environnement. Même le métabolisme est modifié par le type d'activité qu'il effectue. Les Bajau, ces nomades de la mer

spécialisés dans la pêche sous-marine, descendent à 70 mètres, restent 15 minutes en apnée et remontent presque sans palier. Leur rate, qui régule les variations d'oxygène, est plus grosse que la moyenne. Le social est partout chez l'humain, dilué jusque dans sa biologie – sauf à considérer dans une aporie sociobiologiste que leur culture basée sur ce mode de pêche était préalablement programmée génétiquement et métaboliquement...

La nature n'est pas un extérieur de l'humanité. Elle peut être largement laissée tranquille, et pour autant parcourue tout en étant recouverte par des imaginaires et des représentations : chez des chasseurs-cueilleurs nomades animistes, un animal, un arbre ou un rocher peut se voir attribuer des intentions et une personnalité au même titre qu'un être humain. La nature peut aussi être socialisée tant par les instruments de la civilisation que par leurs effets les plus ravageurs, telle la pollution, comme c'est le cas avec le capitalisme industriel.

La frontière entre ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas est fragile. Pour autant, la nature existe. *Je le sais, je l'ai vécu*. Elle peut être éprouvée par chacun et chacune de nous. Il suffit de s'éloigner un peu du rythme effréné de la civilisation et de partir sac sur le dos gravir une montagne. A plusieurs kilomètres de toute habitation, une sensation nous rappelle qu'un milieu étrange nous entoure, sans trop savoir expliquer ce qu'il est. Ce n'est pas seulement une conception, mais aussi un rapport sensible, charnel. La pluie qui coule sur la joue, les doigts qui s'enfoncent dans la terre,

l'odeur puissante de la forêt. La nature existe, et pourrait bien nourrir notre liberté.

## *Bakounine et sa philosophie de la nature*

Bakounine fait reposer son anarchisme sur une philosophie de la nature. Lui-même se passionne pour les sciences naturelles, et observe minutieusement différentes espèces. C'est le cas des bernard-l'ermite, par exemple, lors d'une escapade à Saint-Malo<sup>2</sup>. C'est pourquoi le projet anarchiste de Bakounine n'est pas un projet de domination de la nature. Il s'agit plutôt de se conformer à la vie et aux forces naturelles, alors que les dominations religieuses, politiques et économiques nous en coupent. Il n'y a pas de séparation nette entre milieux naturels et mondes sociaux, mais au contraire une continuité qui n'empêche pas une disposition spécifiquement humaine : la liberté.

Bakounine est matérialiste. Il considère donc que l'esprit n'est pas séparé du corps, et que l'individu, qui est d'abord un corps, est le produit de la nature, puis de la société. De la nature d'abord, règne de la nécessité. Il la définit comme « la somme des transformations réelles des choses qui se produisent et se reproduisent incessamment en son sein »<sup>3</sup>. Nourricière, Bakounine a aussi conscience qu'elle n'est pas tendre et exige de s'en sauvegarder comme on peut. Il n'y a aucune échappatoire, et aucun projet bakouninien de la sortie des forces naturelles : « cette universelle nature, notre mère, qui [...] nous pénètre jusque dans la moelle de nos os et jusqu'aux plus intimes profondeurs de notre être intellectuel et moral, [...] il n'est,

---

<sup>2</sup> <http://acontretemps.org/spip.php?article668>

<sup>3</sup> Bakounine, *Considérations philosophiques sur le fantôme du divin, le monde réel et l'homme*, Entremonde, 2010, page 13.

pour nous, ni d'indépendance ni de révolte possible »<sup>4</sup>. Il faut au contraire les reconnaître et se les approprier.

Si Bakounine est un homme de son époque, ayant foi dans le progrès, il critique en même temps l'idée de maîtrise de la nature. Pour la maîtriser, il faudrait en effet qu'il existe un esprit en dehors de la nature. Or, « l'esprit est le produit de la matière »<sup>5</sup>. Dit autrement, l'être humain procède de la nature, et il ne peut qu'y rester attaché : il est « lui-même rien que nature »<sup>6</sup>. La révolte contre la nature, qui a pris en vigueur depuis Bakounine, n'est donc pas autre chose qu'une révolte contre l'humanité. Voilà qui pourrait plaire à certains et certaines antispécistes. La seule émancipation vis-à-vis de la nature réside dans une meilleure connaissance de ses forces et de ses régularités, pour finalement mieux les faire siennes et mieux s'y conformer. Bakounine les distingue des forces sociales, qui elles aussi viennent de l'extérieur de soi-même.

L'individu est un animal social pour Bakounine, conformément à une longue tradition philosophique. L'être humain « naît dans la société comme la fourmi dans la fourmilière et comme l'abeille dans la ruche ; il ne la choisit pas, il en est au contraire le produit, et il est aussi fatalement soumis aux lois naturelles qui président à ses développements nécessaires, qu'il obéit à toutes autres lois naturelles »<sup>7</sup>. La société précède l'individu, et l'imprègne,

---

<sup>4</sup> Bakounine, *Considérations philosophiques sur le fantôme du divin, le monde réel et l'homme*, Entremonde, 2010, p.29.

<sup>5</sup> Ibid, p.49.

<sup>6</sup> Ibid, p.50.

<sup>7</sup> Bakounine, « Dieu et l'Etat », *Œuvres*, Stock, 1980, p.317.

tant « la pression de la société sur l'individu est immense, et il n'y a point de caractère assez fort ni d'intelligence assez puissante qui puisse se dire à l'abri des attaques de cette influence aussi despotique qu'irrésistible »<sup>8</sup>. C'est d'ailleurs cela qui prouve le caractère social de l'être humain : la culture propre à un individu donné se reflète jusque dans les détails de sa vie.

Mais si l'individu est social, alors il n'est pas le fruit de la nature ? Si, parce que Bakounine considère le social comme un prolongement de la nature. D'ailleurs, l'individu est comme happé par le social, qu'il ne crée pas, mais dont il hérite. Les prescriptions sociales prennent presque la consistance des nécessités biologiques. D'ailleurs, Bakounine considère l'espèce humaine comme une continuité des espèces animales : « ce qui n'existe pas dans le monde animal au moins à l'état de germe, n'existe et ne se produira jamais dans le monde humain »<sup>9</sup>. Il n'y a plus grand monde aujourd'hui pour contester l'intelligence animale et le fait que les animaux éprouvent des émotions complexes. Même les végétaux ont une mémoire et des capacités d'apprentissage. Depuis la germination jusqu'à la poésie, il y a une même énergie vivante à l'origine.

Bakounine distingue le milieu naturel, celui des biologistes, du milieu social, celui des sciences sociales et de l'activité révolutionnaire, mais les pense en continuité. Il est marqué par une conception naturaliste du monde et des

---

<sup>8</sup> Ibid, p.326.

<sup>9</sup> Bakounine, *Considérations philosophiques sur le fantôme du divin, le monde réel et l'homme*, Entremonde, 2010, p.30.

êtres. En dernière instance, c'est la nature qui fixe le devenir humain. Si Bakounine en restait là, le monde social serait en réalité dépendant des lois naturelles de l'univers. Dans tous les cas, il y aurait un déterminisme incapable de penser le changement social. On ne se révolte pas contre la gravité.

Mais il n'en est rien chez Bakounine, révolutionnaire bien avant d'être philosophe. La continuité chez lui ne veut pas dire qu'il n'y a pas une différence qualitative nette entre l'animalité et l'humanité. L'être humain a pleinement accès à l'abstraction. Il peut penser et parler – et donc transmettre. S'il concède que certains animaux ont des capacités troublantes, ce ne sont que des fragments de ce que l'humanité possède en termes de faculté. De cette capacité de penser, il en fait le second de ces trois fondements du développement humain, avec lesquels s'ouvre le *Dieu et l'Etat* reconstitué en 1882 par Elisée Reclus<sup>10</sup>.

Il existe bel et bien un monde social pour Bakounine, mais inscrit dans le monde naturel. Sa définition de la vie, profondément anarchiste par son insistance sur l'indétermination, explicite brillamment cette position complexe : « *la combinaison universelle, naturelle, nécessaire et réelle, mais nullement prédéterminée, ni préconçue ni prévue, de cette infinité d'actions et de réactions particulières que toutes les choses réellement existantes exercent incessamment les unes sur les autres* »<sup>11</sup>. L'être humain reste libre de mener sa vie tout en étant pris

---

<sup>10</sup> Bakounine, *Dieu et l'Etat*, Mille-et-une-nuits, 2000, p.7.

<sup>11</sup> Bakounine, *Considérations philosophiques sur le fantôme du divin, le monde réel et l'homme*, Entremonde, 2010, p.13.

par des forces qui le dépassent, à la fois naturelles et sociales. C'est en fait une position d'humilité qui caractérise la pensée de Bakounine. Il ne fait pas que ramener l'individu sur terre ; il le remet à sa place. Il pose ainsi cette question : « que deviendraient les plus sublimes combinaisons de l'intelligence, si, au moment où l'homme les conçoit, on décomposait seulement l'air qu'il respire, ou si le mouvement de la terre s'était arrêté, ou s'il se voyait inopinément enveloppé par une température de soixante degrés au-dessous ou au-dessus de zéro ? »<sup>12</sup>

Bakounine insiste sur la nature, influencé par les idéologies que sont la science et le progrès, pour désamorcer l'influence religieuse. Certes. Il ne faudrait pas pour autant manquer l'essentiel de ce qu'exprime ici Bakounine : l'expression même de l'anarchie comme principe essentiel de la vie. L'univers repose sur le mouvement et la transformation, parfaitement ordonné et pourtant indéterminé. Le monde social, issu de l'activité humaine, ne peut que s'y conformer. Il est soumis à un principe vivant qui lui préexiste. Derrière commence à poindre l'idée que la civilisation avec ses institutions autoritaires et ses lois dégradent le sens de l'existence et assèchent le mouvement de la vie. L'autorité fige ; la révolte redonne de la vie.

« Par conséquent, toutes les lois qui émanent d'un législateur, soit humain, soit divin, soit individuel, soit collectif, et fût-il nommé par le suffrage universel, sont des lois despotiques, nécessairement étrangères et

---

<sup>12</sup> Ibid, note de bas de page, p.15.

hostiles aux hommes et aux choses qu'elles doivent diriger : ce ne sont pas des lois, mais des décrets, auxquels on obéit non par nécessité intérieure et par tendance naturelle, mais parce qu'on y est obligé par une force extérieure, soit divine, soit humaine ; des arrêtés arbitraires, auxquels l'hypocrisie sociale, plutôt inconsciente que consciente, donne arbitrairement le nom de loi »<sup>13</sup>.

La philosophie de la nature de Bakounine le mène à la justification de l'anarchisme.

Ainsi, l'être humain, comme tout être vivant, est pris par les nécessités de la vie et de l'univers. Il crée aussi son monde humain, qui lui préexiste et le façonne, par l'activité. C'est aussi en même temps par là qu'il peut conquérir sa liberté et œuvrer à son épanouissement. Il n'est pas seulement pris par ses besoins naturels, empêtré par un déterminisme social, mais pensant et parlant, il se construit son histoire dans un contexte particulier. Celui-ci sera plus ou moins en accord avec le mouvement de la vie. La société capitaliste et industrielle, quant à elle, en est très loin.

Si les forces naturelles sont irrémédiables ou évoluent très lentement, les forces sociales ne sont pas immuables et peuvent être transformées. La liberté se limite au monde social, aux affaires humaines, tandis qu'il n'y a pas d'affranchissement possible par rapport à la nature. Mais Bakounine est bel et bien un penseur et un acteur de la liberté.

---

<sup>13</sup> Ibid, p.21.

L'être humain est un individu parlant et pensant. C'est pour cela qu'il peut échapper à la fatalité et s'ouvrir au règne de la liberté. Il apprend, observe, comprend, et peut ainsi s'affirmer. Bakounine a une intuition : il existe un écart entre le réel et sa représentation, entre ce qui est – et qui je suis – et la manière de le dire ; bref, entre ce qui détermine et l'individu réel. Quelque chose en l'humain échappe à toute prise symbolique et culturelle et s'oppose nécessairement au pouvoir. C'est dans cet écart que surgit l'individualité, c'est-à-dire la manière d'interpréter et de se positionner par rapport au réel.

Pour autant, l'être humain ne saurait s'ouvrir à la liberté sans dépasser ce moment de la pensée. C'est par l'action dans ce monde qu'il peut réaliser sa liberté : la connaissance et l'interprétation ne permettent que la conscience de la liberté, qui demande à se réaliser par des actes. La liberté n'est pas qu'une idée, c'est d'abord une pratique. La vie de Bakounine en a été une expression.

Issu d'une famille de l'aristocratie russe, son père l'envoie faire ses classes dans l'armée à 14 ans. Il supporte mal la discipline militaire, et en opposition avec sa famille quitte l'armée quelques années plus tard pour s'inscrire à l'université à Moscou, où il fréquente un cercle révolutionnaire.

Il voyage en Allemagne et en France, où il rencontre des socialistes. En 1848, il prend une part active à la révolution qui se déroule alors en France. Il tente de la propager en Allemagne, puis en Pologne où il est l'un des meneurs de l'insurrection populaire de Dresde. Il est finalement arrêté par les prussiens et condamné à mort. Sa

sentence est commuée en travaux forcés à perpétuité, avant d'être livré à la Russie. Incarcéré dans des conditions difficiles, il est finalement déporté en Sibérie en 1857. Il réussit à s'enfuir en 1861, à 47 ans, via le Japon et les Etats-Unis, avant de gagner l'Europe.

Il renoue alors avec les milieux révolutionnaires et adhère en 1868 à l'Association Internationale des Travailleurs (A.I.T.). En 1870, il participe à une insurrection à Lyon, qui proclame la Commune, préfigurant celle de Paris quelques mois plus tard. Le soulèvement échoue, et Bakounine se réfugie à Marseille, puis en Suisse.

Après le massacre des communards en 1871, les tensions sont vives au sein de l'A.I.T. Bakounine en est exclu dans des conditions qui ont tout d'un putsch en 1872, avec d'autres membres rétifs à la verticalisation de l'organisation et à la stratégie de prise du pouvoir d'Etat, y compris par la participation aux élections. Il participe ensuite à la fondation de l'Internationale antiautoritaire.

En 1873, épuisé, il décide d'arrêter le militantisme révolutionnaire. Malade, il prend part aux préparatifs d'une insurrection à Bologne, espérant mourir sur les barricades. L'insurrection tourne court, et il meurt en 1876. Toute sa vie, il n'a cessé de braver les déterminismes de la société, depuis sa rupture familiale jusqu'à ses engagements révolutionnaires, debout sur les barricades et armes à la main. Son existence ne colle pas avec l'idée d'une action humaine entièrement déterminée.

Sa théorie n'est pas non plus une théorie du déterminisme. Elle fait la part belle à la liberté, et donc à la capacité humaine de transformer la société. Chaque chose et

chaque être possède une individualité propre, certes née de circonstances antérieures et issue du milieu naturel et social au sens large, mais qui permet des capacités autonomes d'action. C'est une parcelle d'autonomie minuscule devant l'infini du monde et des forces qui façonnent l'univers, mais capable de se transformer en force transformatrice par cette magnifique disposition à la révolte.

S'il n'y a pas de libre-arbitre, il y a la liberté au prix d'efforts et d'une révolte en partie dirigée contre soi-même – la partie façonnée par le milieu social – et contre l'ordre entravant le mouvement de la vie. L'individu est donc pourvu de volonté. Sinon, l'individu serait réduit à une machine ou à des instincts. L'individu, par ses expériences et ses actions, modifie non seulement le monde dans lequel il s'insère, c'est-à-dire la société actuelle comme l'humanité et les choses dans leur ensemble, mais aussi sa psychologie.

Cette volonté n'est pas un mystère de la vie, elle est fondée dans la chair et le sang, et possède sa propre dynamique. Elle peut ainsi grandir par les efforts de l'individu, la pensée ou les conditions sociales favorables. Il suffit à l'individu d'écouter et répondre au *sentiment de révolte* qui raisonne en lui. Ce sentiment est un peu la vie murmurant aux oreilles de l'individu, et la révolte est cette disposition qui réanime la dynamique vivante d'un monde social asséché par les forces autoritaires.

Ce que Bakounine nomme un ruisseau dans le courant universel de la vie, peut ainsi se transformer en torrent et faire péter les digues de l'autorité. Jusqu'à un certain point, l'individu qui s'émancipe peut alors devenir son propre éducateur et le créateur de soi-même et de son

milieu social. Cette auto-détermination reste relative, enchaînée au monde naturel et social comme tout être vivant, mais elle existe et participe à façonner le monde. Elle peut marcher sur la tête des rois et renverser des régimes bien ancrés.

L'individu chez Bakounine n'est donc pas constitué entièrement par les rapports sociaux, comme chez Marx ; ou plutôt, s'il est constitué par ses rapports sociaux, il y a aussi une part de subjectivité, qui permet notamment les ruptures non seulement personnelles mais aussi collectives, et les arrachements à la voie tracée par les conditions préexistantes. L'individu pour Bakounine a un peu plus d'épaisseur que chez Marx.

Il n'y a par conséquent pas de sujet révolutionnaire, tel le prolétariat chez les marxistes, voué à transformer de manière mécanique et nécessaire la société. Pour Bakounine, il existe bien des classes sociales, mais pas de classe révolutionnaire en soi. C'est l'individu qui est révolutionnaire ou non, pas son appartenance à un groupe social. Le révolutionnaire est révolutionnaire par la force de sa *volonté*, qu'il va chercher dans sa manière d'interpréter et de se positionner par rapport au réel, et surtout dans ce qui échappe à son intégration à l'ordre établi.

Certaines classes sociales peuvent jouer un rôle temporairement révolutionnaire, mais elles sont toutes en rivalité pour le pouvoir. Or, il s'agit pour lui d'en finir avec la domination, et donc avec la division en classes sociales, mais aussi avec l'Etat, la religion, la famille patriarcale, avec les mœurs qui ont pénétré profondément l'individu, « de sorte que chacun en est en quelque sorte le complice contre

lui-même »<sup>14</sup>. Il n'y a pas de mécanique révolutionnaire chez Bakounine, mais des voies expérimentales et des tentatives créant des ruptures et des chocs modifiant non seulement le milieu social général, mais aussi les structures psychologiques des individus. Si pour Marx, le capitalisme produit lui-même les forces révolutionnaires qui aboutiront à sa perte, ces forces se soulèvent dans ce qui fait rupture et ce qui est indomptable chez Bakounine. Et rien de tel qu'une insurrection pour susciter ces ruptures.

Bakounine tire de tout cela une définition sociale de la liberté. La liberté d'autrui n'est pas une limite ; au contraire elle confirme et étend la mienne à l'infini. Ce n'est donc pas une liberté du libre arbitre, avec un individu abstrait et atomisé qui serait libre tant qu'il fait ses choix sans entraves. Il n'y a pas de liberté spontanée et isolée, indépendante du monde extérieur. L'individu n'en est pas moins l'élément de base de l'anarchie, et donc de la société. Mais il fait partie de la nature. Bakounine remet ainsi l'humanité à sa place, insignifiante face aux forces universelles, mais pour autant capable des plus belles affirmations de liberté.

---

<sup>14</sup> Bakounine, « Dieu et l'Etat », *Œuvres*, Stock, 1980, p.316

## *Elisée Reclus : l'être libre dans des milieux de vie préservés*

Il n'est pas possible d'aborder le thème de la nature et de l'anarchie sans évoquer Elisée Reclus. Pas particulièrement le respectable et éminent géographe, auteur de l'œuvre monumentale la *Nouvelle géographie universelle*, mais surtout l'anarchiste maintes fois contraint à l'exil, communard de la première heure, compagnon de route de Bakounine puis de Kropotkine, et initiateur avec d'autres du communisme anarchiste.

Cet anarchiste souhaite vivre en égaux, notamment entre homme et femme, et garde de ses voyages aux Amériques des convictions anti-esclavagistes et antiracistes. Son grand-frère Elie, dont il est très proche, valorise de son côté les « primitifs ». Elisée considère que « toutes les revendications de la femme contre l'homme sont justes »<sup>15</sup>, elle qui est préparée dès l'enfance à la subordination. Il tente d'appliquer son anarchisme à sa vie quotidienne, vivant en union libre. Végétarien, il appelle à étendre le sentiment qui a mis fin au cannibalisme aux animaux. Proche de la nature, il s'essaie au naturisme. Il lutte en fait méthodiquement contre l'oppression, y compris quand il écrit de la géographie.

Reclus dénonce la brutalité avec laquelle le capitalisme industriel prend possession de la Terre. Les progrès modernes concentrent les populations dans des villes toujours plus étalées. Les nouveaux modes de

---

<sup>15</sup> Elisée Reclus, *L'Homme et la Terre*, La librairie universelle, 1908, p.448

transport, routes et chemins de fer, favorisent cette concentration d'une population coupée de ses racines et de la nature. Mais tout le monde n'est pas logé à la même enseigne. Aux pauvres l'exil vers les usines et la crasse, aux riches les voyages de ressourcement à la campagne. C'est peut-être par ce dernier mouvement que la brutalité de la prise de possession de la Terre se révèle la plus explicite : le charme des paysages ne tarde pas à être envahi non seulement par des bourgeois et bourgeoises, mais aussi par d'autres détritiques plus matériels, par des infrastructures, par la spéculation, par l'argent, etc.

La nature est enlaidie. Ce n'est toutefois pas le fait de la nature humaine, et donc une nécessité indépassable, mais la responsabilité d'un système particulier avec des responsables. Les ingénieurs sont d'ailleurs déjà dénoncés pour leur penchant aménageur et ravageur, anticipant la critique des technosciences et de la technocratie :

« Lâchez une meute d'ingénieurs dans une vallée charmante, au milieu des prairies et des arbres, sur les rives de quelque beau fleuve, et vous verrez bientôt ce qu'ils en auront fait ! Ils auront mis tout leur soin à rendre leur vie œuvre personnelle aussi évidente que possible et à masquer la nature sous leur amas de pierrailles et de charbon ; de même ils seront tout fiers de voir la fumée de leurs locomotives s'entrecroiser dans le ciel en un réseau malpropre de bandes jaunâtres ou noires ».

Anticipant ce qu'on appelle aujourd'hui le *greenwashing*, il continue :

« Il est vrai que ces mêmes ingénieurs prétendent aussi à l'occasion embellir la nature. C'est ainsi que les artistes belges ayant récemment protesté contre la dévastation des paysages riverains de la Meuse, le ministre s'empressa de leur faire savoir que désormais ils seraient contents de lui : il s'engageait à faire bâtir toutes les nouvelles usines avec des tourelles gothiques ! »<sup>16</sup>

L'action humaine peut avoir des conséquences directes sur la nature, et celles-ci peuvent être néfastes, particulièrement à une époque où l'esprit aménageur s'est développé.

Reclus s'est d'ailleurs intéressé continuellement à la question de l'alimentation. Il dénonce ainsi l'agriculture en train de s'industrialiser, notant la perte de saveur des fruits et légumes, le risque de diminution de la fertilité avec une nourriture trop riche en azote, et de manière générale l'empoisonnement des sols et des êtres par la chimie, elle qui falsifie les denrées.

Reclus considère que l'être humain doit savoir utiliser les forces naturelles, mais dénonce la brutalité à l'œuvre avec l'industrialisation galopante. Et il n'est pas seulement question de paysages dégradés, mais de la survie de l'humanité.

---

<sup>16</sup> « À propos du végétarisme », *La Réforme alimentaire*, mars 1901, p.37-45

« Les développements de l'humanité se lient de la manière la plus intime avec la nature environnante. Une harmonie secrète s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit, et quand les sociétés imprudentes se permettent de porter la main sur ce qui fait la beauté de leur domaine, elles finissent par s'en repentir. Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort. Parmi les causes qui dans l'histoire de l'humanité ont déjà fait disparaître tant de civilisations successives, il faudrait compter en première ligne la brutale violence avec laquelle la plupart des nations traitaient la terre nourricière. Ils abattaient les forêts, faisaient tarir les sources et déborder les fleuves, détérioraient les climats, entouraient les cités de zones marécageuses et pestilentielles ; puis, quand la nature, profanée par eux, leur était devenue hostile, ils la prenaient en haine, et, ne pouvant se retremper comme le sauvage dans la vie des forêts, ils se laissaient de plus en plus abrutir par le despotisme des prêtres et des rois »<sup>17</sup>.

La dégradation des milieux dégrade les conditions d'existence et le contenu de la vie. L'infatigable randonneur

---

<sup>17</sup> Reclus, « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes » (1866), dans *Elisée Reclus, les grands textes*, Flammarion, 2014, p.171

serait bien triste de voir ce qu'est devenue Menton, qu'il considérerait comme la perle de la France. Non seulement à cause de sa bétonisation galopante, mais aussi pour ses modes de vie futilement consuméristes, avec ses corps brûlés sur la plage et ses villas où se dressent caméras et fils barbelés, à quelques mètres seulement d'un chemin où essaient de passer clandestinement les indésirables en exil venant du côté italien, à la recherche d'une vie un peu moins impossible. La destruction de la nature accompagne un abêtissement et un avilissement de l'humain.

Elisée Reclus n'est ni progressiste, ni centré sur l'Occident. Il émet à plusieurs reprises des doutes sur la linéarité du progrès, et relativise la place de l'Occident. Sur les 19 tomes de sa *Nouvelle géographie universelle*, 5 seulement sont consacrés à l'Europe ; une provocation pour l'époque. Il commence à désamorcer l'idée d'un progrès continu intrinsèquement positif, rapport au monde qui a fait tant de dégâts. « La marche en avant n'a point eu lieu d'une manière rectiligne, de groupe en groupe, et c'est par une succession de spirales, de développements partiels et alternatifs, de progrès et de reculs, d'oscillations incessantes, que s'est faite l'histoire de l'humanité »<sup>18</sup>.

Les haches polies les plus anciennes ont été retrouvées en Australie, ce qui fait des aborigènes du paléolithique les plus progressistes de cette période. Ils n'utiliseront pourtant jamais ni le bronze, ni le fer, seront qualifiés de peuple le plus arriéré à leur découverte par les

---

<sup>18</sup> Préface à l'ouvrage de Léon Metchnikoff, *La civilisation et les grands fleuves historiques*, Hachette, 1889.

européens. Un grec antique a quant à lui inventé la première machine à vapeur, dont il se demandait à quoi ça pourrait bien servir. Il n'y avait alors pas de sens à s'étendre dans l'espace et de diminuer les distances par le chemin de fer, ce qui deviendra un impératif de la conquête moderne. L'histoire humaine n'est pas une voie toute tracée.

Reclus n'est pas progressiste. Il n'en reconnaît pas moins les apports, et ne remet pas en cause un certain nombre de machines tant qu'elles permettent une société libertaire et égalitaire. Encore faut-il que les machines préservent les milieux de vie, qui influent sur les modes de vie. Des machines au service de l'humain, pour mettre en valeur la terre et la nature. L'humanité n'est pas condamnée à la dévastation.

Comme Bakounine, Reclus considère qu'il n'est pas possible de tracer une frontière rigide entre nature et culture, entre le monde animal et végétal et l'humanité. D'ailleurs, les animaux sont les premiers éducateurs des êtres humains. Par imitation, nombre de pratiques sociales sont issues de l'observation animale.

Végétarien, Reclus pourfend d'ailleurs la maltraitance animale et les transformations fâcheuses de l'élevage et du régime carnivore sur les animaux. Le noble sanglier est ainsi changé en cochon grassouillet, et l'alerte mouflon a muté en mouton docile. Il n'en reste pas moins convaincu qu'il existe bien une différence qualitative entre l'animal et l'être humain. Il y a pour autant une continuité entre l'humanité et la nature, aux destinées croisées. L'être humain ne peut que la préserver, ou chercher à en accroître la beauté.

Elisée Reclus n'en est pas pour autant un précurseur de la pensée Gaïa, au contraire. Alors qu'il traverse la nature davantage comme un poète, en tout cas comme un voyageur épris de baignades et de grimpes, il se méfie de toute sacralisation de la nature. Peut-être parce qu'au gré de ses péripéties, il a appris à la connaître... Surtout, il n'y a pas d'insensibilité sociale chez Reclus, maladie trop répandue chez nombre d'écolos environnementalistes, dont certains et certaines se foutent de s'adosser à un renforcement des inégalités pour sauver la planète, voire souhaitent finalement l'extinction de l'espèce humaine. Comme si l'humanité était un ensemble homogène aux responsabilités partagées. Désolé, mais je n'y suis pour rien, comme beaucoup d'autres, dans l'invention et l'utilisation du nucléaire ou dans l'appauvrissement des sols par des intrants chimiques.

Il n'y a pas besoin d'en finir avec l'humanité, mais avec les rapports d'exploitation et de domination ; il faut attaquer les institutions et les gens qui les portent, comme celles et ceux qui les défendent. Reclus l'a bien compris, lui qui considère que l'individu est « l'élément primaire de la société », « le choc impulsif du milieu », qui peut s'associer ensuite comme il lui plaît « aux autres cellules de la changeante humanité »<sup>19</sup>. C'est de lui « que naît la volonté créatrice qui construit et reconstruit le monde »<sup>20</sup>. C'est pour cela qu'il se demande si l'être humain n'est pas la nature prenant conscience d'elle-même.

---

<sup>19</sup> Préface à *L'Homme et la Terre*, tome 1, La Librairie universelle, 1905, p.4

<sup>20</sup> Ibid, p.4

Reclus, aux côtés de la communarde André Léo et d'autres anarchistes, porte son regard sur la paysannerie. Il diffuse notamment la brochure « À mon frère le paysan » à plusieurs milliers d'exemplaires, à la ville et à la campagne, où il précise les positions anarchistes sur la question agraire : l'expropriation des grands propriétaires terriens et la redistribution à celles et ceux qui travaillent la terre, associés à travers des collectivités, les communes, elles-mêmes fédérées à d'autres communes. A défaut de construire ce nouveau monde, « votre sort à venir est horrible, car nous sommes dans un âge de science et de méthode et nos gouvernants, servis par l'armée des chimistes et des professeurs, vous préparent une organisation sociale dans laquelle tout sera réglé comme dans une usine, où la machine dirigera tout, même les hommes, où ceux-ci seront de simples rouages que l'on changera comme de vieux fer quand ils se mêleront de raisonner et de vouloir »<sup>21</sup>. A la veille du 20<sup>ème</sup> siècle, la critique de l'agriculture industrielle est déjà faite.

Les anarchistes sont bien isolés, dans le giron socialiste, à valoriser les paysans et paysannes, dont les activités favorisent une autonomie matérielle et la mentalité reste très éloignée de l'esprit d'accumulation du capitalisme. Voilà un mode de vie témoignant d'une activité humaine propice à s'associer avec la nature, et en tout cas à développer un sentiment de nature.

---

<sup>21</sup> « À mon frère le paysan », brochure à distribuer des *Temps nouveaux*, 1899, p.6

Les individus façonnent leur milieu tout en étant imprégnés par celui-ci. La manière de vivre des collectivités humaines dépend en effet de leur milieu naturel. Vivre dans une zone désertique n'implique pas les mêmes pratiques et usages que vivre dans une forêt humide. De la même manière, vivre dans un milieu sain favorise une vie saine, tandis que survivre dans un milieu à l'air vicié et aux paysages abîmés ne peut que créer une existence dégradée. L'être humain est lié à son milieu. Il doit donc en prendre soin.

Élisée Reclus passe aujourd'hui parfois pour un personnage un peu "bobos", ou "babacool", peut-être pas assez du côté de l'agitation diffuse, y compris *par le poignard, le fusil, la dynamite, le poison*. Reclus a quelque chose de trop bourgeois, peut-être, lui le membre d'une famille d'instituteurs et institutrices, d'universitaires, de médecins et hauts-fonctionnaires. Il n'en reste pas moins anarchiste et un anarchiste qui a non seulement creusé la question de la nature, mais aussi manié le fusil pour ses idées. Maintes fois condamné à l'exil, il retourne sans arrêt dans la lutte.

Agitateur infatigable, il a diffusé l'anarchie à travers le verbe et la plume. Lors d'un discours formulé en 1894 devant des Francs-maçons – Reclus refusant lui-même, par principe, de collaborer à cette société fermée – il définit l'anarchie. Ce discours sera ensuite reproduit dans la revue *Temps nouveaux* en 1895.

Il y proclame que « l'anarchie est aussi ancienne que l'humanité », et qu'« il y eut des "acrates" avant les anarchistes ». Ce qui distingue les anarchistes de toutes les

personnes visant un idéal d'égalité et de justice, c'est le refus de la conquête du pouvoir. Malgré des racines anciennes, l'anarchie représente ainsi un esprit nouveau : chercher à se débarrasser des maîtres. Le pouvoir est en effet maudit, car en cherchant à faire le bonheur des autres, les individus au pouvoir finissent par « se croire supérieurs aux gens du commun, et cependant les tentations de toute sorte qui les assiègent les font choir presque fatalement au-dessous du niveau général ». Les détenteurs et détentrices du pouvoir subissent peu à peu l'influence du milieu spécial dans lequel ils sont projetés.

Sans la mettre en avant, Reclus rappelle une autre distinction importante des anarchistes : « chaque individualité nous paraît être le centre du monde, et chacune a les mêmes droits à son développement intégral ». Contrairement à d'autres socialistes qui n'ont que les mots de communauté et de collectivité à la bouche, l'anarchisme met en avant l'épanouissement de l'individu<sup>22</sup>. Ce n'est pas l'individu du libéralisme, atomisé et dont la liberté s'arrête

---

<sup>22</sup> Sur l'écrasement de l'individu au profit de la communauté, on se souviendra de ce discours d'Hitler prononcé en 1937 : « la poutre maîtresse du national-socialisme est d'abolir le concept libéral de l'individu comme le concept marxiste de l'humanité et de leur substituer la communauté du peuple, enracinée dans son sol et unie par les chaînes d'un même sang ». C'est pourquoi l'idéologie nazie peut aussi être anti-étatiste, comme l'a montré Johann Chapoutot dans *Libres d'obéir* (2020) : pas besoin d'Etat pour diriger quand il suffit de se conformer aux besoins de la communauté – rappelés si nécessaires par le Führer, censé incarner celle-ci. Quoi qu'il en soit, les appels à la communauté ne sont que rarement des aspirations à la liberté.

avec celle d'autrui, mais au contraire un individu social dont la liberté commence avec celle des autres.

Une collectivité ne peut pas être libre. Seul un individu peut l'être, dans une collectivité lui permettant des relations et favorisant son épanouissement. Il y a ainsi une dimension sociale, mais aussi personnelle, à l'exercice de la liberté : « apprendre à se connaître soi-même, faire continuellement sa propre éducation, se conduire en respectant les droits et les intérêts des camarades ». L'anarchie appelle un certain état d'esprit, pour devenir finalement « une partie de l'être »<sup>23</sup>.

Des positions de Reclus, il est possible d'en retenir, outre la nécessité de subvertir sans cesse toute forme d'oppression, l'importance du cadre dans lequel se jouent nos existences. La dégradation des milieux de vie dégrade la vie elle-même. La « vie sous contrainte radiologique » à Tchernobyl et Fukushima, le dosimètre autour du cou, où toute activité est rationalisée, tout aliment mesuré, tout air respiré évalué, en est une expression évidente – et pourtant valorisée par les nucléocrates, qui visent, à coups d'idéologie de la résilience, d'assemblées citoyennes et au besoin de militaires, à nous faire accepter de survivre dans un monde invivable.

Les milieux, chez Reclus, ne sont pas seulement considérés pour leur beauté paysagère, ou pis, leur ressource naturelle – leur écosystème, comme on dit aujourd'hui – mais aussi pour les relations entre le monde humain et l'univers naturel d'une part, et les relations entre les êtres

---

<sup>23</sup> Elisée Reclus, « L'anarchie », *Temps nouveaux*, 1895.

humains de l'autre. Nature et humanité sont liées. Les désastres en cours nous le rappellent chaque jour un peu plus.

## *La question agraire chez André Léo et Errico Malatesta*

Très tôt, le courant anarchiste s'intéresse à la vie rurale et à la question agraire. Cela a été le cas avec les célèbres Elisée Reclus et Pierre Kropotkine. Mais avant eux, André Léo, de son vrai nom Léodile Béra, s'adresse aux paysans et paysannes lors de la Commune de Paris, en 1871.

André Léo, pseudonyme formé par les noms de ses deux enfants, grandit dans un milieu bourgeois républicain. Suite au coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte, elle est condamnée à l'exil avec son fiancé, instituteur et journaliste socialiste. Ce dernier tombe malade et la laisse veuve avec deux enfants. Elle embrasse alors la carrière de romancière, où s'affine sa critique sociale féministe et sensible à la vie rurale. Elle publie notamment *Une vieille fille* en 1859, *Un divorce* en 1865, *L'idéal au village* en 1867, *Aline-Ali* en 1868, ou encore *Légendes corréziennes* en 1870.

En 1860, elle rentre à Paris et adhère dès 1864 à l'Association Internationale des Travailleurs, tout en participant au bouillonnement culturel et social de Montmartre. Compagne de Benoît Malon, elle se lie d'amitié avec Louise Michel, Paule Minck, Noémie Reclus et ses deux frères. Elle commence à porter la question de l'émancipation des femmes et crée des associations portant cette revendication, tout en réfléchissant à des projets d'éducation laïque pour les filles en ville comme à la campagne.

Socialiste, elle n'est pas idéologue et n'hésite pas à contester non le principe de revendication du mouvement, mais ses diverses théories parfois limitées. Son premier

essai, intitulé *La femme et les mœurs* (1869), est d'ailleurs une critique des écrits misogynes de Proudhon et une dénonciation de la conception bourgeoise de la femme, réduite à l'état d'objet. Pourtant, « l'histoire des femmes est celle de l'humanité », et « partout, dans la littérature, dans le socialisme, dans les complots, dans les insurrections même, la femme déborde »<sup>24</sup>.

Elle remet en cause les séparations simplistes entre masculin et féminin et s'attaque à ce qui est considéré comme la destinée naturelle des femmes.

« Non, il ne résulte pas de la nature et de la destinée féminines qu'une femme doive être mère avant d'être formée d'esprit et de corps. Il est de sa destinée, comme celle de tout être humain, de savoir ce qu'elle fait, à quoi elle s'engage, de stipuler pour elle-même en toute connaissance, en toute liberté, d'être capable enfin des devoirs qu'elle embrasse »<sup>25</sup>.

La femme n'est pas seulement un agent de reproduction absorbé dans la famille ; elle se détermine elle-même.

Loin de tomber dans les pièges d'un féminisme dissocié de la question sociale, elle y critique aussi l'exploitation des femmes par l'industrie. « Déclarée faible et subordonnée, et comme telle exclue des avantages sociaux, cependant, elle n'en reste pas moins chargée d'elle-

---

<sup>24</sup> André Léo, « La femme et les mœurs », *Ecrits politiques*, Editions Dittmar, 2019, p.67

<sup>25</sup> Ibid, p.109

même, sans aucune protection réelle. Une nouvelle force sociale, l'industrie, l'accepte, seulement pour la broyer »<sup>26</sup>. Le travail ne libère en rien la femme, mais l'enchaîne davantage.

Elle est aux avant-postes lors de la Commune de Paris en 1871. Un corps d'ambulancières est créé sous son impulsion, tandis qu'elle appelle à la formation d'un bataillon de femmes pour tenir les barricades. Elle participe à l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés – groupe qui sera pour beaucoup dans le mythe des « pétroleuses »<sup>27</sup> – et écrit dans *Le cri du peuple* et *La Sociale*. Sa préoccupation majeure est de déjouer la propagande réactionnaire des Versaillais et d'œuvrer à l'association du prolétariat urbain avec les paysans et paysannes. C'est l'une des premières à sentir l'importance de cette thématique pour briser l'isolement de l'insurrection parisienne.

Elle rédige la brochure « Aux travailleurs des campagnes », imprimée et diffusée au nom des travailleurs de Paris en direction de la province à plus de 100.000 exemplaires. Elle y rappelle les intérêts communs entre les gens des villes et des campagnes et critique la propriété qui transforme les individus ordinaires en bêtes de somme. Pour

---

<sup>26</sup> Ibid, p.78

<sup>27</sup> Dans l'article 14 de ses statuts, l'association prévoit d'affecter de l'argent « à l'achat de pétrole et d'armes pour les citoyennes qui combattront ; le cas échéant, la distribution d'armes se fera par tirage au sort ». Comme lors de la révolution débutée en 1789, des femmes prennent les armes et se triment armées, y compris dans les réunions publiques, une manière efficace de clouer le bec aux préjugés sur la place de la femme...

elle, la Commune est d'abord une révolte contre la loi des riches, qui s'engraissent pendant que les autres triment. Elle revendique l'instruction pour tous et toutes, « que tout le poids de l'impôt tombe sur les richards », que des asiles soient prévus pour s'occuper des anciens et anciennes, que les juges soient désignés par le peuple. Surtout, elle lance un mot d'ordre : « la terre au paysan, l'outil à l'ouvrier, le travail pour tous ». Celui-ci sera ensuite repris sous diverses formes et clarifié dans le mouvement anarchiste, étant débarrassé de ses vieilleries socialistes sacralisant le travail. Le mot d'ordre des révolutions mexicaine, russo-ukrainienne, coréenne ou encore espagnole sera : *Tierra y Libertad !*

Avec l'entrée des Versaillais dans Paris, André Léo rejoint les barricades et se bat sur celle des Batignolles, aux côtés entre autres de Nathalie Lemel. Elle doit ensuite partir en exil pour échapper à la répression des républicains monarchistes, en train de liquider les communards et communardes.

De socialiste, elle se rapproche des positions anarchistes. Il faut dire qu'elle a toujours été rétive aux autoritaires qui « encombrant le camp de la liberté »<sup>28</sup> et assiègent le pouvoir « pour s'en emparer, non pour le détruire »<sup>29</sup>. Anarchiste avancée, étant donné qu'elle considère contre Proudhon que l'unité sociale est l'individu, et non la famille. L'être ne doit pas se soumettre à une

---

<sup>28</sup> André Léo, « La femme et les mœurs », *Ecrits politiques*, Editions Dittmar, 2019, p.122

<sup>29</sup> *Ibid*, p.123

quelconque abstraction, que ce soit la famille ou la société. Seul l'individu réel peut être libre, pas un groupe ou une société. Certes, l'individu a besoin de conditions favorables au sein du groupe et de la société dans lesquels il vit, mais la liberté se joue au niveau de l'individu, espace du concret où le fait d'être libre ne se mesure pas à des paroles ou des symboles, mais s'éprouve dans la chair. La famille, à l'inverse, peut venir borner, entraver, étouffer la liberté.

André Léo se rapproche de Bakounine en 1872 et s'inquiète de l'influence grandissante de Karl Marx, de plus en plus pétri par les manigances politiciennes et une volonté centralisatrice. En 1899, un an avant sa mort et pendant l'affaire Dreyfus, elle publie encore un pamphlet où elle critique la religion. Elle confirme ses positions antiautoritaires : « les chefs seuls sont à craindre ; aussi doivent-ils être impitoyablement chassés »<sup>30</sup>. Dans son testament, elle lègue une rente pour développer une expérience de collectivisation des terres. André Léo a fait de la question paysanne une question essentielle pour les anarchistes. Une façon de s'intéresser à la question de la nature.

Errico Malatesta est un anarchiste bien plus connu qu'André Léo, ayant participé aux grands débats traversant le mouvement alors à son apogée. A certains égards, il en est pourtant un héritier sur la question des paysans et paysannes.

En 1867, Malatesta a 14 ans et vit à Naples. Il écrit une lettre insolente au roi Victor Emmanuel II, ce qui lui

---

<sup>30</sup> André Léo, « Coupons le câble ! », *Ecrits politiques*, Editions Dittmar, 2019, p.306

vaudra un premier séjour en prison. En 1871, il adhère à l'Association Internationale des Travailleurs, fréquente Fanelli, Gambuzzi et Costa. La section italienne est d'orientation antiautoritaire. A son contact, Malatesta se lie d'amitié avec Bakounine, qu'il rejoint avec Cafiero en Suisse en 1875, avant de voyager en France et de participer à une insurrection en Hongrie contre l'Empire Ottoman. Il devient l'un des partisans du communisme anarchiste et de la propagande par le fait.

En 1877, il prend part à la première insurrection anarchiste au Benevento, avec Cafiero, Stepniak et d'autres révolutionnaires. En 12 jours, des armes sont distribuées à la population, les titres de propriété et les documents administratifs brûlés. Un carabinier est blessé, un autre est tué. Entourée par l'armée, la bande décide de ne pas s'enfuir et se fait arrêter. Aucun d'entre eux ne croyaient au succès de cette tentative insurrectionnelle, mais tous souhaitaient faire un exemple capable de bousculer la normalité et d'éveiller les désirs révolutionnaires. Pendant leur procès, les révolutionnaires internationalistes avouent avoir tiré sur les carabiniers et assument leur acte, tout en expliquant leurs intentions révolutionnaires. Conquis, le jury les acquitte.

Sous étroite surveillance policière, Malatesta part en Egypte participer à l'agitation sociale. Il est expulsé au Liban, dont il est expulsé, rejoint la Suisse dont il est aussi expulsé, parcourt plusieurs pays, et pose enfin ses valises à Londres, où il se rapproche de Kropotkine. Il vit alors d'un atelier de mécanique.

De retour à Naples, il crée des groupes de volontaires pour soigner les malades du choléra. Ils en profitent pour

dénoncer la cause véritable du choléra : *la misère*. Dès lors, « le seul remède efficace pour éviter son retour ne peut être que la révolution sociale »<sup>31</sup>. La société capitaliste et industrielle est d'ores et déjà désignée comme responsable des épidémies, dont l'émergence et la propagation ne sont pas naturelles mais résultantes des conditions sociales.

Fuyant de nouveau la répression, il part en Amérique du Sud, avant de revenir à Londres et de voyager clandestinement partout en Europe. Il participe aux débats parfois virulents entre marxistes et anarchistes. Il renvoie aussi dos à dos les propositions anarchistes de la Synthèse et de la Plateforme. La première, initiée par Sébastien Faure, a pour but de réconcilier les tendances individualistes, anarcho-syndicalistes et communistes-anarchistes, en les appelant à s'allier contre leur ennemi commun. La seconde, initiée par Makhno et ses compagnons, propose une organisation très structurée pour guider idéologiquement le mouvement et être en mesure de lever une armée insurrectionnelle populaire.

Fidèle au communisme-anarchiste qu'il a contribué à proposer, Malatesta considère que les anarchistes doivent s'organiser sans autorité, c'est-à-dire sans que quiconque est la faculté d'imposer sa volonté aux autres. Sans cela, l'auto-organisation cédera à l'organisation de quelques-uns. S'organiser pourquoi ? Pour intervenir dans les luttes sociales, aux côtés exploités, afin de pousser au plus loin la

---

<sup>31</sup> Le manifeste diffusé par Malatesta et ses compagnons anarchistes semble avoir été perdu, mais est mentionné dans le journal *Le Révolté* de décembre 1884.

révolte vers la généralisation du conflit par l'auto-organisation et l'action directe.

Il se range de plus en plus à la méthode syndicale, revenant parfois sur son intransigeance de ses jeunes années. Il n'échappera pour autant pas à la réclusion sur l'île de Lampedusa, dont la vocation carcérale est ancienne et perdure aujourd'hui. Il s'en évade avec deux compagnons et continue un travail de liaison entre révolutionnaires.

Il tombe malheureusement quelquefois dans les travers des stratégies des petits pas (le gradualisme), avec des revendications immédiates censées séduire les masses, en vue de créer un front le plus large possible ; là aussi où l'individu est appelé à disparaître derrière l'unité de façade et les aspirations révolutionnaires les plus déterminées s'effacer pour se conformer aux circonstances.

Il se veut pragmatique. Séduit par le fait que l'anarchisme est au début du 20<sup>ème</sup> siècle un mouvement diffus et largement implanté chez les exploités, il se laisse berner par la stratégie d'entrisme dans les organisations de masse. Au moins ne néglige-t-il pas « l'homme de la rue », l'individu ordinaire, sans le concours duquel il n'y a pas d'émancipation possible<sup>32</sup>... Il rappelle en outre le caractère intrinsèquement réformiste du syndicat ouvrier<sup>33</sup>. Il n'oublie pas les positions du vieil anarchisme et se méfie du corporatisme, de la sectorisation des luttes et des tentations à la négociation que tout syndicalisme, même

---

<sup>32</sup> Errico Malatesta, « Questions de tactique », *Ecrits politiques*, Union générale d'éditions, 1979, p.403

<sup>33</sup> *Ibid*, « Syndicalisme et anarchisme », p.165-175

révolutionnaire, ne peut que porter. Son gradualisme et son entrisme restent pétris d'une certaine lucidité. A partir des années 1920, Malatesta s'oppose farouchement à la montée du fascisme en Italie, et s'éteint en 1932.

En tant que communiste anarchiste, Malatesta a participé à faire de la commune libre et de la collectivisation des terres une proposition révolutionnaire centrale. La révolution ne peut qu'entraîner pour lui une décentralisation et une décongestion des « monstrueuses agglomérations urbaines »<sup>34</sup>. En 1884, il publie la brochure « Entre paysans », qui connaîtra un certain succès en France et dans le monde. Ecrite sous forme de dialogue, le personnage de Pierre présente la position communiste anarchiste.

« C'est vous qui piochez, semez et fauchez ; c'est vous qui battez le grain et le portez dans le grenier ; c'est vous qui faites le vin, l'huile et le fromage, et vous me demandez comment on fera pour vivre sans les messieurs ? Demandez-moi plutôt comment les messieurs feraient pour vivre si nous n'étions pas là, nous, pauvres imbéciles, travailleurs de la campagne et de la ville, qui peinons à les nourrir et à les vêtir, et qui leur laissons prendre nos filles afin qu'ils puissent se divertir »<sup>35</sup>.

Malatesta défend la mise en commun des instruments de travail, l'œuvre collective, la prise au tas des choses de

---

<sup>34</sup> *Ibid*, « Questions de tactique », p.402

<sup>35</sup> Errico Malatesta, « Entre paysans », *Ecrits politiques*, Union générale d'éditions, 1979, p.177

première nécessité, l'association des travaux manuels et intellectuels chez l'individu, la possibilité de se porter vers les activités selon ses goûts. Seul le rapport de force avec les défenseurs et défenseuses de l'ordre existant peut les imposer. Aucun compromis n'est à envisager.

Cette attention au monde paysan s'est alors étendue dans tout le mouvement anarchiste. C'est le cas – un exemple parmi tant d'autres – du journal anarchiste de Marseille *L'Affamé*, qui s'adresse en 1884 tout autant aux travailleurs d'usine qu'à ceux des champs. A Martigues, des anarchistes ne les avaient pas attendus pour créer un groupe d'action au nom explicite : Les paysans révoltés<sup>36</sup>. A la même époque, des attaques contre le pouvoir se répandent en Andalousie rurale, attribués à une supposée organisation anarchiste clandestine, la Mano Negra.

Plus tardivement, Errico Malatesta débat sur la question agraire, où il propose la constitution de collectivités basées sur la libre association, en relation avec des associations ouvrières en vue de l'échange des produits. L'expropriation des grands propriétaires terriens est la condition de réalisation de cette question agraire. Toutefois, les petits propriétaires terriens ne profitant pas du travail d'autrui pourraient choisir de refuser de s'associer avec les autres. Dans ces conditions, ils ne profiteront pas des avantages de la collectivité. C'est exactement ce choix que laisseront faire les anarchistes pendant la révolution sociale de 1936 en Espagne.

---

<sup>36</sup> Voir à ce sujet *Du feu ! du sang ! du poison ! Pacte avec la mort*, L'Assoiffé, 2020, p.39 et suivantes.

Les débats sont animés sur la question agraire, certains craignant une conscience sociale trop faible, encourageant la limitation à la petite propriété privée et à la production du strict nécessaire pour soi, risquant de susciter des ruptures d'approvisionnement dans les villes. Certaines tendances cèdent à la tentation de la coercition et de l'administration, à travers un Etat qui ne dit pas son nom, camouflé derrière les statistiques et les normes. Ne pas comptabiliser la valeur et le travail, se passer de gratifications individuelles comme incitation, favoriseraient le délaissement des activités les plus pénibles et les moins attractives. C'est oublier que dans le capitalisme, un tas de services considérés comme utiles ne fonctionnent que parce que les salariés font plus que ce qu'on leur demande. La motivation est donc aussi ailleurs que dans le salaire : le goût de l'utilité sociale.

D'autres craignent que, sans calcul des activités de chacun et chacune, certains cherchent à profiter du travail d'autrui. C'est oublier la force de la réprobation sociale. C'est surtout omettre qu'une révolution ne se contente pas de démolir les anciennes structures : elle transforme les gens, rompt avec les schémas de pensée et les habitudes. S'il est difficile de savoir jusqu'où la part sombre de l'être humain est un phénomène universel, une bonne partie des attitudes malveillantes est le résultat d'une existence où la vie a largement perdu les raisons pour lesquelles elle mérite d'être vécue.

C'est ce genre de débats qui traversent le mouvement, alors en pleine ébullition à travers le monde. La révolution n'est alors pas envisagée comme un idéal

lointain, n'engageant pas à grand-chose, mais comme un processus bien réel à répandre et approfondir minutieusement et sans attendre.

Malatesta tient en même temps une position favorable aux machines. Le seul problème serait qu'elles appartiennent aux riches. Entre les mains des travailleurs, elles serviraient au bien-être de l'humanité. Le mythe de la neutralité de la technique est bien ancré. Tout dépendrait de qui en fait usage. C'est pourquoi il ne faudrait pas les détruire, mais s'en emparer. S'accaparer d'un petit tracteur est une chose, mais les usines à engrais et les technologies les plus ravageuses et aliénantes, est-ce bien raisonnable ?

## *Le retour à la vie naturelle des anarchistes naturiens*

Au cours de l'été 1894, un journal illustré intrigue sur les pentes de Montmartre. Sur quatre pages, le dessinateur Emile Gravelle proclame sa fureur contre la civilisation et met en scène la vie idéalisée des hommes et des femmes préhistoriques. Sa publication suscite immédiatement l'intérêt au sein des cercles anarchistes.

A partir de l'année suivante, une quinzaine de personnes se réunissent dans l'arrière-salle d'un marchand de vin. Le périodique *L'Etat naturel et la part du prolétaire dans la civilisation* lance ainsi le mouvement des anarchistes naturiens, basé sur le refus de l'artificialisation de la vie provoquée par la civilisation industrielle. Montmartre, fief communard et anarchiste, est alors en train d'être urbanisé, suscitant l'intérêt pour les questions liées à la nature et sa destruction. La culture y est encore imprégnée d'un esprit défiant vis-à-vis du progrès technique et imperméable à la logique de l'accumulation du capital, c'est-à-dire du processus permettant de transformer de la valeur en plus de valeur, de l'argent en plus d'argent. Au même moment, les villes croissent au rythme de la déforestation, les cheminées des usines crachent leur poison, la chimie gagne du terrain, les conditions de travail sont détestables. Le monde devient une gigantesque industrie.

Le capitalisme s'étend à travers la planète non sans provoquer des remous. L'anarchisme se diffuse, des têtes couronnées et des politiciens sont abattus, des grèves se multiplient, des expériences communautaires en marge de la civilisation se tentent. La répression est forte, comme

lorsque l'armée tire sur la foule à Fourmies en 1891, faisant neuf morts. Les temps sont durs, favorables à l'intransigeance et à l'ébullition de la critique. Tout peut alors être remis en cause, de l'autorité du patron à celle du mari. Profitant de cette brèche, l'amour libre, l'homosexualité, le végétarisme et le végétalisme, la liberté individuelle, le refus du travail, la contraception, l'*esperanto*, trouvent leur place dans les revendications.

Dans cette effervescence, les naturiens mettent l'accent sur la transformation des modes de vie plutôt que sur la rupture révolutionnaire par l'attaque. La répression ne nous fera peut-être pas plier, mais elle finit toujours par clairsemer nos rangs et à pousser certains et certaines à privilégier la sympathique mais inoffensive désertion à l'attaque sans concessions. Parfois farfelues, leurs positions entament toutefois une nécessaire critique de la science comme nouvelle religion.

Les réunions du cercle des anarchistes naturiens rassemblent généralement de 5 à 15 personnes, sous étroite surveillance policière. Il semble que Gravelle lui-même fasse parfois l'induc. Des banquets et des causeries attirent jusqu'à une centaine de personnes et les thématiques abordés nourrissent les discussions dans les milieux libertaires. La plupart sont des petits artisans (cordonniers, menuisiers, chapeliers, etc.), des ouvriers du bâtiment, des artistes et comédiens de second plan. Leur savoir-faire traditionnel, leur mode de vie et leur système de valeurs sont en train d'être brisés par le développement de la grande industrie et la mécanisation.

Exerçant la curiosité mais extrêmement minoritaire, y compris au sein de la grande famille anarchiste, le mouvement est divisé, notamment sur les questions du végétarisme, voire du végétalisme, ou de la technique. Globalement, les innovations technologiques sont tout de même critiquées. C'est le cas notamment des chemins de fer ou de l'automobile, qui provoquent de nombreuses victimes. L'air vicié et infecté des usines ou l'appauvrissement des sols par les engrais chimiques font aussi partie des thèmes mis en avant, thèmes qui devront attendre des décennies avant de devenir des préoccupations largement partagées.

Originaire de Douai, Emile Gravelle y a développé une aversion pour la grande industrie. Il a aussi beaucoup voyagé, notamment en Argentine où il côtoie les amérindiens et amérindiennes. Son hostilité au capitalisme et à la république, il la fonde à la fois sur le refus de l'exploitation, mais aussi sur une nostalgie des temps préhistoriques – dont il faut dire qu'il n'en savait finalement peu de choses. Pour lui, « d'êtres beaux, sains et vigoureux qu'étaient les habitants primitifs de nos contrées »<sup>37</sup>, la civilisation les a dégradés tant physiquement que socialement et a mis fin à cet âge d'or. La Nature, avec une majuscule, est considérée comme bienveillante et nourricière : « j'affirme que la Nature seule peut assurer à tous le bien-être matériel et l'expansion libre intellectuelle, tandis que la Civilisation est impuissante à donner ce même

---

<sup>37</sup> Emile Gravelle, « Vive la Nature », *L'Etat naturel*, n°1, juillet 1894, p.4

résultat »<sup>38</sup>. A noter, il met l'accent non seulement sur les conditions matérielles d'existence de base, comme l'alimentation ou l'abri, mais aussi sur l'épanouissement dans tous les aspects de la vie : création artistique, exercice de son talent, palabre. Gravelle fonde donc un premier groupe à Montmartre, où il propose de rompre radicalement avec la modernité par le retour à la vie simple et heureuse des chasseurs préhistoriques.

Le numéro 3 de la revue *L'Etat naturel*, en 1897, est l'occasion pour le groupe de diffuser ses bases.

« Nous affirmons :

Que la misère n'est pas d'ordre fatal ;

Que seule la production naturelle du sol établit l'abondance ;

Que la santé est la condition assurée de la vie ;

Que les maux physiques (épidémies, infirmités et difformités) sont l'œuvre de la civilisation ;

Que les fléaux dits naturels (avalanches, éboulements, inondations, sécheresse) sont la conséquence des atteintes portées par l'homme à la nature ;

Qu'il n'y a pas d'intempéries, mais des mouvements atmosphériques tous favorables ;

Que la science n'est que présomption ;

Que la création de l'artificiel a déterminé le sentiment de propriété ;

Que le commerce ou la spéculation sur l'artificiel a engendré l'intérêt, dépravé l'individu et ouvert la lutte ;

---

<sup>38</sup> Emile Gravelle, « Nature et civilisation », *L'Etat naturel*, n°2, février 1895, p.2

Que le progrès matériel est le fruit de l'esclavage ;  
Que les institutions et conditions sociales sont en antagonisme avec les lois de la physiologie humaine ;  
Que la prostitution n'existe pas dans l'Etat Naturel ;  
Qu'il n'y a ni bons ni mauvais instincts chez l'homme, mais simplement : satisfaction ou contrariété des instincts ;  
Que l'humanité recherche le bonheur, c'est-à-dire l'Harmonie ;  
Et que l'Harmonie pour l'Humanité réside en la Nature »<sup>39</sup>.

18 personnes signent ce manifeste, depuis Emile Gravelle jusqu'à Henri Zisly, en passant par Henri Beaulieu, Bertell, Spirus Gay et bien d'autres. Ces accords ne doivent toutefois pas masquer le bouillonnement, parfois contradictoire et conflictuel, jaillissant de ce cercle et autour. Les causeries sont d'ailleurs l'occasion de joutes verbales, où les positions primitivistes du fondateur Emile Gravelle sont parfois vivement critiquées.

Dès 1897, Emile Bisson écrit un texte au titre évocateur dans la revue *L'Etat naturel* : « La science c'est le mal »<sup>40</sup>. Il y critique le progrès, qui rend la vie plus superficielle, et surtout développe l'exploitation des travailleurs et travailleuses. Les produits chimiques, les navires gigantesques dont les naufrages font des victimes à échelle industrielle, et les chemins de fer qui, plutôt que de

---

<sup>39</sup> Les Naturiens (propagandistes), « Notre base », *L'Etat naturel*, n°3, juillet-août 1897, p.2

<sup>40</sup> *L'Etat naturel*, n°3, juillet-août 1897

réduire la charge de travail, a intensifié la spéculation, l'agiotage, la concurrence, et à l'occasion provoquent des victimes écrasées, sont brocardés. Emile Bisson développe une critique limpide : la science crée les propres maux qu'elle prétend ensuite guérir.

En 1901, Henri Beylie et Henri Zisly confortent cette position dans leur brochure sur *La conception libertaire naturienne*. Ils y renouent avec l'aspiration révolutionnaire et rappellent leur combat contre l'armée, la police, la magistrature, le clergé, la famille, la patrie, le gouvernement. « Nous y ajoutons la science, le progrès, nouvelle religion, qui remplacera pour les peuples le paradis de l'au-delà ; nous entendons par progrès et science, tout ce qui les entoure d'un luxe factice, d'un machinisme nuisible à sa santé, à son bonheur et qui détruit la vie naturelle »<sup>41</sup>. L'agriculture intensive, avec ses intrants chimiques et sa déforestation, y est déjà dénoncée. Les inondations, sujet on ne peut plus d'actualité, ne sont pas considérées comme des catastrophes naturelles, mais comme des fruits du déboisement et de l'artificialisation des sols. Le machinisme aussi est critiqué.

En 1912, c'est la société du travail et de la consommation qui est dénoncée par Fouques Jeune dans le journal *La vie naturelle*<sup>42</sup>. Le point de départ est simple et limpide : plus les besoins s'accroissent, plus il faut travailler pour les satisfaire. L'être humain se retrouve enchaîné à la

---

<sup>41</sup> Henri Beylie et Henri Zisly, « La conception libertaire naturienne », dans François Jarrige, « *Gravelle, Zisly* » et les anarchistes naturiens contre la civilisation industrielle, Le passager clandestin, 2016, p.86-87.

<sup>42</sup> Fouques Jeune, « Le progrès », *La vie naturelle*, février 1912.

production. Une telle critique paraît bien nécessaire quand on voit les ravages que les chantages à l'emploi ont provoqués et continuent d'amplifier, depuis l'utilisation de l'amiante jusqu'au développement de l'atome.

La notion de besoin elle-même nous emprisonne dans les eaux glaciales du calcul. C'est une abstraction produite par le capitalisme et correspond en réalité à ce qui est nécessaire pour reproduire la force de travail. Les besoins sont séparés de notre manière de vivre et de nos aspirations, objectivés dans le rapport social du capital, réduits à la portion congrue de ce qui est nécessaire à la bonne santé du capitalisme. Nous mangeons pour nous nourrir. Nous nous nourrissons pour retourner au travail. Nous allons au travail pour gagner de quoi manger. Privés de la finalité de nos activités, nous sommes pris dans le cycle de la production et de la consommation, c'est-à-dire dans celui de la dépossession.

Si Fouques Jeune n'exprime pas aussi clairement un point de vue tranché contre la notion de besoin et l'économie comme sphère séparée, il pose les jalons d'une critique radicale de la manière dont nos sociétés fonctionnent. Il rompt ainsi avec l'idée d'un progrès continu et linéaire. La vie, comme l'histoire, enseigne qu'il existe des discontinuités, des processus d'accroissement suivis de processus de décroissement. D'ailleurs, la civilisation actuelle s'accompagne de décadence, incarnée par la débauche pour tenir le coup : alcoolisme, prostitution, jeux d'argent en sont autant de manifestations.

Aux abords du giron naturien se développent aussi des idées et pratiques à contre-courant des politiques

natalistes. Ces dernières sont entretenues par un nationalisme guerrier, pour lequel chaque naissance participe à produire de la chair à canon, et une idéologie de la croissance cherchant à accumuler une armée de réserve prête à l'emploi pour les usines. En opposition, les courants néomalthusiens vont proposer un contrôle des naissances basé sur la volonté individuelle, en propageant moyens contraceptifs et techniques d'avortement.

Les néomalthusiens sont tout autant animés d'idées pacifistes et de positions anticléricales que d'une défense acharnée de maîtrise de son propre corps, particulièrement pour les femmes. Paul Robin, ancien militant de la Première Internationale proche de Bakounine et promoteur d'une expérience d'éducation libertaire à l'orphelinat de Cempuis, est la cheville ouvrière du néomalthusianisme libertaire. Il initie un syndicat de prostituées et une Ligue anti-esclavagistes pour l'affranchissement des filles. Il fonde aussi en 1894 la Ligue de la Régénération humaine. Avec Eugène et Jeanne Humbert, il propage des appels à la « grève du ventre ». Parallèlement, des réseaux clandestins pratiquant des vasectomies et des avortements se développent.

D'autres militants et militantes, comme Nelly Roussel, défendent publiquement ces positions, malgré l'interdiction de tenir de tels discours dès 1920. Les passages en prison sont fréquents pour les agitateurs. Ces idées néomalthusiennes, portées par des libertaires, prennent une dimension nouvelle aujourd'hui, où la population mondiale se dirige tranquillement vers les 10 milliards d'individus, pendant que la planète se réchauffe et s'épuise.

Toutes ces critiques résonnent dans notre époque de ravages industriels, où les avancées technologiques et la croissance ont un coût et se paient au prix fort. Elles ont été formulées il y a longtemps déjà, au moment où l'industrialisation s'accélère et s'achève bientôt dans les camps de la mort et la bombe nucléaire. Toute la vie est alors prise dans l'étau du capitalisme, de l'industrie et des technosciences. Si les anarchistes naturiens sont en avance, ils ont aussi quelque chose qui préfigure les lanceurs et lanceuses d'alerte – plutôt que de pavés – et les incessants appels à désertier le monde civilisé – qui est déjà partout à leur époque.

Les naturiens mettent l'accent sur la transformation des modes de vie, et donc sur un changement graduel et progressif basé sur l'expérience et l'exemple. Ils dérivent naturellement vers l'alternative, plutôt que vers la révolution. Ils ne croient plus dans les luttes collectives, et choisissent l'exil de la civilisation – comme si la civilisation n'était pas déjà partout ; comme s'il suffisait de modifier individuellement son mode de vie pour que d'individu à individu une civilisation planétaire de plusieurs siècles soit transformée ; comme si transformer entièrement sa manière de vivre, de penser et de sentir était possible sans ruptures par l'attaque. Louis Rimbault par exemple ne fait pas seulement que revendiquer le végétalisme et le retour à la nature par éthique antispéciste et par hygiène du corps. Il le fait aussi parce qu'il prétend que le refus de la consommation non végétale mettra en danger l'Etat et l'autorité en général. Le boycott et la désobéissance peuvent

certes être une arme supplémentaire, mais ne font toutefois pas tomber l'autorité.

L'évolution individuelle prend la place de la révolution et de l'action directe. Louis Rimbault vise l'évasion du monde tel qu'il est, et non plus sa transformation. Les colonies anarchistes pullulent alors, comme la Cecilia, la Ruche, l'Essai, Terre libérée, ou encore la communauté anarchiste de Romainville et du journal *L'anarchie*. Sophie Zaïkowska et son amant Georges Butaud, anarchistes individualistes revendiqués, ouvrent un foyer populaire à Paris, puis un second à Nice, où manger végétalien et dormir pour une somme modique. Toutes ces initiatives peuvent être très différentes, et dans les faits ces milieux libres sont beaucoup plus poreux à l'ensemble du mouvement révolutionnaire qu'ils ne l'affirment parfois. Idées, pratiques et individus y circulent, y compris menant des attaques claires contre l'ordre existant. Les capacités alimentaires des diverses colonies sont ainsi parfois mises à contribution pour soutenir une grève. Ce sont aussi des lieux de repos, des espaces ressources où participer à une causerie, éditer une brochure, ou tout simplement manger un repas pour une somme modique.

La révolte cède parfois à la réforme des modes de vie dans une course effrénée à l'hygiène, quand ce n'est pas celle à la dénonciation de ses petits camarades qui tombent dans la boisson, le tabac ou la viande. Henri Zisly et E.Armand eux-mêmes prennent leur distance avec ces formes qui mènent à des impasses, et rappellent parfois les polices comportementales d'aujourd'hui. Ces deux compères de l'anarchisme individualiste continuent en

même temps à essayer d'expérimenter une vie plus naturelle au moyen du végétarisme, de l'antialcoolisme et du néomalthusianisme. L'un des apports des anarchistes naturiens est justement d'avoir relevé la nécessité de prendre soin de son corps et de son esprit pour être plus libre, ce qui passe par le retour à une vie plus naturelle.

## *La vie simple et heureuse selon William Morris*

Issu de la bourgeoisie, William Morris va trahir sa classe. Il n'est pas anarchiste, mais un socialiste révolutionnaire iconoclaste qui aide l'anarchiste Kropotkine à diffuser ses idées. Il participe à la fondation de la Socialist League en 1884, regroupant marxistes et anarchistes, en rupture avec la Social Democratic Federation qui décide de participer aux élections. Il a alors 50 ans, et a surtout consacré sa vie aux arts décoratifs et à la protection des vieilles bâtisses.

C'est l'un des derniers « socialistes utopiques », dont la pensée est largement influencée par ses activités artisanales et artistiques. Il produit d'ailleurs de magnifiques papiers peints, quoiqu'un peu surchargés. Une place importante est laissée à la profusion de la nature végétale. Il développe un art contestataire qui fera école, mais que seuls les bourgeois peuvent s'offrir.

Ses positions socialistes sont profondément marquées par une critique des ravages industriels en cours. Il prône la gratuité, l'entraide et l'égalité, valorise le travail manuel bien fait et surtout pas découpé en petites tâches aliénantes, souhaite sans cesse mêler le beau et l'utile. Il fait aussi la part belle au repos, à une époque où la morale du travail se diffuse aussi chez certains et certaines révolutionnaires socialistes. L'époque est à l'ouvriérisme : l'ouvrier a toujours raison pour autant qu'il souffre au travail, et plus il va être exploité, plus il va développer les forces productives qui feront mécaniquement basculer le capitalisme vers le socialisme. Ben voyons...

Passionné par le Moyen-âge, William Morris suggère parfois une critique des temps modernes par nostalgie pour les sociétés d'antan. Il connaît pourtant bien les injustices des sociétés précédentes et ne les nie pas, comme le confirme son ouvrage *Un rêve de John Ball* (1888). La société socialiste qu'il espère voir advenir est quelque chose de complètement nouveau. En revanche, la civilisation moderne est une boîte de pandore qui a transformé le travail en petites tâches quantifiables.

Le capitalisme réduit les êtres et les terres en ressources, faisant de tout le monde un simple rouage du système économique. Les désastres ne se réduisent pas à l'exploitation, ce sont aussi des conditions de vie mutilées : pollution, destruction des paysages, concurrence acharnée, interchangeabilité et perte de sens dans les activités. L'énergie humaine est détournée de la réalisation de ses désirs et de la satisfaction de ses besoins pour la consacrer au développement désincarné de l'économie. Il n'y a alors plus le temps pour la création et pour les inutilités nécessaires à la jouissance de la vie.

Si William Morris en appelle à une vie simple, il s'écarte des habituelles ritournelles sur la sobriété et la pauvreté volontaire des écolos d'aujourd'hui. Une vie matérielle simple, c'est d'abord pour lui se dégager du temps pour une vie plus riche et plus intense, prendre le temps de créer de belles choses raffinées, recentrer nos désirs sur soi-même plutôt que sur des objets futiles extérieurs à soi.

Une vie simple repose pour William Morris sur des conditions rendant possible la préservation d'un corps sain, en premier lieu par un logement confortable, des possibilités

de s'instruire et d'apprendre, d'exercer suffisamment de son temps à autre chose que le seul labeur de subsistance, et de mener une vie en contact avec une nature préservée. Elle repose surtout sur la possibilité de renouer avec de véritables expériences non frelatées, caractérisées par « un moment de calme, sans préoccupation immédiate, après lequel je me remets au travail l'esprit libre »<sup>43</sup>.

La vie simple de William Morris n'a rien d'austère. Elle se fonde sur la jouissance, l'épanouissement dans des activités utiles et attrayantes, le plaisir de contenter son voisin ou sa voisine, le bonheur d'une vie libre dans des conditions égalitaires. Le bonheur consiste ainsi dans l'emploi de son énergie à son gré et dans la disposition d'un repos nécessaire. C'est une vie riche, dans l'abondance de relations sociales et de biens utiles, qui laisse la place à du superflu imaginé et élaboré collectivement. C'est une vie simple, aussi dans le refus de parvenir, c'est-à-dire de s'adapter aux impératifs de nos sociétés et de chercher à se faire la meilleure place possible. C'est par exemple refuser de devenir chef d'équipe ou d'embrasser une carrière d'universitaire. L'anarchiste Paz pointa quant à lui son pistolet sur la tempe du contremaître qui avait osé le déclarer « travailleur exemplaire » devant ses collègues. Il l'obligea alors à travailler longuement avant que lui ne quitte définitivement son poste. Un refus de parvenir en acte et une bien belle démission.

---

<sup>43</sup> William Morris, « L'âge de l'ersatz », *L'âge de l'ersatz*, Encyclopédie des nuisances, 1996, p.126.

Un élément essentiel d'une vie simple et heureuse est pour William Morris de vivre dans un milieu non dégradé. Or, ce qui accompagne la civilisation capitaliste et industrielle, c'est l'artificialisation de la nature et le fait de couper l'être humain de celle-ci. Il faut « préserver la pureté de l'air et la propreté des rivières, prendre la peine de garder prés et labours aussi agréables que leur usage rationnel le permet, accorder à des citoyens pacifiques la liberté de se promener où ils veulent, tant qu'ils n'abîment pas les jardins ou les champs de blé, voire même préserver ici et là un coin de prairie ou de montagne de toute clôture et de tout labour »<sup>44</sup>.

La civilisation coupe de plus en plus l'être humain de la nature, et il faut y remédier. Mais William Morris ne défend jamais la préservation d'une nature séparée et mise sous cloche, comme le fait l'environnementalisme. Il considère que le souci de la nature, c'est d'abord la préservation des milieux dans leur complexité et avec leurs liens qui unissent les êtres vivants, dont l'humanité, au minéral, au végétal et aux forces naturelles. L'être humain est un élément de ces milieux, qu'il impacte et aménage au même titre que les autres espèces, et non à leur détriment.

Si William Morris « exige la suppression totale de tout ascétisme », c'est aussi le cas du luxe. Et pour cause : « il a couvert les prés verts et riants de taudis pour esclaves ; il a détruit les fleurs et les arbres avec ses gaz empoisonnés ; il a transformé les rivières en égouts, à tel point qu'en de

---

<sup>44</sup> William Morris, « L'art en ploutocratie », *L'art et l'artisanat*, Rivages, 2011, p.59.

nombreux endroits d'Angleterre les gens ont oublié à quoi ressemblent un champ ou une fleur »<sup>45</sup>. En opposition avec l'ascétisme et le luxe, la vie simple, naturelle et sans contraintes promue par William Morris s'appuie sur l'autonomie individuelle.

« Chacun devrait savoir nager, monter à cheval, piloter un bateau sur une rivière ou sur les mers. Plutôt que des activités artistiques, ce sont de simples exercices corporels qui devraient entrer dans les mœurs de l'espèce humaine, ainsi qu'un ou deux arts élémentaires, comme la charpente ou la ferronnerie. La plupart des gens devraient savoir ferrer un cheval, tondre un mouton, moissonner un champ, le labourer avec une charrue (car je crois que nous renoncerons assez vite aux machines agricoles lorsque nous serons libres). Je pense à d'autres activités encore comme cuisiner, boulanger, coudre, etc., que chaque individu sensé peut apprendre en quelques heures et devrait parfaitement maîtriser. Tous ces arts élémentaires doivent entrer dans les mœurs, tout comme l'art d'écrire, de lire, ainsi que celui de réfléchir qui, à ma connaissance, n'est encore enseigné aujourd'hui ni à l'école ni à l'université »<sup>46</sup>.

---

<sup>45</sup> William Morris, « La société de l'avenir », extraits publiés dans Florent Bussy, *William Morris ou la vie belle et créatrice*, Le passager clandestin, 2018, p.91.

<sup>46</sup> William Morris, « La société de l'avenir », extraits publiés dans Florent Bussy, *William Morris ou la vie belle et créatrice*, Le passager clandestin, 2018, p.96-97.

Une vie simple et autonome s'appuie sur des connaissances pratiques partagées.

La critique de la civilisation industrielle s'accompagne d'une défiance vis-à-vis des machines. Elles peuvent représenter, dans certains cas, un mal nécessaire pour réduire les peines. William Morris est toutefois persuadé qu'une société remise sur ses pieds aura recours qu'à peu de machines, privilégiant le travail manuel, plus intéressant et favorisant l'autonomie. La plupart deviendront ainsi inutiles.

Là où la critique des milieux ravagés par la puissance domesticatrice du capitalisme industriel est la plus fondamentale chez William Morris, c'est sur le travail. D'une part, il souhaite remplacer la valeur marchande par la valeur humaine en réinsérant de la beauté dans ce qui est fabriqué. C'est alors débiter par une démarche créative, et non pas l'ajouter dans un second temps de l'extérieur, comme le fait – très mal – le *design*. Les frontières entre le beau et l'utile sont brouillées. Surtout, c'est renouer avec le plaisir de faire un bel objet, plutôt qu'une marchandise frelatée. L'objet qui en découle n'est en effet pas de la même facture qu'un « ersatz » industriel, destiné à être jeté à court terme.

D'autre part, William Morris pose les bases d'une critique du travail, sans dévaloriser l'activité manuelle. Il ne faut pas travailler pour créer de la valeur, pour accumuler de l'argent, mais produire de beaux objets en transformant le plus possible la peine en plaisir, et en économisant son temps et son énergie. Il existe ainsi de « vaines besognes » et du « travail utile ».

Le bon travail est un travail utile, c'est-à-dire favorable à l'épanouissement de l'existence plutôt qu'une absurde alimentation du marché économique. Autant dire qu'il n'y a quasiment plus de travail utile aujourd'hui, si ce n'est caché dans les interstices de l'immense camp de travail qu'est devenu le monde capitaliste. Le bon travail permet aussi des activités variées, tantôt manuelle, tantôt intellectuelle, tantôt en intérieur, tantôt en extérieur.

Surtout, le bon travail est réalisé de manière autonome, sans dépendre d'un contremaître, d'une manager, d'un directeur ou d'une patronne, et sans rétribution pécuniaire, tout étant gratuit. A la question de la motivation pour fournir les efforts nécessaires aux moyens d'existence de la communauté, la réponse la plus courante est celle de la rétribution. Sans récompense pour le travail accompli, personne ne ferait rien, et surtout pas pour d'autres que soi-même. *Homo homini lupus*. On en a fait un système : le capitalisme.

Une analyse pointilleuse du travail aujourd'hui peut facilement montrer que cette conclusion est complètement erronée. Certes, les salariés travaillent en régime capitaliste parce qu'ils et elles sont rétribués, et dans le cas contraire ne se déplaceraient pas pour venir au turbin. En tous cas, espérons-le, mais ce n'est malheureusement pas si sûr... Toutefois, les salariés fournissent bien plus d'efforts que ce pour quoi ils et elles sont rétribués, et font même très souvent davantage que ce qu'on leur demande. C'est ainsi que nombre de services tiennent par la seule bonne volonté des travailleurs et des travailleuses qui vont au-delà de leurs

missions prescrites. C'est notamment le cas dans les hôpitaux, comme dans de nombreux autres endroits.

Les conditions de charge physique et mentale sont par ailleurs particulièrement lourdes, mais les gens repoussent leurs limites. Si ce n'est pas une nouvelle rassurante sur l'état de l'aliénation aujourd'hui, c'est en revanche une bonne nouvelle sur les possibilités de mise en place d'une forme de communisme libertaire partant du principe à *chacun selon ses besoins, de chacun selon ses forces* et basé sur le volontariat, la gratuité et le refus du calcul des contributions de chacun et chacune.

Pour William Morris, l'attrait du travail résoudra la question sans recréer un quelconque revenu ni un système de contraintes. Sous certaines conditions, le travail peut être source de plaisir et même attrayant, non seulement dans l'usage de son produit que dans sa mise en œuvre.

« Je pense qu'il y a chez tout être vivant du plaisir à exercer ses forces vitales, et que même les animaux aiment à éprouver leur agilité, leur rapidité et leur puissance. Un homme qui travaille, qui fabrique quelque chose, et qui sent que c'est son travail et sa volonté qui donnent corps à cette chose, exerce tout autant les forces de son esprit et de son âme que celles de son corps. La mémoire et l'imagination l'aident dans son œuvre. Ses mains sont guidées non seulement par ses propres pensées, mais par les pensées des

hommes qui l'ont précédé au cours des siècles ; en tant que membre de l'espèce humaine, il crée »<sup>47</sup>.

Les gens peuvent s'activer parce que cela leur plaît, tout simplement. De fait, les profiteurs seront quantité négligeable. On pourrait ajouter que la possibilité de ne pas contribuer doit être assurée dans une société réellement libre. Est-ce là le retour d'une valorisation du travail par William Morris ? Non, parce que le bon travail est d'abord la promesse d'un repos à venir. Aucun stakhanovisme chez William Morris, au contraire. La satisfaction d'un travail bien fait se réalise dans la jouissance du repos lui succédant.

A l'inverse, les vaines besognes sont liées aux innombrables occupations laborieuses pour faire fonctionner le système économique et l'entretenir. Nos sociétés sont caractérisées par un immense gaspillage d'énergie au profit de ce fétiche qu'est l'argent. Une grande partie de l'humanité est ainsi condamnée à « vivre pour travailler »<sup>48</sup>. Même le recours aux machines, qui enchaînent les corps aux cadences mécaniques, ne libère pas du travail. Il transforme le travailleur en rouage interchangeable ou en être superflu, venant gonfler l'armée de réserve qui permet de précariser toujours plus le travail. Le chantage à l'emploi s'appuie sur la technologie, aujourd'hui plus encore qu'à l'époque de William Morris.

Certes, William Morris flirte parfois avec une critique morale, dissociant les honnêtes travailleurs des

---

<sup>47</sup> William Morris, *La civilisation et le travail*, Le passager clandestin, 2013, p.32.

<sup>48</sup> Ibid, p.40.

« parasites », ouvrant la voie à une contestation de bas étage de la finance et des excès du capitalisme au nom du travail. Toutes les récupérations réactionnaires peuvent alors s'y accommoder pour chercher d'autres buts moins louables, et retourner l'argument vers les chômeurs, chômeuses, RSAstes, et autres déserteurs du travail. William Morris a toutefois le mérite de désigner ces « parasites » on ne peut plus clairement, et par là de donner des cibles : politiciens, aristocrates, juristes, médecins, industriels, commerçants, intellectuels, artistes – toutes les personnes qui consomment démesurément plus que leur contribution sociale.

Un brin naïf, William Morris est surtout prédicateur d'un socialisme sans dieux ni maîtres, qui aurait renoncé en partie à la domination de la nature. C'est ce qui lui a valu de nombreuses arrestations. Il sous-estime toutefois la capacité de résistance et d'adaptation du capitalisme, dont il imaginait la fin prochaine. Il n'empêche qu'il donne de nombreuses bases aussi bien pour attaquer l'ordre existant que pour concevoir des repères à une future société plus désirable, reposant sur une vie simple et néanmoins joyeuse.

## **II. Des impasses conjoncturelles ?**

Les partisans de l'ordre existant considèreront toujours les anarchistes comme des cibles privilégiés à abattre. C'est de bonne guerre : l'inverse est aussi vrai. Peut-être plus étonnamment, pour bon nombre de penseurs de la critique déclarée nouvelle et d'activistes experts de l'innovation, l'anarchisme représente le passé. Il serait tombé unanimement dans les travers du progressisme béat ; au mieux, tout juste bon à animer de belles histoires au coin du feu, au pire, partageant la responsabilité des ravages que l'on connaît.

Rien n'est moins faux. C'est pourquoi j'ai voulu contribuer modestement à désamorcer ces contresens en retissant les fils de cette histoire séditeuse. A la fois pour contribuer à la raviver et la mettre au goût du jour, mais aussi pour ne pas la laisser aux vainqueurs. Après tout, « tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, l'histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur », dit un proverbe africain. Heureusement, beaucoup d'anarchistes ont pris le temps de laisser textes et documents dans lesquels il suffit de replonger. N'allez y voir aucune fascination pour le passé. Cet essai part finalement de cette intuition : celle qu'une révolution sociale ne se décrète pas, mais qu'elle naît d'un flot de changements et de ruptures dans les actes et dans les idées.

En renouant par de nouvelles manières avec des idées et activités anciennes, il s'agit donc d'alimenter les révoltes ici et maintenant. L'anarchisme fournit en effet des appuis solides non seulement de critique, mais surtout de mise en actes d'une opposition à la normalité dévastatrice.

Pour autant, l'anarchisme, dans ses différents courants, n'est pas sans ambiguïté dans son rapport à la nature. Il émerge au 19<sup>ème</sup> siècle, une époque où les progrès techniques facilitent effectivement la vie quotidienne des gens et les effets les plus désastreux de l'industrie sont encore mal connus. Pourtant, la domination ne tardera pas – c'est en fait immédiat – à s'affiner en s'appuyant sur le déchaînement technologique. Les débats traversant le mouvement anarchiste nous permettent ainsi de mieux saisir le seuil franchi par nos sociétés modernes dans l'exploitation des sols et des êtres.

## *Joseph Déjacque et le postulat de l'abondance*

Joseph Déjacque est probablement le premier à donner ses lettres de noblesse à l'anarchisme. Issu d'un milieu pauvre, il est obligé de travailler dès 12 ans, avant de s'engager dans la marine. A son retour à la vie civile, aux périodes de besogne succèdent les galères du chômage. Il commence alors à écrire des poésies sociales. Lorsque la révolution débute en février 1848, il y prend part activement. Il se rapproche du Club des femmes, fondé par Jeanne Deroin. Il se jette de nouveau dans la mêlée au côté des barricadiers de juin 1848, avant de se faire arrêter. Enfermé dans les prisons cherbourgeoises, il y écrit parmi ses plus belles pages, avant d'être libéré.

Après la parution en 1851 de son recueil *Les Lazaréennes*, où les appels à la révolte côtoient la ferveur socialiste, Joseph Déjacque est condamné à l'exil. Après Londres et Jersey, où il remet Victor Hugo à sa place, il s'installe aux Etats-Unis. Il y prône l'abolition de la propriété privée et de l'Etat, pourfend la religion et la famille. Il invente le néologisme de libertaire, en opposition au libéralisme des socialistes « du juste milieu » et de Proudhon.

Si ce dernier reste pour lui un de ses maîtres à penser, il rompt violemment avec lui du fait de sa misogynie et de sa défense du patriarcat. Dans son pamphlet *De l'Être humain mâle et femelle. Lettre à P-J. PROUDHON*, il remet à sa place ce « vieux sanglier qui n'est qu'un porc »<sup>49</sup>. Il

---

<sup>49</sup> Ce texte se trouve dans le recueil *Autour de la question révolutionnaire, Mutines séditions*, 2011.

défend l'égalité homme-femme : « dites à l'homme et dites à la femme qu'ils n'ont qu'un seul et même nom comme ils ne font qu'un seul et même être, l'être-humain ». Il encense l'amour libre et souhaite la suppression du mariage et de l'héritage.

De même, il défend l'émancipation de tous les êtres, quels que soient leur sexe, leur couleur de peau, leur âge. La révolution consiste en un combat dans les rues et dans les foyers contre un modèle social fondé sur le gouvernement, la religion, la propriété et la famille. Depuis New-York et la Nouvelle-Orléans, il dénonce le massacre et le pillage des indiens d'Amérique ainsi que l'esclavage des noirs dans les plantations. Il rompt aussi avec les illusions de la politique et de ses compromissions après 1848, pour devenir un fervent promoteur de la révolte contre tout pouvoir.

Dès la préface à *L'humanisphère*, publié en feuilleton entre 1858 et 1861 dans son journal *Le Libertaire*, Joseph Déjacque affirme que si « l'autorité, c'est l'unité dans l'uniformité », « la liberté, c'est l'unité dans la diversité ». Il fait de l'anarchie cet état social où les différences sont reconnues, se confrontent et pourtant existent ensemble dans la coopération.

Déjacque dénonce sans vergogne les oppresseurs et la passivité des opprimés. La vie comme la société doit être mouvement, alors que les lois et les contrats viennent outrageusement les borner. Favorable à l'abolition de toute juridiction légale – rien ne doit être gravé durablement dans le marbre – il encourage au fer contre le fer, à l'insurrection et la violence révolutionnaire. « Il est une chose qu'un esprit

libre ne révoquera pas en doute, dit-il : c'est qu'il n'y a pas de *moyens criminels* pour recouvrer sa liberté, tout est légitime alors. C'est tant pis pour le geôlier, tant pis pour l'opresseur. Il n'y a de *moyens criminels* que ceux qui sont destinés à attenter à la liberté humaine »<sup>50</sup>.

A la fin de sa vie, il tourne ses efforts intellectuels sur la question de l'Association, lui qui vantait depuis des années les mérites de la commune libre et de la communauté anarchique. L'épanouissement de l'humanité se trouve dans la réalisation de l'anarchie, et son chemin passe par la révolte.

A bien des égards, Déjacque est un précurseur de l'anarchisme communiste, celui de la prise au tas et du principe à *chacun selon ses besoins, de chacun selon ses capacités*, voire du dépassement de la matrice économiste. L'entraide, l'amour libre et la libre association doivent mettre fin au régime d'oppression. Contre la propriété privée, Déjacque encourage à la communauté des biens et à la dissociation de la contribution à la production avec la satisfaction des besoins. Chaque produit n'est plus l'exclusivité de quelques-uns et unes, mais chacun et chacune pourra en jouir : ce qui provient du bras appartient à tous et toutes, ce qui provient du cœur s'appartient<sup>51</sup>.

Nous retrouvons là la critique de la propriété privée formulée par le vieux socialisme : il n'est pas possible qu'une personne s'approprie quoi que ce soit définitivement,

---

<sup>50</sup> Dans une lettre adressée depuis New-York au parti de la Montagne, l'extrême-gauche républicaine de l'époque, en 1854. Elle est reproduite dans la brochure *La question révolutionnaire*.

<sup>51</sup> Joseph Déjacque, *L'Humanisphère*, Burozoïque, 2009, p.86

puisqu'il a nécessairement puisé dans les savoirs, les inventions, les énergies d'autres personnes pour réaliser son produit. Construire le moindre objet nécessite une sédimentation de connaissances multiples parfois très anciennes et accumulées. Ces personnes détentrices de savoirs sont peut-être mortes depuis longtemps, mais qu'importe : les produits de l'humanité appartiennent à l'humanité, et non à quelques privilégiés. Bref, la propriété est de fait réellement sociale et son accaparement, fût-il légalisé, est un vol. Débarrassé de la propriété privée des nantis, de nouveaux rapports sociaux se déploient. La rivalité cède à l'entraide. Toutefois, derrière cette satisfaction intégrale et générale, il y a peut-être un postulat d'abondance dans une société anarchiste : ce serait en dépassant le règne de la nécessité par le développement technique qu'émergerait la liberté.

D'ailleurs, Déjacque associe à la révolution sociale une révolution physique de la planète dans *L'humanisphère* : des champs à la place des marécages, des forêts à la place des déserts, des éruptions volcaniques domptées<sup>52</sup>. L'électricité de son côté porte l'humanité, elle qui fabrique le monde par la locomotive et les aéronefs.

Déjacque n'a certes pas encore vu les ravages industriels qui vont se succéder par la suite. Son optimisme frise toutefois la naïveté. Ajoutons tout de même que l'utopie anarchique se conçoit pour lui avec l'opulence, le confort et la beauté. Ce mythe de l'abondance a au moins le mérite de ne pas tomber dans les travers d'une écologie de

---

<sup>52</sup> Ibid, p.74

disette, ticket de rationnement en mains et où l'égalité est une égalité de la misère et de l'austérité. Rationnement, tout le contraire du communisme anarchiste, qui remet la vie au cœur de la société. Ce « luxe » fait la part belle à la végétation et à l'eau, et non aux objets futiles. Davantage qu'une société industrielle, c'est une société des arts et des sciences entremêlés, où renouer avec le sens de la vie est la base essentielle.

Ajoutons que ce mythe de l'abondance est aussi celui d'une époque d'extrême misère. Les révolutionnaires souhaitent participer à l'immense banquet de la vie qu'ils voient s'étaler devant leurs yeux. La bourgeoisie est opulente pendant que la grande majorité est plongée dans la misère. Le désir d'illimitation est une réaction à cette situation insupportable. Il n'empêche que ce mythe de l'abondance produit un glissement facile vers le développement des forces productives et l'idéologie du progrès économique et technologique.

Déjacque cède quelque peu au progressisme de son époque. C'est un homme de son temps, fasciné par l'essor de l'humanité : « reptile à l'origine, il est devenu quadrupède, de quadrupède bipède, et, debout sur ses deux pieds, il marche portant, comme Mercure, des ailes à la tête et aux talons »<sup>53</sup>. L'humanité est portée vers l'épanouissement de ses facultés sociales, qui est d'abord celle de sa sociabilité.

Evidemment, derrière le progressisme de l'époque auquel cède Déjacque, il n'y a pas la domination des êtres et

---

<sup>53</sup> Ibid, p.26

de la nature telle qu'elle se fera jour aussi bien dans le capitalisme avancé que dans le communisme d'Etat réalisé. L'évolution de Déjacque ne s'extraie pas de la nature, mais s'appuie sur elle, lui dérobant mille secrets. La Terre est considérée comme un organisme, et l'humanité comme le possible siège de sa pensée. Toutefois, « le développement des idées [est] en retard sur le développement des appétits »<sup>54</sup>. L'humanisphère, en brisant les chaînes du patriarcat et les barrières de la propriété, vise justement à développer l'intelligence sociale. *La révolution est l'humanité prenant conscience d'elle-même.*

Déjacque est réfractaire à toute domination, sensible à la liberté et au processus vivant. La Terre n'est pas pour lui une surface inerte, mais un globe toujours en mouvement. C'est ce que Déjacque appelle un *Circulus* : « la vie est un cercle dans lequel on ne peut trouver ni commencement ni fin, car, dans un cercle, tous les points de la circonférence sont commencement ou fin »<sup>55</sup>. La vie est un mouvement continu formant un système planétaire sans cesse en recomposition ; la nature est anarchique.

Le monde futur qu' imagine Joseph Déjacque est certes empêtré dans l'idéologie aménageuse, où la nature est comme dénaturée. Il n'empêche que c'est un progrès vers une société libertaire, avec des êtres faits de chair et de sang ramenés à eux-mêmes, sans allégeance à une quelconque autorité. Reste toutefois qu'il y a bien ce postulat d'un

---

<sup>54</sup> Ibid, p.29

<sup>55</sup> Ibid, p.48

monde sans limites à domestiquer, qu'on retrouvera par la suite chez un Kropotkine par exemple.

## *Pierre Kropotkine et l'ambivalence du communisme anarchiste*

Kropotkine est l'un des plus célèbres théoriciens de l'anarchisme. Né prince russe en 1842, il abandonne son titre à douze ans. Militaire, explorateur puis universitaire, il se convertira à l'anarchisme au contact d'ouvriers jurassiens rencontrés lors d'un voyage. Il adhère à la Fédération jurassienne de l'Internationale Antiautoritaire en 1872.

Rentré en Russie, il milite activement dans le cercle révolutionnaire de Tchaïkovski et Natanson, revendiquant notamment une forme de socialisme agraire. Il est arrêté en 1874. Il simule la folie pour être interné à l'hôpital plutôt qu'en prison, où la surveillance est moins forte. Après s'être échappé de son premier emprisonnement, il quitte la Russie pour la Suisse, la France, puis Londres.

Géographe érudit, il prend parti pour la violence révolutionnaire et l'expropriation armée. Il sera l'une des stars du procès des 66 personnes soupçonnées d'être anarchistes, inculpées à Lyon en 1883 pour « atteinte à la paix publique » du fait de leurs opinions. Il cosigne cette déclaration de 47 d'entre eux :

« Nous voulons la liberté, et nous croyons son existence incompatible avec l'existence d'un pouvoir quelconque, quelles que soient son origine et sa forme, qu'il soit élu ou imposé, monarchique ou républicain, qu'il s'inspire du droit divin ou du droit populaire, de la Sainte Ampoule ou du suffrage universel. C'est que l'histoire est là pour nous apprendre que tous les

gouvernements se ressemblent et se valent. Les meilleurs sont les pires. Plus de cynisme chez les uns, plus d'hypocrisie chez les autres ! Au fond, toujours les mêmes procédés, toujours la même intolérance ».

La plupart sont condamnés à de la prison, dont Kropotkine qui prend 5 ans. Cette nouvelle expérience carcérale le poussera à une analyse féroce de la prison, qui échoue dans sa mission de redressement de la personne et condamne les dépossédés et les rebelles. Il n'y a pas à l'humaniser, seulement à la détruire.

Malheureusement, ses positions iront se dégradant. Se tournant de plus en plus vers le syndicalisme de masse, il corédige le triste *Manifeste des seize*, abandonnant l'antimilitarisme et appelant à rejoindre les rangs de l'armée lors de la boucherie de 14-18. Il finira sa vie dans la Russie postrévolutionnaire, refusant un ministère en critiquant le gouvernement bolchevik et la contre-révolution alors à l'œuvre.

Il a par ailleurs cédé à l'évolutionnisme et au progressisme de son temps. Kropotkine appelle au développement de machines perfectionnées et à l'utilisation des engrais chimiques dans l'agriculture. Erreur tragique qui n'est pas anodine. Malgré un ton technophile, Kropotkine ne peut pas pour autant être assimilé à l'étroitesse habituelle de ces courants de pensée. C'est pourquoi *La conquête du pain*, publié en 1892, est un écrit économique si singulier et

subversif, sorte de manifeste du communisme anarchiste<sup>56</sup>, ce courant anarchiste de la maturité qui a embrasé le monde à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et au début du 20<sup>ème</sup> siècle.

A la base de la pensée de Kropotkine, en anarchiste convaincu, il y a cette idée que l'humanité constitue son monde par l'activité. L'individu contribue avec les autres à le maintenir et le transformer, tout autant qu'il en hérite. Le monde est le produit de l'humanité d'hier et d'aujourd'hui. Il en découle que nul ne peut s'approprier ce qui appartient à l'ensemble de l'humanité, d'où l'expropriation, méthode simple et de bon sens pour renverser la situation où quelques-uns et unes s'accaparent les richesses. C'est au passage une solution immédiate au problème de la disette lorsque tout le système s'arrête, comme lors d'une grève générale ou d'une insurrection populaire.

L'enjeu de la révolution sociale est donc de permettre à chacun et chacune de garantir ses conditions d'existence : qui irait travailler pour quelqu'un d'autre s'il ou elle avait suffisamment de quoi vivre décemment ? Sur quoi pourrait reposer le pouvoir de la hiérarchie ? Ce qui est visé est donc le communisme anarchiste : *à chacun selon ses besoins, de chacun selon ses forces*. Dans un monde où toutes les activités humaines sont reliées et interdépendantes, il ne peut pas y avoir de distribution de la richesse selon les heures de travail fournies. Ni salariat, ni argent ! Et à celles et ceux qui objecteront que seuls la faim

---

<sup>56</sup> Pour une analyse des controverses entre collectivistes et anarchistes-communistes, voir notamment le premier volume de l'ouvrage de Myrtille, *Les chemins du communisme libertaire en Espagne*, Divergences, 2017

ou l'appât du gain peuvent stimuler l'activité productive, Kropotkine rappelle que c'était le même genre d'argument qui justifiait le servage et l'esclavage.

L'être libre et associé définit lui-même l'essentiel à son bien-être. Il n'en est que plus volontaire. Il travaille autant pour lui que pour les autres, et reçoit tout autant qu'il donne. L'émulation de l'entraide remplace l'émulation des profits. Quant à la question des potentiels « parasites » qui profiteraient du travail d'autrui, Kropotkine rappelle que c'est justement la situation d'aujourd'hui, où quelques notables exploitent les autres. Pas besoin d'avoir recours à la contrainte étatique ou capitaliste : celui ou celle qui ne mettrait pas la main à la pâte risquerait l'opprobre. La crainte de se retrouver isolé est une motivation plus puissante que la rémunération, et une force plus légère que la contrainte. Le fait de choisir les activités les plus attractives pour soi, de pouvoir en changer régulièrement, d'œuvrer collectivement, et de contribuer au bien-être général, sont d'autres sources de motivation. Mais n'importe quel individu ne doit être empêché de définir son degré de relation et de dépendance à la communauté. Il ou elle peut vivre en dehors en toute liberté, comptant que sur soi-même ou sur l'hospitalité.

Pour la question alimentaire, Kropotkine propose la *prise au tas* dans des *communes* à taille humaine. La nourriture de base serait disponible sans limite. Le rationnement ne se met en place que pour partager ce qui n'existe pas en abondance, selon les besoins et les aspirations, et fixé collectivement.

Le communisme anarchiste réintroduit la liberté individuelle face aux pesanteurs de la communauté ou aux

lourdeurs bureaucratiques de la statistique collectiviste. Chacun et chacune peut cuisiner sa nourriture comme il l'entend, se servir selon ses envies, et vivre selon ses désirs en renforçant son autonomie. La mise en commun n'est pas l'assujettissement à un mode de vie standardisé, au contraire. Il laisse, dans une certaine mesure, ouverte les possibilités d'existence – bien plus que les modes de vie uniformisés du capitalisme.

Gratuité du logement et expropriation des maisons bourgeoises, abondance des vêtements avec des ateliers de confection à la disposition de tous et toutes, profusion de la nourriture, mais aussi des désirs et plaisirs variés, rendent la vie agréable. La question du nécessaire ne se limite pas aux besoins physiologiques, à savoir manger, boire, se vêtir et se loger. L'Anarchie doit chercher à développer toutes les facultés humaines. En se libérant du temps pour autre chose que les activités productives, les personnes s'occuperont selon leurs goûts à la littérature, au dessin, à l'activité physique, à la poésie, à la musique, à la danse, à l'astronomie, etc. Quand il n'y a pas de course à la croissance, il y a bien du temps à occuper à toute autre chose. Après les quelques heures d'activité consacrées à la reproduction communale du nécessaire, des milliers d'associations libres verraient le jour avec des buts artistiques, culturelles, ludiques, de découvertes.

Kropotkine échappe au réductionnisme économique courant à son époque. D'ailleurs, la question sociale ne se pose pas en termes de répartition des richesses, mais en opposition à la « direction absolument fausse » de toute la

production<sup>57</sup>. Il approfondit la critique du capitalisme, basé sur l'exploitation. « Le mal est dans ce qu'il peut y avoir une 'plus-value' quelconque, au lieu d'un simple surplus non consommé par chaque génération ; car pour qu'il y ait 'plus-value', il faut que des hommes, des femmes et des enfants soient obligés par la faim de vendre leurs forces de travail pour une partie minime de ce que ces forces produisent et, surtout, de ce qu'elles sont capables de produire »<sup>58</sup>. Il n'y a pas à redistribuer, il y a tout à revoir.

C'est directement inspiré par ce projet que des libertaires vont mener la révolution au nord du Mexique en 1911, sous la bannière *Tierra y Libertad*. Partout où la colonne en armes progresse, les terres sont redistribuées et travaillées collectivement, des coopératives émergent, les titres de propriété et les documents administratifs sont détruits. C'est déjà ce qui avait été tenté dans les montagnes du Matese en 1877, première tentative insurrectionnelle anarchiste. En Ukraine, la guerre de guérilla menée par la *Makhnovtchina* chasse les autorités et les contre-révolutionnaires. Les prisons sont ouvertes et démolies, théâtre et éducation sont organisés, la liberté d'association et de presse est établie. Même les bolcheviks peuvent en profiter, alors qu'ils les interdisent partout où ils passent. De 1918 à 1921, une grande partie des populations ukrainiennes s'autoorganise ainsi à travers des *communes* et *soviets* libres, coordonnées à travers des congrès régionaux. Le Conseil révolutionnaire militaire est révoqué et ne fait qu'appliquer

---

<sup>57</sup> Kropotkine, *La conquête du pain*, Dialectics, 2013, p.71

<sup>58</sup> *Ibid*, p.73

les décisions des congrès. L'armée n'en est d'ailleurs pas vraiment une : basée sur le volontariat, les chefs sont élus et sont révocables à tout moment, tandis que chaque guérillero participe aux travaux des champs et des ateliers quand il n'est pas au front. Dans la région rurale de Shinmin, en Mandchourie, émergent des communes libres fédérées entre elles et défendues les armes à la main contre les bolcheviks russes et les impérialistes japonais. Elles vont résister de 1929 à 1931. La révolution espagnole à partir de 1936 collectivise, abolit l'argent et le salariat. Partout, les paysans et paysannes, ainsi que le travail commun de la terre ont un rôle central. La nature nourricière est alors la condition de l'application des idées kropotkiniennes.

Pour autant, Kropotkine aime les machines. Il y voit, comme beaucoup à l'époque, une possibilité de diminuer les efforts nécessaires, sans comprendre le risque d'une humanité enchaînée à ses machines. C'est le cas quand il traite du travail domestique, critiquant l'exploitation des femmes. L'émancipation possible viendrait de la machine pour adoucir les tâches. La suite montrera que l'appareillage technique vient surtout asservir l'individu. La valorisation de la machine permet au passage d'éviter de se poser la question d'une redistribution complète des tâches jusque-là réparties selon le sexe. Elle permet que quelque chose change sans que rien ne change. Le féminisme de Kropotkine est finalement celui de l'industriel vantant le lave-vaisselle comme un progrès essentiel...

Il n'en reste pas moins en rupture avec l'économie politique. Le mythe de l'abondance, d'un monde sans limites, de machines émancipatrices est bien là, mais dans

une société totalement différente. L'un des fondements du communisme anarchiste, c'est l'inversion entre production et consommation. Il ne s'agit plus de produire pour consommer – en réalité pour vendre et accumuler – mais de définir ce qui serait utile et nécessaire à consommer, et à partir de là produire. L'individu n'est plus alternativement producteur – pour avoir de l'argent – puis consommateur – pour dépenser de l'argent. Il est complet, et donc un consommateur associé à d'autres, et tout ce petit monde produit pour eux-mêmes.

C'est tout simplement remettre l'économie à l'endroit, avec l'humain comme point de départ. Economiser le temps, et donc besogner le moins possible. Il n'est plus question de poursuivre un fétiche – le profit, la croissance, le progrès, l'effondrement... – mais de ramener l'activité humaine à répondre à des conditions réelles d'êtres de chair et de sang, avec leurs histoires et leurs aspirations.

Certes, il y aura surtout pour cela à se défaire de ce langage économiste qui nous possède : besoin, consommation, production, etc. Après tout, programmer la production à partir de besoins soi-disant objectivables, c'est rester dans le froid calcul et faire ressurgir le travail : mener des activités selon une règle extérieure qui s'impose à chacun et chacune (répondre à tant de besoins objectivés définis par un bureau statistique), alors que même s'alimenter s'inscrit dans un contexte socioculturel particulier avec lequel les individus confrontent leurs désirs et leurs aspirations : les besoins ne sont pas mesurables objectivement – parce que le *besoin* n'existe pas dans le réel.

## *L'industrialisation et la taylorisation par les « anarchistes » de gouvernement*

Le mouvement révolutionnaire espagnol a toujours été traversé par des tendances contradictoires. Pour autant, son aspiration immédiate à un socialisme antiautoritaire, puis l'option anarchiste établie, permirent une critique diffuse du machinisme et de la ville-usine. Le fait que l'Espagne soit d'abord un pays agricole n'y est pas pour rien. Que le socialisme y soit directement anarchiste y est pour beaucoup. Beaucoup de gens sont encore attachés à des formes de vie préindustrielles et nourrissent les positions et pratiques opposées à la société capitaliste dans son ensemble.

Lors du développement de la Confédération Nationale du Travail au début 20<sup>ème</sup> siècle, différentes tendances vont s'opposer. Une partie des anarcho-syndicalistes défendent le communisme anarchiste, avec pour base sociale la commune libre qui abolira l'argent, le salariat et la propriété privée. Le syndicat n'est qu'un moyen pour précipiter la révolution et devra disparaître pour en finir avec le capitalisme, alors associé à l'industrialisation.

Cette tendance du syndicat se mêle à des athénées libertaires, des groupes affinitaires d'agitation armée, tel *Los Sin Nombre* à Barcelone, et à la Fédération Anarchiste Ibérique (FAI). Ils et elles sont tous et toutes plus ou moins imprégnés par l'anarchisme communaliste, individualiste, naturien, illégaliste.

Le terreau est une culture populaire des quartiers qui encourage à la vie de bohème, au brigandage, à la voie insurrectionnelle. Ces groupes diffusent aussi des critiques

de l'urbanisme, du travail et de la consommation. Les paysans sont considérés comme un facteur déterminant du triomphe vers l'anarchie. Il faut dire qu'il est plus facile de créer une commune libre à peu près capable de se suffire à elle-même matériellement dans les hameaux et les villages. Les *barriadas*, des comités et réseaux d'échanges et de coordination d'actions, fédèrent ces milieux anarchistes divers.

Federico Urales – dont la fille Federica Montseny trahira les idées en devenant ministre de la santé pendant la guerre civile – défend le communisme anarchiste tout en étant proche des anarchistes individualistes et des groupes d'affinités. Il se méfie du syndicalisme et de ses tendances à la bureaucratisation. Il critique aussi la civilisation industrielle et urbaine. Son projet communiste anarchiste est d'arriver à une unité ville – campagne à travers des communes libres aux frontières floues.

Il remet aussi en cause le principe d'équivalence dans les échanges, à la base de la marchandisation. Pour chercher l'équivalence, il faut compter. Or, l'entraide, l'un des socles de l'anarchie, ne se calcule pas. Comptabiliser la moindre activité ou le moindre échange, en exiger une contrepartie, quantifier le temps passé à produire ou rendre service, mettre en place des bureaux de statistiques qui dictent les besoins, tout cela détourne de *l'incommensurabilité* des relations d'entraide entre égaux et égales : les relations sont perverties, ouvrant le champ au retour d'un *homo economicus* rivé au calcul de ses intérêts.

A l'inverse de cet anarchisme considérant le syndicat comme un outil transitoire, une tendance de la CNT va se

faire influencer par le syndicalisme révolutionnaire et considérer que le syndicat est une fin en soi. La figure centrale de la révolution est l'ouvrier. Le syndicat est l'organisation de base de la future société libertaire. Or, pas de syndicats sans usines. Dès lors, l'industrie et le travail ne sont plus critiquables en soi, mais seulement à aménager et se réapproprier.

Issus de cette tendance, certains et certaines créeront le POUM, pro-bolchévik mais antistalinien. La question de la nature est alors très lointaine. L'idéologie du développement des forces productives à l'origine des contradictions qui feront éclater mécaniquement la révolution sociale ne pouvait que l'éloigner. La voie industrielle est encouragée.

On trouve aussi les Trentistes, qui défendent une position « modérée », c'est-à-dire réformiste. Largement minoritaires, ils et elles dénoncent les expropriations armées et les ripostes par les armes aux assassinats orchestrés par les autorités et les milices patronales. Ils et elles proposent des alliances avec les communistes autoritaires de l'UGT et avec les républicains (déjà), annonçant les revirements bureaucratiques et contre-révolutionnaires lors de la guerre civile entre 1936 et 1939. Cette tendance est ouvertement productiviste.

La mécanisation est souvent décriée dans l'anarchisme espagnol traditionnel : favorisant le chômage, l'ouvrier se trouve en plus enchaîné à la machine. Abad de Santillan fustige quant à lui le taylorisme et le fordisme, considérés comme une sorte de fascisme économique. Il peut toutefois y avoir une technique mise au service de la liberté.

L'anarchisme espagnol connaît ensuite un virage, notamment chez un certain nombre de figures emblématiques. La possibilité de la victoire se fait de plus en plus jour, et avec elle, le goût du pouvoir se ravive. A l'aube de la révolution, la reddition s'annonce. Abad de Santillan en est une caricature.

Jusqu'alors fervent défenseur du communisme anarchiste et du communalisme ruraliste, il revient en Espagne quelques années avant 1936, après le démantèlement du mouvement anarchiste argentin et de la FORA. Il rompt avec la voie insurrectionnelle et renvoie le projet des communes libres aux poubelles de l'histoire. Après avoir fustigé le taylorisme comme une sorte de fascisme, il prône désormais l'adaptation accélérée à l'empire de la technique.

« Avec la révolution, on supprime la propriété privée de l'usine, mais si l'usine doit continuer à exister et, selon moi, se perfectionner, alors il faut accepter les conditions de son perfectionnement. Le fait qu'elle devienne propriété sociale ne change pas l'essence de la production ni la méthode productive. Seule change la distribution du produit, qui devient plus équitable »<sup>59</sup>.

Il vante même « la taylorisation qui supprime les mouvements improductifs de l'individu »<sup>60</sup>. Il participe alors

---

<sup>59</sup> Santillan cité par Myrtille, *Les chemins du communisme libertaire* vol.2, Divergences, 2018, p.173

<sup>60</sup> *Ibid*, p.173

à développer « l'esprit du capitalisme » au sein d'une société encore peu colonisée par le productivisme et le consumérisme. Santillan finira ministre de l'économie pendant la Guerre d'Espagne, participant activement à réduire les possibilités révolutionnaires portées par nombre de ses compagnons et compagnonnes. Il incarne ainsi la soumission de la bureaucratie de la CNT à l'ordre existant, au moment où la révolution était en marche.

Suite au coup d'Etat du général Franco en juillet 1936, des barricades surgissent dans de nombreuses villes, des hommes et des femmes sortent les armes des caches, attaquent des casernes, mettent en échec le putsch dans une grande partie du pays. Des milices antifascistes sont créées et montent au front<sup>61</sup>. Des comités révolutionnaires de base tiennent Barcelone<sup>62</sup>. Les travailleurs et travailleuses exigent des hausses de salaire et une baisse du temps de travail<sup>63</sup>. Des entreprises et des terres sont collectivisées<sup>64</sup>. L'argent et le salariat sont abolis par endroit. La révolution commence et les anarchistes sont en position de force.

José Peirats, militant de la CNT, raconte les premières journées de cet assaut du ciel :

---

<sup>61</sup> Antoine Gimenez, *Les fils de la nuit*, Libertalia, 2016 ; Georges Orwell, *Hommage à la Catalogne*, Champs libre, 1982 ; Miguel Amoros, *Durruti dans le labyrinthe*, EDN, 2007 ; Camacho, Casoar, Guyot, *Ortiz, général sans dieu sans maître* (film documentaire) ; etc.

<sup>62</sup> Agustin Guillamon, *Les comités de défense de la CNT à Barcelone*, Le Coquelicot, 2014 ; *Barricades à Barcelone*, Spartacus, 2012 ; etc.

<sup>63</sup> Michael Seidman, *Ouvriers contre le travail*, Senonevero, 2010.

<sup>64</sup> Les Giménologues, *A Zaragoza o el charco*, L'insomniaque, 2016 ; Agustin Souchy, *Collectivisations*, Le Coquelicot, 2008 ; Carlos Semprun, *Révolution et contre-révolution en Catalogne*, Mame, 1974 ; etc.

« Mon groupe, celui qui avait occupé la caserne, a immédiatement créé un dépôt de denrées alimentaires, ouvert à tous, dans le quartier où j’habitais. De fait, nous avons déterminé les besoins en consommation et, par la suite, nous sommes intervenus auprès de certains ateliers pour en intensifier la production. Par exemple, moi qui savais faire du pain, je me souviens être allé, en pleine fusillade, donner des coups de main à la boulangerie du quartier. Nous étions très imprégnés de l’idée kropotkinienne – développée dans *La conquête du pain* – selon laquelle toute révolution qui se révèle incapable de nourrir le peuple est perdue d’avance. Partant de là, nous avons mis la main sur toutes les épiceries et les entrepôts du quartier et nous allions dans les villages environnants échanger des produits industriels contre des denrées alimentaires. [...] Dans le quartier, les produits des épiceries dont les patrons avaient été chassés furent centralisés en un seul endroit, où le peuple était invité à se servir, librement »<sup>65</sup>.

La prise au tas se met spontanément en place, sans attendre un quelconque mot d’ordre de n’importe quel révolutionnaire professionnel. *Ir a por el todo*<sup>66</sup>.

C’est en Aragon que le processus va le plus loin. Le régime de l’usage détruit la propriété juridique et

---

<sup>65</sup> José Peirats dans un entretien de 1976, *A contretemps, bulletin de critique bibliographique*, Espagne 36, état des lieux, n°25, janvier 2007, p.27

<sup>66</sup> Expression des anarchistes de l’époque pour signifier l’action de prendre d’assaut tout pouvoir, de s’emparer de tout.

impersonnelle. Plus d'impôts obligatoires, plus de titres de propriété, plus de dettes à rembourser. Celles et ceux qui le désirent agissent ensemble pour exproprier les grands propriétaires, mener les travaux des champs, gérer la petite industrie, développer la solidarité, l'aide médicale et l'instruction à tout âge, apporter l'appui nécessaire au front. Sans patrons, plus de syndicats, mais des collectivités intégrales qui permettent la réalisation de l'individu dans sa complexité et plus seulement en tant que producteur. Tout n'y est pas merveilleux, notamment dans la reproduction de plus en plus affirmée des inégalités de genre, mais plusieurs centaines de milliers de personnes ouvrent ainsi la voie du communisme anarchiste.

La société est bouleversée. La vie change. Arrivant à Barcelone, Georges Orwell peut ainsi raconter :

« C'était bien la première fois dans ma vie que je me trouvais dans une ville où la classe ouvrière avait pris le dessus. A peu près tous les immeubles de quelque importance avaient été saisis par les ouvriers et sur tous flottaient des drapeaux rouges ou les drapeaux rouge et noir des anarchistes ; pas un mur qui ne portât, griffonnés, le marteau et la faucille et les sigles des partis révolutionnaires ; il ne restait de presque toutes les églises que les murs, et les images saintes avaient été brûlées. Ça et là, on voyait des équipes d'ouvriers en train de démolir systématiquement les églises. Tout magasin, tout café portait une inscription vous informant de sa collectivisation ; jusques aux caisses des cireurs de bottes qui avaient été collectivisées et

peintes en rouge et noir ! Les garçons de café, les vendeurs vous regardaient bien en face et se comportaient avec vous en égaux. Les tournures de phrases serviles ou même simplement cérémonieuses avaient pour le moment disparu. Personne ne disait plus *Señor* ou *Don*, ni même *Usted* : tout le monde se tutoyait, on s'appelait « camarade » et l'on disait *Salud* au lieu de *Buenos dias*. Il n'y avait pas d'automobiles privées : elles avaient été réquisitionnées [...] »<sup>67</sup>.

Pourtant, quand Orwell arrive en décembre 1936, la révolution sociale recule déjà, à part sur le front d'Aragon où les miliciens et miliciennes œuvrent avec les paysans et paysannes. C'est ce que raconte Antoine Gimenez :

« J'avais bien entendu dire que pour ne pas effaroucher les gouvernements des pays démocratiques qui pouvaient nous aider en nous vendant des armes, le Comité révolutionnaire avait été obligé de remettre en circulation les pesetas. Mais pour moi, ce fut comme une révélation : la révolution avait échoué. Comme en Russie, quelques temps après la victoire des masses ouvrières et paysannes, les chefs du Parti communiste déclarèrent qu'il fallait faire un pas en arrière et rétablir la valeur de la monnaie. Ce premier pas avait été suivi de beaucoup d'autres »<sup>68</sup>.

---

<sup>67</sup> Georges Orwell, *Hommage à la Catalogne*, Ivrea, 1982, p.13

<sup>68</sup> Antoine Gimenez, *Les fils de la nuit*, Libertalia, 2016, p.145

L'état de grâce ne va en effet pas durer. Le monde de l'économie défait se relève avec la planche à billets. Du même coup, la mainmise agressive sur la nature ne peut que suivre.

Anarchistes de gouvernement, républicains et staliniens vont mettre en échec la révolution sociale. Certes, il y a les exigences de la guerre face aux fascistes. Certes, il y a l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste qui soutiennent Franco, tandis que les démocraties libérales restent neutres. Certes, il y a l'échec du lancement d'une révolte anticoloniale au Maroc, fief des franquistes. Certes, il y a l'intervention de Staline pour favoriser les communistes d'Etat et les républicains face aux anarchistes, préférant finalement risquer le fascisme plutôt qu'une révolution sociale libertaire. Ça fait beaucoup ! Il y a aussi une bureaucratie anarchiste qui fait le choix de ne pas abattre l'Etat ni d'abolir l'argent et le salariat, alors que les compagnons et compagnonnes tiennent la rue. Et celle-ci poursuit le virage productiviste et industrialiste en situation.

Des affiches stigmatisent les ouvriers récalcitrants et vantent l'effort et la discipline. En janvier 1937, le ministre CNT de l'industrie Juan Peiro, ancien Trentiste, soutient le nivellement des salaires. Le salaire à la pièce, et donc au rendement, est réhabilité. Les équipements sont standardisés. Certaines sections vont jusqu'à proposer des postes de « distributeur de tâches » pouvant démettre un salarié pour « fainéantise ou immoralité », ou encore des fichiers d'employés avec le détail de leur supposée personnalité. Des décrets pour rétablir le livret de travail sont pris. Les armées de Franco arriveront avant sa mise en place.

L'Organisation Scientifique du Travail est encouragée tandis que le travail est valorisé. Le chronomètre revient rythmer la vie des prolétaires et les cheminées crachent leur gaz toxique. On fait taire les compas non-alignés. Beaucoup viennent de nouveau remplir les prisons. Partout, le même ordre condamne les révoltés. La révolution est morte.

Comme toutes les organisations, la CNT est une bureaucratie qui s'étend face à l'adversité, suscitant des leaders, le goût du pouvoir et les manœuvres politiciennes. Asseoir sa place et survivre à tout prix plutôt que faire vivre des idées et pratiques. Le productivisme entérina l'exploitation des êtres et de la nature. En mettant de côté la critique sociale du travail, des faux besoins et de la rationalisation de la production, la direction de la CNT a enraciné les rapports sociaux capitalistes et assis le primat de l'économie. Elle a oublié que le travail est une saleté qui supprime toute possibilité d'agir réellement.

Il serait faux d'associer sans réserve anarchisme et préservation des possibilités d'existence libre et saine sur la planète. L'anarchisme n'est pas homogène ni sans histoire. Il est parfois tombé dans des travers résolument productivistes. Et comme par hasard, ce goût pour la discipline du travail à la chaîne s'accompagnait du goût du pouvoir...

Il persiste aujourd'hui ici et là des positions technophiles, particulièrement autour des nouvelles technologies. Il n'en reste pas moins que l'anarchisme conséquent porte une conflictualité contre toute forme d'autorité, donc aussi contre l'industrialisation et la technologisation et toutes leurs conséquences.

### **III. L'anarchie contre les ravages industriels et technologiques**

Au 19<sup>ème</sup> siècle, le scientifique s'est prétendu le porte-parole de la réalité profonde du monde, notamment de la nature. « Il gouvernera la société pour que la société puisse gouverner la nature », constate André Prudhommeaux<sup>69</sup>. Il cherche ainsi à nous dire où aller et que faire, avec pour critère principal l'efficacité technique. La science moderne a alors plus à faire avec l'autorité religieuse et politique qu'avec la recherche modeste de connaissance.

Au cours des derniers siècles, des moyens matériels ont été accumulés, et le progrès technique est devenu une fin en soi. Si certains anarchistes ont été des individus de leur temps, pêchant par naïveté, ou pis, par foi dans ce qui a tout d'une nouvelle forme religieuse, beaucoup ont aussi fourbi leurs armes contre les nouveaux atours de la domination. Il faut dire que les effets de l'exploitation de la nature se sont vite rendus palpables, tandis que la bombe atomique est venue créer une situation inédite : celle d'un possible anéantissement de l'humanité par ses propres instruments. Un certain nombre d'anarchistes participe ainsi au virage écolo du 20<sup>ème</sup> siècle, participant à la prise de conscience des ravages occasionnés par les activités industrielles et capitalistes.

Les théories critiques reposent souvent sur une anthropologie de l'être humain aliéné, privé d'autonomie et de capacité réflexive, déshumanisé et verrouillé à une société totalisante. La libération ne pourrait venir au mieux que d'un individu éclairé, souvent intellectuel ou artiste, dont l'activité sollicite une forme de rationalité différente et plus

---

<sup>69</sup> André Prudhommeaux, *Un anarchisme hors norme*, Tumult, 2020

à même de prendre une distance avec la rationalité instrumentale arraisonnée à la société existante. Il serait donc le guide pour renouer avec l'authenticité, tandis que l'individu ordinaire s'est transformé en rouage du système, conforme jusque dans ses émotions les plus profondes. La société de consommation a achevé l'aliénation, transformant l'individu en objet interchangeable sans personnalité.

L'économie, la science et la technique sont bien au cœur de la fabrication de l'individu contemporain, un individu dont l'âme est transformée en chose, dont les relations sont comme ensorcelées dans un conformisme plat, dont les désirs sont détournés par les faux besoins de la consommation de masse. Travailler pour acheter une voiture qui va permettre d'aller travailler, perdre son temps dans les embouteillages pour aller dans de vastes supermarchés en périphérie, absorber des médicaments psychotropes pour se doper et augmenter ses performances, rester les yeux rivés à son *smartphone* dans un bus bondé sont autant de signes de cette aliénation.

Dans cette vision du monde, dominants et dominés sont pris dans la domination impersonnelle du système industriel et capitaliste. L'argent devient la finalité de la production, à accroître sans cesse. Il n'y a aucune limite naturelle à sa croissance et tout est un moyen dans la réalisation de son expansion. La valeur marchande est en fait une forme générale de l'agir et de la conscience. Seule source d'intégration sociale dans nos sociétés, elle pousse ses membres à suivre des règles qui se présentent comme des puissances supérieures, alors qu'elles sont le résultat inconscient de l'ensemble de leurs actions.

Toutes les activités et facultés humaines ont tendance à être absorbées par la mécanique du système. Le désir de consommation qui vient se loger au plus profond de l'âme humaine (les appels au pouvoir d'achat ou la course au gadget technologique dernier cri) et la massification de la culture comme technologie de domination viennent couvrir la réalité abjecte de ce mécanisme, et empêcher son rejet. Tout au plus les critiques se portent sur les excès ou les inégalités les plus criantes (les appels à la redistribution ou aux droits contre les discriminations), et non sur la logique globale. Le déploiement de cette fausse conscience empêche l'expression légitime de la conflictualité. Tout le monde est capté par le système, incapable de s'en sortir.

Cette situation est réelle, en partie. Pourtant, il existe des résistances et des attaques partout où il existe des formes de domination. C'est le cas par exemple au travail, avec la perruque (détourner le matériel et le temps de travail pour soi), le sabotage, la flânerie, le freinage des cadences, etc. Les individus ne sont pas uniquement aliénés et incapables de penser ou d'agir à l'encontre de la domination. Ils et elles sont surtout pris dans un système de contraintes qu'ils et elles essaient de temps à autre de défaire.

L'anarchisme n'oublie justement pas cette disposition autonome à la révolte, venant briser la normalité existante. Il a souvent essayé d'ouvrir des brèches pour briser l'impuissance et redonner des perspectives d'action. Encore une fois, le mouvement anarchiste aura servi de précurseur, enfonçant de nouvelles portes dans l'affrontement avec ce qui nous avilit : contre le scientisme, la technocratie, l'atome, le numérique, etc.

### *Des premières critiques de la science*

Les anarchistes ont parfois contribué à l'essor des sciences, en empruntant et produisant des analyses théoriques et en discutant de la société. Déjà Bakounine, homme d'action davantage que théoricien, s'est employé à fonder un matérialisme reposant sur les avancées dans les connaissances de la nature et de la vie aussi bien que sur les sciences sociales en cours d'élaboration. Au passage, c'est en s'appuyant sur les notes de Bakounine sur la philosophie de Hegel que Marx troquera son matérialisme historique simpliste avec un matérialisme dialectique un peu plus conséquent.

Bakounine lit et commente notamment Auguste Comte, commence la traduction du *Capital* de Karl Marx en russe, s'intéresse à l'anthropologie. Il considère comme Comte que la sociologie vient couronner l'édifice scientifique, en la rattachant toutefois à un strict prolongement des autres disciplines. Saper les bases religieuses de la société passe pour les anarchistes, en même temps que par la lutte, par le savoir scientifique.

C'est pour Bakounine dans la matière que tout réside, aussi bien la vie que l'esprit. Il se méfie de la métaphysique, dans laquelle il perçoit une abstraction semblable au divin. La nature procède donc d'un « mouvement progressif et réel du monde appelé inorganique au monde organique, végétal, et puis animal, et puis spécialement humain ; de la matière ou de l'être chimique à la matière ou à l'être vivant, et de l'être vivant à

l'être pensant »<sup>70</sup>. La matière est au départ, l'idée est à la fin. C'est en ce sens qu'il est matérialiste.

Ce matérialisme est associé à une sorte de naturalisme, qui n'est sans doute pas sans poser quelques problèmes : l'anarchie n'est pas loin de se fonder en nature, nécessairement harmonieuse. A l'inverse, la loi et l'ordre des puissants contredit ce penchant naturel à l'anarchie-harmonie. Si l'anarchie correspond probablement le mieux au mouvement de la vie, elle reste une création humaine, qui est toujours en partie un arrachement à la nature – ce qui n'implique pas une domination, mais au contraire peut se concevoir à travers des relations sensibles étroites. Création humaine, elle suppose fragilités, contradictions, conflits. Nous sommes alors loin de ce qui est considéré habituellement derrière l'harmonie. La nature quant à elle n'est pas nécessairement harmonieuse, loin de là, sauf à considérer que la mort, les maladies, les tremblements de terre ou les irrptions volcaniques et leurs destructions sur les vies humaines ont un sens harmonieux caché. Soit on retombe dans la pire pensée du coaching du genre « les épreuves forgent le caractère », soit on dérive vers une pensée spirituelle naturalisant les rapports sociaux.

Ainsi, l'état naturel est déjà pour Bakounine une esquisse de l'anarchie, incarnée dans sa conception du confédéralisme, allant du bas vers le haut, et de la périphérie vers le centre. L'émancipation de l'humanité s'inscrit dans la continuité avec le mouvement universel de la nature. C'est

---

<sup>70</sup> Bakounine, « L'empire knouto-germanique et la révolution sociale », *Œuvres*, tome 3, P.V.Stock, 1895, p.27

pourquoi son étude et sa connaissance en sont une condition. L'être humain, comme l'ensemble du vivant, est pris par les lois naturelles. Mieux les connaître permet de mieux les faire siennes.

La reconnaissance de ce qui détermine le monde et nous détermine en tant que nous en sommes une partie permet à l'être humain de comprendre son environnement et de s'affranchir par la culture. La culture n'est pas pour autant pensée comme une guerre à la nature, fidèle au projet très moderne, et donc récent, du capitalisme et des technosciences. L'anarchisme de Bakounine se trouve aussi dans sa volonté de la recherche de correspondance avec la dynamique de la vie, plutôt qu'à lui tordre le cou pour la rendre malléable selon sa propre volonté.

L'être humain ne peut qu'apprendre, autant par sa sensibilité que par son esprit, à se mouvoir avec les forces naturelles. Il n'y a pas d'échappatoire, mais une conscience à développer pour les faire siennes. Comprendre la réalité par l'étude scientifique peut contribuer à dévoiler les mystères du monde et permettre une conscience plus éclairée.

L'être humain est toutefois davantage encore pris par le milieu social. Ce dernier exerce une pression sur son caractère, sa personnalité, ses comportements. Or, les institutions sociales peuvent être opposées au mouvement de la vie et développer des élans autoritaires étouffant les multiples combinaisons possibles interagissant sans cesse les unes sur les autres. Etouffant l'individu, aussi, le transformant en sujet docile. Il peut néanmoins s'en défaire

par l'exercice de la pensée, de la volonté et de la révolte, ce qui est une caractéristique de l'humanité.

Pour Bakounine, il y a tout intérêt à étudier les régularités sociales, les mœurs et les habitudes : il y a des régularités dans le social qui préexistent aux règles que les individus prétendent se donner, et surtout à la conscience qu'ils en ont. Pour que le ruisseau devienne un torrent capable de nager à contre-courant, il doit lever les barrages. Connaître les forces sociales déterministes est une étape nécessaire pour s'en libérer et permettre à l'humanité de prendre possession d'elle-même. Le sentiment de révolte – expression de la volonté permettant le passage à l'acte – s'en nourrit.

La science a donc un rôle dans la lutte pour l'émancipation chez Bakounine, et chez les anarchistes du 19<sup>ème</sup> siècle en général. Ils n'ont pas encore connu les massacres industriels, la bombe, l'épuisement de la planète. Il y a toutefois une défiance préalable. L'anarchisme ne peut pas être bridé par le carcan élitiste des hommes (et quelques femmes) de science, ou fondu dans le moule de la pensée académique.

Bakounine est aussi un critique de la science. Il met en garde contre le gouvernement des savants, qui serait « une monstruosité »<sup>71</sup>. Déjà, la science, surtout quand elle s'applique aux sociétés humaines, est nécessairement imparfaite. Ensuite, ce serait une législation surplombante de la société, que les individus se verraient vénérer sans la comprendre. Les scientifiques, formant une caste à part,

---

<sup>71</sup> Bakounine, *Dieu et l'Etat*, Mille-et-une-nuits, 2000, p.32

pourraient alors même être comparés aux prêtres. Une institution scientifique mise dans cette position, déclare Bakounine, se trouverait rapidement corrompue, perdant sa puissance de pensée, diluée dans la jouissance de ses privilèges. Conformément à son affirmation que le pouvoir pervertit, il affirme que « c'est le propre du privilège et de toute position privilégiée que de tuer l'esprit et le cœur des hommes »<sup>72</sup>.

Bakounine ne remet pas en doute le changement de registre qu'opère la démarche scientifique avec la religion ou la métaphysique. La science fait autorité, mais ses représentants et représentantes sont faillibles. Surtout, elle a une limite infranchissable : elle n'est qu'une projection mentale, une interprétation issue d'un corps humain, capable seulement de généralité.

C'est à travers une leçon d'anatomie qu'il met le doigt sur ce point. Un lapin est toujours un être singulier, réel et vivant. Pourtant, quand le naturaliste va le disséquer, il n'accède qu'au lapin en général.

« La science, qui n'a affaire qu'avec ce qui est exprimable et constant, c'est-à-dire avec des généralités plus ou moins développées et déterminées, perd ici son latin et baisse pavillon devant la vie, qui seule est en rapport avec le côté vivant et sensible, mais insaisissable et indicible, des choses. Telle est la réelle et on peut dire l'unique limite de la science, une limite vraiment infranchissable. Un naturaliste, par exemple,

---

<sup>72</sup> *Ibid*, p.34

qui lui-même est un être réel et vivant, dissèque un lapin ; ce lapin est également un être réel, et il a été, au moins il y a à peine quelques heures, une individualité vivante. Après l'avoir disséqué, le naturaliste le décrit : eh bien, le lapin qui sort de sa description est un lapin en général, ressemblant à tous les lapins, privé de toute individualité, et qui par conséquent n'aura jamais la force d'exister, restera éternellement un être inerte et non vivant, pas même corporel, mais une abstraction, l'ombre fixée d'un être vivant. La science n'a affaire qu'avec des ombres pareilles. La réalité vivante lui échappe, et ne se donne qu'à la vie, qui, étant elle-même fugitive et passagère, peut saisir et saisit en effet toujours tout ce qui vit, c'est-à-dire tout ce qui passe ou ce qui fuit »<sup>73</sup>.

Lorsque le scientifique dissèque un lapin en laboratoire pour en étudier les organes, il n'atteint donc que le général, c'est-à-dire l'objet de l'expérimentation. Ce n'est plus l'individu réel, mais un être général sans vie ni particularités : « une abstraction », « une ombre ». C'est ce qui fait dire à Bakounine que « la science n'a affaire qu'à des ombres pareilles ». Il se passe exactement la même chose pour les individualités humaines. L'expérience de la crise sanitaire de 2020 en a donné une illustration fracassante, réduisant la vie à son plus simple appareil : à des statistiques et des opérations de production et de consommation.

Et ce n'est pas seulement la science qui réduit ainsi l'individu en abstraction. C'est le cas, selon Bakounine, de

---

<sup>73</sup> *Ibid*, p.66

la théologie, de la politique, de la jurisprudence qui ont la même « tendance fatale de sacrifier les individus à l'avantage de la même abstraction, appelée seulement chacune des noms différents, la première l'appelant vérité divine, la seconde bien public, et la troisième justice ».

Il analyse ici avec justesse la réification. Le concept de réification (du latin *res, rei*, signifiant « chose ») désigne le processus par lequel *l'être humain est transformé en chose, en objet*, soumis à des logiques qui le dépassent. Derrière l'idée de réification, il y a celle d'une sorte de dépossession : les individus sont mutilés, comme dévitalisés, privés de leurs potentialités. C'est bien cela que signale Bakounine dans sa leçon d'anatomie : *devenir étranger aux finalités et au sens de ses activités, c'est perdre cette part irrémédiable de singularité du vivant*. L'individu réifié n'est plus l'individu réel, à la fois générique parce que toutes les potentialités se trouvent dans chaque être humain, et en même temps singulier parce que le vivant est toujours particulier.

La critique sociale de la réification est souvent marquée du sceau du marxisme. Le giron marxiste mettait plutôt l'accent sur la fragilisation d'une sorte de nature humaine. Malgré des variations selon l'histoire et les contextes, il y aurait des potentialités innées communes aux différents individus : d'où la référence à « un être générique ». L'inverse de cette mutilation serait « l'homme total » ou « l'individu complet ».

Il existe ainsi une autre tradition critique de la réification, celle portée dans le giron de l'anarchisme, et qui, sans omettre la dimension universalisable qui existe chez chaque individu, n'en oublie pas pour autant son irréductible

singularité. Or, en transformant les êtres en chose, la réification efface les particularités : *d'individualité, les êtres sont transformés en masses uniformes*. La singularité définit ce qu'est l'humanité tout autant que les potentialités communes : l'être humain possède des qualités que l'on retrouve chez tout être humain et est en même temps toujours unique. D'ailleurs, cette singularité n'est après tout qu'une coagulation particulière de ces potentialités communes, inscrite dans une biographie d'un *individu réel*, avec son vécu, ses rencontres, ses aspirations, ses doutes, ses fragilités, ses savoirs, ses passions, etc.

La leçon de Bakounine est puissante. La science n'arrive pas à saisir la vie elle-même. Elle ne peut sortir que des abstractions. « Elle peut bien concevoir le principe de l'individualité réelle et vivante, mais elle ne saurait avoir rien à faire avec les individus réels et vivants »<sup>74</sup>. La science est indifférente, de cette indifférence qui pourrait concevoir le monde comme un laboratoire et les êtres comme un cobaye.

Il n'y a pas à sacrifier les individus sur l'autel des abstractions, quand bien même elles seraient d'une autre nature que celles émanant de la religion, de la politique ou de la législation. « La science, c'est la boussole de la vie ; mais ce n'est pas la vie »<sup>75</sup>. La vie est une force créatrice que la science se contente d'essayer de reconnaître. C'est pourquoi la science ne peut qu'éclairer la vie, et non la gouverner.

---

<sup>74</sup> *Ibid*, p.70

<sup>75</sup> *Ibid*, p.64

Décidément prophétique, Bakounine prévient que lorsque la science se mêle de création vivante dans le monde réel, il ne peut en sortir que quelque chose de pauvre et de dégradé<sup>76</sup>. Il n’imagine certes pas encore jusqu’où va aller la déraison scientifique, avec ses manipulations génétiques ou le développement de l’atome, entre autres innovations morbides. Il prévoit toutefois la capacité de la science à considérer l’humanité comme cobaye. La reproduction artificielle du vivant est pour lui vouée à l’échec. De fait, ce qui échappe à la science, c’est la singularité contenue dans ce qui est vivant. L’abstraction scientifique est incomplète et imparfaite, condamnée au général, incapable de saisir le mouvement spontané et singulier de la vie. Elle n’en est que plus indifférente envers l’être humain fait de chair et de sang, envers l’*individu*.

C’est pour toutes ces raisons que Bakounine est un critique du scientisme avant l’heure. Mais il n’est pas seulement un précurseur mettant en garde contre les excès de la science, il lui définit une place sociale modeste au potentiel émancipateur.

« Ce que je prêche, c’est donc, jusqu’à un certain point, *la révolte de la vie contre la science*, ou plutôt *contre le gouvernement de la science*. Non pour détruire la science – à Dieu ne plaise ! Ce serait un crime de lèse-humanité –, mais pour la remettre à sa place, de manière à ce qu’elle ne puisse plus jamais en sortir. [...] Elle n’est elle-même qu’un moyen nécessaire pour la réalisation d’un but bien plus élevé, celui de la

---

<sup>76</sup> *Ibid*, p.65

complète humanisation de la situation *réelle* de tous les individus *réels* qui naissent, qui vivent et qui meurent sur la terre »<sup>77</sup>.

Le rôle de la science est finalement pour Bakounine d'être une sorte de conscience collective de l'humanité, contribuant aux efforts pour se défaire des illusions politiques, morales et religieuses qui la recouvrent. Elle peut contribuer à éclairer la route de l'émancipation. Au-delà, elle s'égaré en instrument de pouvoir. C'est pourquoi la science doit être investie par les gens ordinaires et devenir populaire. Elle n'a pas à être une sphère séparée de spécialistes. C'est à ce prix qu'elle peut nourrir les désirs les plus louables et les configurations sociales les plus libres. En aucun cas un cartel de savants ne saurait en faire autant. La liberté humaine est inaccessible à la science, mais elle est à la portée de « l'action spontanée du peuple »<sup>78</sup>.

D'autres anarchistes par la suite ont posé les jalons d'une critique de la science comme idéologie. C'est le cas des anarchistes naturiens. Libertad est de son côté, et à la même époque, un ferme partisan de l'hygiène tant physique qu'intellectuelle. Il lit d'ailleurs de la sociologie, certes « avec peine »<sup>79</sup>. Il n'hésite tout de même pas à en faire une critique détaillée dans son journal *L'anarchie*.

Il a surtout développé les causeries populaires en réaction aux universités populaires, où la même séparation

---

<sup>77</sup> *Ibid*, p.72-73

<sup>78</sup> *Ibid*, p.77

<sup>79</sup> Albert Libertad, « L'individualisme », dans *Le culte de la charogne*, Agone, 2006, p.359

entre expert et profane instituait de fait une hiérarchie. On imagine comment il considérait les universités académiques. Libertad est sur ce point représentatif des mouvements anarchistes, à la fois critiques virulents de la science des salons et des instituts, liés aux autorités constituées, et inlassables vulgarisateurs des théories scientifiques. Le spécialiste cède sa place au profane revendiquant la non appartenance au cercle des savants et savantes. Bibliothèques, conférences, causeries, excursions, éditions, journaux, chansons, spectacles, sont quelques pratiques populaires visant non seulement à propager l'anarchie, mais surtout à affiner l'esprit critique et à établir une existence libre.

Ces anarchistes ont ainsi contribué à remettre la science à sa place, tant dans le contexte social que dans sa portée. La science n'est jamais neutre. Tant pis pour les esprits étroits qui protesteront toujours sur les jugements et les pensées critiques : il y a bel et bien des valeurs dans les faits. En outre, la science n'est pas en dehors du monde : elle s'inscrit dans des rapports sociaux. L'activité scientifique contribue surtout aujourd'hui à la croissance économique, au développement de la puissance militaire, au développement des technosciences et à l'administration étatique. Pour les anarchistes, la science devait servir l'élan de la révolution sociale.

## *Shmuel Marcus contre les machines*

Shmuel Marcus est l'un des quatorze enfants d'une famille juive orthodoxe de Dorshoi, en Roumanie. Sa famille émigre en 1907 aux Etats-Unis. Il a alors 14 ans. Rapidement, il se met à fréquenter les milieux anarchistes. Il est arrêté et menacé d'expulsion pour avoir distribué des journaux anarchistes dans la rue.

Il collabore avec Rudolf Rocker au journal anarchiste de langue yiddish *Arbeiterfreund*, puis fréquente les anarchistes intransigeants autour du journal *Cronaca Sovversiva*. Ces derniers mènent alors une « bonne guerre » contre les institutions gouvernementales, judiciaires, religieuses, industrielles et financières du pays<sup>80</sup>. Ses fréquentations ne laissent guère de doutes sur ses positions favorables à l'action directe et aux attentats.

Il anime le journal anarchiste *MAN !*, dans lequel il appelle à continuer la lutte de classe et la défense des libertés individuelles plutôt que de se laisser aller aux appels militaristes sous les drapeaux lors de la Seconde guerre mondiale. Il contribue à bien d'autres journaux jusque dans les années 1960 : *Free society*, *Freedom*, *Anarchy*, *Black flag*, *Fifth Estate*, etc. Cet infatigable propagandiste – comme on disait à l'époque – a été l'un des principaux contributeurs de la presse anarchiste anglophone.

Ses positions radicales lui ont attiré de nombreuses inimitiés au sein du mouvement, comme celle d'Emma Goldman qui le qualifiait de « poison dans le mouvement ».

---

<sup>80</sup> A ce sujet, on peut lire *Paroles claires*, L'assoiffé, 2018.

Son intransigeance l'a aussi fait remarquer des autorités, qui ont essayé en vain de l'expulser en Russie et au Canada. Il fait d'ailleurs quelques séjours en prison.

Shmuel Marcus, qui écrit souvent sous le pseudonyme de Marcus Graham, contribue à une critique anarchiste de la technologie. Il rompt en cela avec l'habituel – mais non unanime – optimisme vis-à-vis des progrès de la science et de la technique. Dès 1934, il écrit un texte sur « Quelle devrait être l'attitude des anarchistes envers la machine ? »<sup>81</sup>.

Shmuel Marcus y critique la position de Kropotkine sur les machines, pour qui elles peuvent être un instrument de l'émancipation humaine. Sauf que l'être humain « ne sera jamais en mesure de maîtriser la machine sans faire le sacrifice de mettre en danger la vie humaine ». Le développement des machines ne peut que renforcer les dispositifs de contrôle et de sécurité, contradictoires avec les aspirations à la liberté et l'indépendance, mais aussi constituer des freins à l'extension de l'ingéniosité et de l'initiative à la base de l'anarchie. La vie se trouverait alors sous « camisole ultra-sécurisée », comme asséchée. Les régimes soviétiques en sont un bon exemple. Nos sociétés actuelles aussi...

Outre cet assèchement, les machines créent aussi des accidents, parfois mortels. Shmuel Marcus s'appuie sur le drame dans le métro de New-York en 1931, avec sa cinquantaine de morts et davantage de blessés, pour appuyer sa démonstration. Le développement inconsidéré des

---

<sup>81</sup> *MAN !*, vol.2, n°3, mars 1934

machines revient à placer entre les mains d'un individu, qui que ce soit, la vie de nombreuses personnes. Ici, entre les mains du technicien qui s'est trompé dans l'aiguillage et a provoqué l'accident. En tant qu'anarchiste opposé de fait à toute forme de pouvoir, il est contradictoire d'accepter de placer qui que ce soit dans la position de tenir entre ses mains la vie d'autres personnes. La société de la bagnole, alors en pleine expansion, pose les mêmes contradictions.

Cette critique met en avant la dialectique entre le progrès et l'accident. Il ne peut pas y avoir de développement technologique sans augmentation des accidents industriels : l'avion va avec les crashes, les voitures avec les carambolages, les usines pétrochimiques avec les explosions, etc. Dans les conditions de la société industrielle, l'accident est un fait normal – entendons par là qu'il ne doit rien au hasard. C'est déjà ce que suggère Shmuel Marcus dans les années 1930, portant un coup à l'Eldorado technologique.

Shmuel Marcus en tire cette conclusion critique envers la machine : aucun être vivant ne devrait être sacrifié sur l'autel de la machine. Il fait alors l'hypothèse que cette position apostat à l'époque pourrait bien contribuer par la suite à la lutte contre la domination et l'oppression. Il ne s'imaginait sans doute pas à quel point... Il dévoile déjà le risque qui devient de plus en plus réalité aujourd'hui : « la machine [...] est une tentative de mécaniser la vie », prise dans les intérêts mercantilistes, contraire à la joie d'une vie libre dans une société libérée.

Par la suite, Shmuel Marcus va affiner sa critique de la technologie. Dans ce texte en rupture avec la position

majoritaire des anarchistes du début 20<sup>ème</sup> siècle, elle reste incomplète avec nos regards contemporains. A l'époque, elle est néanmoins une contribution majeure pour en finir avec les illusions progressistes d'une émancipation par les machines.

## *Georges Navel et l'enchantement du bel entour*

Georges Navel est un iconoclaste, écrivain et prolétaire, un prolétaire qui fuit le plus souvent le travail et la ville pour retrouver les champs et les montagnes. Son anarchisme est tout aussi tortueux : formé par des syndicalistes révolutionnaires, il fréquente assidûment des anarchistes individualistes. Il prend ensuite, pendant une courte parenthèse, sa carte au Parti Communiste, tout en allant se battre aux côtés de la CNT espagnole contre les armées de Franco, avant de revenir vers un mélange d'anarchosyndicalisme et de syndicalisme révolutionnaire au sein du Syndicat des correcteurs.

La nature tient une place essentielle dans sa vie, et il développe un rapport charnel avec elle. Dans *Chacun son royaume*, il écrit :

« Je devais m'efforcer de comprendre le langage secret de la nature et de son âme. Les yeux fermés, dans l'effacement de mon existence, un moment, le souffle suspendu, j'essayais de rejoindre le silence du caillou ou de la sève des arbres pour atteindre l'illumination espérée : la connaissance du plus haut bonheur »<sup>82</sup>.

Georges Navel est né en Lorraine en 1904 dans une famille pauvre de paysans prolétarisés. Le père est manœuvre dans une fonderie. La mère s'occupe de la maison et des huit enfants, tout en s'adonnant aux travaux des champs. C'est

---

<sup>82</sup> Citation reprise de Freddy Gomez, « Les quatre cercles de la mémoire », *L'écriture et la vie*, Les éditions libertaires, 2011, p.110

elle qui initie le jeune Navel aux choses de la nature et aux gestes paysans, lui transmettant la croyance en l'enchantement du monde, la joie simple et les forces cosmiques. Le jeune garçon préfère alors courir les bois plutôt que de rester enfermé dans une salle de classe.

Son enfance s'achève brutalement : sous les bombes de la Première guerre mondiale. Evacué en 1915 en Algérie par la Croix-Rouge, il rejoint quelques mois plus tard sa famille exilée à Lyon. C'est ici qu'il fait ses premiers pas à l'usine, dès 12 ans. C'est aussi ici, au pays des Canuts, qu'il tisse ses premiers liens avec des syndicalistes et des anarchistes de tout horizon. Son frère l'emmène voir les « copains », auprès desquels s'éveille sa soif de savoir et sa révolte. Il fréquente assidûment les causeries populaires, les chorales révolutionnaires, les réunions, notamment dans le quartier populaire de la Guillotière. Il croise la route de beaucoup d'inconnus au fort caractère et à la grande érudition, et aussi quelques célébrités comme E.Armand, Louis Louvet et tant d'autres. Navel adhère avec fougue à l'anarchisme.

Il y croit. Peut-être un peu trop. Les grandes grèves de 1920 doivent précipiter la révolution, débutée en Russie. Elles seront un échec. Dans son usine, Navel est le seul à débrayer. L'apathie des masses effrite ses illusions sur la classe ouvrière. Il souhaite toujours la révolution sociale, mais ne croit plus beaucoup en sa réalisation.

Pour autant, il reste anticonformiste, préférant l'errance du trimard à l'enchaînement dans l'usine, alternant les temps d'embauche avec la vadrouille. Appelé sous les drapeaux, il déserte et vit pendant sept ans sous une fausse

identité. Ses pérégrinations l’emmèneront en montagne, avec la volonté de se rapprocher de l’enchantement de la nature, en contact avec le soleil, le vent, l’air, l’ombre ou l’eau. Il retourne le foin, cueille la lavande, ramasse le sel, tout en publiant des poèmes dans des revues anarchistes.

Il finit par s’installer dans le massif des Maures, aux Amandiers, dans un domaine de 40 hectares à flanc de colline.

« En élevant des poules, des lapins, des abeilles, j’espérais tirer ma subsistance, lutter, vaincre la nature, faire pousser des légumes, loin des patrons, des chantiers, des bourgeois, vivre libre, dans une heureuse pauvreté. J’avais trente ans, des illusions. Il en fallait pour ma tentative. Mon capital d’entreprise se limitait à trois mois de vivres, le temps d’atteindre la récolte des pommes de terre, et d’un carré de haricots verts. Une poule que j’avais fait couvrir se promenait avec ses poussins, base de mon élevage futur. Dans une caisse mon clapier se limitait à une mère lapine et sa nichée. Pour cheval, j’avais mes bras et pour charrue la bêche et la houx »<sup>83</sup>.

C’est ici qu’il fait ses premiers pas d’écrivain. Il croise aussi la route d’un certain Jean Giono, qui préfacera un de ses ouvrages. Pris par les travaux des champs et de la plume, il n’en oublie pas pour autant la question sociale, qui hante de

---

<sup>83</sup> Georges Navel, *Sable et limon*, Gallimard, 1989, p.19

toute façon ses romans. Il se laisse certes séduire par le PC, probablement influencé par son mentor en écriture Groethuysen. Il est lassé des milieux anarchistes individualistes qu'il continue de fréquenter, dont il reconnaît l'érudition et la force de caractère, mais supporte mal la désorganisation. Il se questionne aussi sur le pouvoir au moment révolutionnaire. Cette courte intrusion au « parti des vestes de cuir » n'empêche pas la lucidité à l'heure des choix au cœur du combat.

En 1936, Barcelone se soulève, avec à sa suite une partie de l'Espagne. Navel rejoint la colonne Ascaso, celle qui mène la révolution sociale en même temps que la guerre contre le franquisme, créant des collectivités agraires en Aragon. Pour passer en Espagne, il profite de connaissances libertaires à Perpignan. Il traverse la frontière le 29 juillet 1936, avec des Bulgares, des Serbes, des Italiens et quelques Français. Il est bien accueilli et découvre un Barcelone exaltant, dans une sorte d'état de fête intense.

« La liberté n'est pas un mot, elle est un fait. Le mot de volontaire est un mot exact. J'aime cet esprit de liberté mais qui doit être forcément accompagné d'une organisation sérieuse pour se maintenir »<sup>84</sup>.

Il rejoint après quelques jours le front d'Aragon et fait face aux problèmes logistiques de ravitaillement. Au bout de quelques semaines, Navel est victime d'une insolation et

---

<sup>84</sup> *Ibid*, p.76

d'une violente gastrite. Malade, il rentre finalement en France.

De retour en Provence, il enchaîne les petits boulots et la vie en campagne. Il devient même un temps apiculteur. La capitale reçoit aussi régulièrement ses visites. Il en profite pour aller trimer à l'usine et gagner quelques sous. Il ne se fait en revanche aucune illusion sur la classe ouvrière de la grande industrie. Il a l'expérience de l'aliénation de l'usine. Une fois le bleu sur le dos, la lecture et l'écriture sont plus difficiles pour Navel. La lassitude gagne, la conscience est anesthésiée. L'individu est « vidé, robotisé, ouvriérisé, sans élan »<sup>85</sup>. L'intelligence du travail des mains réduit d'autres facultés de la même intelligence.

« Limes ou pas de limes, pelle et pioche ou pas de pioche, si la technique a une importance pour le développement de l'espèce, il arrive un moment où elle n'en a plus beaucoup pour l'individu. Boulot c'est passe-temps, argent et mangeailles, écureuil en cage et tourniquet, les Amandiers c'est un peu écureuil dans les arbres, c'est donc mieux »<sup>86</sup>.

L'être humain n'est pas fait pour vivre dans un monde bardé de technique, obligé à la besogne par la nécessité, les mains et l'esprit occupés au point d'assécher l'imaginaire et la capacité de réflexion. Navel a besoin de revenir à la nature pour renouer avec la vie.

---

<sup>85</sup> *Ibid*, p.266

<sup>86</sup> *Ibid*, p.267

Il rendra plus tard quelques services à la Résistance pendant la Seconde guerre mondiale. Il continue de mener travail manuel et travail de la plume, publie ses romans sur la vie ordinaire et la tristesse de la condition ouvrière, comme *Travaux* en 1945. Suivront *Parcours* (1950), *Sable et limon* (1952), *Chacun son royaume* (1960) et *Passages* (1982). Il vit un temps à Paris en tant que correcteur dans des journaux. Il mène sa vie dignement, essayant de se tenir droit et refusant de parvenir, non sans se soucier de l'agitation de son époque.

Navel ne rate pas les rendez-vous de l'histoire. Milicien antifranciste en 1936, résistant antinazi dans les années 1940, il avait déjà projeté de rejoindre la révolte anticoloniale d'Abdelkrim au Maroc dans les années 1920. En 1961, il appelle à l'insoumission en Algérie. Il parvient ainsi, jusqu'à sa mort, à « se maintenir comme individu ».

Toute sa vie durant, Georges Navel noue un rapport sensible avec la nature, où il aime se ressourcer. Pour Navel, elle est ce « bel entour » qui rend possible l'émerveillement, seul remède contre l'ennui de la vie.

« Chaque fois qu'il fait bon, que le vent cesse et que tout s'accorde avec la température, on a le sentiment d'être à sa place, entre le roc et le végétal, de recevoir des leçons des branches qui se balancent et du pépiement des oiseaux »<sup>87</sup>.

---

<sup>87</sup> *Ibid*, p.29

Cet amoureux de la nature est parfois tenté de la sacrifier. Il le sait, mais a une autre arme dans sa poche : l'humour, qui permet de mettre à distance, de se détacher et d'éviter de se prendre trop au sérieux.

Cette vie aux marges de la civilisation, il la souhaite, mais ne l'idéalise pas. Il évoque parfois son premier refuge où il expérimentait une sorte de vie sauvage, les Amandiers, comme sa cage ou son nid. L'isolement lui pèse.

« C'est avec ce genre d'expériences que l'on devient intelligent. Connaissance de l'homme et des besoins réels. On a voulu se conserver homme malgré la classe, s'échapper des boîtes pour les loisirs, comprendre. On retombe dans un cul-de-sac. Il n'y a qu'une seule solution, la *solution collective* [...] Je ne souhaite qu'une chose : prendre une part active ou violente à la démolition du monde actuel »<sup>88</sup>.

La nature ne lui suffit pas. Il veut des rencontres, vivre des aventures, et surtout la plus belle : la révolution. D'un côté l'enchantement, de l'autre la solitude, voilà la tension de la vie au plus près de la terre. « Me voilà, c'est sûr, condamné à l'inaction politique tant que je serai ici », dit-il depuis les Amandiers<sup>89</sup>. La désertion a un prix.

C'est pourquoi Navel est sans cesse tiraillé entre le relâchement de la vie reculée et l'agitation au cœur du monde, à la ville ; mais cette dernière mène à une vie qu'il

---

<sup>88</sup> *Ibid*, p.31

<sup>89</sup> *Ibid*, p.29

qualifie d'automate. La vie rurale, quant à elle, il en a besoin ; mais elle lui est pesante. Navel navigue toute sa vie entre la grande ville et la campagne lointaine.

Des *Travaux aux Passages*, Georges Navel parcourt ainsi l'existence avec un goût pour l'enchantement, qu'il trouve dans l'exercice de la liberté et un rapport sensible à la nature : encore une fois, ces deux éléments s'associent dans une sorte d'alchimie de l'émancipation.

## *Les anarchistes contre le nucléaire*

L'anarchisme ne pouvait pas passer à côté de la lutte antinucléaire. Le nucléaire est une sorte de sommet de l'iceberg étatique et capitaliste, une concentration de tout ce qu'il y a de pire dans le système de production et la puissance d'Etat.

Au départ il y a la Bombe, au service de la puissance militaire. Toujours largement lié à cette vocation terroriste et destructrice, le nucléaire se civilise dès les années 1960 pour produire une quantité astronomique d'énergie au profit du développement industriel et de la consommation de masse de marchandises et de gadgets. Toujours plus d'exploitation et d'aliénation. Le nucléaire entretient notre dépendance à un mode de vie absurde.

En même temps, la menace permanente de la catastrophe – dont Tchernobyl, Three Miles Island, Kychtym ou encore Fukushima rappellent l'inéluctabilité tant que cette folie perdure – instille résignation et soumission aux experts, technocrates et ingénieurs à la solde de l'Etat et de son industrie. Une servitude « à vie longue », comme la radioactivité. Au besoin, l'armée et la police sont là pour faire tenir cette *société nucléaire*, à coups de répression et d'évacuation comme autant de déplacements contraints de population.

Sur ce dernier point, Fukushima rappelle que les nucléocrates en sont dorénavant à privilégier la vie sur place et « sous contrainte radiologique », dosimètre autour du cou et flacon d'urine à la main. Une existence réduite à mesurer chaque dose prise à chaque bouffée d'air, chaque repas et

chaque contact avec l'eau. Une existence rationalisée dans ses moindres détails, sans imprévus et dans la toxicité. Le nucléaire, c'est d'abord la vie réduite à l'état de cobaye en laboratoire. Nous sommes tous et toutes les petites souris de la grande expérience atomique.

Dès lors, les anarchistes ne pouvaient que s'emparer de cette lutte spécifique, tout en essayant de la généraliser à une critique du système dans son ensemble. La lutte contre le pouvoir ne garantit toutefois pas la lucidité, même sur un tel sujet. Rudolf Rocker, considéré par plusieurs de ses compagnons et compagnones comme l'un des esprits les plus vifs du mouvement, imagine encore en 1946 une utilisation pacifique de l'énergie nucléaire pour la prospérité de tous et de toutes. Comme quoi, la vivacité d'esprit n'est pas toujours un gage de lucidité.

Des libertaires moins ingénus participent aux premières critiques du nucléaire dès l'après-45. Hiroshima et Nagasaki ont alors clarifié la substance de cette industrie. Les essais se multiplient aux quatre coins de la planète, diffusant à jamais une couche radioactive dans l'atmosphère. En France, la construction des centrales atomiques va faire naître une nouvelle opposition massive ancrée autour des sites choisis. Les anarchistes vont y prendre part avec leurs méthodes et leurs aspirations. C'est particulièrement le cas à Golfech, près de Toulouse.

Une mouvance libertaire liée à la lutte antifranquiste y a déjà expérimenté la lutte en armes et l'usage d'explosifs. Associée à des manifestations agitées et des actions collectives publiques, elle va multiplier les sabotages sur les intérêts nucléaires locaux : d'une voiture d'EDF lancée dans

la vitrine d'une agence de la même entreprise, action revendiquée avec humour par Bison bourré, à l'explosion de pylônes THT, en passant par l'incendie de la station météo du chantier, renforçant une lutte populaire à partir d'actions directes menées par des groupes affinitaires, appropriables par chacun et chacune<sup>90</sup>. Il est question de provoquer de gros dégâts matériels, avec le choix politique de ne pas faire de victimes – ce qui sera le cas.

Si l'élection de Mitterrand en 1981 et les « trahisons » successives – pour celles et ceux qui y croyaient – ont affaibli le mouvement, les sabotages, eux, continuent. Mais c'est alors la force du lien entre mouvement plus large et petits groupes affinitaires d'action qui s'atténue. Face au risque de devenir un groupe de spécialistes de l'attaque antinucléaire, les protagonistes arrêtent cette lutte spécifique. Ce n'est pas pour cela que des sabotages ne vont pas continuer, mais plus seulement contre la construction de la centrale de Golfech. La révolte mérite de gronder contre tous les aspects de la domination.

Pendant cette lutte, d'autres actions ont lieu, issues de la même mouvance, élargissant sans arrêt le conflit au système dans son ensemble. La question sanitaire ou environnementale n'est pas centrale, contrairement aux groupes écologistes qui vont rapidement entrer dans le jeu politique, jusqu'à se retrouver dans des ministères. A Toulouse, le siège du PS est détruit à coups d'explosifs, des

---

<sup>90</sup> Sur cette lutte, on peut lire *La canaille à Golfech*, Mutines séditions, 2013, ou encore la revue *Toulouse la canaille* (1983), dans les archives du CRAS :

[http://cras31.info/IMG/pdf/toulouse\\_la\\_canaille\\_1983.pdf](http://cras31.info/IMG/pdf/toulouse_la_canaille_1983.pdf)

églises sont visées, les meetings du Front National empêchés, des compteurs électriques du quartier du Mirail sont détruits, réduisant les profits d'EDF tout en offrant gratuitement de l'électricité aux classes populaires, etc. La lutte contre le nucléaire est en même temps une lutte contre la société qui l'a vu naître.

Au-delà de cet exemple particulier, on trouve aussi des anarchistes à Malville en 1977, à Plogoff entre 1978 et 1981, à Chooz entre 1980 et 1984, etc. Des luttes et des sabotages s'en prennent au développement de l'industrie nucléaire par l'action directe et l'auto-organisation.

Des anarchistes vont encore participer à la création de la Coordination Contre la Société Nucléaire à partir de 2004. En rupture avec le Réseau sortir du nucléaire, cette coordination autonome de toute organisation politique ou syndicale revendique une sortie immédiate et inconditionnelle du nucléaire et contribue à la critique de la société qui l'a produit. Elle repose sur l'auto-organisation et le refus d'une position de contre-expertise.

En effet, la lutte nucléaire est contaminée par le goût de la spécialisation et de la respectabilité, singeant les scientifiques adoués par l'Etat. On cherche alors à éclairer l'opinion publique, comme si ce qui manquait était d'abord la conscience d'être dominé et empoisonné. Il y a plutôt quelque chose en excès : un sentiment d'impuissance à péter par des propositions d'action. La plupart des gens savent bien que l'industrie nucléaire est une saleté, sans connaître les rouages exacts du fonctionnement d'une centrale ou les effets précis des radiations. La connaissance populaire est

souvent plus lucide que la connaissance des professionnels du savoir.

Le texte de présentation de cette coordination autonome précise :

« La critique du nucléaire avec ses inévitables aspects techniques et la « spécialisation » qu'ils imposent exige d'être d'autant plus vigilants pour éviter que ne se reproduisent des rôles hiérarchiques, comme la figure du « contre-expert » »<sup>91</sup>.

En outre, la finalité de la contre-expertise pousse à la participation aux différentes commissions mises en place par l'Etat, aux débats publics où l'on s'attable avec les nucléocrates, ces criminels en cravate. Il ne peut pourtant y avoir aucune discussion sur des bases hiérarchiques. Or, la seule manière de les faire descendre de leur piédestal, ce serait de s'asseoir autour d'une table en les tenant en joue...

La transparence peut être une technologie de domination au même titre que le secret défense. Ce que la Coordination contre la société nucléaire perçoit, c'est le virage participationniste du pouvoir, s'appuyant sur la cogestion. En faisant participer, les nucléocrates verrouillent la critique et la rendent acceptable : ils la désamorcent.

C'est une nouvelle façon de vendre cette industrie qui se développe. Il s'agit alors d'anticiper la catastrophe et de la gérer en faisant participer les populations plutôt que

---

<sup>91</sup> « Texte de présentation », Bulletin du numéro 1 de la Coordination contre la société nucléaire, janvier 2006, p.2

d'empêcher son avènement. Pour cela, il faudrait bien sûr arrêter immédiatement cette industrie. C'est tout le contraire qui se passe. Il n'est plus question de passer sous silence la survenue des désastres liés au nucléaire, mais de les faire accepter en relativisant leurs effets et en présentant cette industrie comme nécessaire pour garantir un certain mode de vie, ou même carrément comme solution pour sauver la planète du réchauffement climatique. Le nucléaire, la pire monstruosité créée par l'humanité, est en train d'être vendue comme le moyen nécessaire pour la sauver. Les irradiés portant dans leur chair et dans leur sang le souvenir brûlant de l'atome n'auraient plus qu'à baisser la tête et faire comme si rien ne s'était passé, comme si la réalité n'existait pas.

La critique portée par cette Coordination ne s'arrête pas au fait qu'une centrale est une bombe atomique dont l'explosion n'a pas encore eu lieu : en fonctionnement normal, le nucléaire dissémine de la radioactivité, s'appuie sur l'exploitation de la « viande à rems », ces précaires de l'industrie bons à se faire irradier, renforce la centralisation du pouvoir et la dépendance aux experts, entretient l'instauration de modes de vie aliénés basés sur le consumérisme. Le nucléaire est une sorte de condensé de ce qu'a produit de pire le système capitaliste et industriel, atrophiant la liberté et enrayant les possibilités de créer un monde nouveau pour une vie meilleure. Il ne s'agit donc pas de s'opposer au nucléaire seulement parce qu'il est dangereux au niveau sanitaire, mais aussi parce qu'il fabrique des rapports sociaux particuliers. « C'est pourquoi, si une chose aussi invraisemblable qu'un nucléaire sans danger sortait un jour du chapeau d'un magicien en blouse

blanche, nous trouverions tout aussi nécessaire de nous y opposer »<sup>92</sup>.

L'industrie nucléaire a pour elle la durée. De fait, elle instaure une rupture dans l'appréhension du temps : les radionucléides à « vie courte », comme le strontium, sont radioactifs pendant 30 ans ; ceux à « vie longue », comme le plutonium ou l'uranium le sont pour plusieurs millions d'années. C'est ce qu'on appelle coloniser l'avenir...

C'est pourquoi l'industrie nucléaire produit de l'impuissance : comment défaire quelque chose de si dangereux dont les effets se feront de toute façon sentir pour toujours ? La seule possibilité qui reste aujourd'hui est d'éviter l'accumulation des ravages à venir. Mais la radioactivité qui s'est échappée ne partira pas et les déchets radioactifs, depuis le combustible utilisé jusqu'à la combinaison du travailleur, ne disparaîtront pas. Le nucléaire est là, et il faudrait se contenter de compter les morts.

L'une des raisons pour lesquelles les luttes contre le nucléaire ont eu tendance à se déporter vers les contours de l'industrie est qu'ils sont plus vulnérables, mais aussi plus « attaquables ». Lancer une roquette est faisable sur un chantier en construction, bien moins quand la centrale est active. Faire advenir la catastrophe dans un élan suicidaire n'a pas grand-chose à voir avec l'émancipation. En revanche, les entreprises profitant de cette industrie, les dirigeants prenant les décisions, les infrastructures

---

<sup>92</sup> *Ibid*, p.4

nécessaires à la distribution de l'énergie, etc., sont à portée de mains.

Les lignes Très Haute Tension distribuant l'électricité des centrales nucléaires sont disséminées partout sur le territoire. C'est ce qui fait leur vulnérabilité. Le 23 avril 2011, une soixantaine de personnes de tout âge et de tout horizon se retrouve dans le bocage de la Manche. Dissimulés derrière des banderoles, quelques individus cagoulés déboulonnent un pylône THT, pendant que d'autres liment minutieusement la structure métallique. Les gendarmes sont peu nombreux et ne parviennent pas à stopper l'action.

Les rendez-vous suivants, le dispositif policier se fait de plus en plus étouffant, empêchant les actions suivant des appels publics de se dérouler : hélicoptères, gendarmes mobiles, gendarmes locaux remplacés par des collègues moins avenants, fichage, convocations rendent l'air moins respirable. Qu'importe, l'essentiel est passé : transmettre des connaissances pratiques de sabotage. Les actions publiques jouant sur le nombre et la surprise ont permis cette diffusion. Ensuite, ce sont des centaines de sabotages nocturnes réalisées par des anonymes qui fragiliseront l'avancée des travaux d'une nouvelle ligne THT Cotentin-Maine, reliant le nouveau réacteur nucléaire EPR de Flamanville à l'ensemble du réseau.

C'est notamment avec cette méthode que la lutte contre la ligne THT trouve un nouveau souffle, après les oppositions juridiques et le coup d'éclat d'un ralentissement de convoi de déchets nucléaires quelques mois avant. Si elle n'échappe pas aux contradictions, aux divergences et à la

répression, comme celle lors d'un camp antinucléaire de Montabot en 2012 faisant de nombreux blessés, l'opposition a ses moments de joie et ses succès. Surtout, elle est dès le début traversée par une lucidité : la ligne THT sera probablement érigée, mais ça leur coûtera cher. Effectivement, le constructeur RTE est par la suite obligé de prendre en compte les coûts élevés d'une opposition déterminée dans ses calculs coût-bénéfice, réduisant ses marges de manœuvre. Une preuve de l'efficacité du sabotage.

Des anarchistes prendront activement part aux luttes contre des lignes THT, non seulement dans la Manche entre 2011 et 2013, mais aussi dans les Alpes entre 2015 et 2017, ainsi qu'à l'opposition toujours en cours à l'enfouissement des déchets nucléaires dans le village de Bure. Dans tous ces mouvements, des assemblées de base se créent, des groupes affinitaires agissent, des sabotages se multiplient, des zones dédiées aux travaux sont occupées nuit et jour, des manifestations défient les flics tout en exprimant une position contre le nucléaire et la société qui l'accompagne. L'anarchie vit encore et s'attaque toujours à la société nucléaire.

Il faut dire que loin d'être un combat d'arrière-garde contre une industrie en déclin, c'est une lutte d'une brûlante actualité. Les bombes atomiques existent toujours, de nouvelles centrales nucléaires se construisent ici et ailleurs, les déchets s'entassent. Le nucléaire est en train de se donner une image de propreté, capable de se baser sur le recyclage et le démantèlement. Ce sont pourtant deux impossibles devenus des outils de marketing.

Le recyclage concerne une infime partie du combustible dans une industrie qui produit des déchets de tout ce qu'elle touche. Les gaines, les tuyaux, les outils, les blouses, les protections, tout est contaminé. Le démantèlement devient quant à lui un nouveau marché à très long terme, puisqu'il est tout simplement impossible de démanteler, c'est-à-dire de faire revenir à l'état d'origine. Les zones contaminées restent contaminées, les déchets radioactifs restent radioactifs, les outils utilisés deviennent eux-mêmes déchets, et les ouvriers se prennent des doses jour après jour. Qu'importe, le nucléaire se décline aussi au médical. L'entreprise Areva, par exemple, diffusait de la radioactivité et se proposait ensuite de soigner vos cancers. C'est ce qu'on appelle un marché captif.

Le démantèlement de l'ancien réacteur de Brennilis, débuté en 1985, prévu d'abord pour durer 30 ans, puis 40, puis 50, etc., est un bon exemple de la réalité. Ce qui était présenté comme une vitrine d'un nouveau savoir-faire montre surtout l'étendue du bricolage qu'est l'industrie nucléaire. Le démantèlement est impossible, tout simplement. Ce n'est qu'un déplacement partiel de la radioactivité, au prix d'incidents et de pollutions répétés : départs de feu, pollution de nappes phréatiques, contaminations des ouvriers, etc. Ce n'est pas pour rien que les plus réticents au démantèlement sont les travailleurs du nucléaire. Ils ont une petite idée du foutoir et de la dangerosité d'une telle entreprise.

Si l'industrie nucléaire essaie de se présenter comme propre, elle développe surtout un discours de nécessité de son maintien pour garantir les modes de vie modernes et,

encore plus, pour sauver la planète et l'humanité du réchauffement climatique. Le feu atomique se pare de toutes les vertus malgré les exemples multiples de sa nocivité. On retrouve bien là le cynisme caractéristique des nucléocrates dès l'origine de cette activité.

A mesure que la radioactivité ronge la planète, les cibles s'élargissent. Des propositions de lutte entendent reprendre la lutte contre le nucléaire *et son monde* en visant la production d'énergie en général et les artefacts consommant cette énergie, comme le numérique, les voitures électriques et les nouvelles technologies – avec le danger de peut-être oublier la spécificité des installations nucléaires, mais avec l'avantage de se positionner directement sur le terrain de la vie quotidienne. Des libertaires proposent ainsi d'en finir avec la mise en mesure du monde, dans un tract diffusé lors d'une manifestation antinucléaire dans la Manche, en septembre 2016 :

« Dans les forêts de Tchernobyl ou les plaines de la région de Fukushima, il ne suffit pas d'être attentif pour percevoir le danger. Quand la pluie tombe, quand le vent se lève, quand on chute, la figure à même le sol, ce qui nous vient à la gueule, ce n'est pas une nature brute, mais l'effet d'une technologie qui nous pénètre.

[...] Vous marchez dans un monde en étranger, en tumeur que la nature viciée s'efforce de répandre. Pour comprendre ce monde dans lequel vous errez, il faut se mettre à sa mesure. À la mesure d'un monde qui est créé par la technologie dans laquelle vous êtes

sommé de devenir un de ses outils, un produit de sa production.

[...] On peut vivre dans un territoire contaminé. L'État y organise notre quotidien et s'occupe de notre santé. La catastrophe ne gêne pas l'État, bien au contraire, elle le rend incontournable.

[...] Le monde ne se regarde plus, il se mesure. En territoire contaminé cet énoncé ne relève ni de la théorie ni de l'idéologie, mais de la réalité quotidienne la plus commune. Au fond, ce que le désastre permet c'est d'en arriver directement au moment où la mise en mesure du monde est la nécessité dictée par l'État pour « survivre ». La gestion du nucléaire aura révélé l'essence même du monde qui l'aura rendu possible.

[...] Nous reste-t-il à nous morfondre de notre défaite totale en comptant les derniers soubresauts d'une vie abandonnée ? Certainement pas. Nous croyons au contraire que la vie ne peut pas se laisser enserrer dans les cages de la mesure et qu'il nous est possible d'attaquer ces dernières. Que nous ayons à faire avec les désastres nucléaires pour des millénaires est un fait, et nous n'entendons pas les autogérer. Ce que pourront faire les individus libérés de l'économie et de l'État leur appartiendra. Préservation des connaissances nucléaires en vue de son éradication ? Signalement des zones néfastes pour la vie ? Les idées ne manqueront pas, et s'il faut mettre des nucléocrates à la piscine pour qu'ils se mouillent dans le démantèlement nous saurons leur trouver un maillot.

Dénoncer ces instruments pour ce qu'ils sont. Saboter les machines. Détruire leurs relais de

comptabilité. Quand les puces de poubelles sont désactivées, quand les pointeuses sont brisées à coups de masses, quand les capteurs d'air sont détruits, l'emprise se relâche. Quand on refuse le puçage des brebis ou les normes d'hygiène, les normes sanitaires et les pesticides, quand on refuse d'être évalués, quand on brûle les piquets de repère à la construction d'un pylône THT ou d'une prison, l'emprise se relâche. La mesure est partout, chacun saura où la trouver ».

A une époque où la civilisation semble à nue, évacuant les illusions compensatrices de l'enchaînement à une machinerie sociale mutilant la vie et la planète, ayant tout d'une cage de fer, voilà une perspective pouvant redonner foi en notre capacité d'action. Étant tous et toutes irradiés – la radioactivité des bombes, des essais, des catastrophes, des incidents, des déchets, des rejets autorisés s'est dispersée partout dans l'air, la terre et l'océan – le tout dans un contexte où les désastres sont toujours plus quotidiens, du réchauffement climatique aux pollutions des intrants chimiques, nous pouvons encore décider de nous unir pour en finir avec le nucléaire et la société qui le rend indispensable !

## *L'écologie sociale et vaguement libertaire de Bookchin*

Murray Bookchin est le plus fameux écolo du giron anarchiste. Mais c'est bien parce qu'il est écologiste qu'il n'est pas vraiment anar, et il prend d'ailleurs ses distances avec ce courant à la fin de sa vie. Il est d'abord syndicaliste marxiste dans l'industrie automobile, notamment lors de la grande grève de General Motors en 1946, avant de rompre avec cette impasse dans les années 1950. Il devient alors professeur de sociologie, ce qui n'est guère plus flatteur. Mais on fait ce qu'on peut, il faut bien bouffer, et si possible en s'épuisant le moins possible sans trop s'écarter de son éthique. J'en sais quelque chose, comme beaucoup d'autres.

Bookchin est un boulimique du livre et de la pensée. Il s'oriente vers l'anarchisme et l'écologisme, qu'il tente de réunir pour théoriser une forme d'écologie sociale. Il a alors le mérite de poser clairement le capitalisme et la domination en général comme fondement non seulement des dégradations de nos milieux de vie, mais aussi de l'exploitation de l'humain sur l'humain, les deux étant intrinsèquement liés. Dès l'aube du capitalisme, « les classes prolétaires, en Angleterre, souffrirent tout autant de la révolution industrielle que les immenses troupeaux de bisons exterminés dans les plaines américaines. Les valeurs humaines et les communautés ne furent pas moins perverties que les écosystèmes animaux et végétaux pillés »<sup>93</sup>.

Bookchin accorde ainsi une place importante au développement de l'économie capitaliste de marché et à la

---

<sup>93</sup> *Une société à refaire, Vers une écologie de la liberté*, Ecosociété, 2010, p.139

transformation de tout, tous et toutes en marchandise. La logique de croissance de l'économie pénètre les esprits, suscitant des vies sans réelle valeur ni saveur, encombrées de gadgets inutiles. Elle pousse aussi les uns, les unes et les autres à se dresser contre autrui. « Nous vivons dans un monde compétitif dans lequel la rivalité est une loi de l'économie, le profit, un désir social et personnel, toute limite ou restriction, un archaïsme, et les biens de consommation un substitut aux modalités traditionnelles de relations économiques, à savoir le don »<sup>94</sup>. Il faut « croître ou mourir ». Pourtant la croissance, c'est d'abord la guerre de tous contre tous.

Il existe pour lui des besoins fondamentaux, comme se nourrir, se loger, se vêtir, se soigner, se sociabiliser, s'épanouir en tant qu'individu, et des faux besoins produits par la société du travail et de la consommation. Pour autant, la culpabilisation du consommateur est incapable de produire un quelconque changement. Il n'y a pas de sens à espérer quoique ce soit des appels à consommer autrement. Le problème n'est pas moral, mais lié à un système matériel de contraintes et un système institutionnel de production d'imaginaires.

D'ailleurs, Bookchin rappelle que l'artificialisation du vivant ne conduit pas seulement à une simplification de l'environnement, mais aussi à un développement des

---

<sup>94</sup> « Death of a small planet », extraits publiés dans Vincent Gerber et Floréal Romero, *Murray Bookchin, pour une écologie sociale et radicale*, Le passager clandestin, 2014, p.74-75

techniques bureaucratiques de gestion des individus réduits à des particules dans la masse.

« L' « homme idéal » de la bureaucratie est un individu dont les pensées les plus intimes peuvent être interceptées par des détecteurs de mensonge, des dispositifs d'écoute électroniques et des sérums de vérité. L' « homme idéal » de la bureaucratie politique est un individu dont l'existence peut être modelée par des produits chimiques et mutagènes et socialement assimilé par les médias. L' « homme idéal » de la bureaucratie industrielle, c'est un être dont les envies les plus personnelles peuvent être envahies par un conditionnement publicitaire à l'efficacité assurée. L' « homme idéal » de la bureaucratie militaire, c'est un individu dont la vie peut être enrégimentée en vue du génocide »<sup>95</sup>.

Le bétail, humain ou animal, est la condition normale d'une société largement artificialisée. C'est ce qui fait dire à Bookchin que « la demande est créée non par les consommateurs mais par les producteurs – spécifiquement, par des entreprises appelées « agences de publicité » – qui utilisent tout un tas de techniques pour manipuler les goûts du public »<sup>96</sup>.

---

<sup>95</sup> « Post-scarcity Anarchism », extraits publiés dans Vincent Gerber et Floréal Romero, *Murray Bookchin, pour une écologie sociale et radicale*, Le passager clandestin, 2014, p.66

<sup>96</sup> « Death of a small planet », extraits publiés dans Vincent Gerber et Floréal Romero, *Murray Bookchin, pour une écologie sociale et radicale*, Le passager clandestin, 2014, p.78

Bookchin met l'accent sur les structures sociales et sur la manière dont la société est organisée, échappant ainsi aux idioties citoyennes. Sa démarche n'est pas non plus celle d'une écologie du ticket de rationnement, vantant la sobriété et la pauvreté volontaire. Au passage, notons que les citoyens et citoyennes qui consomment bio-éco-responsables ne sont pas véritablement pauvres...

Bookchin préfère envisager une société d'après la rareté. Il est en cela en continuité directe avec Déjacque et les anarchistes communistes de la première heure. L'abondance pour l'accès aux besoins désignés comme fondamentaux permet ainsi de sortir de l'angoisse de la survie et de se plonger pleinement dans la joie de vivre. Plus besoin alors de courir de manière compulsive derrière des gadgets et des expériences futiles pour combler le vide de l'existence. La vie simple qu'envisage Bookchin, c'est d'abord une vie libre, soustraite au « mode de gestion paperassière, manipulatrice et gaspilleuse de l'entreprise capitaliste », aux « rangées de placards remplis de factures, de livres de comptes, de statistiques, de formulaires fiscaux et de dossiers », à « l'édifice morbide et pestilentiel de la coercition »<sup>97</sup>.

Bookchin a bien des aspects enrichissants dans une perspective de démolition de l'autorité. D'autres le sont moins. Dans le fond, pour lui, la technologie reste neutre. Elle a été seulement accaparée et détournée de son potentiel

---

<sup>97</sup> « Post-scarcity Anarchism », extraits publiés dans Vincent Gerber et Floréal Romero, *Murray Bookchin, pour une écologie sociale et radicale*, Le passager clandestin, 2014, p.70-71

par les capitalistes. Il suffit de mettre ce qui dégrade nos vies et nos milieux entre de bonnes mains pour que tout d'un coup la technologie nous émancipe. Il va jusqu'à considérer que la cybernétique ou les réactions thermonucléaires pourraient être contrôlées et transformées en technologie libératrice dans un contexte favorable. Finalement, Bookchin a conservé des relents marxistes : une foi aveugle dans le développement des forces productives.

La technologie n'est pas une extension du bras humain, une médiation entre l'humain et son milieu. La technologie n'est pas la technique ou l'outil, mais une mise en système de tout, de tous et de toutes, cherchant à mesurer, quantifier, contrôler et intégrer dans une logique rationaliste d'exploitation. Elle est, finalement, ce que les gens de bras du début du 19<sup>ème</sup> siècle appelait « l'homme de fer », cette discipline implacable rejetant la moindre parcelle de vie résistant à sa transformation en simple instrument.

La technologie répond à sa propre logique et fabrique des conditions de vie, des manières d'agir, de penser et de sentir. Chaque technologie modifie notre monde et notre manière d'y habiter. Elle ne dépend pas de l'usage qu'on en fait, et contrairement à cette maxime optimiste : la technologie contient en elle-même une vision du monde et crée des conditions matérielles qui conditionnent en partie nos existences. Le TGV, la centrale atomique, le champ d'éoliennes industrielles, l'autoroute ou le réseau informatique s'imposent en bouleversant les pays et les personnes qui vivent là.

Une fois que la bagnole a envahi les rues, on ne s'approprie plus de la même manière sa ville et son quartier.

Elle a imposé les trottoirs et l'attention permanente des citadins et citadines pour éviter l'accident, vidé les rues de toute animation et remplacé les places publiques par des parkings, en plus d'avoir accéléré le rythme de vie et empoisonné l'air. La cité de la « bagnole » et des avenues n'a pas tout à fait la même ambiance que la ville pédestre aux ruelles sinueuses et animées – qu'elle soit sous contrôle ouvrier ou non. De la même manière, les conditions d'existence avec numérique n'ont rien à voir avec les conditions d'existence sans numérique. Les *fab labs*, *smart cities*, et autres *smartphones* assèchent la vie, en plus de développer toujours davantage la société industrielle et électrifiée. La technologie crée un monde, son monde.

Elle répond en partie à ses propres critères, qui sont d'abord l'efficacité, la performance et la maîtrise sur le monde. C'est bien pour cela que le développement des technosciences et celui du capitalisme sont intrinsèquement liés. Ces deux larrons se renforcent mutuellement, voire fusionnent. Mais la technologie cherche d'abord la puissance plutôt que la richesse, contrairement au capitalisme obstiné par le profit. Elle transforme ainsi le monde à plus long terme. On peut dire qu'elle a réussi avec les radionucléides.

Evidemment la technologie domine que parce qu'il y a des gens, des organisations et des institutions derrière pour lui donner vie – bientôt au sens propre ? – au premier rang desquels l'Etat. Elle n'est pas sans responsables ni directions. Certes, la technique transformée en système a tendance à s'autonomiser et fabrique les milieux autant que les individus qui les peuplent. C'est aussi une idéologie, que

l'on peut qualifier de technoscientifique, qui a ses défenseurs et ses instigateurs – et sa barbarie a ses bourreaux, dont les motivations sont finalement assez banales et dépassent leur adhésion au progrès : accumuler du pouvoir et des richesses, exploiter et dominer des populations (voire en exterminer), façonner un monde à leur image (y compris en reproduisant des formes très anciennes d'oppression).

Le fait que tout soit réduit à une fonction d'un système de gestion des masses cache qu'il existe des intérêts, des profits pour certains et certaines, des stratégies. Le projet technologique recoupe celui de la classe dominante des technocrates, sorte de capitalistes *new school* dirigeant administrations publiques et industries stratégiques, naviguant entre le public et le privé, *shootés* au progrès, aux innovations technologiques, aux sections recherche et développement. Ils se sont donné une mission : programmer le devenir du monde à partir d'infrastructures industrielles à long terme.

En matérialisant ainsi leur idéologie du progrès, les technocrates modifient les milieux sociaux et les modes de vie : ils créent les besoins dans une direction productiviste, en manipulant à leur profit l'intérêt général. L'avenir est tout tracé et ne se discute pas : toute nouvelle technologie est bonne à prendre et mène sur les voies du progrès. Ce sera donc le nucléaire, les pesticides, les OGM, la biométrie, la génétique, les nanotechnologies, etc. Et cela ne se discute pas. Ils ont de toute façon les moyens de leur rapport au monde : la puissance économique et la force étatique, autoalimentées par les nouvelles technologies renforçant leur emprise, et ainsi de suite.

Nous pourrions croire qu'ils sont en rupture avec la logique d'accumulation du Capital. Après tout, il n'y a aucun intérêt pour un capitaliste de se lancer dans le secteur nucléaire, véritable gouffre financier. D'autres domaines économiques assurent des profits rapides pour une dépense de moyens bien moindres. A ceci près que le capitalisme, comme système, sait se débrouiller pour réaliser les investissements nécessaires à son développement à long terme. L'industrie nucléaire, par sa quantité astronomique d'énergie dégagée et par la puissance militaire qu'elle octroie, est un investissement nécessaire pour continuer sur la voie de la croissance illimitée.

Les technocrates interviennent ainsi comme une couche dirigeante supplémentaire du même système industriel et capitaliste, système qui s'adapte et se restructure. Logique technocratique et logique capitaliste peuvent avoir tendance, parfois, à s'autonomiser et se confronter. La recherche de profit à court terme peut entrer en contradiction avec le déploiement stratégique d'infrastructures à long terme. Il n'empêche que c'est toujours la même civilisation du fric, de la hiérarchie et de la croissance. Une civilisation qui développe les conditions d'une frénésie technologique s'imposant à tous et toutes, modifiant sans cesse les usages et les consciences, et peu importe si la technologie en question répond réellement à une utilité ou risque de détruire des formes de vie.

Bookchin répliquerait peut-être que les technologies nuisibles n'auraient pas été produites ainsi si elles n'avaient pas été manipulées par les capitalistes. Peut-être, mais permettez-moi d'en douter. Pour lui, soustraite au pouvoir

des capitalistes et des technocrates, la technologie pourrait très bien contribuer à nous épanouir. Certaines machines viennent bien alléger des souffrances inutiles au travail. A quoi bon s'échiner à labourer manuellement un champ, quand un tracteur peut le faire en réduisant les efforts et en nous dégageant du temps pour d'autres activités moins répétitives et laborieuses ? D'autant que le tracteur peut être prêté, emprunté ou détenu collectivement, et ainsi circuler de champ en champ. Pour autant, la technologie transforme les êtres et le monde. Elle est autre chose qu'un outil, et elle n'est certainement pas « le fondement structurel d'une société »<sup>98</sup>.

En revanche, l'enjeu de l'usage ou non des technologies s'inscrit bien dans une « matrice sociale », comme les Luddites avaient bien compris, eux qui refusaient non pas la technique en général – ce sont des artisans aux techniques élaborés et habiles dans le maniement des outils – mais toutes les machines nuisibles à la communauté et ses manières de vivre. Fabriquer toute sorte de gadget avec une imprimante 3D dans un *fab lab* n'est pas la même chose que labourer un champ en tracteur dans une petite ferme pratiquant la polyculture ; développer un commerce lucratif de la santé pour remettre sur pieds des exploités cassés par leur exploitation n'est pas la même chose que savoir opérer ou produire un médicament, y compris par la chimie, pour soigner.

---

<sup>98</sup> Murray Bookchin, « Vers une technologie libératrice », *Pour une société écologiste*, 1976, p.81

La faiblesse de la critique de la technologie, parfois confondue avec la technique voire l'outil, n'est pas pour autant le principal point de rupture avec le théoricien états-unien. Surtout, Bookchin est démocrate. Il ne peut donc pas être anarchiste.

Alors que nombre d'anarchistes ont approfondi et critiqué les formes de démocratie directe, considérant après Déjacque que ça ne pouvait être au mieux que favorable de manière éphémère et transitoire avant l'anarchie, Bookchin ne dépasse pas le stade de la politique séparée. Son projet est celui du municipalisme libertaire, c'est-à-dire des assemblées citoyennes en face à face et à vote majoritaire. Or, les décisions prises à la majorité s'imposent à tous et toutes. L'auto-organisation, quant à elle, se méfie de la tyrannie de la majorité, repose sur la libre association des individus et imagine des zones de marge et des lignes de fuite. La démocratie directe est une forme inachevée d'auto-organisation.

On y retrouve tout de même les aspirations anarchistes aux prises de décision collectives, à des ancrages locaux à taille humaine, à l'autonomie des communes et à l'essor des *soviets* libres. A ceci près qu'il manque quelque chose au projet de Bookchin : l'attaque contre l'ordre existant et les aspects destructifs. D'ailleurs, il soutient la participation aux élections locales en parallèle de la contestation du pouvoir existant dans les mairies officielles. A l'épreuve des faits, cette stratégie sert surtout à renouveler la classe politique et à offrir une porte de sortie légitime pour d'ex-révolutionnaires qui ne veulent toujours pas s'avouer réformistes...

Le municipalisme a d'ailleurs toujours été la porte d'entrée de l'intégration des mouvements oppositionnels à l'Etat. Cela a été le cas au Brésil avec le Parti des Travailleurs dans les années 1980 ou du Parti Communiste en France au cours du 20<sup>ème</sup> siècle, avec le succès que l'on connaît. L'un et l'autre sont devenus des rouages de la gestion du capitalisme au sein de l'appareil étatique. Tout au plus ont-ils permis un peu plus de participation des populations, quelques activités culturelles supplémentaires, et une forme de clientélisme démocratique. Il en sera de même des anarchistes, qui ne sont en rien préservés du goût du pouvoir et des mécanismes d'absorption à l'ordre établi, comme l'avait si bien mis en garde Bakounine.

Peut-être Bookchin a-t-il autre chose en tête et pêche-t-il par naïveté. Toutefois, l'accent mis sur la dimension constructive de l'anarchisme finit par trouver les mêmes tares que toutes les expériences alternatives : les petites compromissions qui creusent leur sillon.

Evidemment, l'auto-organisation a besoin de pratiques collectives, dont les assemblées et autres conseils sont parmi les formes les plus habituelles. Ce n'est pas pour rien qu'elles se constituent presque spontanément lorsque des gens entrent en révolte. Il y a en outre besoin de coordination et de décisions parfois rapides et claires, notamment face à l'ennemi. Mais même dans l'agitation armée, les anarchistes les plus conséquents continuent d'essayer de vivre l'anarchie.

Les « frères de la forêt » des pays baltes, en 1906, exproprient, exécutent des représentants des autorités, et attaquent la troupe. Ils prennent toutes leurs décisions en

assemblée. Après avoir élu un chef, ils finissent par l'évincer. Après avoir pris les décisions à la majorité, ils décident qu'aucun camarade ne doit accomplir une tâche qui lui déplaît. « Ainsi, un camarade qui n'aurait pas eu envie de prendre son tour de garde la nuit pouvait ne pas le faire, bien que cela ne fut, naturellement, jamais le cas. Mais si cela devait arriver, alors ce dernier dormait à l'écart de l'ensemble du groupe »<sup>99</sup>. Les camarades préfèrent la solidarité à la discipline. Exaltants « frères de la forêt » !

L'assemblée a le mérite de rassembler les gens qui le souhaitent, de visibiliser les positions des uns, des unes et des autres et de mettre à plat les antagonismes. Davantage que d'y prendre des décisions, il importe d'y proposer des initiatives et des visions. Ce n'est finalement rien de plus qu'un outil, perfectible et critiquable, qui ne peut ni se substituer à un système de règles informelles reposant sur les discussions directes, ni venir étouffer les initiatives individuelles ou de cercles d'affinité. Les assemblées font peut-être que le collectif tient ; les affinités et initiatives libres qui émanent des individus font qu'il vit.

Il faut donc encore que les assemblées et autres conseils rompent avec la fiction démocratique, où tout se lit en termes de droits et devoirs, et donc de juges et policiers. A coups de majorité ne se règlent ni les divergences, ni les contradictions ; en revanche, se piétine la liberté, et les mythes nauséabonds de l'unité, du peuple et de la nation risquent d'y trouver des ferments.

---

<sup>99</sup> « Histoire des frères de la forêt à Dondangen (Courlande) », *Vive la révolution, à bas la démocratie !*, Mutines séditions, 2016, p.236

Le municipalisme libertaire est trop étroit pour y faire entrer nos désirs de liberté. Il y a quelque chose de trop bien huilé, du monde des bisounours, et finalement de l'écartement du conflit et de l'insoumission. Pourtant, une société libertaire ne pourrait être qu'une société conflictuelle avec une bonne dose de désordre. En somme, quelque chose de vivant.

L'anarchie, ce n'est pas l'ordre moins le pouvoir. Ce n'est certes pas le chaos non plus. Mais ce n'est certainement pas une confédération uniforme divisée en fédérations régionales puis en municipalités locales, avec leurs délégués aux mandats impératifs qui prennent les décisions à l'unisson. Il y a quelque chose de trop propre – donc de douteux. L'anarchie est très probablement en partie cela, mais aussi beaucoup d'autres choses qui n'entrent pas dans les plans d'un projet trop bien ficelé, bon à servir à un candidat d'un nouveau mouvement en mal de réussite (après des journées internationales pro-confédéralisme démocratique en 2017, à quand des candidatures aux élections locales ?), ou à un stalinien repentini qui doit s'adapter aux aspirations à l'émancipation. A trop parler de structures, et comme tout démocrate, Bookchin en oublie l'individu. C'est pourtant sur lui et sur lui seul que peut reposer toute possibilité d'émancipation. Il faut dire que la collectivité n'en a que faire de la liberté. Elle ne ressent rien. Tout le contraire de l'individu – qui dans la réalité n'est jamais isolée, mais toujours reliée à d'autres.

Qu'il y ait des dérives individualistes dans l'anarchisme, enfermées dans des styles de vie qui peuvent aller jusqu'à des délires égocentriques, c'est une certitude

encore plus visible aujourd'hui qu'à l'époque de Bookchin. La liberté est sociale. Comme l'affirme Bakounine, la liberté d'autrui confirme la mienne et l'étend à l'infini. Individu et collectif sont indissociables. A l'inverse, la démocratie finit toujours par transformer les individus libres en masses uniformes.

Ce que propose finalement Bookchin, c'est tout simplement l'absorption de l'individu dans le collectif – son étouffement. Pourtant, Bakounine comme Kropotkine, que Bookchin semble admirer, n'ont cessé de rappeler la force de l'individu, capable de révolte. Au passage, la révolte ne s'embarrasse pas de conseils municipaux.

Il en résulte que Bookchin est devenu la principale référence d'un mouvement de démocratisation porté par un ex-parti stalinien, le PKK, au Kurdistan. Ou plus précisément par sa branche syrienne, le PYD, au Rojava. Cela ressemble fort à une nouvelle espérance de gauche, à une nouvelle social-démocratie les armes à la main. Une fois que l'on a dit cela, il faut toutefois ajouter que ce n'est pas rien dans cette partie du monde investie par des dictatures militaires, religieuses et bourgeoises. Les YPG (branche armée du PYD), avec un fort contingent de femmes, ont bien combattu avec succès Daech. Ce n'est pas pour autant l'anarchie. Ce n'est pas non plus exempt de critiques.

Les combattants et combattantes kurdes ont laissé les révolutionnaires syriens à leur sort, jouant parfois de complicités avec le régime, et s'associent avec les plus grandes puissances étatiques au gré de leurs intérêts – et des impératifs de leur survie. Les oppositions sont parfois malmenées et Abdullah Öcalan se fait vouer un véritable

culte. En outre, on croit rêver quand des « révolutionnaires de gauche » croient sincèrement qu'un parti nationaliste et militarisé mette en place des communes véritablement libres. Mais après tout, Bookchin lui-même aurait peut-être émis des réserves sur cette expérience inspirée de ses idées.

Le sociologue états-unien n'est pas le plus fameux des anarchistes. L'apport de Bookchin, c'est tout de même de rappeler à une époque où l'écologisme prend son essor que la racine du problème vient d'abord d'un ordre social particulier de hiérarchie et de domination. Une manière de montrer tout le cynisme des appels à la simplicité volontaire dans un monde où des tas de gens luttent quotidiennement pour survivre, y compris juste à côté de chez soi, et où des normes contraignantes, notamment environnementales, réduisent chaque jour notre liberté. Cette écologie d'Etat est celle du rationnement et de l'administration qui dépouille pour maintenir à tout prix l'ordre existant.

Bookchin critique d'ailleurs l'appel à *limiter* la croissance formulée par des ingénieurs du Club de Rome en 1972. La croissance est l'essence même du capitalisme. Non seulement ce système fabrique des êtres cyniques, égoïstes et insatisfaits, mais surtout la logique même du monde de l'économie est de « croître ou mourir », et donc de consommer les êtres et les choses. La logique de la croissance doit être détruite, un point c'est tout.

## *Miguel Amoros et l'anarchisme anti-industriel*

A la sortie de l'assaut du ciel des années 1960 et 70, beaucoup font un constat : la production moderne est d'abord production de nuisances. Miguel Amoros est de ceux-là, auprès du groupe et de la revue *L'Encyclopédie des nuisances*.

Après avoir participé à des groupes anarchistes antifranquistes, il doit s'exiler en France. Il se rapproche des situationnistes et trouve dans l'histoire des conseils ouvriers une source d'inspiration, quitte parfois à fétichiser la démocratie directe – qui n'est pas synonyme d'auto-organisation et d'acratie. C'est ainsi qu'il rencontre ses futurs complices.

Les encyclopédistes réévaluent la théorie situationniste à l'aune des nouvelles conditions économiques mondialisées. Les nouvelles manières de vivre et d'habiter reposent alors sur une séparation encore plus radicale et l'aliénation fait des ravages. Difficile dans ces conditions de continuer à voir le prolétariat comme un sujet révolutionnaire en soi.

Nourrie aux lectures de William Morris, Georges Orwell, Günther Anders, Bernard Charbonneau, Jacques Ellul et Lewis Mumford, la critique anti-industrielle considère que le cœur de la domination n'est pas seulement la marchandise, mais aussi les technosciences. La nature est quant à elle perçue à travers un rapport sensible.

Le capitalisme n'a pas seulement des contradictions internes, mais aussi externes, que le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources et la disparition des

espèces révèlent avec force. L'accumulation se heurte aux limites naturelles de la planète. Dès lors, la production n'est pas réappropriable ou détournable. Que les usines tournent sous le gouvernement des patrons ou de celui des ouvriers, elles produisent la même chose et polluent tout autant.

Il n'y a rien à autogérer dans ce vieux monde, ou vraiment pas grand-chose. Beaucoup est tout simplement à détruire. Or, « les anti-industriels, dit Amoros, répugnant par définition à l'augmentation des forces productives, mettent en cause les moyens de production mêmes, vu que la production, dont la demande est déterminée par des besoins fictifs et des désirs manipulés, est dans sa plus grande part inutile et préjudiciable »<sup>100</sup>. Il y a rupture avec l'ouvriérisme et son attachement au travail et aux machines, ainsi qu'avec l'aspiration à l'autogestion de l'existant.

Se réapproprier les infrastructures, favoriser l'égalité et la solidarité, bref le vieux projet autogestionnaire, ne suffit pas : il n'interroge pas les finalités de la production et de l'usage. Pourtant, le tissu infrastructurel produit vie mutilée et gaz à effet de serre, pollutions et dépossession. Travailler ensemble, épaule contre épaule, ne suffit pas. Il faut encore donner une *orientation* particulière aux activités et au projet coopératif, donner un certain sens à l'autogestion, pour sortir des logiques productivistes. Il n'y a pas de réel projet autogestionnaire, capable de s'émanciper de l'exploitation et de l'aliénation, dans des infrastructures matérielles identiques. Le projet révolutionnaire ne peut qu'être un

---

<sup>100</sup> Miguel Amoros, « Nous, les anti-industriels », Manifeste du 7 mars 2010, dans *Préliminaires*, Editions de la roue, 2015, p.55

démantèlement conscient et organisé de l'essentiel de l'appareil productif.

« La technologie, la bureaucratie et la consommation sont les trois piliers du développement actuel. Arrivé à ce stade, le monde de la marchandise ne peut pas être l'objet d'un projet autogestionnaire. Il est impossible de l'humaniser, il faut d'abord le démanteler »<sup>101</sup>.

La domination s'est parée de nouveaux atours, ceux de la technologie. Celle-ci continue d'armer le parti des gagnants, rappelle Miguel Amoros, perpétuant une société hiérarchisée et inégalitaire. A ceci près que la domination adopte les apparences d'une rationalisation et que les experts se mettent au service d'une Mégamachine broyant tout et tout le monde.

Le pouvoir de la technologie n'est pas seulement l'automatisation et la prolifération des machines, mais aussi la mort de l'art et de la culture, de tout ce qui n'est pas directement mesurable, précise Miguel Amoros. D'où la propagation de formes spirituelles maladroites, pourrais-je ajouter.

Ce n'est pas un hasard si, en même temps que la déshumanisation de l'existence s'accroît, les expériences religieuses *New Age*, les rituels magiques, les médecines parallèles et le *coaching* émotionnel se développent, sous la

---

<sup>101</sup> Miguel Amoros, « Qu'est-ce que l'anti-industrialisme et que veut-il ? », *Ibid*, p.134

forme d'un *ersatz* d'authenticité<sup>102</sup>. Renouer de manière artificielle avec la sensibilité est une manière de combler les personnalités creuses produites par le système capitaliste et industriel<sup>103</sup>. La méditation transcendantale ne sauvera malheureusement pas l'humanité de la destruction. Les voies douces de transition n'existent pas.

Il faut bien colmater le vide existentiel, d'autant que même l'objet technique n'est pas réellement sacralisé. Au contraire, il est jetable – et il l'est rapidement, à l'image de ces trotinettes électriques à Paris s'accumulant dans la Seine. Ce qui compte, c'est la projection que renvoie vers nous sa possession ou son usage. Seule la croyance que revêtent les technosciences demeure. Le capitalisme industriel n'est pas un animisme, mais un nihilisme.

Nos sociétés modernes sont de plus en plus caractérisées par la technologie, comme le rappelle Miguel Amoros.

« L'inédit de notre temps ne s'exprime pas dans les énormes avancées scientifico-techniques, car la

---

<sup>102</sup> Les paradis artificiels remplissent la même fonction, en plus d'assoupir les populations.

<sup>103</sup> Loin de moi l'idée de dénigrer toute pratique corporelle et spirituelle – ce serait le comble pour quelqu'un qui y passe une bonne partie de son temps libre. Il faut toutefois être honnête sur le vide que ces activités viennent difficilement combler. Le plus souvent, il faut bien avouer que plutôt que favoriser l'épanouissement de l'individu, elles renforcent son conformisme par encadrement thérapeutique. Néanmoins, nombre de ces pratiques, pour peu qu'elles soient menées avec constance, peuvent être utiles tant à la critique sociale qu'au développement d'un individu lucide capable de se tenir droit malgré les horreurs qui l'entourent.

nouveauté dans la société n'est pas la présence de la technique, mais dans le fait que la technique, ou plutôt la technologie, détermine l'organisation sociale, domine la vie et oriente l'action. La contradiction principale ne réside pas dans l'opposition entre le développement des forces productives et celui des moyens de production, mais dans le fait que cette opposition conduit à une solution éminemment technique, consacrant la domination de la technique et la domination (le pouvoir) comme technique »<sup>104</sup>.

Le pouvoir aujourd'hui s'appuie sur la technologie, que ce soit sur ses aspects de production de richesses, de capacités militaires ou de contrôle. Et la technologie a ses propres exigences, qu'elle impose à celles et ceux qu'elle est censée servir.

« La technique n'est pas neutre, elle ne l'est jamais. Elle n'est pas innocente politiquement : lorsqu'on choisit une technique, on choisit également une politique, comme le disait Langdon Winner. La technique n'est pas quelque chose de fortuit, c'est un projet social et historique précis. L'usage de n'importe quelle technique dépend de sa structure, de sa conception. Si l'on choisit une technique déterminée, on en accepte les conséquences. Pensons par exemple au travail à la chaîne, au chemin de fer et à l'automobile. La chaîne de montage n'a-t-elle pas créé un prolétariat esclave ? Qui met en cause le rôle du

---

<sup>104</sup> Miguel Amoros, « La technologie comme domination », *Ibid*, p.33

chemin de fer dans la conformation des États modernes ? Qui doute de la responsabilité de l'automobile dans la destruction des villes ? La technique ne cherche pas à s'intégrer au monde, mais au contraire, elle veut que le monde s'intègre à elle »<sup>105</sup>.

L'automobile a effectivement fait émerger de nouvelles conditions sociales, avec une plus grande division sociale, une ville soumise à la circulation motorisée, une consommation énorme de pétrole, etc. Il en est de même pour chaque technologie.

Celle-ci reproduit et renforce les inégalités, dépossède encore plus les êtres de leur action. Au même moment, le pouvoir s'en trouve renforcé. Il l'est autant par les capacités purement techniques de l'appareillage qu'il manipule – les caméras intelligentes et tous les systèmes de surveillance par exemple – que par la fabrication d'un consensus qui emmène presque tout le monde dans une course frénétique au progrès. Il est alors de plus en plus difficile d'imaginer la rupture pourtant nécessaire.

La restructuration du capitalisme industriel nécessite une actualisation de la critique, capable de prendre en compte les nouvelles conditions sociales et les luttes contre le développement des industries et infrastructures stratégiques et leurs conséquences, nucléaire en tête. La domination n'est plus seulement l'exploitation capitaliste, la domestication étatique ou la discipline patriarcale, c'est aussi l'avalissement technologique.

---

<sup>105</sup> *Ibid*, p.33

Au moment où travailleurs et travailleuses sont massifiés et transformés en consommateurs, la vie quotidienne est envahie de technologies administratives, productives et psychologiques. Les relations aux êtres et à la nature sont encore plus médiatisées par des choses et perdent leur caractère direct. Et ces choses habitent concrètement les esprits, possèdent les corps, réifient les individus. La vie elle-même est de plus en plus réduite au statut d'instrument, de rouage d'une méga-machine. « L'humanité a été réduite en esclavage par ses propres créations incontrôlées »<sup>106</sup>.

La question sociale ne peut donc aujourd'hui, pour Amoros, qu'être liée à celle des possibilités d'habiter des lieux suffisamment préservés pour qu'une certaine idée de la vie sociale puisse s'étendre. Progrès, croissance et développement doivent être mis en cause, ce qui ne peut être fait que de manière décalée par rapport aux luttes du travail contre le capital, ces dernières étant verrouillées à la défense des intérêts immédiats sans poser la question de la finalité de la production. Toutefois, à l'enchaînement à la technologie correspond parfois le poids de l'héritage de la critique : on cherche de nouveaux conflits centraux, tantôt les luttes de territoire, tantôt les luttes contre la technocratie, et les nouveaux sujets révolutionnaires qui vont avec.

Certes, comme l'affirme Amoros, les luttes se déroulent dorénavant principalement à la périphérie : les campagnes grignotées par le mode de vie urbain et ses infrastructures, les banlieues, les bidonvilles, les reliquats de

---

<sup>106</sup> Miguel Amoros, « Qu'est-ce que l'anti-industrialisme et que veut-il ? », *Ibid*, p.137

communautés avec encore des aspects de culture précapitaliste, les marges, etc. Quand elles se déroulent en son cœur, elles viennent seulement corriger les défauts du système, qui suscite nécessairement des conflits d'intérêts. Elles sont alors des réponses aux soubresauts du système pour mieux le fluidifier.

« Le moment clé de la lutte est toujours la négociation, et ce sont les spécialistes qui la règlent. Aucun groupe opprimé spécifique ne peut, par sa situation objective, devenir l'embryon d'une classe sociale, un sujet historique dont les luttes portent en elles les espérances émancipatrices d'une grande partie de la population »<sup>107</sup>.

Pour Miguel Amoros, la seule véritable lutte contre le système est une rébellion contre son essence profonde, la technologie, celle « qui est source de pouvoir, celle qui détruit les cités, isole l'individu, dépeuple les campagnes, empêche l'opposition des communautés, etc. ; bref, celle qui menace le monde de la vie libre »<sup>108</sup>.

Si la lutte contre l'ordre existant ne peut à coup sûr pas passer à côté de la technologie, Amoros tombe dans certains travers, à savoir quelque chose qui ressemble à cette lubie de chercher de nouveaux sujets révolutionnaires et une nouvelle lutte centrale. Après la lutte des classes menée par le prolétariat triomphant, ce serait cette fois la lutte contre

---

<sup>107</sup> Miguel Amoros, « Où en sommes-nous ? », *Ibid*, p.19

<sup>108</sup> *Ibid*, p.20-21

les technosciences, ou plutôt son expression plus répandue et plus populaire des luttes pour la défense d'un territoire, portées par les habitants et habitantes rebelles à l'aménagement de leur vie.

A ceci près que ces sujets ne sont, dans la réalité, jamais révolutionnaires en soi, mais seulement parce qu'ils le décident... ce qui est rarement le cas, même quand on se fait passer pour des stratèges révolutionnaires comme à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, où la lutte contre l'aéroport *et son monde* a peu à peu cédé à l'installation d'agriculteurs alternatifs dans le système (et pas au système) après le choix d'une partie du mouvement de négocier avec l'Etat au détriment des autres composantes de la lutte.

De manière plus générale, le territoire en danger ne revêt pas forcément toutes les vertus de l'émancipation. On y retrouve en réalité les mêmes contradictions que partout ailleurs, notamment des aspirations ouvertement réactionnaires. Même la culture paysanne du passé ne peut pas être considérée comme un idéal : elle est largement désagrégée et repose traditionnellement sur une structure patriarcale. De la même manière, les luttes issues de la périphérie visent souvent l'intégration dans la société, plutôt que d'assumer la rupture et de chercher à élargir les brèches. En outre, le rapport social de l'habitant et l'habitante à son milieu n'est pas isolé d'autres rapports contradictoires : l'habitant ou l'habitante soucieux de sa qualité de vie peut dénier les dégradations inhérentes à son emploi ou à son type de consommation.

Enfin, l'attrait pour les qualités du territoire, ses usages culturels, ses paysages, sa faune et sa flore, constitue

de belles motivations pour se battre, mais qu'en est-il quand le même projet se déroule dans un territoire déjà dévasté ? Il en est plus acceptable ? Car le pouvoir a bien compris qu'il est plus aisé d'implanter ses infrastructures dans des zones déjà colonisées quand c'est impossible, étendant son emprise en s'évitant des batailles trop directes. Se référer à l'ancrage territorial plutôt qu'aux perspectives de la lutte est un piège.

Il ne faudrait pas pour autant nier l'intérêt de ces luttes de territoire, ni même des intentions de désurbaniser aussi bien les villes que les campagnes. Il y a toutefois une tendance à considérer que le clivage principal serait celui entre l'urbain et le rural, ce dernier étant peu à peu colonisé. Encore un nouveau conflit central. Le mouvement de fond appelant à désurbaniser se réduit alors de plus en plus à la désertion des grandes villes. C'est compréhensible, mais toujours empreint d'idéalisation.

Ainsi, les actions à la campagne s'accompagneraient de toutes les vertus, contrairement à celles dans les grandes villes, condamnées à reproduire les usages et les modes de vie aliénés. Il est vrai que les pouvoirs tapent forts et sont aussi capables de mener des stratégies élaborées de récupération. Il existe tout de même d'autres formes de révolte, individuelle ou collective, au cœur des villes, portant des oppositions sans concessions, ralentissant les rythmes effrénés, perturbant la normalité et cherchant à conquérir une certaine autonomie, parfois en créant des liens avec des associés en campagne. Elles portent en même temps la négativité là où se situent les personnes et les édifices du pouvoir, comme ont voulu le faire par exemple les Gilets

jaunes, souvent issus des multiples périphéries, sur les Champs Elysées en décembre 2018 et mars 2019.

Par ailleurs, la résolution du problème intégral que posent les sociétés industrielles et urbaines ne saurait se contenter d'une désertion, aussi généralisée soit-elle. Ce serait oublier les contraintes sociales qui pèsent sur les individus et les maintiennent dans des formes de dépendance. Le départ vers la campagne suppose des ressources financières et sociales. Ce ne sont pas les fractions les plus pauvres qui quittent les grandes villes. Au contraire, elles sont maintenues dans les espaces de relégation des grandes villes. Et elles sont capables de puissantes révoltes : les Etats-Unis en ont encore fait les frais à l'été 2020, suite à la mort de Georges Floyd, abattu par des flics ; la France se rappellera des émeutes généralisées de novembre 2005 en réaction à la mort de Zyed et Bouna, pourchassés par la police. Les marges urbaines sont aussi capables de beaux élans.

La désertion vers la campagne n'est pas un gage d'émancipation. En outre, il est nécessaire d'avoir en tête que les défenseurs de l'ordre et leurs complices ne se contenteront pas de regarder sans réagir en cas de départs massifs des citadins et citadines vers les campagnes. Un démantèlement par délaissement des métropoles signifierait pour eux une perte importante de rentes et de puissance. Il n'y aura aucune désertion sans combat.

L'anarchisme a donné les bases pour régler son compte à cette recherche d'un conflit central. Il existe une pluralité de rapports sociaux d'exploitation et d'oppression, avec des interdépendances et des cristallisations dans des

situations concrètes. Il n'y a pas à les hiérarchiser mais à les combattre tous, de la religion au patriarcat, de la propriété privée au travail, du racisme à la morale sexuelle, etc. Sans jamais oublier la question sociale, contrairement aux parangons de l'identité d'aujourd'hui. Les catégories et les identités assignées, au même titre que les classes sociales, sont d'ailleurs faites pour disparaître dans la confrontation avec l'ordre existant.

Quant à la question de savoir si telle ou telle catégorie est une classe révolutionnaire en soi, les anarchistes peuvent répondre qu'il revient aux individus d'en décider. La classe révolutionnaire est d'abord composée des personnes qui agissent réellement et concrètement contre l'ordre existant avec la volonté, même confuse, de favoriser la liberté, l'égalité et l'entraide. Peu importe leur point de départ. Il n'y a de toute façon pas à attendre le réveil d'une classe pour se révolter.

L'actualisation de la critique à la nouvelle réalité sociale industrialisée et technologisée s'est donc parfois faite en tombant dans les archétypes du passé. Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui, si « la technologie autonome est la base de l'esclavage présent », alors « la résistance à la technologie doit être contenue dans tout conflit qui s'organise »<sup>109</sup>.

---

<sup>109</sup> Miguel Amoros, « La technologie comme domination », *Ibid*, p.35

## *Désintégrer la société ordonnée par l'informatique*

Quand IBM va chercher le théologien Jacques Perret pour traduire en français le terme de *computer*, celui-ci propose « ordinateur ». Il a alors bien compris l'arrogance de l'informatique et sa portée religieuse. Jusqu'à présent, l'ordinateur, c'était Dieu tout-puissant. Dorénavant, c'est une machine.

L'idéologie du progrès continue son bonhomme de chemin et se tient prête à servir. Les années 1970 vont justement être ce moment d'un virage, s'appuyant techniquement sur l'informatique.

Le pouvoir se restructure au moment où des assauts du ciel font resurgir la vieille perspective révolutionnaire. Sur le plan politique, cela donnera la clique des Reagan, Thatcher ou Pinochet. C'est surtout une vaste restructuration de l'économie. Les marchés se diversifient, ouvrant la voie à l'économie de services : l'employé de bureau, isolé devant son écran, s'additionne à l'ouvrier enchaîné à ses machines dans cet immense camp de travail qu'est la planète. Les bagnes industriels ferment. Les grandes concentrations d'ouvriers et d'ouvrières ont le défaut de concentrer les prolétaires, toujours susceptibles de céder à la révolte.

A la place, des petites usines de production connectées entre elles sur de vastes territoires voient le jour, où le travail est de plus en plus automatisé. Chaque sous-traitant fabrique un petit morceau de produit, envoyé à une usine de montage parfois à l'autre bout de la planète. L'exécution et la conception dialoguent à distance. La machine remplace l'ouvrier et le paysan. Ce sera bientôt

l'employé de bureau, dont la fonction se réduit à mesure que l'automatisation gagne du terrain. Aujourd'hui, ce sont les cadres – et même les *traders* – qui se font virer, remplacés par des algorithmes et des logiciels.

Avec cette nouvelle condition, les travailleurs perdent la conscience de faire partie du même processus productif. Les grandes organisations de masses se coupent du même coup de leur public – dont la confiance en leurs « représentants » était de toute façon usée par le flot continu de magouilles et de compromissions.

Ces mutations profondes font apparaître l'importance de plus en plus fondamentale des technologies, mais aussi d'une nouvelle élite pétrie à l'idéologie du progrès et à la toute-puissance de l'Etat et du Capital, naviguant entre sièges des industries stratégiques, cabinets ministériels et bureaux de hauts-fonctionnaires : *les technocrates*.

André Prudhommeaux, anarchiste hors norme, participe à renouveler l'anarchisme à travers une critique de la technocratie et de son instrumentalisation de la science, portée dès les années 1950. L'époque est alors en France au Plan Marshall et à une modernisation au forceps : les bagnoles envahissent les routes, les immeubles de grands-ensembles surgissent en ville, les lave-linges colonisent les foyers, pendant que les machines industrielles tournent à plein régime.

André Prudhommeaux n'est pas seulement anarchiste par conviction, mais aussi dans l'âme. Il est resté perpétuellement un marginal de la pensée critique, qu'il exerce aussi sur ses propres positions.

Né au Familistère de Guise, il devient agronome, avant de se faire exclure pour ses engagements communistes. Il devient libraire, accompagné de sa femme, édite des revues subversives et fréquente des conseillistes. Après des voyages en Allemagne, il se dit déçu du sectarisme idéologique à l'œuvre dans la gauche révolutionnaire, alors que le Nazisme frappe déjà aux portes. Progressivement, Prudhommeaux se rapproche de l'anarchisme.

Il défend l'incendiaire du Reichstag Marius Van der Lubbe avec des camarades plus occupés à lutter qu'à défendre leur chapelle. Il critique les premiers pas de l'antifascisme frontiste qui s'acoquine avec la gauche, délitant les aspirations révolutionnaires. C'est avec cette certitude au fond des tripes qu'il rejoint Barcelone en 1936. Il y met tout son talent de propagandiste au service de la révolution. Revenu en France, il dénonce la décision de la CNT-FAI de participer au gouvernement du Front populaire et de militariser les milices. Il est d'ailleurs l'un des premiers à mettre en évidence la stratégie stalinienne en France.

Prudhommeaux en tire le constat de l'improbabilité d'une révolution sociale. La révolution espagnole est vaincue, laissant la place aux régimes bureaucratiques soviétiques et aux régimes fascistes. Pendant la Seconde guerre mondiale, il se réfugie avec sa femme et sa fille en Suisse. Il se plonge alors dans la littérature et la poésie.

De retour d'exil après-guerre, il revendique un anarchisme individualiste révolutionnaire inscrit dans le social. Il est alors considéré comme trop individualiste par les « sociaux », et trop social par les « individualistes ». Il

prend ses distances avec la Fédération anarchiste pour tenter de poser des pistes pour répondre aux nouveaux enjeux d'un monde qui bouge. Il est sans cesse tiraillé entre participation à des organisations formelles – notamment pour les liaisons internationales – et sa préférence à une coordination informelle des individus basée sur l'autonomie. Il met aussi beaucoup d'énergie à la critique du stalinisme – quitte à mettre de côté celle du bloc de l'Ouest – tout en privilégiant la diffusion pacifique des idées.

Parmi les idées qu'il propage, il y a la critique de la technocratie, cette nouvelle classe sociale empreinte de religiosité. Son règne est celui des nouveaux seigneurs aux manettes de l'industrie, de la propagande, de la politique et du devenir. Selon lui, la technocratie a pour critère principal l'efficacité technique et confond fins et moyens.

« Croire que tout est permis parce qu'on croit que tout est possible, c'est la conclusion cynique du délire de volonté de puissance attisée chez des cerveaux faibles par un ou deux siècles de révolution industrielle – destructrice de toutes les ressources énergétiques du monde et des forces les plus intimes de l'humanité »<sup>110</sup>.

L'essor de la technocratie dégrade aussi bien les milieux de vie que la vie elle-même.

Cette nouvelle élite s'appuie sur un détournement de la science. Tout en reconnaissant l'utilité d'une science

---

<sup>110</sup> André Prudhommeaux, « Le règne de la technocratie », *Un anarchisme hors-norme*, Tumult, p.183

contemplative de la réalité, cherchant à produire des connaissances de manière honnête, sans prendre ses désirs ou ses craintes pour des vérités, Prudhommeaux prévient de la monstruosité d'une science disant ce qui doit être. C'est pourtant ce qui est déjà en train d'advenir à son époque. Les anarchistes eux-mêmes y succombent parfois.

Il faut dire que « le scientisme, c'est-à-dire l'attitude religieuse en présence de la science, pourrait bien être la plus universelle, la plus dangereuse des religions contemporaines »<sup>111</sup>. Pourtant, l'attitude d'interrogation et d'expérimentation, finalement d'agnosticisme, est la plus compatible avec la liberté. C'est elle que Prudhommeaux fait sienne et appelle de ses vœux.

Il a l'avantage de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Certes, la science est un système de représentation et d'interprétation du monde, au même titre que les religions ou l'animisme, par exemple. Elle est en partie une idéologie, mais une idéologie bien singulière : elle est censée chercher la vérité avec méthode, ou en tout cas des résultats justes et pertinents sur le réel. Elle se dégage alors des stéréotypes et se méfie de ses propres conclusions. C'est dans ce cas qu'elle permet de produire des connaissances et d'enrichir son rapport au monde.

Cependant, la science n'est pas en-dehors de la société et est traversée par des enjeux économiques et politiques. Elle s'est même constituée à l'ombre d'une bourgeoisie qui était alors en train de prendre les rênes du pouvoir. Associée à la technique, la science est ainsi devenue

---

<sup>111</sup> *Ibid*, « Scientisme ou agnosticisme ? », p.174

une force productive et un sas d'innovations en vue de profit et de puissance, capable de modeler son propre monde, et ce malgré les doutes, les incertitudes et les erreurs inhérents à son activité. Conformément à ce qu'annonçait le théoricien du néolibéralisme Friedrich Hayek en 1945, connaître, c'est désormais posséder une information valorisable qui permettra d'améliorer sa position sur le marché économique<sup>112</sup>. C'est exactement ce qui est proposé aux écoliers et écolières du monde entier aujourd'hui. L'esprit critique n'a dans ce sens aucune utilité, sauf à permettre de se vendre dans un marché de niche d'une critique soumise à ses garants.

D'autres anarchistes prennent conscience dans les années 1970 des mutations de l'ordre social permises par les nouvelles technologies et la restructuration du capitalisme industriel. C'est le cas des Groupes Anarchistes Fédérés (GAF) italiens, qui ajoutent aux « vieux patrons », c'est-à-dire la bourgeoisie classique, les « nouveaux patrons », à savoir les *technobureaucrates*, produits d'une mutation du capitalisme. Dans un texte intitulé « Lutte de classe et technobureaucratie »<sup>113</sup>, ils considèrent que « la phase historique de transition que nous vivons actuellement est le passage du système capitaliste à un nouveau système d'exploitation ». Malgré une vision centrée uniquement sur les rapports économiques, ils participent à l'analyse de ce qui commence à se jouer dans ces années-là.

---

<sup>112</sup> Friedrich Hayek, « L'usage de la connaissance dans la société », *Revue française d'économie*, 1-2, 1986

<sup>113</sup> *La Lanterne Noire* n°6-7, 1976. <http://www.la-presse-anarchiste.net/spip.php?article347>

A la bourgeoisie classique, dont la domination est fondée sur la propriété privée des moyens de production, ces groupes ajoutent les *technobureaucrates*, dont la domination repose sur les fonctions dirigeantes dans la division hiérarchique du travail social. Ce sont donc les compétences et les connaissances liées à la direction des appareils technocratiques qui donnent le pouvoir aux *technobureaucrates*.

Il y aurait alors lutte « entre ceux qui détiennent le privilège, et ceux qui y aspirent, entre patrons et « aspirants patrons », entre classes dominantes et « classes en chemin vers de nouvelles formes de domination ». Mais une lutte aux intérêts bien compris. Il est vrai que si les élites ne sont pas homogènes, et peuvent parfois entrer en conflit, elles ont des intérêts convergents, et savent s'entendre pour parfaire la continuité de leurs affaires.

A ces deux classes sociales s'ajoute la classe exploitée. La conception classique d'une division en deux grandes classes antagonistes est donc affinée, et c'est alors une théorie basée sur trois classes que ces groupes élaborent.

L'aspect le plus pertinent de leur réflexion vient de l'analyse des mutations du système économique et de l'Etat.

« Le développement des sociétés par actions, des *trusts* commerciaux et financiers, des entreprises multinationales et la progressive extension des fonctions de l'Etat dans le domaine économique et social ont entraîné et entraînent les conditions pour l'accroissement de l'importance et le pouvoir des plus hauts techniciens et administrateurs des entreprises et des institutions étatiques ».

Pour ces groupes, les technocrates sont amenés à prendre le pouvoir<sup>114</sup>. A voir les profils des derniers dirigeants dans les grandes puissances, à l'instar de d'Emmanuel Macron en France ou de Mario Monti et Mario Draghi en Italie, il faut croire que l'intuition était bonne...

Les privilèges des technos ne sont plus l'appropriation des moyens de production et « l'extorsion de plus-value aux salariés », mais des compensations élevées sous diverses formes (fortes rémunérations, primes – par exemples les fameux « parachutes dorés » – services, etc.). C'est toutefois encore un prélèvement sur la richesse produite principalement par d'autres.

Le rôle de l'Etat a lui aussi changé : plus seulement pouvoir politique, il est aussi un pouvoir économique central – ce qui renforce la nécessité d'une critique de l'Etat pour ces groupes anarchistes. Ce rôle fondamental dans l'économie repose sur le fait que l'Etat « possède directement ou indirectement un épais réseau d'industries et de services dans les secteurs-clés. C'est lui, en outre, qui réglemente, contrôle, planifie, condamne, de façon croissante, l'activité des entreprises, à travers des instruments d'intervention législatifs, de crédits fiscaux, etc. Il est enfin depuis longtemps le client principal d'une bonne partie du secteur privé ». L'Etat bâtit en outre les infrastructures nécessaires à la nouvelle économie et organise la recherche et développement la plus coûteuse.

---

<sup>114</sup> S'ils sont en concurrence avec la bourgeoisie dans les sociétés capitalistes de marché, ils étaient au pouvoir en URSS, selon ces groupes anarchistes.

Cette analyse rompt avec une idée qui commence à se répandre à l'époque, celle d'un désengagement de l'Etat – même si son rôle de redistribution a bien tendance à s'amenuiser. Pourtant, son emprise s'accroît, fusionnant toujours plus avec les intérêts économiques. Ce n'est pas que l'Etat ne peut rien face au Capital, mais qu'Etat et Capital forment un tout cohérent.

Dans les années 1980, le poids de l'informatique se fait de plus en plus sentir. Cette innovation technique appuie la restructuration en cours du système. Alors que certains libertaires tombent dans le panneau de la nouveauté, comme le célèbre Hakim Bey<sup>115</sup>, d'autres élaborent une critique sans concessions et en font une cible.

Une affiche est diffusée en Italie en 1988 et appelle à détruire les scénarios promus par la science et la technologie, scénarios où la réalité sociale est transformée en un lieu où toutes les déshumanisations sont possibles<sup>116</sup>. En effet, le système informatique offre non seulement un pouvoir immense pour densifier le contrôle social, mais vient aussi renforcer le conditionnement. Son usage nécessite une réduction des possibilités humaines, en termes d'intelligence, de capacité analytique, de connaissance de soi, d'autonomie individuelle, de réflexion et de projectualité. C'est aussi un outil de production d'un vaste consensus, occultant les rapports de domination, alors qu'il

---

<sup>115</sup> Son optimisme vis-à-vis d'Internet ira toutefois s'amenuisant avec les années, cette infrastructure ne pouvant apporter que des relations d'interface et non « poitrine contre poitrine ».

<sup>116</sup> « Désintégrer le contrôle », affiche publiée dans *ProvocAzione* n°11, février 1988

participe à séparer la société encore plus radicalement entre *inclus* et *exclus*. Les termes d'analyse de la restructuration en cours sont posés.

La même année, un appel au sabotage des systèmes informatiques est lancé<sup>117</sup>. Ils sont désignés comme la nouvelle ossature de l'Etat et du Capital. Une attention particulière concerne les moyens de surveillance et de protection de ces systèmes informatiques, depuis les caméras de vidéosurveillance jusqu'aux alarmes, pour mieux les contourner. Faire un usage alternatif du numérique n'est déjà pas une option pour un certain nombre d'anarchistes lucides, préférant l'attaque contre les infrastructures nouvelles de la domination, puissent-elles se parer des atours du progrès.

---

<sup>117</sup> « Sabotage des systèmes informatiques », *Anarchismo* n°61, 1988

## *Anarchisme, antispécisme, primitivisme*

Une manière de remettre en cause radicalement le rapport d'exploitation de la nature provient des antispécistes qui parviennent à allier leurs positions avec l'anarchisme – loin des délires proposant la stérilisation forcée des prédateurs et autres fadaïses misanthropes ou aménageuses. La question animale est alors intégrée à des perspectives révolutionnaires contre un système autoritaire plus large.

Le rapport à la nature des chasseurs-cueilleurs nomades était très différent de celui de nos sociétés modernes, ou même des sociétés traditionnelles qui nous ont précédés. Les magnifiques œuvres laissées sur les parois des cavernes laissent par exemple entrevoir une conception du monde où l'humanité semble enchevêtrée au monde animal. Les figurations animales sont abondantes, tandis que les représentations humaines sont largement stylisées et marginales. La spiritualité des chasseurs-cueilleurs est le plus souvent une spiritualité basée sur une interconnexion entre le monde humain et le monde animal. L'humanité n'est pas en dehors de la nature ; elle en est pleinement un élément.

Un temple en pierre taillée vieux de 12.000 ans et édifié par des chasseurs-cueilleurs nomades dont les descendants vont devenir parmi les premiers agriculteurs sédentaires de l'histoire humaine, évoque une rupture : des formes anthropomorphiques deviennent centrales et dominant les nombreuses représentations animales à Göbekli Tepe, en Anatolie. Le signe d'un changement de conception du monde et d'une séparation avec le monde

naturel ? Le passage très lent et d'abord très minoritaire du paléolithique au néolithique commence.

L'élevage a été possible par des conditions sociales particulières et pour des espèces particulières. La captivité et les contraintes sélectives ont rapidement transformé les animaux. En quelques générations seulement de nouvelles espèces domestiquées sont apparues. La plupart montrent une certaine dégénérescence par rapport à leurs ancêtres sauvages. Rien à voir entre un mouton et un mouflon. De fait, en sélectionnant les bêtes les plus dociles, a été créée une espèce atteinte d'une sorte d'anesthésie émotionnelle.

Les conditions étaient alors réunies pour que l'humanité se domestique elle-même. D'un mode de vie basé sur une connaissance encyclopédique de l'ensemble de son milieu, où des périodes d'activité intenses succèdent à des longs repos, avec une grande place à l'opportunisme, une partie de l'humanité bascule dans un mode de vie fondé sur les rythmes saisonniers de quelques espèces céréalières ainsi que sur les cadences des animaux d'élevage, avec une multiplication des tâches répétitives et routinières, d'ailleurs souvent déléguées aux femmes. C'est une simplification de la connaissance de son milieu et un appauvrissement du savoir pratique face à la nature, du régime alimentaire, de son espace, de son temps libre. A la domestication des plantes et des animaux correspond une auto-domestication<sup>118</sup>.

Pour autant, ce n'est pas le passage à la sédentarité, à l'agriculture et l'élevage qui a fourni les bases à la

---

<sup>118</sup> James C.Scott, *Homo domesticus*, La Découverte, 2019

domination de se déployer comme jamais. Les éleveurs et éleveuses développent souvent des relations complexes avec les animaux dont ils et elles s'occupent, ne se contentant pas de les emmener à l'abattoir ou de les maintenir enfermés. Les paysans et paysannes savent encore lire le vent, les nuages et la terre. Le rapport à la nature ne se fait pas encore à travers l'*ersatz* du loisir et du tourisme.

Le terreau favorable à la domination est la création de l'Etat. Il règne sur ses sujets. Or, l'Etat repose sur le déploiement de la puissance, qui elle-même se nourrit de l'exploitation des ressources, qu'elles soient humaines ou naturelles. Les anarchistes ont raison, la lutte contre l'Etat est nécessaire. Pour la nature comme pour l'humanité.

Pour ma part, je considère qu'il existe bien des espèces différentes, ce qui ne veut pas dire hiérarchisation des espèces. Si l'humanité n'est pas au centre de l'univers dans lequel s'apprécie une immense variété de formes de vie et de dynamiques naturelles, il y a toutefois une distinction entre humanité et animalité, entre social et biologie. Cette réalité contredit-elle l'idée d'une catégorie large et commune du « vivant », ou de repenser le rapport à la nature d'abord dans ses relations avec le monde humain ? Pas nécessairement.

Prendre en compte la complexité de la réalité nécessite surtout de penser en nuances. L'être humain a bien ses spécificités par rapport au reste du monde vivant. Les autres formes de vie sont des altérités, mais des altérités interdépendantes et parentes. De la même manière, le social est spécifique à l'humanité, ce qui n'empêche pas qu'il existe un continuum entre monde non-humain et monde

humain. La frontière entre nature et culture est brouillée, ce partage n'existant jamais dans l'exclusion de l'autre sphère, mais au contraire dans la relation.

La condition sociale de l'humanité est liée à l'expérience d'un monde extérieur. Le social est toujours inscrit dans l'univers naturel, tandis que la nature connue est toujours déjà socialisée, ne serait-ce que par la présence et le regard. Mondes humain et non-humain sont les deux faces d'une même médaille dont il faut moins converser sur la séparation qu'explorer les relations.

La distinction entre humanité et animalité est aussi propice à considérer l'émancipation, à l'inverse d'une douteuse indifférence à l'humaine condition. Il n'y a de révolution animale par les animaux eux-mêmes que sous la plume de Georges Orwell ou d'autres écrivains... La liberté comme l'égalité sont des expériences sensibles qui se vivent et s'acquièrent dans des conditions sociales favorables. Celles-ci sont issues de la lutte. Ce ne sont pas des principes abstraits et naturels antérieurs à la vie sociale. Or, si cette dernière est toujours inscrite dans un monde naturel, elle est surtout un tissu de relations humaines en partie héritées et réinventées. La liberté est ainsi au cœur de la tourmente de l'histoire, faite par les êtres... humains. N'en déplaise à Disney, le lion n'a pas d'histoire<sup>119</sup>.

La trame sociale et historique est seule capable de faire émerger la liberté, qui se développe donc dans les

---

<sup>119</sup> Il existe toutefois chez certaines espèces de la transmission de pratiques en évolution constante et de manières de communiquer, comme chez les orques, les dauphins, les grands singes, les éléphants, etc.

relations avec ses semblables. La liberté d'autrui n'est pas une limite, mais au contraire confirme la mienne et l'étend à l'infini. A l'inverse, un être sans interactions humaines n'a aucune chance d'être libre. Il est seul, c'est tout. Il fait peut-être ce qu'il veut, ou plutôt ce qu'il peut, mais il ne connaît pas la liberté.

Liberté et égalité sont ainsi inscrites dans une sphère particulière qui est celle de l'humanité. Il n'en reste pas moins à mener une nécessaire critique de la production industrielle, avec sa maltraitance pour tous les êtres, humains comme non-humains, qu'elle développe et de la mise à mort pour le plaisir, rituel propre aux sociétés autoritaires et patriarcales. Au passage, notons qu'Elisée Reclus dénonce la *corrida* dès 1876, de même que les massacres à échelle industrielle des bisons, des baleines, etc.

La question de la séparation de l'humanité et de l'animalité dans deux sphères distinctes n'a finalement peu à voir avec le souci de leur bien-être et le respect de leur dignité. D'autant que beaucoup d'anarchistes d'antan considèrent qu'il y a un continuum entre monde naturel et monde humain, avec de potentielles relations d'entraide : deux mondes imbriqués appelés à coexister pour le meilleur ou pour le pire. Les derniers siècles industriels et technologiques ont sans conteste été le pire.

Une autre tendance puisant parfois dans l'anarchisme et posant la question de la nature avec force est le primitivisme. Celui-ci est une idéalisation des sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades du passé. Il a bel et bien existé des sociétés relativement égalitaires, en tous cas plus que les nôtres, et acéphales (sans chefs). Elles sont basées sur la

coopération et le partage, et parfois même sur une très faible division sexuelle des activités, comme chez les San, les Aka ou les Andamanais. Les prises de décisions collectives en assemblée ont souvent été la règle.

Certaines sociétés ont même inventé des mécanismes originaux de limitation du pouvoir. C'est le cas des amérindiens évoqués par l'écrivain anarchiste Ret Marut dans un texte rapportant le fait que le chef nommé doit s'asseoir le postérieur dénudé au-dessus de braises vives lors de son intronisation. Un moyen efficace de lui faire passer le goût du pouvoir, et au passage le marquer définitivement du sceau de l'autorité. Les cicatrices l'empêchent ainsi de revêtir ces attributs une seconde fois.

Toutes les sociétés traditionnelles n'ont toutefois pas été aussi soucieuses de la liberté et de l'égalité. Il y a une diversité telle, de la plus autoritaire à la plus égalitaire, qu'il faudrait savoir de quoi on parle. Et partout, la relation à la nature est enchevêtrée à des représentations religieuses – ce qui, nous en conviendrons, n'est pas la moindre des formes d'aliénation.

Les sociétés les plus anciennes qui ont pu être étudiées par des anthropologues sont les aborigènes australiens. Nous sommes alors loin, très loin, de l'Eden libertaire. Avant même la naissance, l'aborigène est pris dans un système matrimonial et totémique qui verrouille tout. C'est en réalité les vieux mâles qui ont le pouvoir, s'accaparent les femmes (parfois très jeunes) et se font entretenir par leurs gendres. Les aborigènes n'en ont pas moins été particulièrement bien insérés à leurs milieux naturels, développant une intelligence sensorielle et un

imaginaire poétique hors du commun. Cela n'empêche que la nature était mieux considérée que la femme, qui ne pouvait espérer un peu de tranquillité qu'arrivée à un âge avancé.

On pourrait ainsi dire que la « civilisation » n'a pas le monopole de la dégueulasserie. Ce que peuvent seulement viser des anarchistes conséquents et conséquentes, c'est un monde entièrement nouveau. La connaissance des sociétés passées ne fait que rappeler la diversité et l'impermanence des formes sociales. L'Etat a une naissance, il peut avoir un décès. Toutes les civilisations s'éteignent. Le capitalisme aura probablement une durée de vie assez courte. Là où la domination aime se présenter comme éternelle et naturelle, elle se trouve en réalité fissurée par l'exposition des multiples manières de vivre et de s'organiser qui ont existé préalablement. Au passage, certaines peuvent nourrir des intuitions et libérer des imaginaires.

Une critique anarchiste et révolutionnaire commence par la confrontation à la réalité telle qu'elle se présente ici et maintenant, et non en fonction de ce que l'on sait de telle ou telle société passée ou de telle possibilité post-catastrophique lointaine. Or, le primitivisme renvoie à un futur lointain où des conditions naturelles favorables à ce genre de modes de vie seraient réapparues. C'est alors le risque de placer sa vie entre parenthèses, installée dans l'attente. Comme le dit Wolfi Landstreicher, en finir avec le vieux monde ne peut pas partir d'une image idéalisée.

« En fin de compte, si nous imaginons démanteler la civilisation de manière active, la détruisant de manière

consciente, pas pour instituer un programme ou réaliser une vision spécifique, mais pour ouvrir et étendre à l'infini les possibilités de nous réaliser, d'explorer nos capacités et désirs, alors nous pouvons commencer à le faire de la manière dont nous vivons ici et maintenant contre l'ordre existant. Si, plutôt que d'espérer un paradis, nous saisissons la vie, la joie et l'émerveillement maintenant, nous vivons une critique vraiment anarchique de la civilisation, critique qui n'a rien à voir avec une quelconque image du « primitif » ou de la « primitive », mais plutôt avec notre besoin immédiat de ne plus être domestiqué-e, avec notre besoin d'être unique, de ne pas être domestiqué-e, apprivoisé-e, contrôlé-e, défini-e par des identités. Alors nous trouverons des moyens de saisir tout ce que l'on peut faire sien et de détruire tout ce qui vise à nous conquérir »<sup>120</sup>.

Certes, nombre de primitivistes choisissent de ne pas attendre et imaginent ici et maintenant des communautés libres interdépendantes avec leurs milieux.

Toutefois, dans un monde urbanisé comme le nôtre, où plus de la moitié de la population mondiale demeure en ville, combien de personnes pourraient survivre en retournant à la nature ? Combien de contrées sont encore favorables à de tels modes de vie ? Il est tout à fait possible d'imaginer que quelques groupes réinventent des modes de vie nomades basés sur la cueillette, la chasse, la pêche, le

---

<sup>120</sup> Wolfi Landstreicher, *Une critique, pas un programme. Pour une critique anti-civilisationnelle non primitiviste*, Delenda Est, 2018

jardinage et à l'occasion le pillage dans quelques recoins du monde à peu près préservés. Mais l'immense majorité de la planète ne peut aucunement le permettre.

Il faudra pourtant bien fissurer la frontière ville/campagne et réintégrer les communes libres à leurs milieux. Antispécisme et primitivisme ont au moins le mérite de pousser à cette réintégration. De la même manière, ils brouillent la frontière entre nature et culture, ce partage qui n'existe jamais dans l'exclusion de l'autre sphère, mais au contraire dans la relation. Le social est toujours inscrit dans l'univers naturel, tandis que la nature connue n'est pas pure, mais toujours déjà socialisée.

## **IV. Face à face avec l'ennemi et ses faux critiques**

L'anarchisme a parfois hésité entre le progrès technique comme source d'émancipation, et une critique de cette orientation. Les savoirs techniques ne sont alors pas dissociés d'une matrice sociale favorable à l'autonomie, l'égalité et l'entraide. La qualité des rapports sociaux reste la base de l'émancipation, et certaines techniques peuvent éventuellement l'appuyer, tandis que d'autres sont à enrayer par tous les moyens jugés nécessaires. Il n'y a en effet pas d'autres voies possibles pour s'émanciper que la *qualité* des rapports sociaux, pas de formules magiques ni, surtout, d'artefact libérateur en soi.

Si l'anarchisme a parfois participé à diffuser un rapport instrumental à la nature, certains anarchistes ont contribué à remettre en perspective la place de l'être humain dans l'univers. C'est d'autant plus le cas qu'au gré de ses pérégrinations, l'anarchisme a rencontré d'autres rapports à la nature, notamment chez des paysans des quatre coins de la planète : mexicains, ukrainiens, coréens, espagnols, etc. Des personnages métissés cassent l'occidentocentrisme, comme Lucy Parsons, descendante d'esclaves et d'amérindiens, qui se liera à Pierre Kropotkine et William Morris. En Asie, le mouvement anarchiste puise parfois dans la tradition taoïste et son rapport sensible à la nature. L'anarchisme le plus lucide n'est pas un utilitarisme et protège du positivisme béat.

Les désastres industriels d'aujourd'hui rendent de plus en plus pressants des transformations sociales. Celles-ci ont certes besoin d'une orientation basée sur de nouveaux cadres conceptuels, notamment d'un autre rapport nature/culture, mais surtout d'activités dans le domaine de

l'action plutôt que dans celui de la pensée. Cela tombe bien, l'anarchisme n'a pas seulement de belles idées, mais aussi des propositions pour agir.

Les choses ne peuvent certes pas se poser immédiatement dans les termes réducteurs d'ami et d'ennemi. Ce ne sont toutefois pas les cibles qui manquent, tant les artefacts de la société capitaliste et industrielle s'insinuent partout et saturent la planète, et d'ores et déjà l'espace intersidéral par les satellites et autres sondes. Certains anarchistes proposent non seulement des cibles stratégiques, après une analyse de la machine sociale actuelle, mais surtout une méthode basée sur l'auto-organisation, l'action directe et la conflictualité permanente contre toute autorité.

L'intensité peut être relative et la volonté d'agir ne doit pas dissimuler la terrible réalité : assumer le désespoir vis-à-vis de la situation globale et évaluer lucidement les faibles capacités d'action ne sont pas incompatibles avec *l'espérance*. Il n'est pas certain que la perspective révolutionnaire se pose dans les termes simplistes de victoire et de défaite, mais bien plus d'accord avec soi-même et les autres, dans le fait de se tenir debout malgré les vents contraires, de créer des soubresauts tant dans la société que dans les consciences, de généraliser la conflictualité dans une atmosphère d'autonomie, d'entraide et d'égalité, sans jamais baisser les bras. Après tout, nul ne sait quelles sont les conditions permettant le développement d'une révolution sociale, ni à quel moment le point de non-retour commence.

Ces propos pourraient paraître tièdes. Il existe toutefois dans l'anarchisme une invitation à

*l'intransigeance* : détruire une nuisance est plus pertinent que se contenter d'en critiquer les effets ou de faire semblant d'agir sur les conséquences. La destruction n'est alors plus seulement une passion créatrice ; c'est aussi faire œuvre de salubrité publique.

## *Se défaire d'une civilisation et de son rapport à la nature*

Le rapport à la nature est structuré pour le moment par l'exploitation : la nature est cet autre que l'on regarde avec condescendance et qui est à notre service pour bâtir un monde entièrement artificiel. La rupture entre paléolithique et néolithique est certes d'ores et déjà une transformation de la conception du monde. Toutefois, un seuil est franchi avec la civilisation capitaliste et industrielle. Günther Anders l'évoquait au moment où l'industrie atomique battait son plein. Il y a un décalage profond entre les capacités de fabrication d'un côté et celles de penser et d'imaginer de l'autre. Le monde ainsi produit nous échappe sans cesse, incapable que nous sommes de nous le représenter. Qui peut s'imaginer un monde qui peut être rendu inhabitable 15 fois avec les à peu près 15.000 ogives nucléaires existantes ? Ou encore, saisir ce qu'est 4 milliards d'année, la durée de vie de l'uranium, l'un des éléments radioactifs produit par les centrales atomiques ?

Un premier bouleversement est celui qui a accompagné le passage aux sociétés capitalistes et industrielles. L'énergie n'est plus une force naturelle présente dans tout l'univers. Elle est désormais quelque chose d'extérieur au vivant, issue d'un processus mécanique faisant intervenir des machines. Dès lors, les individus travaillent à alimenter des machines et l'environnement est un réservoir de ressources. Mobilisation générale !

Ça tombe bien, le « progrès » est d'abord développement des moyens de mobilité et de transport. La civilisation consiste ainsi à innover dans les moyens de

contrôler et de transporter l'énergie, essentiellement liée à l'extraction minière et pétrolière : charbon, pétrole, uranium, cuivre, etc. Deux siècles suffiront probablement pour faire disparaître des substances que la nature a mis plusieurs centaines de millions d'années à créer.

La machine à vapeur, premier instrument de franchissement de seuil, est née dans le vacarme des bris de machines et des révoltes pacifiées à coups de fusil, d'enfermement et de modes de vie contraints à la dépendance. Evidemment, essayer de retracer toute rupture sociale et culturelle est voué à l'échec, ou du moins au réductionnisme. Les manufactures aux métiers à tisser hydrauliques du 18<sup>ème</sup> siècle sont déjà basées sur un travail enrégimenté. Les Etats et les Empires passés s'appuient eux aussi sur l'exploitation des masses et le monopole de certaines innovations techniques, notamment guerrières. La société capitaliste et industrielle n'en est pas moins inédite dans sa démesure.

Les ravages d'aujourd'hui ont clarifié ce franchissement de seuil. Certains parlent ainsi d' « anthropocène » ou de « capitalocène » pour caractériser ce basculement : les activités humaines sont devenues une force géologique, capables d'influer sur le climat par exemple.

La fameuse incitation de Descartes à « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » dans son *Discours de la méthode* en 1637 est souvent considérée comme le point de départ de cette pensée aménageuse et exploitante, de ce partage radical entre nature et société. Il est à noter que Descartes base sa philosophie sur un dualisme

entre corps et esprit, refusant d'accorder l'esprit à l'animal et le concevant comme une « machine ». L'animal serait dénué de sentiments et de pensées, semblable finalement à des rouages mécaniques. Au même moment, les premiers automates voient le jour. Leurs inventeurs étaient d'ailleurs les promoteurs de l'industrialisation.

Il est vrai que Descartes est un représentant idéal du basculement capitaliste et industriel, porté par des valeurs bourgeoises et conservatrices. Il s'agit de subvertir la nature pour lui substituer les structures de la domination sociale. Plus rien n'est naturel, sauf ce qui est produit par l'humanité : le naturel n'est naturel qu'en tant qu'il est artificiel. Plus rien n'a de sens, tout est inversé, et le monde entier peut devenir une immense machine.

La machine correspond au fantasme de l'éviction de ce qui est vivant dans l'être humain, avec ses fragilités, ses inutilités et ses désirs : extirper la vulnérabilité constitutive de notre humanité, celle qui nous pousse à vivre, à aller vers l'aventure, à nous nouer avec les autres, à nous ouvrir à l'incertitude, tout ce qui n'est pas prévisible et quantifiable. La machine est autre chose qu'un outil.

L'outil a toujours été une extension du corps permettant d'accroître les possibilités d'action. De fait, l'être humain ne peut médiatiser son rapport au monde et aux autres qu'à travers divers artefacts. Le biface coupe la chair, la hache tranche l'arbre, la houe laboure la terre. L'être humain, avec ses rapports imaginaires au monde qui l'entoure, était la condition de l'usage de l'outil. La machine institue une inversion : l'être humain est inutile ou s'il est maintenu, c'est comme assistant de la machine, soumis à son

rythme et, avec les algorithmes et l'intelligence artificielle, à ses décisions.

Un ouvrier de l'industrie verrière, habitué à mobiliser tous ses sens pour travailler cette matière qualifiée de vivante qu'est le verre en fusion, voit son métier changer avec l'automatisation. Les yeux rivés derrière son écran de contrôle, il évoque « un système infantilisant » : « Tout s'allume en orange quand ça ne va pas, au lieu de rester vert. C'est un code couleur sur un écran. C'est ça les alertes sur les bouteilles défectueuses. C'est une démarche oppressante qui ne s'appuie plus sur l'expérience, mais sur un système automatisé de codes couleurs. Ça fait perdre le sens dans le travail ». Lui qui était habitué à régler sa machine en fonction de l'aspect du verre en fusion ou du son qu'il produit, le voilà complètement soumis aux décisions automatiques. Loin de générer moins de travail ingrat, il ne lui reste plus que ça : il doit toujours bosser en 5X8, intervenir manuellement sur des machines dangereuses dans le bruit et la chaleur, avec des cadences accélérées et de moins en moins de collègues. Collègues qui sont de plus en plus des intérimaires lâchés comme ça, sans expérience, dans la chaîne de production. Il faut donc sans cesse aller les aider. Le nombre de bouteilles défectueuses, quant à lui, augmenté. Un exemple parmi tant d'autres de ce qu'est en réalité l'automatisation.

Le travail en temps réel dans une plateforme logistique, casque aux oreilles, palette et scanner en mains, représente assez bien l'activité dans la nouvelle économie. Le manutentionnaire reçoit les instructions en temps réel par des systèmes automatisés lui indiquant quel produit aller

récupérer dans tel rayon, à envoyer sur tel circuit de livraison. Le rythme de travail bouge sans cesse selon les flux, et à des journées de travail sans fin succèdent des journées caractérisées par l'ennui. Le mythe de l'humanité libérée du labeur par la technique est une farce : le machinisme rend superflu de plus en plus de gens tout en enchaînant d'autres encore plus fortement. Il y a toujours besoin de bras.

Les nouvelles usines que sont les centres d'appel, où les mêmes conversations dirigées par des scripts rigides se succèdent les unes aux autres, sont un autre exemple de ce travail dissimulé. Même les cadres sont aujourd'hui remplacés par des robots. Les quelques rescapés sont soumis aux nouveaux logiciels dits intelligents, comme ces conseillers bancaires dont l'activité est hiérarchisée automatiquement, les réponses types à apporter proposées et les dossiers triés par une Intelligence artificielle. Le banquier est un robot. Non pas que j'aie beaucoup de sympathies pour cette fonction, mais cet état de fait permet de situer où en est le capitalisme industriel dans son évolution.

La machine fait usage de l'humain, réduit de plus en plus à des comportements automates et robotiques. Dès lors, le progrès est d'abord mécanisation et artificialisation. La valeur centrale de la machine est l'efficacité, au détriment de tout autre principe. La raison utilitaire et instrumentale donne son sens aux machines : tout peut être considéré comme une ressource à exploiter et consommer.

Günther Anders a bien senti les enjeux de cette époque. Le développement des industries et des technologies s'accompagne d'un dépérissement d'une humanité dépassée

par ses œuvres. C'est tout le sens du titre de son double ouvrage *L'obsolescence de l'homme*, qu'Anders présente comme « une anthropologie philosophique à l'époque de la technocratie »<sup>121</sup>. La technique a détrôné la puissance humaine et sa conscience, et les possibilités techniques s'imposent d'elles-mêmes, comme si ce qui peut être fait devait absolument se faire : la bombe atomique, les manipulations biologiques et génétiques, etc. Tout, y compris l'individu et la nature, ne devient plus qu'un moyen pour d'autres moyens. Au nom du progrès, le domaine technique instrumentalise nature et société.

L'écologiste se présente alors en sauveur. En retissant les fils historiques de notre civilisation contemporaine, il s'agit pourtant de rompre avec la misanthropie latente de certains imaginaires écologistes, considérant l'espèce humaine comme nécessairement ravageuse pour les milieux de vie. Le problème vient d'un rapport particulier au monde, accumulateur, extractiviste, développementaliste ; d'une forme particulière de société, qualifiée de moderne, capitaliste ou industrielle. Au final, peu importe.

Si l'activité humaine n'est pas nécessaire au vivant et ne l'améliore pas forcément, toute activité humaine n'est en même temps pas condamnable en soi. Certaines s'insèrent dans les dynamiques vivantes des milieux et d'autres peuvent permettre d'améliorer l'habitabilité du monde pour les groupes sociaux. Il ne viendrait pas à l'idée d'un

---

<sup>121</sup> Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Tome 2, Fario, 2011, p.9

chasseur-cueilleur de cohabiter sur son campement avec des espèces dangereuses ou de laisser les végétaux l’envahir. Il intervient sur son environnement immédiat, le façonne, tout en ayant un mode de vie et des manières de penser et de sentir particulièrement intégrés à son milieu.

Il en découle que si la nature ne peut pas être réduite à un ensemble de ressources à s’accaparer – ou à protéger – il n’en reste pas moins que la condition humaine ne peut se reproduire qu’en ponctionnant des ressources dans les milieux. Toutefois, l’être humain ne les produit pas, il profite d’un processus largement autonome et complexe du vivant, dans lequel insectes, biomasses, soleil, etc., interviennent tout autant que lui.

C’est pourquoi notre rapport à la nature est à redéfinir. D’ailleurs, nous n’avons pas le choix et cela a déjà commencé. Le retour du loup dans nos contrées est un exemple des tensions que pose le retour du sauvage avec le civilisé. Historiquement, le loup était présent dans toute l’Europe, dont la France. Les derniers loups abattus en France l’ont été dans les années 1920 ou 1930.

Le loup est revenu naturellement en France, par l’Italie, depuis les années 1990. S’il bénéficie du statut d’espèce protégée, son retour s’est fait sans intervention humaine. On compte en 2020 environ 600 loups en France. Les zones de présence permanente se diversifient et s’étendent, tandis que de jeunes loups en dispersion s’aventurent de plus en plus loin. On en a vu dans les départements de la Somme, des Yvelines, et peut-être même jusqu’en Bretagne. Le territoire du loup s’étend rapidement,

et il est probable qu'à terme, il soit présent dans toutes les zones les moins urbanisées de France.

Ce retour n'est pas sans générer des colères, notamment avec les éleveurs dont les troupeaux subissent des attaques du canidé. Depuis 2018, le plan loup autorise l'abattage d'un certain nombre de bêtes défini par l'administration (100 en 2019, 98 en 2020). Malgré cela le retour du loup continue, comme partout en Europe, et il y a fort à parier que dans un avenir proche il traversera de nouveau l'ensemble des zones rurales françaises, réinterrogeant de gré ou de force notre rapport à la vie sauvage.

Le retour du sauvage émane parfois d'une volonté des êtres humains. Le « réensauvagement » se fonde sur des « foyers de libre évolution », c'est-à-dire des espaces naturels laissés volontairement sans intervention humaine. L'intérêt est moins de sanctuariser ces zones que de les laisser, pour qu'en jaillissent vie végétale et vie animale. Ce ne sont pas des sanctuaires, mais des viviers.

Ces foyers de libre évolution prennent en effet le contrepied de cette idée que l'action humaine est nécessaire pour valoriser la nature. Cette idée vient probablement du postulat au cœur du capitalisme qu'il ne peut y avoir de valeur qu'à travers le travail, c'est-à-dire une action sur le monde et une dépense d'énergie humaine. L'économie a réduit ici le sens du mot « valeur » en ses propres termes et finalités, à savoir le profit direct ou la création d'infrastructures propres à instaurer des conditions pour un soi-disant progrès. Les foyers de libre évolution sont une rupture avec l'idéologie gestionnaire, inscrite également au

sein de certains courants écologistes, sans toutefois tomber dans le fantasme d'une nature originelle qui n'existe plus depuis l'émergence de l'humanité il y a 2 millions d'années.

Ces initiatives se heurtent aux intérêts d'une partie des chasseurs, des agriculteurs, des éleveurs, des industriels. Elles sont également confrontées aux grands groupes privés, qui rachètent de plus en plus les forêts. Ce sont pour les assurances des placements à long terme. Groupama en possède 22.000 hectares, Axa 41.000 en France, en Finlande et en Irlande. Les banques ne sont pas en reste, notamment la Société générale, le Crédit Agricole et la Caisse d'Epargne. En France, les trois-quarts de la forêt appartiennent à des propriétaires privés – de plus en plus des grands groupes privés. L'ampleur de l'aménagement technocratique du territoire français conduit ces foyers de libre évolution à ne pouvoir voir le jour sans assumer du même coup un inévitable conflit social.

Ces espaces restreints aux activités humaines très limitées ne suffisent pas pour mieux appréhender le présent. Encore faut-il imaginer de nouvelles relations à la nature là où les gens vivent. Continuer de mener des activités humaines est non seulement une nécessité de la reproduction de la vie, mais c'est aussi refuser une conception paternaliste où la place des humains part de l'idée qu'ils sont d'une autre « nature » que la nature, gérant leur milieu en bon père de famille. Pourtant et malgré ses spécificités, l'humanité fait partie du vivant, participant par exemple à disperser les graines. Et après tout, l'être humain est d'abord un corps de chair, d'ailleurs comestible pour des carnivores.

Ce n'est pas au nom d'un amour des fleurs et des bêtes qu'il y a du sens à changer notre rapport à la nature, mais au nom de la protection des relations constitutives qui nous tissent au monde. La nature n'est alors pas seulement le milieu à aménager, artificialiser, mais aussi l'espace parcouru, apprivoisé, à travers un processus d'appropriation enraciné dans une connaissance synthétique et sensible du monde.

Un nouveau rapport à la nature donc, sans tomber dans les travers d'un naturalisme fondant la vie sociale sur le biologique ou d'une quelconque forme de néo-animisme<sup>122</sup>, puisque l'histoire est entre les mains de l'action humaine et c'est la raison pour laquelle il n'y a pas d'inéluctabilité au désastre. Renouveler les rapports de l'humanité avec la nature, ce n'est pas dissoudre l'humanité dans un ensemble vague et idéalisé que serait la Nature, le Sauvage ou le Vivant ; c'est reconnaître la spécificité de l'humanité – sans quoi il n'y aurait pas de pensée de ces relations, ni d'histoire et de culture dans lesquelles les inscrire – tout en la repositionnant dans ses liens étroits au vaste univers dont elle n'est qu'une partie.

---

<sup>122</sup> A la suite des travaux de l'anthropologue Philippe Descola ou de son étudiante Nastassja Martin, mais aussi des philosophes Pierre Charbonnier et Baptiste Morizot, une critique stimulante du dualisme nature/culture tend parfois à se transformer en idéalisation de la pensée animiste – qui est une forme explicite de fétichisme...

## *Généalogie d'une catastrophe : la science écologique*

Tout le monde est écolo aujourd'hui, même les industries les plus polluantes. C'est devenu une panacée pour réorganiser le monde de l'économie. Pour beaucoup, il s'agit d'une dérive, une récupération d'une sensibilité à vocation émancipatrice. Or, cette propension à raviver l'ordre existant par les ambitions écolo n'est pas le fruit du hasard.

Il y a une généalogie à faire de la notion d' "écologie". Le moins qu'on puisse dire est que ça a bien mal commencé. Le terme est créé en 1866 par un biologiste allemand, Ernst Haeckel, dans *Morphologie générale des organismes*. L'inventeur est un éminent penseur de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Il est le premier vulgarisateur du darwinisme social, appliquant les théories évolutionnistes aux sociétés humaines. Dès 1868, il propose une classification des races humaines en les hiérarchisant dans un cadre évolutionniste : depuis les Noirs et les Aborigènes censés être proches du singe, jusqu'aux Indo-Germains, considérés comme les plus évolués. En tout, il y a pour lui 36 races différentes réparties en 12 espèces humaines.

Libre penseur, l'inventeur de l'écologie est en même temps un raciste affirmé, que les Nazis ne vont pas oublier. Plus largement, il est l'un des pionniers et des propagateurs de l'idéologie de la lutte pour l'existence et de la survie des plus aptes, c'est-à-dire d'une nature guerrière dont la dimension violente serait intrinsèquement source de progrès – celle qu'on retrouve dans des formes renouvelées tant chez les économistes que chez les technocrates.

Haeckel intègre toutefois à sa théorie un penchant altruiste chez l'humanité, mais celui-ci est expliqué biologiquement par des instincts sociaux nécessaires à la survie du groupe. L'individu est altruiste en s'effaçant au profit du groupe social, dont la survie passe avant la sienne. Evidemment, cet altruisme renforce en même temps l'antagonisme entre les différentes races humaines en concurrence.

Pour Haeckel, l'altruisme existe aussi envers les animaux, du fait de notre origine animale. Une sorte de mémoire instinctuelle nous porterait à la compassion envers le règne animal. Bref, Haeckel préfère les singes ou les chiens aux Noirs.

La science écologique, celle de l'habitat des êtres vivants et de leurs interactions entre eux et avec leurs milieux, a quelque chose de pourri dès sa naissance. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la suite n'est pas brillante. Certes, un géologue russe du début 20<sup>ème</sup> siècle, Vladimir Vernadsky, commence à pointer du doigt les activités industrielles, notamment la déforestation, tout en précisant la notion de biosphère. Au même moment, les mathématiciens envahissent la discipline, persuadés que l'univers peut se traduire en langage mathématique, ou plutôt que la réalité se réduit au langage mathématique. En 1925, Alfred Lotka propose l'équation de la compétition naturelle, tandis qu'en 1926, Vito Volterra présente celle de la prédation. Poésie, quand tu nous tiens ! La théorie de l'information va dès lors servir de base à la science écologique : probabilité, mesure quantitative, codage informatique en seront les outils privilégiés.

Les frères Eugene et Howard Odum sont des pionniers pour la recherche écologique des écosystèmes. Ils vont être dépêchés au milieu des années 1950 par l'US Atomic Energy Commission pour étudier l'irradiation par les essais atomiques américains des atolls situés dans l'océan Pacifique. Ils considèrent alors très sérieusement ces études – et les explosions à leur origine – comme « une opportunité unique de mener des analyses d'une importance considérable relatives aux effets des radiations provenant des produits de fission sur la population entière et sur l'ensemble des systèmes écologiques sur le terrain »<sup>123</sup>. Il s'agit de tester leur résistance aux effets induits par les rayonnements ionisants. L'écologie systémique émerge du champ de l'écologie des radiations, c'est-à-dire « de l'intérêt morbide [...] pour l'étude de la capacité du vivant à s'adapter à sa propre destruction et à en tirer parti »<sup>124</sup>.

Dès le départ, industrie nucléaire et science écologique se sont liées. Ce n'est pas pour rien que les technocrates du Club de Rome ont alerté sur la croissance perpétuelle tout en louant la science et le progrès technique. Quant au GIEC – le Groupe d'experts inter-gouvernemental sur l'évolution du climat – on oublie que s'il ne parle jamais des pollutions liées à la radioactivité, mais seulement des gaz à effet de serre, c'est parce qu'il s'agit d'une instance *politique*. Chaque ligne de chaque rapport reçoit l'aval des

---

<sup>123</sup> Howard et Eugene Odum, « Trophic Structure and Productivity of a Windward Coral Reef Community on Eniwetok Atoll », *Ecological Monographs*, 25 (3), 1955, p.291-320

<sup>124</sup> Thierry Ribault, *Contre la résilience*, L'échappée, 2021, p.29

gouvernements financeurs, qui sont les mêmes qui développent le plus la société industrielle.

L'un des appuis des premiers jours du GIEC a ainsi été Margaret Thatcher, qui cherchait là à développer un groupe de pression pour légitimer le développement du secteur nucléaire et contrer la puissance des syndicats des mineurs de charbon<sup>125</sup>. Il faut dire que l'instrumentalisation était aisée : le GIEC dépend de l'Organisation des Nations Unies et de ses principaux Etats, qui sont nucléaristes. En outre, l'ONU a toujours été pronucléaire. Ce n'est donc pas pour rien que le premier président du GIEC, Bert Bolin, a fini comme artisan du développement du secteur nucléaire suédois<sup>126</sup>.

La discipline écologique semble viciée de l'intérieur, perfusée aux penchants eugénistes et technoscientifiques issus de la biologie et de la cybernétique naissante. Evidemment, d'aucuns diront que l'écologie politique est justement en rupture avec l'écologie comme science. Sauf que... Mouvement social et discipline scientifique s'influencent, dans un foutoir de représentations où la vulgarisation scientifique s'entremêle avec l'idéologie technoscientifique, les jeux politiques avec les intérêts économiques, la fausse bonne conscience avec la critique sociale. L'écologie, en réalité, est un *mode de gestion des ressources*. C'est pourquoi elle est parfaitement compatible avec le capitalisme et que les écologistes se sont intégrés au fur et à mesure aux logiques politiques et capitalistes.

---

<sup>125</sup> Arthur Guerber, *La fabrique du progrès*, ACL, 2022, p.247

<sup>126</sup> *Ibid*, p.250

L'une des figures de ce confusionnisme est le biochimiste James Lovelock et son hypothèse Gaïa, formulée dans les années 1970. Cette dernière est résumée ainsi : « la biosphère est une entité autorégulatrice dotée de la capacité de préserver la santé de notre planète en contrôlant l'environnement chimique et physique »<sup>127</sup>. On se demande bien pourquoi il faudrait se bouger le cul, d'autant que « la vie sur notre planète est une entité très rude, robuste et adaptable »<sup>128</sup>... Et surtout, on ne peut s'empêcher de remarquer l'insensibilité sociale inhérente à l'analyse du scientifique délivrée au fil des pages.

Voilà pourtant un théoricien au succès planétaire et apprécié au sein de populations variées. En essayant de faire « la synthèse de la foi antique en la Terre Mère et du savoir astrophysique »<sup>129</sup>, c'est-à-dire de l'aliénation religieuse avec la démesure technoscientifique, Lovelock ne pouvait que séduire un public large, depuis les gourous *New-Age* jusqu'aux ingénieurs appliqués.

De rapport sensible à la nature, il n'y est jamais question chez Lovelock. Ce scientifique est passionné par la technologie, depuis les voyages spatiaux jusqu'aux centrales nucléaires, bien plus que par la nature. Il a une conception de la vie particulière, celle des cybernéticiens : une sorte de système cherchant à réduire son entropie, c'est-à-dire sa désorganisation, par une dépense d'énergie. On dirait la définition d'un moteur ! D'ailleurs, Gaïa est pour lui « un

---

<sup>127</sup> James Lovelock, *La Terre est un être vivant*, Flammarion, 2017, p.20

<sup>128</sup> *Ibid*, p.87

<sup>129</sup> *Ibid*, préface, p.15

système de *feedback* ou cybernétique qui recherche un environnement physique et chimique optimal pour la vie sur cette planète »<sup>130</sup>.

Le concept central de la cybernétique est la rétroaction, ou *feedback*. Le principe est d'agir par réaction. Par exemple, un thermostat régule la température en prenant en compte l'écart entre la température désirée et la température réelle. Quand il fait trop chaud, le thermostat ordonne à la chaudière de s'éteindre, et quand la température passe en dessous de la valeur désirée, il lui envoie un signal d'allumage. La cybernétique ajoute une capacité d'apprentissage, modifiant au fur et à mesure la structure du système pour l'optimiser. C'est cet ajout qui reproduit vaguement la plasticité du cerveau et du réseau neuronal, justifiant pour les ingénieurs l'analogie avec l'intelligence humaine.

Rappelons-nous que la science écologique est rapidement dominée par des mathématiciens. Guère étonnant : la mathématisation de la nature a été ouverte par Galilée, sur la base de présupposés, dès le 17<sup>ème</sup> siècle. Connaître n'est plus le fruit d'une observation minutieuse, mais d'expérimentations nécessairement partielles visant à reproduire des processus naturels. Reproduire la réalité en laboratoire a toujours été basé sur la simplification. Galilée, déjà, muselait le frottement pour comprendre la chute des objets, comme si ceux-ci étaient dans un monde physique à part.

---

<sup>130</sup> *Ibid*, p.41

La sensibilité et la perception cèdent aux abstractions physico-mathématiques, curieusement considérées comme plus objectives. Certes, les sens nous trompent : par exemple, notre vue ne nous donne pas un rapport fidèle du mouvement réel des corps physiques. En même temps, les abstractions physico-mathématiques sont des simplifications du réel, imprégnées par notre conception préalable du monde. L'objectivité est ainsi posée, sans chercher ce que pourrait être l'intimité de la nature et en évinçant la complexité du réel. Cette objectivité est en réalité davantage une représentation sociale qu'un dévoilement scientifique, une traduction dans un langage spécifique que la vérité offerte au monde. Certes, cela fonctionne au sens où ces principes permettent des avancées dans la connaissance. Encore faut-il ne pas omettre que les abstractions physico-mathématiques sont une interprétation de la réalité, et non la réalité elle-même.

Le langage mathématique se concrétise ensuite dans des innovations techniques. Ces dernières valident alors les abstractions physico-mathématiques... dont elles sont issues – raisonnement tautologique voilé par l'étendue des infrastructures techniques qui recouvrent désormais le monde. Que les mathématiques soient un outil (plutôt efficace) pour appréhender le monde est une chose, mais avec la cybernétique, *la réalité devient mathématique*, et par extension de plus en plus artificielle. Pour le cybernéticien, les systèmes sont cybernétiques parce qu'ils ont des propriétés exclusives aux êtres vivants et aux machines hautement automatisées. Il n'y a aucune différence entre l'artificiel et le naturel : ce sont des ressources statistiques,

des sous-systèmes d'un système général. Une autre manière de réifier le vivant. Pourtant, vous pouvez programmer un robot qui maîtrisera parfaitement les techniques de danse, jamais il ne comprendra ce que la danse représente pour nous.

Une petite digression sur la cybernétique est nécessaire : cette discipline vient d'un cercle de chercheurs et chercheuses qui se réunit à la fin des années 1940 afin d'édifier une science générale du fonctionnement de l'esprit. Rapidement, des mathématiciens et ingénieurs imposent leur façon de voir. Le monde serait régi par la loi d'entropie, à savoir que le désordre a tendance à croître et l'ordre à décroître, et la cybernétique viendrait corriger cette nature imparfaite pour maintenir l'harmonie. Elle a besoin de produire des modèles de flux informationnels pour cela, qui ne sont plus une représentation de la réalité, mais deviennent la réalité. Tout un programme (informatique, en l'occurrence).

Les cybernéticiens vont produire la même colonisation au sein de la discipline écologique, considérant la vie comme un système de flux d'informations. La cybernétique est une simplification forcenée du vivant, mais c'est pourtant cette conception qui va s'imposer, et qui va être reprise par la superstar James Lovelock. La nature n'est plus naturelle : *c'est une machine comme les autres*, dirait le cybernéticien.

Pour Lovelock, les organismes vivants auraient comme caractéristiques d'élaborer et préserver des systèmes qui fixent un objectif et s'emploient à l'atteindre par un processus de tâtonnement... cybernétique, évidemment. Le

vivant est donc perpétuellement comparé à des « systèmes d'*engineering* simples », comme un four et son contrôle de la température.

La Terre utilise elle aussi un système complexe de régulation de la température. La machine explique la nature. Le Soleil peut dès lors être considéré comme « un chauffage radiant non contrôlé ». Avec la cybernétique, la nature, le vivant, le sensible n'existent plus. Il n'y a que le règne froid de la modélisation des systèmes, dont l'optimisation se trouve dans les algorithmes informatiques.

Derrière, l'idée est que tout système, vivant ou non, recherche le résultat optimal sans jamais l'atteindre pleinement. Il n'y a pas non plus de causes et de conséquences, mais que des relations circulaires. Tout est aussi considéré non pas comme substance, mais comme entité relationnelle échangeant des paquets d'information et traductibles en codage binaire, c'est-à-dire comme un sous-système technique.

La cybernétique machinise le monde, et ne s'en cache pas : « en définitive, que nous considérons un simple four électrique, une chaîne de magasins de détail gérée par ordinateur, un chat endormi, un écosystème, ou Gaïa elle-même tant que nous nous intéressons à quelque chose qui est adaptatif, capable de récolter de l'information et d'emmagasiner expérience et savoir, son étude est une question de cybernétique et l'objet étudié peut être nommé un "système" »<sup>131</sup>. Qu'est-ce qui pourrait bien y avoir de

---

<sup>131</sup> James Lovelock, *La Terre est un être vivant*, Flammarion, 2017, p.123-124

différent entre votre four et le chat partageant votre existence ? Lovelock a la réponse : « la seule différence entre les systèmes non vivants et vivants se situe dans l'échelle de leur sophistication, une distinction qui s'atténue sans cesse au fur et à mesure que la complexité et la capacité des systèmes automatisés évolue »<sup>132</sup>.

Au passage, on remarquera le retour du concept central d' « adaptation », resservi à toutes les sauces chez les écologues et les biologistes. Il n'y aurait qu'à s'adapter ou disparaître. Les tatillons et tatillonnes ne manqueront pas d'y voir une certaine proximité avec l'eugénisme et la survie du plus apte. De toute façon, « il semble qu'en tant qu'espèce nous sommes déjà en mesure de supporter l'étendue normale d'exposition aux innombrables dangers de notre environnement. Si pour l'une ou l'autre raison l'un de ces dangers devait augmenter, une adaptation interviendrait tant au niveau de l'individu qu'à celui de l'espèce »<sup>133</sup>. Or, chez l'être humain, la capacité d'adaptation se trouverait d'abord dans le solutionnisme technologique, y compris pour influencer le climat, à l'image des pare-soleils à déployer dans l'espace pour limiter le réchauffement climatique, exemple tout droit sorti du chapeau de Lovelock.

Autre technologie qui a la faveur du cybernanthrope, c'est le nucléaire. Il en est un défenseur invétéré et en toute circonstance, niant les effets dévastateurs de la radioactivité et criant à qui veut l'entendre qu'il est prêt à accueillir des

---

<sup>132</sup> *Ibid*, p.125

<sup>133</sup> *Ibid*, p.201

déchets radioactifs dans son jardin. Dommage qu'il n'ait pas été pris au mot. Cela aurait peut-être réduit un tantinet sa longue existence. Lovelock fait de l'énergie atomique l'une des solutions principales au réchauffement climatique. Il sera malheureusement suivi par nombre de dirigeants et dirigeantes.

Si dans les années 1970, Lovelock relativise les activités polluantes – après tout, dit-il, la nature produit elle-même des substances toxiques – il devient un thuriféraire du réchauffement climatique dans les années 2000. Toujours dans le coup sensationnel, il annonce une disparition de 80% de la population mondiale dans les décennies à venir. Qu'importe – ou même tant mieux ! « Les adaptations successives de notre espèce nous ont faits tels que nous sommes aujourd'hui. Le changement qui se prépare exercera une très forte pression sélective. On peut espérer que ceux qui y survivent seront plus sages que nous ne l'avons été »<sup>134</sup>. Tant pis pour les autres, donc.

Le dernier ouvrage de Lovelock confirme son obsession sélective. Publié en 2019, il proclame l'achèvement en cours de la mission de l'humanité : ouvrir l'ère du *Novocene*, c'est-à-dire de la vie électronique, dans laquelle Gaïa sélectionnera les êtres capables d'assurer la régulation sociale. Une régulation organisée par la vie électronique – entendez par Intelligence Artificielle. L'humanité, mise au rebus, sera les plantes décoratives ou

---

<sup>134</sup> Interview de James Lovelock dans le journal *Les Echos* du 1<sup>er</sup> mai 2007.

les curiosités animales de ces supercalculateurs. On a du mal à croire que Lovelock ait fait autant d'émules.

Lovelock et les cybernéticiens sont aussi venus appuyer cette nouvelle religion d'Etat qu'est l'idéologie de la résilience. Le concept est issu de l'ingénierie ferroviaire et désigne originellement la résistance des rails aux chocs et déformations, mais va très tôt s'aventurer dans d'autres domaines, comme la science écologique, le militaire, la psychologie.

Aujourd'hui en France, les ministères des armées et de l'environnement semblent se disputer l'usage de la notion. Quand ce sont les militaires qui s'emparent de la résilience, il est difficile de faire croire que c'est pour notre bien. Nous sommes en réalité invités, flingue sur la tempe, à nous sacrifier pour la Nation, s'il le faut en bouffant du poison. Voilà ce qui donne une petite idée de ce que contient, au fond, cette idéologie : maintenir l'ordre tel qu'il est, même dans un monde devenu invivable.

Il ne s'agit plus de nier l'avènement de la catastrophe mais de s'y préparer, et donc de faire accepter son inéluctabilité. Pour cela, trois stratégies sont mobilisées : en minimiser les conséquences (par exemple en niant les effets des radiations sur les formes de vie, pourtant avérés, et de manière générale en produisant de l'ignorance à la manière dont l'industrie du tabac a tenté de minimiser les conséquences sanitaires de l'usage du tabac) ; expérimenter la survie dans des zones contaminées en maintenant les populations sur place (comme c'est le cas en Biélorussie et surtout à Fukushima), légitimant du même coup l'industrie de la décontamination, de la reconstruction, des déchets ;

impliquer les citoyens et citoyennes, afin d'obtenir sinon l'adhésion, au moins un consentement général. Il faut en effet faire du résilient l'acteur de sa survie dans un milieu dévasté. Et s'il échoue, il en sera le seul responsable.

Les nucléaristes en appellent même à l'autogestion, mais une autogestion dans un cadre strict où les autorités et les experts restent les maîtres. Une autogestion du désastre, où la volonté de s'émanciper de ce qui a causé le désastre peut être assimilé à du terrorisme. Il n'y a plus qu'à autogérer ses cancers.

Nous sommes en réalité dans l'art le plus raffiné de la cogestion, à la manière dont les syndicats ont participé à l'accumulation de capital, et ainsi à aménager leur propre exploitation. Ici, les citoyens sont appelés à mettre la main à la pâte de l'administration du désastre. Il ne s'agit plus de négocier la longueur des chaînes, mais la dose d'empoisonnement...

Dans cette idéologie où chaque crise est prétexte à rebondir, l'être humain est considéré comme un système similaire à une machine, un noyau de matière sans cesse envahi par des informations à intégrer et autour duquel gravitent les cercles circulaires de la vie biologique, du mental et de l'esprit. La religion est, au passage, réhabilitée comme un mécanisme consolidant le système immunitaire et favorable à la capacité de surmonter les chocs. On ne sait plus très bien si la religion est résilience, ou si la résilience est religion.

Chaque drame et catastrophe, source de perturbation, est finalement considéré positivement, permettant de sortir de sa zone de confort et de s'adapter, et

ainsi progresser – c'est-à-dire être productif. La résilience est en réalité une forme de management visant à conditionner l'être humain, un nouvel esprit du technocapitalisme pour mobiliser les masses. Avec cette idée : le changement, c'est bien, ça permet de rester actif. Les suicidés de France Telecom en savent quelque chose.

On ne peut pas nier que la résilience a quelque chose de séduisante. De fait, à peu de frais apparents, elle nous offre clé en mains une solution à nos déboires, vantant en même temps nos capacités à rebondir et à se sortir de n'importe quelle situation, sans avoir à remettre en jeu les orientations profondes dans lesquelles nous sommes embarqués. Ce n'est pas pour rien que c'est par la psychologie que la résilience s'est diffusée dans les populations.

Il ne s'agit pas de nier que toute personne a des ressources parfois insoupçonnées pour faire face aux épreuves, ni de proposer de se complaire dans le désespoir, à la manière du romantisme. L'anarchisme me semble plus pertinent quand il se lance « A la conquête du bonheur », comme le propose Albert Libertad<sup>135</sup> – entendu qu'il n'est ni un bonheur céleste, mais bel et bien terrestre, ni remis sans arrêt à plus tard, mais à portée de main, ni même une obligation, mais une possibilité.

Il n'y a toutefois rien de comparable avec l'idéologie de la résilience et sa contrainte au rebond. L'anarchiste entend s'épanouir pleinement en vivant intensément, y

---

<sup>135</sup> Albert Libertad, « A la conquête du bonheur », *L'anarchie*, 25 octobre 1906

compris, au besoin, par la révolte contre ce qui se mettrait face à lui. La joie de vivre occupe une place, mais n'est pas confondue avec la liberté – dont la quête peut parfois mener à une existence tragique. La vie heureuse a quelque chose à voir avec les conditions de la vie sociale, tout en étant une aptitude découlant d'une démarche personnelle, qu'il est possible de conforter par des pratiques collectives. L'anarchisme est en général un dépassement du clivage individuel/collectif. Le bonheur ne dépend pas que de soi – à époque corrompue, existence un tant soit peu tragique, dès lors qu'on tente de vivre debout – mais demande quelques efforts personnels.

La lucidité face au désastre n'est pas incompatible avec les émotions, comme la fureur, la tristesse ou la peur. En l'occurrence, c'est bien ne pas fuir face à la radioactivité qui relève de l'irrationnel, contrairement à ce que racontent les nucléaristes. La peur peut nourrir de saines réactions.

Ces émotions sont une manifestation palpable d'une condition partagée, pouvant donner lieu à une conscience collective du refus de vivre sous la menace. Surtout, elles font partie de l'être humain réel, complet, avec ses fragilités. Toute émotion n'est pas valorisable, et c'est tant mieux. C'est pareil pour la souffrance : il n'y a aucun secret caché au fond de la douleur, pas plus de mérite ou de sens occulte. Elle peut faire partie de soi et marquer notre personnalité. Il n'empêche que la souffrance fait souffrir, un point c'est tout.

C'est pourtant tout l'inverse que racontent les promoteurs de la résilience. Jean-Louis Rouhart est de ceux-là, lui dont l'obsession est l'expérience concentrationnaire dans l'Allemagne Nazie et la Russie stalinienne. Il

s'intéresse ainsi aux survivants, mobilisant la notion de résilience, entendue comme étant « la capacité à résister au traumatisme de la captivité »<sup>136</sup>. Les rescapés seraient alors ceux qui ont réussi à s'adapter aux conditions mortifères en réagissant d'une manière adéquate au traumatisme quotidien, peut-être même grâce à un « gène du surhomme » facilitant le transport de la sérotonine luttant contre les émotions dépressives. La survie dans les camps viendrait au final de l'aptitude des rescapés à ne pas se morfondre malgré l'horreur.

Mais outre cette capacité de résistance, Jean-Louis Rouhart considère la résilience comme « la capacité à se reconstruire après le trauma », c'est-à-dire à rebondir. Le paroxysme du cynisme arrive quand il reprend à son compte cette citation de Paul Raulier : « l'expérience du camp de la mort aura été un chemin initiatique qui aura donné une force de vivre extraordinaire pour le restant de la vie ». Pour lui, finalement, il est possible de la considérer comme une expérience positive.

On imagine très bien pourquoi les pouvoirs s'intéressent à la notion. C'est une arme de destruction massive pour faire accepter l'inacceptable, pour faire de l'impossible une voie vers l'amélioration. Une amélioration qui aura certes ses pertes sur le chemin : celles et ceux qui

---

<sup>136</sup> Dans un entretien pour la fondation ASBL Mémoire d'Auschwitz, « Paul Sobol et la résilience. Revivre après Auschwitz », 23 décembre 2016. On remarquera que le rescapé Paul Sobol se fait embarquer dans ces délires sans grande résistance. Il évoque toutefois des « petits faits miraculeux », le fait de penser à son être aimé, l'entraide dont il bénéficie, et le facteur chance. Nous sommes loin du Surhomme que certains résilients veulent bien voir...

n'ont pas réussi à s'adapter, y compris biologiquement. C'est oublier que la survie tient surtout d'autre chose, comme le suggère le rescapé des camps de la mort Primo Levi, qui devait en savoir quelque chose : *le hasard*... Il n'y a pas de gène du surhomme, juste un peu de chance.

Ce détour par la résilience témoigne de la même indifférence pour l'humanité partagée depuis Haeckel jusqu'aux protagonistes les plus contemporains de la résilience, en passant par les théoriciens de la cybernétique. Des éléments d'idéologie commune traversent tous ces courants d'influence, basés sur un être humain amputé de ses émotions et de sa recherche de la liberté. La vie a tendance à être réduite aux aspects biologiques dans une démarche eugéniste : s'adapter ou mourir. Pourtant, même l'aspect biologique est tronqué : la nature n'est pas vraiment considérée comme naturelle et l'être humain pas comme humain. En réalité, la machine est le modèle. Et c'est à elle que l'ensemble de la vie doit s'adapter.

Bruno Latour, superstar de la sociologie des sciences en France comme aux Etats-Unis, considère Lovelock comme l'un de ses maîtres à penser. Sans surprises, il est aussi un chantre de la résilience, entendu toutefois davantage comme une transformation qu'une adaptation. Tout en faisant l'inventaire de ce qu'il convient de conserver ou changer dans nos sociétés, il appelle à « atterrir » pour redevenir « terrestre ».

Pourtant, derrière la façade d'une réconciliation de l'humanité avec son milieu, la vision du monde diffusée est celle d'une nature dénaturée, diluée dans un ensemble de réactions en chaîne produite par diverses entités liées en

réseau. La Terre ressemble moins à un espace naturel qu'au *Web* et le numérique est considéré comme son système nerveux central. Comme d'autres avant lui, il remet en cause la séparation nature/culture, mais non pas tant pour rappeler les liens de l'être humain avec son milieu que pour considérer l'inorganique et l'organique, l'artificiel et le naturel, sur le même plan. Tout est créature de Dieu, finalement.

Pour Latour, tout se résume à un agent porteur d'informations, relié aux autres de manière fusionnelle sans être aucunement une entité indépendante, c'est-à-dire une individualité propre qui se développe par les relations. La nature, vision jugée trop surplombante, comme le système capitaliste d'ailleurs, n'existe pas. Les rapports sociaux de domination et d'exploitation ne sont pas le moindre des impensés de l'analyse de Latour. Dommage pour une pensée qui se veut émancipatrice.

La seule perspective est une fausse transformation basée sur l'optimisation du fonctionnement de cette Terre, entendue comme une immense machine vivante – ou comme une vie machinique, je ne saurais trop dire. L'artificialisation est l'avenir de l'humanité, encore et toujours. Il faut faire avec nos artefacts et leur faire confiance, développer les solutions techniques à même de perfectionner les flux de données. L'écologie catholique de Bruno Latour est finalement celle de l'écocrate Eric Piolle, financier puis maire de Grenoble, la ville où les cadres vont fabriquer des nanotechnologies à vélo. Il lui apportera d'ailleurs son soutien lors de la primaire d'Europe Ecologie les Verts de 2021.

La vision fusionnelle du monde, où l'individu n'est qu'une cellule de Gaïa, a le vent en poupe. Nous la retrouvons par exemple dans les études sur les végétaux interconnectés. Ce n'est pas mettre au jour les relations parfois étonnantes entre espèces dont il faut se méfier, au contraire, mais la comparaison douteuse entre les arbres ou les champignons et un réseau Internet végétal. La nature, conformément à la vision cybernétique, devient une machine comme les autres. Ce qu'elle n'est pas.

L'individu, quant à lui, est absorbé dans Gaïa, dilué dans la masse informationnelle du système. Il n'existe plus, seulement voué à être le rouage d'une machine mi-vivante, mi-technologique, et à s'ajuster à ses besoins. La cybernétique est une approche d'éradication de l'autonomie.

L'adaptation est l'une des pierres angulaires de la discipline écologique. Définir sa manière de vivre et de s'organiser ensemble n'est pas la question. La cybernétique ne pense pas, elle optimise et s'adapte à l'existant. Elle reproduit le monde tel qu'il est et cherche à le perfectionner. Elle est une arme du pouvoir, surtout en temps de crise. Ce n'est pas pour rien que deux mathématiciens de génie, Bertrand Russel et Alexandre Grothendieck, se sont déportés vers la critique sociale à sensibilité libertaire, lutté contre le nucléaire et même appelé, pour Grothendieck, à en finir avec la recherche scientifique autre que celle orientée vers l'enseignement.

Il n'est pas anodin qu'un autre mathématicien, spécialiste des modélisations probabilistes, rappelle quant à lui en pleine crise sanitaire de la Covid-19 que la multiplicité et la complexité de la nature la rendent définitivement en

partie inconnue. La manipulation génétique, par exemple, ne pourra jamais accéder à ce que la nature sait par expérience sur des millions d'années et risque de produire des désastres immenses, dont les effets sont déjà palpables<sup>137</sup>.

---

<sup>137</sup> Nicolas Bouleau, *Ce que Nature sait*, PUF, 2021

## *Un autre monde de merde est possible, les écologistes le construisent*

Les pionniers et pionnières de l'écologie politique ont parfois été influencés par les idées et pratiques anarchistes. C'est le cas par exemple pour le prêtre défroqué Ivan Illich, de l'anarchiste chrétien Jacques Ellul et de son ami Bernard Charbonneau, des auteurs et autrices du journal *La Gueule ouverte*, dont Pierre Fournier. Même les premiers écolos à se perdre dans les jeux électoraux continuent de porter une critique de la bureaucratie.

Rapidement, toutefois, l'écologisme s'institutionnalise et s'organise en partis politiques. Il devient une modalité du pouvoir et un mode de gestion des ressources. Les nouveaux termes de la mise au pas des populations sont désormais "résilience", "transition énergétique ou écologique", "développement durable", "capital naturel", "compensation écologique", "label", "haute qualité environnement", "gouvernance", "participation", "normes ou seuils", etc. L'anarchisme le plus lucide a depuis longtemps réglé son compte à ce réformisme qui ne se contente pas de contester, mais participe à restructurer le système pour son plus grand bien. Un capitalisme vert reste du capitalisme, et l'écologisme ressemble bien à une cogestion du désastre.

La cogestion du désastre, Europe Ecologie les Verts en a fait un principe. C'est le cas en 2009, quand ce parti vote au Parlement européen une motion sur le réchauffement climatique où il est écrit : « une économie à faible intensité de carbone confèrera à l'énergie nucléaire un rôle important

dans le bouquet énergétique à moyen terme ». Un vote parmi tant d'autres.

Faut-il rappeler que c'est Dominique Voynet, alors ministre de l'écologie et membre des Verts, qui a signé l'autorisation du laboratoire préparant le centre d'enfouissement de déchets nucléaires à Bure ? Ou encore que l'ennemi de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, ex-ministre de la Transition écologique de Macron et fan de homard, François De Rugy, est un ancien ponte du plus fameux parti écolo ? La nouvelle génération sera autant carriériste, au besoin en se lamentant sur les méchants *lobbys* comme l'a fait notre cher hélicologiste millionnaire Nicolas Hulot pour entretenir l'illusion.

La dénonciation du *lobbying* remplace la critique sociale et l'opposition aux conditions générant les nuisances. Il est vrai que les seuils sont fixés par des technocrates qui circulent entre postes de direction des industries stratégiques, bureaux ministériels et places de hauts-fonctionnaires. Ils ont donc des conflits d'intérêts évidents. Sauf que parler de *lobby*, ça évite de parler du capitalisme et du rôle de l'Etat...

Certains et certaines écolos voudraient que s'étendent le contrôle et les normes, comme ces activistes de Greenpeace qui investissent les centrales nucléaires en exigeant plus de surveillance. Comme si les flics, les caméras et les barbelés n'étaient pas une partie du problème. Les antinucléaires plus lucides continuent de crier : « société nucléaire, société policière ».

La police des comportements, justement, se développe aussi sous pavillon écolo. Quelques exemples

parmi tant d'autres : s'éclairer aux lampes basse-consommation, trier ses déchets avec engouement, acheter une voiture électrique, numériser tous ses échanges et ses activités, produire de l'énergie solaire pour EDF sur son toit, et surtout ne rien changer au monde qui court au désastre. Les écolocrates, ces écolos qui ont réussi et investi les strapontins du pouvoir, nous culpabilisent de vivre dans un monde que nous n'avons pas choisi. En même temps, ils revendiquent d'être une force de proposition pour pallier les carences de nos sociétés et améliorer leur fonctionnement.

En mettant l'accent sur la responsabilité individuelle, les écolos masquent au même moment que les ravages sont d'abord le fruit de l'industrie et des transports de marchandises, tandis que nos comportements sont pris dans un système de contraintes qui débute avec le réveil qui sonne pour aller bosser ou partir à l'école. Qui prend les transports en commun ou fréquente les routes aux heures de pointe pour le plaisir ou par choix ? Qui préfère faire une heure d'embouteillage dans les gaz d'échappement, plutôt que dix minutes de vélo ? Cette écologie de comptable est une impasse. Il n'y aurait plus qu'à calculer nos petites lâchetés ou à se retirer du monde.

Les usages ne sont pas le fruit des seules décisions personnelles, mais sont socialement cadrés. La vie quotidienne est plus rigide qu'elle n'apparaît au premier regard, d'autant que les règles s'imposent parfois par la menace ou la force. Si l'incorporation d'une foule d'habitudes qui modifient nos faits et gestes ne cesse de se déployer, jouant à fond sur la culpabilité, l'Etat a toujours besoin de surveiller et de réprimer. Un signe du

renforcement de la mise en conformité de nos petites vies administrées : « la non-possession d'un téléphone portable ou son utilisation "anormale" (pas toutes les vingt secondes) sont officiellement considérées comme des indicateurs de menace potentielle » dans la fameuse lutte contre le terrorisme par la police anglaise<sup>138</sup>. La dépendance aux téléphones de poche, « intelligents » mais abrutissants, est ainsi prescrite par la maréchaussée.

Plus habilement que la police, les écolocrates ont été à la pointe de la restructuration de l'économie et de la transformation des usages. A Lille par exemple, ils ont été en bonne place dans la promotion de la multiplication des gadgets technologiques fliquant nos faits et gestes. Ils y sont à la pointe de la valorisation d'une métropole vitrine, en train de muter en *smart city*, où chaque bout de pelouse n'est plus considéré en toute poésie que comme une ressource pour la biodiversité et chaque arbre comme un collecteur de carbone.

Ce sont les élus d'Europe Ecologie les Verts qui ont souvent poussé avec le plus d'acharnement au développement de la dématérialisation et des nouvelles technologies, au déploiement du marché du recyclage et des déchets. De nouvelles opportunités de profit sont ainsi apparues pour les mêmes industriels, avec les mêmes logiques de croissance et d'exploitation. En outre, l'écologie est ainsi apparue comme un immense vecteur de marchandisation. La moindre parcelle d'activité est amenée

---

<sup>138</sup> *Voyage vers l'abîme*, Hourriyah, cahiers anarchistes internationales n°4, 2018, p.59

à se rentabiliser. Jeter ses déchets dans la bonne poubelle génère une nouvelle économie juteuse, largement captée par quelques géants comme Veolia.

Toute la vie se trouve ainsi mise au service de l'économie, placée sous assistance numérique, entièrement administrée par des normes qui dictent les comportements. Les seuils de pollution et l'empreinte carbone envahissent le quotidien. Tout se vit sous le règne de la mesure et du calcul, entre un algorithme qui optimise les flux de circulation routiers et un prélèvement de la qualité de l'eau avant consommation. C'est donc un appareil technique qui permet de détecter les nuisances émises par l'appareillage technique. La boucle est bouclée, celle d'une existence réglée et univoque. Un capitalisme durable en somme, l'air irrespirable et les radiations en prime.

La bonne conscience écologiste se conjugue très bien avec l'argent, l'exploitation, les nouvelles technologies, la hiérarchie et l'Etat. Au passage, les aéroports, les TGV et les voitures électriques sont valorisées, oubliant qu'au bout des fils électriques qui les « nourrissent », on trouve d'abord des centrales nucléaires. Champions et championnes de la promotion de l'innovation technologique, nos écolocrates oublient en plus non seulement comment le numérique vient planifier et contrôler nos vies, mais aussi avec quels composants chimiques et autres minerais rares pillés dans d'autres pays sont fabriqués ces objets.

A Grenoble, les écolocrates au pouvoir avec la soi-disant gauche radicale se font très bien au fer de lance de l'industrie qu'est Minatec, où sont fabriquées des nanotechnologies et menées des recherches stratégiques tant

pour l'industrie nucléaire que pour l'armée. Oui, mais on va au labo en vélo, mon cher ! Celles et ceux qui se ramassent les bombes sur le coin de la gueule s'en satisferont.

Comme en Grèce avec Syriza ou en Espagne avec Podemos, la gauche radicale reste la gauche, dont le rôle historique a toujours été d'éviter les explosions sociales et d'empêcher les volontés de rupture avec l'ordre existant. A l'idée de changer le monde, s'est substituée l'idée de sauver *un monde* : celui de la consommation, des écrans plats, des boulots absurdes, des confort factices, des besoins créés, des objets inutiles, etc.

Au passage, l'écologisme de Parti apparaît toujours plus clairement pour ce qu'il est : une idéologie de classe capable de rénover un ordre social au profit de quelques-uns et unes. Ce n'est pas pour rien que les meilleurs scores électoraux d'Europe-Ecologie les Verts se font dans la ville des cadres et des ingénieurs de Grenoble ou dans la ville bourgeoise de Paris.

Dans cette dernière ville, les écolocrates participent à préparer une nouvelle conception de la vie urbaine. Elle sera de plus en plus locale, avec cette idée d'en faire la « ville du quart d'heure », c'est-à-dire où tout ce qui est nécessaire se trouve à portée de quelques coups de pédale. On pourrait trouver ça sympa. Sauf que ce projet vient surtout renforcer l'exclusivité de la ville pour les plus riches, au détriment des autres. Alors qu'une petite fraction des populations est en train de s'aménager une douce vie urbaine, dont les modalités persistent à exiger une immense quantité de travail et d'exploitation externalisée et dissimulée, une grande partie des gens galèrent à accéder à n'importe quel service

de base. En évitant avec soin le terrain de la critique sociale, l'écologisme est devenu un outil de renforcement de la domination et de l'exploitation.

## *La collapsologie, idiot utile du maintien de l'ordre existant*

Depuis plusieurs années, une nouvelle science – qui ne fait que reprendre différemment de vieilles idées – se propose de nous guider : la collapsologie, ou la science de l'effondrement. Elle influence largement des mouvements comme *Extinction Rébellion* et ne cesse de lancer des appels du pied pour que les mouvements antiautoritaires se mettent à son service.

Dès 2004, la star Jared Diamond, géographe de son état, publie *Collapse*, où il étudie l'effondrement de différentes civilisations : les Pascuans, les Mayas, les Vikings du Groënland, etc. Il fait alors partie de ces théoriciens souhaitant expliquer les faits sociaux essentiellement par la biologie et la démographie – même s'il inclut des dimensions sociales et historiques dans son analyse. Surtout, il a la fâcheuse tendance à extrapoler, tordant les données pour les faire entrer dans sa théorie.

Malgré quelques bonnes intuitions, l'ouvrage ne tient pas vraiment la route. Par exemple, la civilisation de l'Ile de Pâques ne s'est pas du tout effondrée à cause de la déforestation par les premiers habitants et habitantes, utilisant énormément de bois pour déplacer et lever les fameuses statues monumentales. Les Pascuans se portaient bien, transformant leur société au gré de leur histoire, jusqu'à l'arrivée des Européens. Ce sont bien les maladies et les raids des esclavagistes qui ont pratiquement fait disparaître les populations autochtones.

Par ailleurs, sa conclusion dithyrambique sur les *polders* hollandais témoigne d'une fascination pour les

solutions techniques à venir dans le but de répondre aux désastres provoqués par d'autres solutions techniques. En l'occurrence, les *polders* empêchent peut-être les eaux de monter à coups d'extraction de sable et de déversement de béton, mais accélèrent la montée des eaux sur les territoires non pourvus de digues. Comme dans une baignoire, si vous endiguez un côté, l'autre côté verra d'autant plus les flots grimper. Tant pis pour les Bangladais, Sénégalais et autres I-Kiribati, tant que les Hollandais ont les pieds au sec. La collapsologie n'a pas le meilleur point de départ avec un pionnier pareil.

En 2015, Pablo Servigne et Raphaël Stevens publient *Comment tout peut s'effondrer ?* pour le grand-public. Depuis, avec l'ancien ministre Yves Cochet et le conseiller en informatique financière Arnaud Dorthe, ils ne cessent de porter la bonne parole d'un effondrement acceptable, participant en même temps, il est vrai, à la conscience des désastres qui nous menacent. C'est le cas à travers un ouvrage collectif comme *Aux origines de la catastrophe* (2021), dans lequel certaines contributions peuvent mériter un coup d'œil.

La pandémie du coronavirus a accéléré l'influence de la collapsologie, agissant comme une prophétie réalisée : « on vous l'avait bien dit, l'effondrement est pour bientôt », même si la réalité a la peau dure et que tout montre que le jour d'après ressemble à s'y méprendre au jour d'avant. Le règne de l'argent et de la hiérarchie se porte bien. La prise de conscience n'est pas pour maintenant.

Ces fans de l'effondrement ont la fâcheuse tendance à naturaliser les rapports sociaux : nos manières d'agir, de

penser et de nous lier les uns et les unes aux autres ne seraient pas en partie liées à un système social et historique particulier, mais à une soi-disant nature humaine. D'ailleurs, pour ces collapsologues, le désastre en cours n'est pas tant lié aux structures du pouvoir, mais à un défaut dans la psychologie humaine : l'incapacité à prendre les bonnes décisions face à un évènement extraordinaire. Une manière comme une autre de dédouaner une civilisation singulière, le capitalisme, et les responsabilités des défenseurs et défenseuses de l'ordre existant et de leurs complices.

Les collapsologues entretiennent ainsi le mythe de la responsabilité partagée entre tous et toutes, puisque chaque humain impacterait négativement l'équilibre écologique. L'industriel ne serait pas plus responsable de ton cancer que l'ouvrier exploité ; le nucléocrate pas plus fautif de la saturation de radioactivité dans les sols et l'air que le ou la résidente à côté ; le technocrate autorisant les OGM pas plus coupable que n'importe qui qui fréquente un supermarché ; et surtout, le soutien acharné de l'ordre pas plus attaquant que celui ou celle qui s'y oppose.

Avec des mots d'ordre comme « nous avons besoin de tout le monde » et « nous sommes tous sur le même bateau », la collapsologie relève plutôt d'une entreprise de désarmement des luttes et révoltes, qui ont pourtant le mérite de désigner les structures et les défenseurs et défenseuses de l'ordre existant. C'est de cibles dont nous avons besoin ! Certainement pas de confusion interclassiste.

Les idéologues de l'effondrement ont la fâcheuse tendance à reproduire des évidences de classe. Ils sont eux-mêmes largement issus d'une certaine position sociale et

s'adressent d'abord aux classes moyennes occidentales. Ce n'est finalement pas pour rien que la collapsologie propose une sorte d'écologie du rationnement, où les uns et les unes se serrent la ceinture, marchant « innocemment, main dans la main, avec la clique qui demandera toujours aux plus humbles de "faire des efforts" »<sup>139</sup>.

Les collapsologues brouillent ce qui saute aux yeux, prenant les effets pour des causes, et participant à un processus d'identification à l'origine de son malheur : *je suis* le désastre, à moi de me ressaisir. Les collapsologues contribuent au refoulement des causes réelles du désastre, enfonçant le clou de l'aliénation : il ne s'agit plus d'agir avec fureur en s'opposant à la racine du mal, mais, dans une démarche psychologisante, d'appriivoiser l'effondrement. La collapsologie est à la critique sociale ce que le *coaching* est à la psychothérapie.

Pour les collapsologues, il ne s'agit pas de s'affronter aux forces qui entretiennent les désastres et en profitent. Il s'agit d'apprendre à vivre avec l'effondrement, comme il s'agissait auparavant de s'en remettre au progrès. L'idéologie de l'effondrement apparaît comme une sorte d'inversion de l'idéologie du progrès. Il faudra peut-être, demain, poursuivre la course folle de la chute comme hier celle du développement.

Il faudrait s'adapter, « arrêter de se battre », comme l'écrivent nos effondrementalistes vedettes dans un bouquin de 2018, *Une autre fin du monde est possible*. Pas de révolte

---

<sup>139</sup> Renaud Garcia, *La collapsologie, ou l'écologie mutilée*, L'échappée, 2020, p.62

et de lutte, même pas de résistance, ils n'ont que le mot de « résilience » à la bouche. Il s'agit de faire avec et de rebondir. On dirait des managers !

Il faudrait se faire exploiter, trier ses déchets et faire l'expérience du ravage de la planète tout en restant sage. Ben voyons ! Il faut dire que les collapsologues misent sur un effondrement civilisationnel relativement rapide qui laisserait le champ libre à l'humanité sur une planète pas trop abîmée. Voilà un pari pour le moins hasardeux.

Les collapsologues recherchent en fait des troupes, des bons soldats d'un effondrement durable et joyeux. Un effondrement certes joyeux, mais pourtant considéré comme « un effort de guerre ». Nos prophètes reprennent en effet à leur compte les mobilisations de la Seconde Guerre Mondiale, le projet Manhattan qui a fabriqué la bombe atomique, les débarquements militaires qui ont rasé des villes et des villages. Qu'importe, « grâce à un formidable effort de guerre, les Etats-Unis sont parvenus à renoncer un moment à la culture de consommation et du gaspillage », affirment-ils. Décidément, les écolos, collapsologues compris, ne sont pas regardants sur les moyens. Tant pis si cela passe par un gaspillage de vies humaines...

On comprend mieux pourquoi Yves Cochet peut annoncer froidement, et sans chercher à l'éviter, que la Seine-Saint-Denis sera la première région à s'effondrer et que ce ne sera pas beau à voir. Pour ma part, je fais le pari que nombre d'individus de cette région sauront où aller s'approvisionner, par exemple au domicile champêtre de notre honorable ex-ministre.

La collapsologie prépare la fin du monde en toute docilité. Il n'y a rien à faire, tout est déjà joué. C'est ce qui fait des collapsologues les idiots utiles du maintien de l'ordre existant, dont les défenseurs et défenseuses n'ont aucune intention de changer de direction, au besoin en réalisant quelques petits ajustements et au prix de très nombreuses vies mutilées. Au besoin en maintenant les structures de pouvoir dans un monde invivable. Les nucléocrates réfléchissent depuis des décennies à « la vie sous contrainte radiologique » et la font expérimenter sur les populations de Tchernobyl et de Fukushima. Décidément, l'effondrement joyeux risque de rester un peu en travers de la gorge.

On sent surtout, finalement, un désir mal caché d'un grand désastre final, peut-être pour vivre enfin quelque chose de fort dans de petites vies sages. Nos collapsologues n'ont même pas caché leur enthousiasme lors de la pandémie du coronavirus. Ils ont développé ce cynisme propre aux gens de bonne société, cette indifférence à autrui particulièrement présente chez les politiques, technoscientifiques ou entrepreneurs. Persuadés d'être au-dessus des autres, tout ce qui peut leur permettre d'avoir raison est une réjouissance. Tant pis que ce soit au détriment de la vie des autres.

Les collapsologues ont beau mettre en avant l'entraide – oubliant qu'un anarchiste comme Kropotkine associait l'entraide à la révolte – ils revendiquent en même temps reprendre les idées de fachos comme Piero San Giorgio et ses Bases Autonomes Durables. Ce dernier fraie avec Alain Soral et l'Action française, propage le suprémacisme blanc et la misogynie. Nos

effondrementalistes le justifient car, pour eux, les dynamiques autoritaires sont un moment presque inévitable de l'effondrement. De là à dire qu'il faudra faire avec, il n'y a qu'un pas...

La collapsologie peut avoir tendance à aviver le désir d'autorité, nous intimant l'ordre de changer non pas par goût de la joie de vivre, mais par la culpabilité et sous la contrainte. La liberté est étouffée au nom de l'urgence, alors que cette urgence devrait nous inciter à prendre le temps de réfléchir pour agir avec conséquence. Comme dit le proverbe, « ralentis, tu es pressé » !

*Extinction rébellion (XR)* apparaît comme une sorte de branche action de la collapsologie. De la même manière que la collapsologie participe à la prise de conscience des désastres en cours, ce groupe est une porte d'entrée vers l'agir pour nombre d'âmes révoltées. Sauf que cet agir est amputé, docile aux petites manies citoyennes de l'époque.

XR, pour les intimes, est une organisation internationale plus ou moins décentralisée qui a le vent en poupe. Elle est lancée en 2018 en Grande-Bretagne, avant d'essaimer partout dans le monde, d'Afrique du Sud aux Etats-Unis. Rien qu'en France, il existe 111 groupes locaux en 2021, réunis autour des dix principes de base de l'organisation. L'un de ces principes est la non-violence, élément central de l'idéologie de la désobéissance.

Il existe depuis longtemps tout un tas d'actions directes « non-violentes » utilisées par les révoltés. C'est le cas par exemple de la grève, du boycott, de l'occupation jusqu'à expulsion, du fait de grimper sur un toit ou un arbre pour ralentir une évacuation, ou encore d'utiliser la dérision.

Mais il suffit que le piquet de grève soit attaqué par des milices patronales ou des flics pour que la nécessité de le défendre se pose. N'importe quelle action peut débiter sans violence et se retrouver face à la brutalité de la répression. Ce n'est jamais nous qui choisissons, seuls, les modalités d'une action.

Le problème avec la non-violence, ce n'est pas sa pratique, mais quand elle devient idéologie. C'est une forme d'activisme dont j'ai pu apercevoir à maintes reprises non seulement l'insuffisance et la naïveté, mais surtout l'amputation de la révolte qu'elle suscite. Elle peut même mettre en danger des révoltés plus déterminés, en se faisant auxiliaire de police.

En novembre 2010, des militants et militantes du GANVA s'enchaînaient sur les rails pour ralentir un convoi de déchets nucléaires passant par la gare de Caen. Les flics vont les désincarcérer à la meuleuse, non sans occasionner brûlures et même coupures des tendons pour l'un d'entre eux. Par la suite, la Justice frappe durement : 1 mois avec sursis, 1000<sup>e</sup> d'amende, 1000<sup>e</sup> de frais de Justice pour AREVA et la SNCF, et surtout 20.500<sup>e</sup> de dommages et intérêts à la SNCF à se partager. Le fric, les blessures et les menaces de prison pour dissuader de passer à l'action. De cette expérience, quelques camarades en sortiront avec un goût amer dans la bouche, ayant l'impression de s'être livrés aux flics et aux juges, d'être pris dans le tourbillon médiatique et judiciaire.

Cette désobéissance a surtout mis en avant l'arrière-fond de cette idéologie. En se livrant aux mains de la Justice et en lui demandant de trancher, c'est du même coup la

considérer comme instance légitime de décision. C'est faire fonctionner la vieille illusion de la séparation des pouvoirs et de la neutralité de l'Etat, tandis que la magistrature ne fait que soutenir l'ordre existant, les juges distribuant les peines de prison à la volée.

D'autres modalités pour agir sont possibles. Tronçonner des arbres la nuit pour les mettre en travers de la voie de chemin de fer, c'est aussi prendre des risques, mais c'est surtout se laisser de bonnes chances d'échapper à la Justice. Envahir les voies à une centaine, comme cela a été le cas le même jour que ce blocage désobéissant, c'est aussi s'exposer à la répression, mais en conservant la possibilité de riposter et de s'en défaire.

Les catégories de « violence » et « non-violence » sont en fait des outils du pouvoir. Elles permettent de trier le bon grain de l'ivraie, par exemple entre « casseurs » et bons manifestants, de créer des ruptures entre les gens en lutte, de diviser pour mieux régner. Au profit de qui ?

Les modalités d'action dans une lutte n'ont jamais à se définir par ce genre de catégories simplistes. D'ailleurs, elles sont très relatives. L'opposition aux OGM est généralement considérée comme un mouvement non-violent. Il a pourtant été porté par des sabotages et des fauchages – pas seulement à visages découverts, mais aussi clandestinement ; pas seulement de manière symbolique, mais aussi en visant la plus grande destruction possible. Pourtant, il suffit qu'une vitrine explose lors d'une manif pour présenter un mouvement comme violent. La catégorie est toute relative : ce qui est violent d'un côté ne l'est pas de l'autre.

De la même manière, les « printemps arabes » ont souvent été considérés comme des mouvements non-violents, en particulier en Tunisie en 2011. Les combats de rue à coups de pierre et de cocktails molotov, les incendies de bâtiments officiels et de commissariats, les ouvertures des prisons, sont ainsi effacés de l'histoire. Les observateurs confondent en réalité non-violent et non-armé – pour autant qu'on considère exclusivement les armes spécifiques pour la guerre, et non l'équipement improvisé.

L'usage d'armes de guerre n'a pas été un passage obligé dans un pays où le pouvoir était usé et s'appuyait finalement sur un socle social très minoritaire. La situation en Syrie a été tout l'inverse : non seulement le pouvoir en place bénéficiait d'une base sociale suffisamment large et organisée, mais était en plus tout à fait prêt à massacrer sa population. Les *happenings* non-violents montrent vite leurs limites face aux disparitions des opposants et aux mitraillettes. La situation réelle est pour beaucoup dans le degré de violence mobilisé.

Il y a en réalité différentes possibilités d'actions dans des situations données. Il y a à la fois besoin de textes, de débats ou de fêtes comme de destructions par le sabotage ou d'affrontements avec les flics, voire d'aller plus loin encore. A ceci près que tout ne se vaut pas : réduire en flammes un palais de Justice, avec ses scellés, aura toujours plus de poids qu'un rassemblement pacifique devant...

L'efficacité n'est pas un critère suffisant pour évaluer le bien-fondé d'une action – tous les moyens ne sont pas bons et sont à évaluer par rapport aux finalités. Reste que les différents types d'action naissent de la nécessité de

construire un rapport de force en situation. Or, un rapport de force ne se négocie pas, ni ne se fonde sur des catégories du pouvoir.

D'ailleurs, pourquoi est-il question quasi-systématiquement de « violence » au sujet de destruction matérielle par le sabotage ? Qui a déjà entendu une machine se plaindre ? Qu'est-ce que le bris d'une vitrine par rapport aux violences contenues dans l'exploitation à l'origine des marchandises qu'elle abrite ?

La non-violence est donc passée d'un choix tactique en situation à une *idéologie autonome*, qui exclut, de fait, toutes les autres formes d'expression de la lutte. Pour en arriver à cette position, les adeptes de l'idéologie de la non-violence reprennent à leur propre compte l'histoire des vainqueurs. Il n'y a pas que la domination qui falsifie l'histoire, mais aussi leurs alliés objectifs.

L'historiographie non-violente parle alors de Martin Luther King et du Mouvement des Droits civiques, occultant que le pasteur King, se sachant menacé, avait des armes à feu chez lui pour se défendre ; oubliant que le mouvement des Droits civiques s'appuie sur des émeutes et des sabotages, et même sur des groupes armés comme l'étaient les Black Panthers ou les George Jackson Brigade.

Elle narre la force de caractère de Nelson Mandela, taisant le fait qu'il posait des bombes et était membre d'Umkhonto we Sizwe, branche armée du parti de l'ANC. Lui-même avouait en outre que la fin de l'apartheid a d'abord été conquise grâce aux soulèvements des *townships*, qui n'avaient absolument rien de « non-violents ».

Les fins connaisseurs et connaisseuses se réfèrent aussi à Henry David Thoreau, l'auteur de la *Désobéissance civile*, où il justifie le fait de désobéir à la loi dans certains cas, tout en dissimulant le fait qu'il était aussi un soutien indéfectible de John Brown, qui a mené une insurrection armée contre l'esclavage.

Enfin, l'historiographie non-violente encense évidemment le religieux Gandhi, qui lui-même disait préférer des gens qui luttent de manière violente aux personnes inactives, et avouait des limites à la non-violence. Nos idéologues de la non-violence sont davantage non-violents que leurs modèles...

D'ailleurs, de quelle violence parle-t-on ? Rarement de la violence quotidienne de l'Etat, du capitalisme, de la société industrielle, du patriarcat, plus souvent de « violences » des révoltés. Pourtant, cette « violence » est toute relative et raisonnée ; elle choisit ses cibles, et reste le plus souvent bien en-deçà de ce qui a pu se pratiquer à d'autres époques.

De fait, cette idéologie de la non-violence occulte que la violence est déjà là, partout, diffuse dans un tas de rapports sociaux au quotidien. Qui peut sincèrement croire qu'après avoir été brimé et contrôlé quotidiennement par des flics, une personne va s'agenouiller face à eux bras en l'air quand elle a au contraire l'occasion de renverser la situation ?

Alors que la violence institutionnelle, celle des juges, des flics, des mâtons, des patrons, des élus, est largement acceptée, la réappropriation collective de la violence dirigée vers l'émancipation est toujours plus

difficile – et pourtant toujours plus nécessaire. La question est de savoir si l'on prend au sérieux la longue liste des désastres en cours et leurs effets. Si vraiment il est question à plus ou moins court terme de la survie de l'humanité, pourquoi ne pas laisser place à la fureur ?

Cette évidence crée des remous dans le camp de la non-violence. Des débats existent par exemple au sein de XR sur la confrontation physique. Le sabotage semble quant à lui faire de plus en plus d'adeptes. Mais même en l'assumant, l'action reste *désobéissante*. Il ne s'agit pas tant d'agir que de s'agiter, sans chercher le sens et la cohérence, mais seulement une efficacité jaugée au nombre d'images médiatiques produites.

Dès lors, les contradictions ne sont plus mises sur la table pour s'y confronter : il est possible d'applaudir aux destructions émeutières tout en signant des pétitions en ligne, de prôner le « refus de parvenir » tout en saisissant chaque micro ou caméra, etc. La *révolte*, quant à elle, est animée par d'autres perspectives, par une éthique, par une manière de chercher à se tenir debout en restant en accord avec soi-même.

En outre, la désobéissance a tendance à amputer la question sociale. XR évoque le néolibéralisme et le pouvoir financier, les élites qui profitent, mais dans une vision étriquée, rappelant le cliché de la séparation entre les 99% et les 1%. Or, le système ne repose pas sur une hiérarchie de seulement 1% – ou même 10%. Et même chez les dépossédés, il n'y a pas que des complices... La vision de l'ordre existant est caricaturale, et tout simplement fautive : l'organisation est prête à accueillir à peu près tout le monde,

cherchant à faire nombre par tous les moyens. Nous retrouvons la même confusion interclassiste diffusée par les collapsologues, et le refus de poser l'ensemble des contradictions, quitte à se fâcher avec certains et certaines.

Les tractations de la composition, celle où l'on joue des rôles en vue de créer un front le plus large possible, n'a pas grand-chose à voir avec la joie de la révolte. Ce mantra du « tous ensemble » n'évacue pas pour autant, époque oblige, les positions alambiquées de la déconstruction, où les premiers concernés sont censés avoir raison même s'ils ont tort. Mal digérée, cette grille d'analyse est propice à l'effacement de l'histoire sociale et séditeuse, notamment de l'écologie sociale et des courants anti-industriels. Cela pourra donner quelques scènes étranges, où le vieux révolutionnaire qui a lutté toute sa vie se retrouve assimilé aux partisans de l'ordre qu'il a combattu par des jeunes militants persuadés de ne pas être, en partie, les héritiers et héritières de combats entamés il y a déjà bien longtemps. Il y aurait pourtant beaucoup à gagner – et cet ouvrage en est une modeste contribution – à se réapproprier cette histoire. Comme disait Landauer, il y a des morts qui sont plus vivants que les vivants, et des vivants plus morts que les morts...

La stratégie de l'idéologie de la désobéissance est en réalité tendue vers un seul objectif : faire pression sur les dirigeants et dirigeantes pour mieux les éclairer. C'est pourquoi les adeptes de cette idéologie parlent avec les flics, les médias, les élus, les hauts-fonctionnaires. Ils et elles préfèrent dialoguer avec le pouvoir plutôt que renverser la table, et ne remettent finalement pas en question le fait qu'il

y ait une séparation entre dirigeants et dirigés. A peine demandent-ils des assemblées citoyennes, c'est-à-dire plus de participation dans un régime foncièrement hiérarchique.

De fait, malgré des discours alarmistes sur les enjeux et une volonté affichée de changer le système, XR reste pétri de citoyennisme. Le discours de l'urgence est enrobé des atours de l'ordre existant, à des fins stratégiques de ne pas perdre le plus grand nombre. Il faut ainsi éviter de mettre en accusation la propriété privée, l'extorsion de la survaleur ou la réification de l'être humain. Le mouvement préférera des choses plus consensuelles.

Le groupe revendique – c'est-à-dire en appelle aux dirigeants et dirigeantes – et les revendications sont traduites dans un langage réformiste : « réduire immédiatement les émissions de gaz à effet de serre pour atteindre la neutralité carbone en 2025, grâce à une réduction de la consommation et une descente énergétique planifiée ». Evidemment, personne ne croit que cette revendication n'ait une quelconque chance d'aboutir... Sous des airs faussement radicaux, les fondateurs de XR sont responsables, c'est-à-dire politiquement corrects.

D'ailleurs, en utilisant les mots du pouvoir, comme ceux de résilience ou de planification, l'entreprise a tout d'une réhabilitation du recours à l'Etat. Celle-ci est très claire chez les leaders de la collapsologie, diffusant 35 propositions pour un « retour sur Terre ». Ils assument avoir choisi de proposer des mesures très centrées sur l'Etat : relocalisation de l'économie et protectionnisme ; plafonner les consommations d'énergie et de matière ; nationalisation du secteur bancaire ; développer une fiscalité écologique et

sociale ; introduire du tirage au sort pour les sièges des chambres législatives ; contrôler les flux de capitaux ; etc. Bref, un *Green New Deal*.

Le programme a tout d'une sorte de social-démocratie repeinte en verte. Collapsologues et activistes écolo partagent la même doctrine étatiste. Pourtant, l'Etat n'est pas la solution : c'est une partie, qui plus est importante, du problème, comme l'anarchisme l'a si bien compris.

Extinction Rébellion, ironiquement détournée en extinction de la rébellion par quelques compas, fait partie de cette longue liste de nouvelles organisations écolos, souvent éphémères. Il est probable que sa durée de vie soit assez courte. En revanche, l'idéologie qu'elle porte, au même titre que la collapsologie et l'ensemble de l'écologie de l'effondrement, risque d'amputer les luttes sociales pour longtemps. L'enfer est parfois pavé de bonnes intentions.

Cette écologie de l'effondrement équivaut à peu près à ce qu'a été le marxisme autoritaire pendant le 20<sup>ème</sup> siècle. Là où le marxisme considérait l'inéluctabilité de l'effondrement du capitalisme par ses contradictions internes, la collapsologie fait de la catastrophe environnementale une sorte de processus naturel. Il faudrait toutefois se rassurer : après bien des souffrances, à terme, les jours heureux arriveront. Pourtant, rien ne garantit que la suite soit réjouissante ou qu'il reste quoi que ce soit à sauver après un tel effondrement. De la même manière que les marxistes autoritaires ont conduit à une interminable phase de transition, agrémentée de goulags, de camps de travail et

de police secrète, tout porte plutôt à croire à l'heure actuelle que l'effondrement sera accompagné d'un serrage de vis.

Comme le « socialisme réel » en son temps, l'écologie de l'effondrement ne peut que mener à un essor de la bureaucratie. Faut-il multiplier les instances intergouvernementales et les sommets internationaux ? Financer d'immenses programmes de recherche pour démontrer les nuisances à des technocrates que ces mêmes programmes renforcent ? Développer un capitalisme national à coups de fiscalité verte, de nationalisation et de protectionnisme ? On ne résout pas les problèmes d'exploitation et de domination en alimentant les structures qui en sont à l'origine.

Cette naturalisation du désastre nourrit plutôt un sentiment d'impuissance qui pousse à l'inaction. Quand l'effondrement devient une préoccupation banale, les gens s'intéressent à des stratégies de survie pour prolonger leur propre existence. La vie, quant à elle, est renvoyée dans le meilleur des cas à un futur très incertain. C'était déjà le cas avec le marxisme autoritaire, dont la douceur du communisme était sans arrêt renvoyée aux calendes grecques.

Pis, de la même manière que les fanatiques du marxisme applaudissaient des deux mains à la colonisation ou à l'industrialisation de sociétés autrefois agraires, censées précipiter les conditions d'advenue de la révolution mondiale, les doctrinaires de la catastrophe se réjouissent des pandémies et de l'accélération du réchauffement climatique : ça leur donne raison. La foi mène toujours au cynisme.

## *Les impasses de l'alternativisme*

Je suis en désaccord avec un certain nombre de courants révolutionnaires, notamment les anarchistes nihilistes, qui prônent uniquement la destruction, considérant qu'il n'y a rien à sauver du monde tel qu'il est. Ce serait considéré qu'il n'y a plus du tout de relations désintéressées, de coopération et d'entraide aujourd'hui, ce qui me semble inexact. Comme si l'acte de rébellion, l'évènement subversif, la soirée festive ou tout un tas de rapports quotidiens ne seraient pas quelque chose de désirable à l'avenir. Pour partie, marginale mais tout de même existante, le monde libertaire de demain est déjà présent par petits bouts dans des gestes et des idées aujourd'hui. Nous ne partons pas de rien.

Il est vrai que défendre ce qui existe malgré tout aujourd'hui, même de manière critique, c'est prendre le risque d'être taxé de réformiste. La CNT espagnole de 1919, par exemple, critiquait les caisses de solidarité, considérant qu'elles allaient endormir le désir de lutter et favoriser l'acceptation de compromis. Elle omettait alors qu'elle s'appuyait largement sur ces caisses pour développer des communautés de lutte très actives et mener des grèves et des actions efficaces.

Si les révoltes émergent le plus souvent de manière impromptue et imprévue, comme cela a encore été le cas avec la lutte dite des gilets jaunes en 2018 et 2019 en France, elles ne partent jamais de rien. Plus il y aura des réseaux d'entraide, des forces matérielles et des complicités déjà nouées, plus les luttes pourront aller loin. Même les petits gestes de résistance peuvent participer à développer des

affinités subversives, des savoir-faire pratiques séditieux et d'affermir des prises de conscience. C'est ce que des anarchistes de la Belle époque appelaient la « gymnastique révolutionnaire ».

Les anarchistes ont toujours fait confiance à la spontanéité des révoltés pour s'opposer à la domination. Ils et elles ne sont pas naïfs pour autant et savent que le terrain social se fertilise. La moindre petite résistance peut y contribuer, à condition de favoriser les désirs et pratiques d'autonomie et de sédition. La révolte a aussi besoin d'idées claires pour savoir vers quoi s'orienter. Et puis, détruire les institutions politiques passe par ne pas laisser l'organisation de la société vacante, et donc se munir d'espaces pour faire vivre et propager la liberté dans l'égalité. Il faut bien par exemple une base matérielle sur laquelle s'appuyer pour construire l'auto-organisation des approvisionnements nécessaires au-delà des 3 ou 4 jours de stock d'une grande ville.

C'est pourquoi ouvrir des bibliothèques, organiser des causeries, partager des cantines populaires, mutualiser des outils, diffuser des pédagogies libertaires, tenir des lieux d'activités, échanger des savoir-faire, produire par soi-même des choses utiles, monter des caisses de solidarité, créer des associations libres à la ville comme à la campagne ont toujours été parmi beaucoup d'autres choses des pratiques menées par les anarchistes. Encore faut-il ajouter que ces activités ne peuvent s'élaborer que contre vents et marées, en assumant la conflictualité nécessaire par rapport à l'ordre existant. Dans le cas contraire, elles ne sont que de petits aménagements prêts à tout instant à servir de caution au

pouvoir, quand elles ne sont pas carrément au service du maintien de l'ordre et de la pacification sociale.

Il n'y a de toute façon pas grand-chose à sauver du monde tel qu'il est aujourd'hui, notamment sur le plan matériel : les édifices institutionnels, les complexes industriels, les infrastructures les plus élaborées, le déchaînement technologique, la réalité brutale du travail, l'emprise capitaliste et étatique qui se matérialise partout, de la banque aux panneaux publicitaires, en passant par les caméras de vidéosurveillance et les lignes Très-Haute-Tension, etc. Les anarchistes conséquents et conséquentes mettent justement l'accent sur l'attaque. Après tout, *nous ne pouvons rien construire si nous n'avons pas fait de la place.*

Par ailleurs, l'aspect destructif, et en tous cas offensif, préserve des illusions alternatives en vogue aujourd'hui, particulièrement dans la fameuse défense de l'environnement. Il n'y a rien à construire à part la révolution sociale, ici et maintenant, partout et toujours. Des activités moins explicitement conflictuelles peuvent y contribuer, si tant est qu'elles ne se perdent pas en route et ne viennent pas s'échouer sur des illusions de retour à la campagne, d'expérience autogestionnaire ou de communauté intentionnelle comme nouvelle théorie de la rupture avec l'ordre existant.

Partir à la campagne peut avoir du sens, et pas seulement écolo – c'est d'ailleurs un projet dans lequel je me retrouve à bien des égards. Cette initiative peut permettre de renouer avec des manières de vivre plus collectives, prenant davantage le temps de définir ce qui importe réellement. En outre, elle permet de poser la question de l'autonomie de

manière concrète, notamment celle de la subsistance alimentaire à travers des cultures vivrières. Après tout, une révolution qui ne résout pas rapidement le problème de la faim est vouée à l'échec.

Avec un tiers des agriculteurs qui vont partir en retraite dans les prochaines années, n'avons-nous pas là une formidable occasion de se lancer dans un vaste mouvement d'expropriation et de redistribution des terres cultivables ? Le choix est simple : soit cela continue dans le sens du système actuel, et les terres laissées vacantes vont être redistribuées par l'organisme étatique qu'est la SAFER à de gros agriculteurs qui ne peuvent fonctionner qu'à coups de pesticides, d'engrais et d'OGM ; soit un vaste mouvement de reprise de la terre par des collectifs et des individus commence à occuper les terres, constituer de petites fermes et expérimenter de nouvelles manières de faire et d'échanger.

Une des perspectives révolutionnaires concrètes à court terme pourrait ainsi être la socialisation des terres cultivables : que la terre n'appartienne ni à des grands exploitants, ni aux banques et aux groupes industriels ; que la terre ne soit plus distribuée par des règles mises en place par l'Etat au profit des intérêts capitalistes de quelques gros. Les terres seraient à celles et ceux qui la travaillent. Non pas pour en tirer des bénéfices, mais en vue de participer à une autonomie collective et un épanouissement mutuel. La socialisation des terres cultivables pourrait ainsi se penser comme un maillage d'initiatives collectives et individuelles décentralisées et basées sur des solidarités réciproques.

Nous avons besoin de lieux où tisser des liens, nouer des complicités, élaborer des coordinations, partager des savoirs, expérimenter de nouveaux rapports sociaux. Les perspectives révolutionnaires peuvent devenir palpables en marchant sur deux pieds : non seulement l'œuvre destructrice nécessaire, mais aussi commencer à construire pour faire vivre des idées et pratiques ici et maintenant.

Un imaginaire de rupture peut accélérer rapidement lors de luttes d'ampleur et de fièvres insurrectionnelles, mais ne part jamais de rien. Développer des pratiques sur le prix libre par exemple montre qu'il est possible de se défaire un tant soit peu du principe du prix. En mettant ce qu'il peut ou ce qu'il veut, l'individu s'extrait de la logique capitaliste pour s'approcher du communisme libertaire : il définit lui-même la valeur et la quantité de ce qu'il prend, en étant invité à prendre en compte les autres. Celui ou celle qui peut mettre davantage permet à celui ou celle qui est fauché de mettre moins. Ce n'est pas grand-chose, mais un petit élément permettant de commencer à diffuser une sortie possible des rapports strictement utilitaires et marchands.

Evidemment, chaque brèche ouverte pour y expérimenter un autre rapport au monde prend le risque de la surveillance et de la répression. N'importe quelle expérience prend de toute façon le risque de se faire stopper net sous prétexte d'un projet industriel et capitaliste : construire une autoroute ou un supermarché, privilégier une zone industrielle dangereuse, ou quoi que ce soit impliquant de raser des lieux de vie. C'est pourquoi la question de l'autodéfense se pose immédiatement. Mais plus largement, celle de la conflictualité est inévitable.

En l'absence de démarche offensive collective, partir à la campagne est surtout une solution individuelle pour mieux vivre dans ce monde. Il ne faut pas s'en cacher. Le retour à la terre est un projet qui relève d'abord de choix personnel dans la manière d'accommoder sa vie à des conditions établies. C'est aussi un retrait, et dans tous les cas ce n'est pas la base d'une théorie générale de la révolution ou de la vie bonne.

S'aménager une niche plus ou moins confortable est d'abord un projet personnel qui ne démolit pas l'autorité en général. On en a un bon exemple avec l'expérience de la ZAD depuis l'abandon du projet d'aéroport, où des zadistes se sont mis en tête de créer une expérience alternative en collaborant avec l'Etat, à dix mille lieux de ce que pourrait être une commune libre au sens communiste-anarchiste. *Le mouvement est mort, vive la réforme*<sup>140</sup> !

Les expériences alternatives peuvent contenir un mythe : celui d'un en-dehors possible à l'ordre existant. Pourtant, plus rien n'échappe au système capitaliste et industriel. Même les peuples autochtones les plus isolés sont la proie des pétroliers, des mineurs, et bientôt des touristes.

---

<sup>140</sup> Titre d'une brochure qui revient sur les tendances autoritaires et réformistes de la ZAD qui se sont dirigées vers la négociation avec le pouvoir en acceptant de sacrifier d'autres squatteurs. Au passage, précisons que les appelistes et autres appelés figurent en nombre dans cette tendance, elles et eux qui vantaient la désertion dans des communes, transformées en petites expériences alternatives qui rapportent : tantôt une usine de pâtes, tantôt une épicerie, ici un bar, là-bas une ferme. Avec le temps qui passe, difficile de faire passer tout ça pour des communes insurrectionnelles... La comparaison avec les partis bureaucratiques socialistes sera de plus en plus juste, à vrai dire. Les « formes de vie » changent, le goût du pouvoir reste.

Il n'y a guère que quelques enclaves protégées en sursis, contaminées par des aventuriers peu scrupuleux en quête d'argent facile et par la dégradation générale du vivant. Mais il s'agit bien d'enclaves, comme nos parcs nationaux et autres lieux sauvegardés, c'est-à-dire qu'elles sont contrôlées, administrées, assiégées de normes et de règles visant à les prémunir de notre monde tout en les colonisant par le Droit et leurs milices.

Il n'existe plus un seul espace qui ne fasse pas l'objet d'un titre de propriété privée, et qui échappe donc au rapport capitaliste. L'Antarctique a certes été épargné pour quelques temps, mais ce sont bien les organisations bureaucratiques les plus puissantes qui le contrôlent. Du reste, cette terre glacée est soumise aux activités de recherche scientifique, pour devenir un « continent dédié à la science ». Elle est donc en fait colonisée par la religion moderne et ses apôtres.

La pollution, quant à elle, qu'elle provienne des gaz à effet de serre, de l'industrie chimique ou du nucléaire, rappelle avec force que nulle ne peut être épargnée. C'est d'ailleurs au-dessus de l'Antarctique qu'est apparu le fameux trou dans la couche d'ozone, provoqué par la pollution au CFC. Voilà une autre forme de l'aspect prédateur du capitalisme et de la société industrielle. L'air frais de la campagne est saturé de produits chimiques, les océans par le plastique. L'Everest quant à lui croûle sous les déchets ramenés par les alpinistes. Pas un espace n'échappe aux retombées des activités industrielles.

Nous pourrions ajouter : quand bien même un en-dehors serait trouvé, que faisons-nous des prisons, des temples, des centrales nucléaires, de la domination qui

persiste pour les autres ? *Si les autres ne sont pas libres avec moi, est-ce que je le suis vraiment ?* Ce n'est pas pour rien qu'une situation insurrectionnelle émancipatrice s'accompagne toujours de l'ouverture des prisons...

Des pratiques alternatives ont des aspects sympathiques, généreux, et elles permettent d'être plus en accord avec soi-même, ce qui est déjà une bonne base. Elles peuvent même être des terreaux favorables dans certains cas à la démolition de l'ordre existant. Mais elles ne peuvent pas se substituer à l'assaut du ciel, à la généralisation du conflit, à l'insurrection, qui au passage transforme les gens beaucoup plus vite et beaucoup plus radicalement que n'importe quelle expérience vaguement rupturiste d'aujourd'hui.

Néanmoins, les anarchistes ont souvent tenu à associer l'attaque à l'élaboration de nouveaux rapports sociaux plus libres et plus égalitaires, basés sur l'entraide. Si on n'entre pas dans un monde nouveau sans effraction, la joie de vivre n'attend pas non plus.

Le but des activités anarchistes n'est pas seulement de saper minutieusement les bases de l'ordre existant, d'affermir les consciences et de développer pas à pas l'auto-organisation. Il est aussi de favoriser le fait de vivre autant que possible en anarchiste *ici et maintenant*, en refusant de renvoyer tant la révolte que la liberté et l'entraide dans un futur lointain et incertain.

Tout cela ne se trouve pas seulement dans des conditions sociales favorables à développer, même si elles sont nécessaires. Cela se situe aussi dans la recherche de son épanouissement, donc dans un travail sur soi et une

affirmation – parfois explosive – de son individualité. La vie ne se reporte pas, elle s'écoule quoi qu'il arrive. Autant alors essayer de la vivre pleinement au jour le jour : boire la vie jusqu'à la lie ne s'embarrasse pas de bavardages. Après tout, attendre est une défaite quotidienne.

## *La fée électricité*

L'électricité a pendant longtemps été considérée comme un phénomène un peu magique, passionnant les alchimistes. Sa domestication va être un pas décisif dans le développement des machines industrielles, de l'accumulation du capital et des bureaucraties tentaculaires. La batterie et l'alternateur vont notamment être inventés au début du 19<sup>ème</sup> siècle.

Mais là où les alchimistes s'intéressaient au mystère de ce flux, à l'image de Galvani ressuscitant des grenouilles par l'effet induit de l'électricité, ou plus anciennement d'un Thales de Milet remarquant l'étrange propriété de l'ambre (*elektron* en grec) à produire des étincelles par frottement, les nouveaux savants cherchent à découvrir le possible usage du phénomène. La machine électrique est ainsi inventée avant même que quiconque ne comprenne comment ça marche. Et la quête d'efficacité et de puissance est devenue prépondérante sur tout le reste, transformant le monde et les êtres en ressources et les milieux en dépotoir pour les différents rejets et déchets.

Invisible, l'électricité a l'avantage de refouler la production d'énergie salement matérielle. Face aux critiques des cheminées déversant le *smog*, cette brume de particules fines et d'ozone, les industriels de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle ont brandi « la fée électricité » pour redorer leur blason et mobiliser les individus transformés en masses. Le *greenwashing* est aussi ancien que la société industrielle.

Il faut dire que l'électricité a cette capacité de masquer son origine : un moteur thermique, un barrage, une centrale à gaz, à charbon ou atomique, des minerais rares

agglomérés pour constituer des panneaux solaires ou des éoliennes, etc. La force arrachée au milieu est dissimulée, dissimulation dans la même veine que le fameux fétichisme de la marchandise. Les scientifiques ne connaissent qu'un seul langage : celui du calcul. Il leur faut un étalon de mesure qui, en toute logique, doit être considéré comme invariable. La monnaie l'est pour l'économie. L'énergie correspond aussi *grosso modo* à la condition.

La fiction industrielle est d'amalgamer l'énergie du vivant, celle qui fait jaillir les fleurs autant qu'épanouir les nouveau-nés, avec l'énergie artificielle créée par des systèmes techniques complexes exploitant le monde. L'énergie désigne alors un processus de domestication d'une nature à plier à l'impératif d'accumulation, plutôt qu'un élément qui nous constitue autant qu'il façonne l'univers. L'énergie devient ainsi l'équivalent de la monnaie pour le capital et le pouvoir. Sans comprendre cela, les seuls changements ne pourront être que des adaptations en mode « transition énergétique », « capitalisme vert » et « développement durable », c'est-à-dire des ajustements pour répondre aux crises en poursuivant les mêmes impératifs de productivité et de puissance.

Or, l'énergie hégémonique est l'électricité, devenue quasi-synonyme à l'énergie tout court. Il s'agit pourtant d'un camouflage : l'électricité n'est pas de l'énergie, seulement un flux qui passe d'une usine mécanique de production d'électricité alimentée par le charbon, le gaz ou l'atome, jusqu'à son *smartphone* ou sa voiture électrique. C'est aussi tout son intérêt pour les industriels : une puissance dissimulatrice.

Il existe donc un fétichisme de l'énergie<sup>141</sup>. C'est ce qui fait fonctionner la machine après avoir appuyé sur un bouton qui est occulté. La destruction du vivant et la dureté des rapports sociaux sont mises sous le tapis. Le spectacle des néons vante la fée électricité, qui dans le même temps permet l'accélération des cadences, le travail de nuit, le développement de l'air conditionné, ce symbole de prestige très polluant, etc.

Cette réalité froide, celle que l'énergie électrique servant à alimenter divers mécanismes est d'abord alimenté par une énergie mécanique, à savoir la rotation d'aimants créant un champ magnétique, elle-même issue d'une exploitation du milieu, disparaît. La combustion du charbon, la force du courant de la rivière, la fission atomique s'effacent. Les ravages industriels, eux, sont bien là, mais déconnectés de leurs origines. Le fait que tout usage d'énergie comporte une contrepartie négative est occulté, l'aspect magique permettant plus facilement de détourner le regard. L'électricité apparaît comme pure, libérée de toute souillure, *propre*.

Ce fétichisme, comme tous les autres, renforce aussi l'aliénation. Les individus font l'expérience quotidienne d'un pouvoir énorme qui a tous les traits de la magie : appuyer sur un bouton ou manipuler une manette suffit. L'exercice personnel de ce pouvoir sans effort entretient un rapport particulier au monde, celui de la toute-puissance. Derrière, le fait que la moindre de ces aptitudes soit en réalité

---

<sup>141</sup> André Dréan évoque ce fétichisme dans sa brochure *Pour en finir avec l'énergie* (1995).

une dépendance énorme à des industries stratégiques, des entreprises de transport et des institutions financières est masqué. Ce pouvoir quotidien est entièrement conditionné à notre servitude à l'égard d'une immense machinerie sociale, avec ses chefs et leurs complices. C'est un état de dépendance absolue qui confère un pouvoir bien plus énorme et beaucoup plus réel à ces élites. Le fétichisme de l'énergie reproduit les hiérarchies.

Comprendre que l'électricité a des aspects très matériels, ce n'est pas seulement se mettre en situation d'essayer de se libérer de ce fétichisme, mais prendre conscience de la vulnérabilité du pouvoir. La circulation d'électricité s'appuie en réalité sur des centrales de production d'énergie, des câbles, des transformateurs électriques, des machines, des pylônes, tout un tas de fondations très matérielles, très diffuses et très vulnérables, qui font eux-mêmes fonctionner tout un tas de systèmes techniques.

Dès le début de la domestication de l'électricité, les savants et les industriels ont cherché à développer des instruments de communication. En 1840, le télégraphe électrique Morse avec son langage est breveté. Un courant relie deux bornes à travers des fils et permet, par un langage simplifié de points, de traits et de blancs, de transmettre des informations par impulsion électrique. Cette simplification annonce déjà l'ère du numérique et de son langage binaire 1-0. Le télégraphe devient le complice du chemin de fer, développant l'un des premiers grands systèmes techniques. Des infos transitent entre des lieux où circulent en même temps des individus transformés en masses.

Communication, énergie et massification se trouvent d'ores et déjà liées, annonçant l'ordre numérique d'aujourd'hui. Les multiples saboteurs et saboteuses qui s'en prennent aux outils de communication sont d'ailleurs un peu comme ces amérindiens qui luttèrent contre leur anéantissement et avaient bien compris l'intérêt stratégique à couper « le fil qui chante ».

Au même moment que des grands systèmes techniques émergent, la ville s'industrialise. L'éclairage public est mis en place dès les années 1820 à Londres, puis dans les années 1840 à Paris. Il vient surtout éclairer à la fois la dépendance aux énergies fossiles (pétrole, gaz) et la dépendance à des réseaux interconnectés, alors à leurs préludes. Des systèmes souterrains de distribution se développent en passant à l'électrique.

Cette électrification progressive va renforcer la perte d'autonomie, entraînant une concentration et une centralisation de l'énergie. Ce sont alors les structures économiques et politiques qui se transforment. Le déploiement des réseaux de distribution de l'électricité à l'échelle mondiale, puis du numérique, sera l'accomplissement d'une dépendance quasi-complète des usagers au fait d'être « branché ». En même temps, leurs infrastructures se trouvent partout, par exemple sous une trappe accédant au sous-sol des villes, où une simple pince peut venir perturber la normalité en coupant ces nouveaux fils qui chantent.

Le réseau électrique est aujourd'hui un maillage globalisé, tentaculaire et vulnérable. Ces réseaux sont d'autant plus denses que l'électricité ne se stocke pas, ou de

manière marginale : elle est un flux constant qui doit circuler et qu'il faut donc dompter et rééquilibrer en permanence.

Le 8 janvier 2021, la vulnérabilité de ces réseaux s'est révélée d'une manière inattendue. Le réseau électrique européen a subi une chute soudaine de la fréquence du courant alternatif. A l'origine, probablement une simple défaillance d'un disjoncteur en Croatie, liée à une panne, un accident ou un sabotage. Pour pallier à cette fluctuation, de nombreux sites industriels dans toute l'Europe sont déconnectés et quatorze lignes à haute tension sont coupées. Le *black-out* à l'échelle d'un continent est évité de peu en mettant à l'arrêt des pans entiers de l'économie.

Voilà qui montre qu'une attaque coordonnée sur quelques stations électriques suffirait à plonger l'Europe dans le noir et à couper le jus à l'Etat et au Capital. Une perspective réjouissante pour tous ceux et celles souhaitant perturber la normalité pour ouvrir à l'imprévu potentiellement révolutionnaire.

Il ne faudrait toutefois pas occulter les dangers réels d'un *black-out* : des stations d'épuration à l'arrêt, des centrales nucléaires plus refroidies, des passages à niveaux en panne et, surtout, une quantité de gens livrés à eux-mêmes après avoir désappris toute pratique autonome. C'est pourquoi tout révolutionnaire, en même temps que l'attaque tous azimuts contre l'autorité, a tout intérêt à chercher à expérimenter et diffuser savoirs et outils favorables à l'autonomie – tout en sachant que les conditions matérielles à inventer demain sautent la barrière de nos capacités inventives forcément étriquées par la cage d'acier de l'Etat

et du Capital. Il y a toutefois de quoi poser quelques bases sérieuses au saut vers l'inconnu !

## *L'épopée du numérique*

La réalité du désastre contenu dans les objets technologiques apparaît rarement avec la clarté des corps décharnés et brûlés d'Hiroshima. Au contraire, l'artefact charme et ne laisse entrevoir sa place sombre que subrepticement, après coup. C'est le cas de la bagnole, qui a pollué la planète et abîmé les paysages avec les parkings et les autoroutes, ennuyé les âmes avec les embouteillages, brisé des corps avec les accidents de la route. En même temps, elle a permis de se défaire de structures contraignantes, de s'évader comme dans un cocon pour rouler n'importe où. Elle est le symbole de la fausse liberté du libéralisme : une liberté bornée et isolée, où l'autre apparaît toujours comme une limite. Ce n'est pas pour rien qu'on gueule autant derrière un volant.

Au moins le conducteur de la vieille bagnole classique a-t-il un semblant de maîtrise de la conduite. Demain, la voiture investie par l'ordre numérique explicitera la nouvelle époque. Les usagers se laisseront conduire. Des systèmes de lidars, une nuée de capteurs, des GPS intégrés, permettront aux voitures de rester sans cesse en circulation en optimisant l'usage de l'espace public et le transport des passagers. Les voitures dites autonomes seront aux petits soins avec nous, ajustant la température, la luminosité et les ambiances sonores et odoriférantes selon nos états physiques et émotionnels.

Ces nouvelles bagnoles à l'ère de l'hégémonie technologique permettront surtout de capter une masse gigantesque d'informations sur nos habitudes, nos préférences et nos états d'âme. Quel déplacement faisons-

nous, quelle musique écoutons-nous, quels sujets de conversation abordons-nous et avec qui ? Toutes ces données vont permettre d'ajuster les politiques commerciales et étendre la dépendance aux produits. Le but est de prendre en charge l'intégralité de la vie. La voiture autonome est le symbole de la finalité du numérique : des vies télécommandées par l'industrie.

Ce n'est pas pour rien qu'Amazon a racheté une start-up spécialisée dans les serrures connectées : pour envisager de livrer les colis même quand l'acheteur est absent de chez lui. Pas pour rien non plus qu'elle a investi dans une entreprise de distribution alimentaire de produits bio, ou que Google s'allie avec les grands distributeurs Walmart ou Carrefour et investit dans la recherche médicale. La mesure du nombre de pas par les *smartphones*, les courbes du sommeil calculées par les lits connectés, les courbes de poids évaluées par les balances connectées sont autant de données permettant de développer des programmes de veille sanitaire personnalisée et continue, moyennant abonnement bien entendu. Une occasion de nous proposer des offres promotionnelles adaptées à notre profil.

Google est en voie d'instaurer la médecine prédictive, en établissant des profils et en calculant les probabilités de développer telle ou telle pathologie selon les habitudes. Les profits attendus à la revente de ces données aux banques et assurances sont énormes. Pourquoi pas des tarifs assurantiels établis selon les comportements plus ou moins à risque des clients ? Sans oublier la nouvelle confiscation du soin que prépare cette médecine à l'ère numérique : la relation hiérarchisée avec le corps médical est

déjà compliquée, mais qu'en sera-t-il quand les écisions seront renvoyées à des machines jugées objectives, impartiales et avec lesquelles il n'y a rien à négocier ?

Les géants du numérique visent à maîtriser l'ensemble du processus économique, depuis la disposition à suggérer des achats jusqu'à la livraison à domicile. Il s'agit alors moins de gagner des parts de marché que d'assurer une présence de chaque instant et de se rendre indispensable. C'est une administration de la vie ressemblant davantage à une infantilisation et à un téléguidage qu'à une tyrannie basée sur la force. Le personnel et l'intime comptent davantage que les relations sociales. Le nouveau pouvoir qui se déploie est celui de l'omniscience : il vise à être partout et à chaque instant, accentuant la dimension divine de ces systèmes techniques et marchands. La nouvelle industrie est ainsi en passe d'achever son emprise sur le monde.

A la base du numérique, il y a la mathématisation de la nature ouverte par Galilée. Le mathématicien britannique George Boole, au 19<sup>ème</sup> siècle, va ensuite tenter de révéler l'esprit de Dieu à travers une approche algébrique de la logique. Par une ironie de l'histoire, la vérité scientifique est portée par une foi religieuse inébranlable. Les raisonnements sont ainsi traduits par des fonctions du type  $B = \{1, 0\}$ . Le langage binaire de l'informatique est inventé et la pensée humaine est réduite à une simple représentation mathématique, basée sur la dualité vrai/faux. La complexité et la multiplicité de la réalité du vivant sont désormais superflues.

Le numérique repose justement sur une simplification forcenée du vivant. L'être humain par

exemple n'est pas considéré pour ce qu'il est, mais est réduit à une machine complexe qu'il serait possible de reprogrammer à volonté. La machine est à la fois la méthode et le modèle : les machines ont d'abord été conçues pour reproduire la nature et la mettre en œuvre, avant de devenir le socle de la plupart des rapports sociaux. Le numérique est une percée dans cette généralisation de la machine, jusqu'à son intériorisation dans les corps. L'être humain n'est plus seulement considéré comme un instrument, il est, au sens propre, instrument : il va jusqu'à se faire injecter des puces électroniques sous cutanées.

Les véritables ancêtres du numérique sont en fait les machines à calculer qui apparaissent dès le 17<sup>ème</sup> siècle avec la pascaline de Blaise Pascal. Au 20<sup>ème</sup> siècle, des systèmes techniques de plus en plus complexes sont créés. IBM jouera un rôle dans ce perfectionnement, fournissant des machines mécanographiques de poinçonnage de cartes perforées aux Nazis. L'industrie d'armement, la gestion des camps de travail, le recensement des juifs dans les camps de concentration s'en trouveront optimisés.

Par la suite, les systèmes techniques ont surtout des applications militaires, notamment pour les missiles. En 1945, l'ENIAC passe pour être le premier ordinateur. Occupant plus de 160m<sup>2</sup> et pesant 30 tonnes, il est utilisé par l'armée états-unienne dans des recherches sur la balistique. Dès 1952, le réseau SAGE, ancêtre d'Internet, est déployé aux Etats-Unis. Il permet alors de produire en temps réel une image de l'espace aérien. Il met en réseau stations radar et bases militaires, reliés à des ordinateurs. A l'instar du nucléaire, le numérique est d'abord une histoire militaire.

L'un des grands thuriféraires du numérique et de la cybernétique est John Von Neumann, celui-là même qui a développé les ordinateurs de calcul nécessaires à la fabrication de la bombe atomique.

Un cercle de chercheurs et chercheuses se réunit à la fin des années 1940 pour édifier une science générale du fonctionnement de l'esprit. Rapidement, des mathématiciens et ingénieurs imposent leur façon de voir. Norbert Wiener, star de cette émergence de la cybernétique, c'est-à-dire du gouvernement de la machine, part de l'idée que le monde est régi par la loi d'entropie : l'ordre a tendance à diminuer et le désordre à augmenter. Or, le chercheur s'imagine comme un redresseur de tort, comme un correcteur d'une nature imparfaite.

Le but avoué de ses recherches en 1948, c'est d'instaurer un ordre sans dérèglements, sans conflits, sans déviances. Sans vie ni liberté. Ce n'est pas pour rien qu'il est un spécialiste de la création de systèmes de contrôle. Voilà qui jette un autre regard sur l'essor du numérique aujourd'hui. Fondamentalement, l'idéologie dominante dans l'industrie du numérique est un mélange entre conservatisme social et libéralisme économique, dont la pensée libertarienne représente une bonne coagulation. Cet ordre, prétendument naturel, est en même temps à confirmer et à programmer sans arrêt.

L'article fondateur des travaux sur l'Intelligence Artificielle a été écrit en 1958 par le psychologue militaire Frank Rosenblatt. Sa source majeure d'inspiration ? Friedrich Hayek, l'extrémiste du libre marché, fervent

défenseur de Reagan, Thatcher et Pinochet, pour qui la démocratie devait s'arrêter aux portes de la libre entreprise.

Pour Hayek, les individus développent un mécanisme d'apprentissage personnel, les faisant évoluer au fur et à mesure de leurs relations avec leur environnement. Nous ne sommes pas loin du principe de *feedback* si cher aux cybernéticiens.

La vision de la psychologie humaine de Hayek est proprement individualiste : chacun et chacune vit dans un monde subjectif qui lui est propre, sans connaissance des « mondes » des autres. Le socialisme est donc impossible. Seul le libre marché peut permettre aux individus de se coordonner : il suffit de créer des conditions favorables pour qu'un ordre social autorégulé émerge. Comment ? Sans chercher à le faire, les individus agissent pour cette autorégulation grâce à un trait évolutif : les individus agissent en se conformant à des pratiques conservées parce qu'elles ont apporté une supériorité sur les autres.

Pour Hayek, l'individu est incapable de trouver de bonnes règles sociales par lui-même. Sa rationalité limitée ne lui laisse pas d'autre choix que de s'en remettre au marché, sorte de mécanisme par lequel se joue le jeu évolutif de l'adaptation pour l'humanité. Dès lors, les inégalités sont naturelles et nécessaires : elles permettent de sélectionner les meilleures pratiques et les meilleures personnes.

C'est ce modèle qui est appliqué aux réseaux interconnectés : la complexité dépasse ce que nous pouvons maîtriser rationnellement ; il faut donc en passer par un ordre autorégulé où chaque membre peut être utilisé pour servir le système sans le savoir.

Les critiques du totalitarisme de Hayek l'ont mené à la dictature du Marché. C'est certes une domination plus subtile que l'organisation quasi-militaire du soviétisme ou du taylorisme, mais plus pénétrante aussi, où l'individu se retrouve libre d'obéir. Les nouvelles formes de management ressemblent d'ailleurs à des systèmes interconnectés complexes : un cadre préalablement fixé dans lequel l'agent garde une certaine autonomie, sans laquelle l'optimisation ne peut avoir lieu.

Le monde envahi par le numérique correspond de plus en plus à cette forme de domination : un cadre artificiel (technologique, industriel et capitaliste), mais considéré comme naturel (présenté comme nécessaire et vital), dans lequel nous sommes libres d'agir pour des finalités qui nous sont imposées par les règles du jeu propres au cadre établi. Se soumettre à quelque chose de plus grand que ce que nous pouvons maîtriser, c'est justement, à peu près mots pour mots, la formule de Hayek à l'origine du néolibéralisme.

Le mouvement de la cybernétique contient des valeurs, puisées aussi bien dans la recherche-développement technocratique que dans la pensée libertarienne. Ce qui la fonde est surtout cette arrogance propre aux scientifiques.

Mathématiciens, informaticiens et autres chercheurs à l'origine du mouvement de la cybernétique n'y connaissent pas grand-chose à la structure cérébrale et encore moins au mystère du vivant. Ils vont pourtant oser la comparaison entre leurs machines de calcul et les processus du cerveau humain. C'est davantage un coup marketing qu'autre chose. Le traitement modélisé de flux informationnels, réduisant le réel à des codes binaires, n'a rien à voir avec la complexité

de la pensée humaine. Bien jouer aux échecs, résultat automatique d'une production par l'intelligence, ne se situe pas sur le même plan que la compréhension dont est capable l'esprit humain, mobilisant tout autant la sensibilité que la logique froide et mécanique<sup>142</sup>.

La cybernétique propose une conception tronquée et biaisée de ce que suppose un processus d'intelligence, pourtant indissociable d'une appréhension sensible et corporelle des situations. Notons au passage que les promoteurs de la cybernétique ne sont pas matérialistes. Le matérialisme refuse en effet cette dissociation du corps et de l'esprit. Nos scientifiques ne conservent que l'esprit pur, mathématique, sans sensations.

Alan Turing, John McCarthy, Marvin Minsky et d'autres décomposent les processus de pensée en fonctions logiques : c'est la programmation. Le numérique consiste donc à collecter et transformer l'information originelle en la rendant compatible pour un ordinateur – c'est-à-dire par une action réductrice et simplificatrice, à savoir tout traduire en langage binaire. N'importe quel musicien ou musicienne comprendra aisément à la fois la puissance et la misère d'une telle chose. Ce qui est vrai pour la musique l'est d'autant plus pour la vie quotidienne.

---

<sup>142</sup> C'est pourquoi Lewis Mumford contredisait ces réductions de la pensée en déclarant que le cerveau humain, « c'est une centrale électrique, un entrepôt, une bibliothèque, un théâtre, un musée, une salle d'archives, un tribunal, un siège de gouvernement », sensibilisé par l'émotion et enrichi par l'imagination (*Les transformations de l'homme*, Encyclopédie des Nuisances, 2008, p.19-20).

Ce n'est pas nouveau : toute bureaucratie se base sur une logique réductrice, permettant de faire entrer chacun et chacune dans des cases. L'informatique radicalise le processus. Il faut faire rentrer chaque chose et chaque être dans des catégories préétablies selon les schémas de pensée des programmeurs ou de leurs commanditaires. Cela ne peut qu'amplifier la pensée gestionnaire, celle qui réduit tout un chacun à un sujet à administrer. Et donner un pouvoir énorme à celui ou celle qui programme.

Ainsi, l'essor du numérique émane d'un mensonge publicitaire : on présente des calculatrices sophistiquées comme des reproductions de la pensée humaine. Ne parle-t-on pas d' « Intelligence Artificielle » ? C'est évidemment un abus de langage. En réalité, il s'agit d'imposer un mode de rationalité simpliste destiné à satisfaire des intérêts divers. Le problème est que cette conception a fini par s'imposer dans des cercles de plus en plus larges, et c'est la complexité de la pensée humaine qui se retrouve de plus en plus réduite, confinée à ces schémas restrictifs.

Comme toute technique, le numérique n'est pas neutre. Il reflète les valeurs de ses créateurs et est enchâssé dans les pouvoirs politiques et économiques existants. Un algorithme est une mise en données de la réalité par une séquence de commandes afin d'obtenir un résultat déterminé. Comme la statistique, il s'agit de mesurer la vie sociale dans le but de fixer des conduites à tenir, à ceci près que c'est une machine qui fait le tri et identifie le bon contenu. Chaque algorithme décide, c'est-à-dire qu'il traduit la vision du monde de ses concepteurs : priorisation,

classification, filtrage, association, etc. Un algorithme est une sorte d'opinion retranscrite dans du code.

Par exemple, le logiciel états-unien PredPol, qui revendique la prédiction des crimes, varie selon les données insérées dans le programme, et donc selon ce que choisissent ses programmeurs. S'ils incluent la mendicité, le vagabondage et les petites incivilités, les flics patrouillent forcément dans les quartiers les plus pauvres et laissent tranquille les quartiers bourgeois. En omettant la criminalité « en col blanc », les programmeurs permettent à l'algorithme de confirmer le rôle des flics : la guerre aux pauvres. Il ne pourrait en être autrement.

Le logiciel Compas, utilisé par certains tribunaux aux Etats-Unis (Etats de New-York, de Californie, de Floride, du Wisconsin) pour estimer le risque de récidive, surestime quant à lui celui des Noirs et sous-estime celui des Blancs. Il reproduit le racisme du système judiciaire, très logiquement. Au passage, l'estimation s'avère exacte que dans 20% des cas. Difficile de mesurer le foisonnement de la vie réelle...

Le numérique reflète donc les valeurs des concepteurs. Evidemment, le travail sur l'Intelligence Artificielle vise à la rendre évolutive. C'est le cas de l'IA de conversation de Microsoft qui, après 24h passées à discuter avec les membres de forums de l'extrême-droite radicale états-unienne, s'est mise à clamer sa haine des juifs et des féministes et à faire l'apologie d'Hitler... Les algorithmes apprennent vite.

Qu'importe, le progrès est lancé. Les algorithmes sont dorénavant la « main invisible » de la nouvelle

économie 2.0. Grâce à la technologie, ce dogme inventé par Adam Smith devient une vérité instituée : laisser des systèmes techniques agir d’eux-mêmes pour réaliser le plus grand nombre possible d’opérations et décider à la place de l’humain, cet être trop humain, sensible aux émotions et sujet aux erreurs. Comme le disait habilement André Prudhommeaux, « une telle conception conduit à faire ‘efficacement’ n’importe quoi, n’importe comment et dans n’importe quel but »<sup>143</sup>. Il ne s’agit plus que de *faire*, docilement, avec ce qui est là, et non plus d’*agir*. Agir met en effet en branle une autre énergie de l’être qui a à voir avec la liberté. L’action, c’est d’abord la capacité de prendre une initiative, ce qui n’a rien à voir avec les actes de plus en plus contraints par des processus automatiques que le numérique généralise.

La nouvelle idéologie valorise l’invasion du quotidien par les données mises en relation en temps réel. Les rythmes sociaux sont désormais définis par cette temporalité de la machine. Nous devons nous presser davantage, suivre la cadence toujours plus rapide des ordres énumérés au fil de l’eau, des prescriptions à flux tendu, sans jamais se projeter, ni même sans jamais être vraiment là. Plus l’instantané s’impose, plus le présent nous échappe. C’est ici un point central de l’aliénation numérique, celui de ne plus seulement nous faire courir, mais de carrément nous priver de notre possibilité d’être au monde en pleine conscience, sans préoccupations, juste à se délecter de ce que

---

<sup>143</sup> André Prudhommeaux, « Le règne de la technocratie », *Un anarchisme hors norme*, Tumult, 2020, p.179

je suis en train de faire maintenant. Ce n'est plus possible quand le temps réel informatique s'impose, sans mémoire, ni anticipation, ni même présent.

Cette temporalité est fermée, insaisissable, sans mémoire et pourtant où tout est stocké en tant que données ineffaçables. Sans mémoire, il n'y a même plus d'oubli possible. C'est un temps inhumain, sans temps mort ni expérience sensible, qui nous éloigne de la réalité.

Ce n'est pas pour autant un espace virtuel sans corps. Au contraire : le doigt qui glisse sur l'écran du *smartphone*, le succès des sites pornos, les casques de réalité virtuelle, tout montre que le monde sans contact repose sur un corps instrumentalisé – et séparé des autres. Séparé des autres, mais sa propension à s'ouvrir sans cesse vers autrui est détournée : c'est le corps comme essence sociale qui est mis au profit de l'ordre numérique, naturalisant l'enclos dans lequel se jouent désormais l'essentiel des relations.

Le corps n'est plus utilisé pour nous mettre en relation avec les autres, mais avec les machines et les données numériques. L'ordre numérique a beau être celui de l'information et de la communication, il est aussi celui où les personnes ne se parlent plus. Il repose sur un désapprentissage des formes élémentaires de la vie sociale. Le télétravail, le téléphone portable, les réseaux pseudo-sociaux nous éduquent à être ensemble séparément, sans espace commun à partager poitrine contre poitrine : des corps indifférents à autrui et pourtant collés les uns aux autres, se bousculant sans se soucier de mon frère ou de ma sœur en humanité.

Le corps est devenu une fonction du numérique. Cette instrumentalisation est, elle aussi, au cœur de l'aliénation contemporaine : rendre les machines désirables en mobilisant tous les sens, alternant entre excitation et frustration, et surtout en donnant une illusion de contrôle par un simple geste du doigt ou, de plus en plus, par une commande vocale. Rien ne doit rappeler l'immense quantité de travail et d'exploitation des ressources à l'origine de cette puissance.

Pourtant, la magie des machines révèle sa vraie nature au moment où elle est mise au service de la production. Il faut des machines pour fabriquer des machines, mais il faut aussi user des *ressources humaines*. Yang, jeune ouvrier de Foxconn, industriel installé en Chine de produits électroniques, témoigne de l'instrumentalisation moins désirable du corps toujours nécessaire à la production :

« Les machines ressemblent à d'étranges créatures qui aspirent les matières premières, les digèrent à l'intérieur et les recrachent sous forme de produit fini. Le processus de production automatisé simplifie les tâches des ouvriers qui n'assurent plus de fonction importante dans la production. Ils sont plutôt au service de la machine. Nous avons perdu la valeur que nous devrions avoir en tant qu'êtres humains, et nous sommes devenus une prolongation des machines, leur appendice, oui, leur domestique. J'ai souvent pensé que

la machine était mon seigneur et mon maître, dont je devais peigner les cheveux, tel un esclave »<sup>144</sup>.

Parce qu'il est moins désirable, cet usage du corps des ouvriers est dissimulé. Il faut cacher l'immense quantité de travail abrutissant nécessaire à la confection des prothèses technologiques et autres consoles de jeux. L'aliénation y est moins douce que les consommateurs finaux, puisque s'associant à une exploitation brutale. Il y a toujours besoin de petites mains, même dans le monde parfait de l'automatisation.

A ce détournement du corps correspond un étouffement de la conscience, mettant en coupes réglées l'existence. En somme, une vie soumise à une nouvelle rationalité numérique. L'expérience humaine se réduit alors à répondre aux stimuli des *Big Data*, à se laisser gouverner par les algorithmes au profit d'intérêts capitalistes et industriels. A la complexité du jugement humain est préféré le calcul technologique où tout est prévu et routinisé.

Dans l'enclos numérique, l'imprévu est sans cesse chassé. L'inattendu n'est plus seulement une ouverture au basculement individuel et collectif, une brèche pour une possible révolution. C'est devenu quelque chose de moins ambitieux, et peut-être de plus crucial : continuer à avoir des expériences sensibles, à considérer qu'une relation sans surprises n'est pas une relation, que la préservation d'une part de mystère et d'incertitude est un acte de rébellion

---

<sup>144</sup> Yang, Jenny Chan et Xu Lizhi, *La machine est ton seigneur et ton maître*, Agone, 2015, p.2-3

contre un type de société qui instaure l'anesthésie émotionnelle et une série de comportements stéréotypés. La massification et le conformisme ont eu le secours d'une puissance inimaginable pour supprimer l'individualité et la capacité de prendre des décisions.

Les concepteurs imaginent d'ores et déjà des algorithmes pour juger les meilleurs candidats et candidates à un emploi, ou des algorithmes pour suppléer un juge dans les affaires pénales. Non pas que le ou la juge soit irremplaçable. La Justice est une machine à broyer et la personne en robe noire est un tortionnaire distribuant les années de prison. Mais qu'en sera-t-il avec une machine à calculer reflétant les tendances sécuritaires et entrepreneuriales de ses concepteurs ? D'autant que l'illusion d'objectivité que semble recouvrir ces systèmes rendra les jugements plus implacables encore. L'illusion de la certitude qu'induit la généralisation de la preuve génétique depuis quelques années sera à l'œuvre dans toutes les affaires, cette fois sous couvert de l'objectivité des *Big Data*. Toujours au détriment de la liberté.

Toute technique fabrique des situations auxquelles il faut s'adapter, à l'image des ouvriers et ouvrières captés par le rythme de la machine. Une technique particulière façonne des rapports sociaux spécifiques. C'est aussi le cas du numérique. Evidemment qu'un outil implique un mouvement de la conscience. Se saisir d'une arme n'a pas le même sens pour un militaire, qui ne s'encombre pas de la moindre réflexion et se contente de suivre les ordres, que pour un révolutionnaire qui cherche l'émancipation et n'en oublie pas la puissance mortelle de ce qu'il a en mains et des

contradictions avec ses espérances. Dans ce dernier cas, la violence n'est pas banalisée, la cible minutieusement choisie, l'illusion de la toute-puissance qu'implique l'arme est critiquée – c'est en tout cas ce qui devrait être. A l'inverse, un type en uniforme se retrouve réduit à une fonction sociale d'un système.

Il en est de même dès qu'on essaie de saisir une machine : c'est toujours nous qui nous trouvons en réalité captés par la machine, incapables d'en définir l'usage et devenant les instruments d'un projet qui nous dépasse. La bombe H n'est pas un prolongement de l'arc ou du flingue. C'est autre chose qui n'a rien à voir<sup>145</sup>. Pareil pour le numérique. Comme disait Günther Anders, un seuil a été franchi avec le développement des systèmes techno-industriels d'aujourd'hui : ils nous dépassent.

Cette extension de la technologie nous incarcère dans un monde aliéné, nous contraignant à des modes de vie mutilés. En outre, le contrôle social s'affine et n'a plus rien à voir avec le soldat dans sa tour de garde surveillant les sujets. La plupart des faits et gestes peut être captée et ainsi épiée. La voiture de demain ne sera pas seulement autonome, elle sera surtout connectée en permanence et donc traçable.

Chaque mouvement des personnes peut être contrôlé, analysé et stocké. Il est difficile d'imaginer

---

<sup>145</sup> Le génocide du Rwanda est venu atrocement rappeler qu'il ne fallait toutefois pas isoler la technique des autres causes de la barbarie : si les nouvelles technologies offrent des capacités de destruction inimaginables, il a suffi de machettes pour massacrer 900.000 personnes en trois mois... L'autonomie de la technique est toujours relative.

l'immense pouvoir que cela confère aux intérêts capitalistes et aux bureaucraties d'Etat. Il y aura bien sûr des citoyens et citoyennes pour ânonner : « qu'importe si on n'a rien à se reprocher ! ». Mais justement, dans une société aussi injuste, il y a bien des raisons d'échapper au regard du pouvoir. Beaucoup le font par débrouille ou pour résister à certains aspects de la domination, d'autres pour attaquer l'ordre existant et essayer de le transformer, tous et toutes pour contourner un système de règles impossibles à respecter en permanence. Tout le monde l'a vécu lors des restrictions et confinements décidés pour faire face à la Covid-19 en 2020 et 2021.

A un moment où même les critiques de ce monde tel qu'il ne va pas se mettent à réseauter sur Discord ou à s'organiser via Facebook, il est bon de rappeler qu'il n'y a pas d'usages émancipés et réappropriables du numérique. Il peut être opportun de diffuser des idées et des pratiques par ce biais, mais la révolte a surtout besoin de confrontation physique, de *réel*.

Plus largement, une vie plus libre est une vie dans laquelle moins d'objets, particulièrement technologiques, gravitent autour de soi. La technologie a depuis longtemps décrié nos capacités autonomes, contrairement à la plupart des outils anciens. Elle nous maintient dans une situation infantile, où la maîtrise de nos existences est abandonnée à des tas de machines et de dispositifs et à celles et ceux qui les développent. Elle emprisonne aussi nos consciences, captant sans cesse notre attention pour la détourner de ce qui peut vraiment avoir de l'importance.

Outre que le numérique a des conséquences très concrètes sur nos existences, cet espace présenté comme virtuel est en réalité très matériel. Il dépend en premier lieu de l'exploitation des sols. Il s'appuie aussi sur un tas d'infrastructures, dont certaines sont à portée de toutes les mains : extraction minière, antennes-relais, réseau d'électricité, satellites, centrales de production d'énergie, etc. Ces infrastructures sont en pleine expansion avec le développement du numérique, dont le dernier avatar est l'installation de la 5G pour l'Internet des objets et les voitures autonomes.

La base matérielle de cette technologie présentée comme virtuelle – aboutissement du fétichisme propre au capitalisme industriel – repose notamment sur un réseau d'immenses câbles sous-marins. De l'autre côté des satellites, dans le ciel autour de la Terre, il y a 430 câbles sous les mers et les océans, sur près d'un million de kilomètres. En 2020, 99% du trafic mondial d'Internet, 90% des appels téléphoniques et la grande majorité des opérations financières transitaient par ces câbles. Certains échouent sur nos plages, notamment en Bretagne ou aux abords de Marseille.

Les satellites sont l'autre matérialité de la communication et de l'information de notre époque. C'est le cas de la constellation de milliers de satellites colonisant notre orbite Starlink, déployée et gérée par le constructeur aérospatial américain SpaceX. A terme, 12.000 de ces objets célestes tournoieront en continu autour de la planète. Or, la durée de vie d'un satellite en orbite basse n'est que de

quelques années... Starlink vient d'inventer le gâchis spatial.

Si ces objets peuvent sembler inatteignables, le réel rappelle que n'importe quelle infrastructure peut se retrouver à portée de mains. Starlink a besoin de bases terrestres. Ne serait-ce qu'en France, il y en a trois : à Gravelines, à Villenave d'Ornon et à Saint-Senier-de-Beuvron. Sans oublier les ingénieurs et dirigeants, comme le grand patron de SpaceX Elon Musk, chantre de la voiture électrique, ou plutôt atomique, des implants cérébraux (neurotechnologie), et de la colonisation de Mars ; bref d'une société clôturée par des prothèses technologiques et des besoins énergétiques colossaux.

La part du numérique dans la consommation mondiale d'électricité est estimée à 50% pour 2030, soit la quantité équivalente à ce que l'humanité consommait en 2008. Cette croissance du numérique est principalement due au rythme de renouvellement des *smartphones*, au développement des objets connectés, à la numérisation des industries et à l'explosion du trafic de données, ce dernier croissant selon l'un des leaders du numérique, Cisco, de 25% par an. Autre chiffre : chaque minute, plusieurs milliers de portables sont vendus à travers la planète. Pourtant, sans revenir à la bougie, on peut se demander légitimement en quoi la possession généralisée et frénétique d'un tel objet peut bien avoir un rapport avec une vie bonne et joyeuse...

Tout ce qui se passe donne lieu aujourd'hui à une production de données à traiter numériquement. Le simple décollage d'un avion représente, pour l'exemple, un gigaoctet de données à analyser et stocker. Le

développement de la vidéo tient une part importante dans l'expansion du numérique. Netflix représente à elle seule 15% du trafic Internet global en 2020. Les réseaux sociaux ne sont pas loin derrière : Facebook, c'est 8,4% du trafic la même année. Les sites pornographiques sont encore plus voraces, avec 300.000 visiteurs par seconde sur les quatre principales plateformes. Le pendant à cette accumulation de données est l'accumulation d'infrastructures pour faire fonctionner le réseau.

C'est le cas notamment des *Data Centers*, sortes d'usines de la nouvelle économie où est stockée une quantité de données astronomiques dont dépendent les entreprises et les administrations pour fonctionner. Les *Data Centers* sont des gouffres en termes d'énergie absorbée, consommant l'équivalent d'une ville moyenne à grande.

Ce sont aussi des centres très fragiles. Nœuds de câbles et d'appareils électriques, ils abritent dans leurs sous-sols des réserves de fuel pour approvisionner des générateurs de secours. Des sites d'autant plus vulnérables, aussi, parce qu'ils doivent être maintenus jour et nuit, été comme hiver, à une température de 20°C et à un taux d'humidité de 50%. Ce n'est pas pour rien que l'éden des industriels pour implanter ces infrastructures sont les contrées du nord, comme le Groënland, l'Islande ou la Norvège. Le paradoxe est que la plus grande ouverture de ces zones par le réchauffement climatique, vue comme une opportunité par les capitaines d'industrie, va aggraver le problème. Il faudra en effet démultiplier la quantité d'énergie pour refroidir les serveurs.

Ce qui s'est passé à Strasbourg le 10 mars 2021 témoigne de la vulnérabilité de ces nouvelles usines. Dans la nuit, un incendie ravage les *Data centers* de l'entreprise OVHcloud. De nombreux sites Internet hébergés se sont retrouvés hors-ligne pendant plusieurs jours, non seulement en France mais partout sur la planète : la municipalité de Cherbourg, le Centre Pompidou à Paris, l'aéroport de Strasbourg, le site du parti conservateur et souverainiste UPR, l'université du Mans, la police scientifique belge, des entreprises allemandes ou turques, etc. Des données de cabinets d'huissier, ces champions des expulsions de locataires, ont été complètement perdues. Tout cela pour un seul *Data center*, ce qui ne manquera pas de donner des idées aux personnes lucides qui ont compris que l'attaque tous azimuts de l'ordre numérique est pressante. A condition toutefois de ne pas en faire une question séparée.

De la même manière qu'il n'est pas envisageable de supprimer les prisons sans en finir avec les sociétés qui en ont besoin, ou peu probable de sortir du nucléaire sans détruire l'ordre existant pour une société plus libre et plus égalitaire, la lutte contre le numérique n'est pas une nouvelle lutte séparée. Au contraire. C'est un ensemble d'infrastructures, de dispositifs, de valeurs qui se retrouvent de plus en plus dans tous les domaines des sociétés capitalistes et industrielles.

Il n'y a aucun sens à se déclarer anticapitaliste sans applaudir des deux mains les attaques des infrastructures qui font dorénavant fonctionner l'accumulation du capital. Apple et son dépassement de la barre des 2.000 milliards de capitalisation en pleine crise sanitaire, en 2020, donne ainsi

une petite idée de l'insolence de la richesse. Il n'y a aucun sens à se déclarer antiraciste sans chercher à s'opposer aux fondations permettant un affinement de la séparation en catégories administratives et de la gestion des populations. D'ailleurs, Amazon a déposé un brevet en octobre 2018 sur une méthode d'identification des accents et des origines ethniques des utilisateurs et utilisatrices de son enceinte connectée, dans le but d'affiner les profils pour mieux cibler les pubs. Le numérique appuie ainsi la réémergence des thèses raciales et des préjugés racistes. Et on pourrait décliner ce raisonnement à l'ensemble des luttes séparées.

La lutte contre l'ordre numérique a le mérite de rappeler qu'il n'y a justement pas de luttes parcellaires, mais seulement des cristallisations sur certains aspects de la domination. L'ordre existant n'est pas un ensemble d'oppressions séparées, mais un ensemble cohérent à détruire dans le moindre de ses aspects. Et il semble que ses infrastructures peuvent être une cible privilégiée – mais pas unique. Il ne suffira pas de couper les communications du pouvoir pour construire un monde nouveau. Mais cela peut être un bon début.

## *La guerre du sous-sol*

Daniel a 12 ans. Torche sur le front, il descend par un escalier en bois qui ressemble plus à une échelle. Le pied agile par l'expérience, il s'enfonce dans l'ancre de la Terre, un trou béant où une foule de sans-le-sou vient chercher fortune. Tous et toutes devront se contenter de quelques pièces par jour, pour des heures interminables de travail. Un pieu et une masse à la main, Daniel plonge à 300 mètres extraire le précieux minéral. Il fait chaud, il fait sombre. Daniel suffoque, mais martèle la paroi. La galerie peut s'effondrer à tout moment. C'est encore arrivé la semaine dernière.

Cette description pourrait dater d'un temps révolu, celui des mines de charbon grâce auxquelles s'est faite la révolution industrielle. A ceci près que le travail à la mine n'a pas disparu. Au contraire, l'extraction minière n'a cessé d'exploser et augmente encore. La nouvelle économie a beau se déclarer dématérialisée, elle repose en réalité sur une quantité phénoménale de matières premières extraites par des esclaves modernes.

La restructuration de l'économie en cours est une intensification de l'électrification de la société – la France a déjà connu un tel projet au moment de la construction des centrales nucléaires. Les idées de suppression des voitures à diesel, puis à essence, et des chaudières à gaz à plus ou moins brève échéance font partie de cette organisation de la dépendance à l'électricité. La multiplication des gadgets technologiques aussi. Il en va de même de la construction des 20.000 antennes et 12.000 pylônes supplémentaires

nécessaires au déploiement de la 5G en France, permettant de multiplier les objets connectés et les usines robotisées. Ce n'est pas pour rien qu'ils sont devenus des cibles de choix pour les personnes en révolte contre l'ordre existant. Le chef de l'antiterrorisme français relève ainsi une centaine de dégradations rien qu'en 2020 concernant des pylônes de téléphonie. Un bon début !

L'électrification de la société repose aussi sur l'extraction minière : entre 2002 et 2015, environ 1.000 milliards de tonnes de matière ont été extraites, soit un tiers de la totalité puisée dans les sous-sols depuis 1900. Chaque année, plus de 70 milliards de tonnes de « ressources naturelles » sont arrachées à la Terre pour alimenter les chaînes de production et de consommation, soit une multiplication par 27 au cours du 20<sup>ème</sup> siècle. En 2030, le chiffre devrait dépasser les 100 milliards par an. Les chiffres donnent le tournis.

L'industrie vide la Terre, littéralement. La plupart des réserves de gaz, de pétrole et de minéraux sont annoncées au bord de l'épuisement d'ici quelques décennies. Le moindre bouton qu'on presse dépend d'une énorme quantité de travail et de ressources. Mais comment le courant passera quand d'ici 40 ou 50 ans il n'y aura plus de cuivre pour les câbles électriques ?

L'extraction minière est très ancienne et a été le ciment de la puissance de nombreuses civilisations. Lucrèce, dans *De la nature*, écrit au 1<sup>er</sup> siècle, faisait déjà une description horrifiée des conditions des mineurs et des pollutions liées à l'extraction. L'exploitation intensive d'aujourd'hui trouve toutefois une de ses origines dans la

conquête des Amériques et les pillages qui l'ont accompagné. Il y a alors un saut qualitatif dans la domination. Les premiers pas de l'accumulation infinie du capital sont à l'œuvre. Les colons épuisent les sols et les autochtones, puis vont ailleurs. Il n'y a plus de limites. Année après année, siècle après siècle, même les tréfonds de l'inaccessible Amazonie sont livrés aux besoins de l'économie.

Au cœur de la jungle, le village colon de Manaus devient une ville industrielle. De 300 habitants, le fortin se transforme au 19<sup>ème</sup> siècle en métropole occidentale de 50.000 habitants grâce au commerce du caoutchouc. Un théâtre est construit par la bourgeoisie locale en important du marbre italien et des tuiles d'Alsace. Au début du 21<sup>ème</sup> siècle, la mégapole dépasse les deux millions d'habitants. Il faut dire qu'entre 1990 et 2010, l'Amazonie s'est vue amputer d'un territoire grand comme la France. En 2012, plus d'un tiers de sa surface était concédée à l'industrie minière ou pétrolière, sans compter les barrages hydroélectriques qui y pullulent.

La planète est donc considérée comme un immense réservoir de matières premières et un dépôt. Les Amériques n'ont pas été les seules à souffrir de l'expansion européenne et de la conquête du mode de production capitaliste. C'est aussi le cas de l'Afrique, bien sûr.

Elle est largement sous dépendance des échanges économiques mondiaux, notamment de métaux précieux. En 2010, ces derniers représentent à titre d'exemple 80% des exportations du Botswana, 64% du Soudan. L'uranium, à lui

seul, équivaut à plus de la moitié des exportations du Niger, pour alimenter l'industrie nucléaire française.

Le coltan et surtout le cobalt, représentant 25% de l'extraction mondiale, sont nécessaires à la fabrication des composants électroniques. Leur extraction est à l'origine des guerres civiles en République Démocratique du Congo. Le *Big Data* n'a rien de pacifique.

La dématérialisation est en réalité une artificialisation qui ne fait qu'accroître la matérialité de l'économie, c'est-à-dire l'exploitation des sols et des êtres, mais aussi les rivières de sang pour le contrôle des ressources, depuis l'Irak jusqu'au Nigéria. La guerre de 1996 et 1997 en République Démocratique du Congo, ex-Zaire, avait par exemple pour enjeu le germanium, indispensable au développement d'Internet. Aujourd'hui, les conflits de cette zone sont alimentés essentiellement par la recherche du contrôle du cobalt, nécessaire aux batteries des appareils électriques et électroniques.

Les terres rares sont essentielles aux nouvelles technologies et à l'électrification de la société. Elles sont extraites non seulement en Chine, mais aussi au Brésil, en Inde ou en Mongolie, et sont utilisées tant pour les gadgets technologiques que les éoliennes. Pour ces dernières, 200kgs de terres rares sont nécessaires pour une machine d'un Mégawatt. Le taux de cancer à Baotar, site minier en Mongolie, atteint les 70%. Voilà qui donne une idée de l'empoisonnement intrinsèque à l'expansion numérique et énergétique. Les panneaux photovoltaïques, quant à eux, dépendent du silicium et d'un traitement chimique avec

divers acides et solvants rejetés dans les rivières, comme en Chine.

Les minerais « classiques », comme le cuivre, sont aussi toujours plus demandés. L'électrification de la société a besoin de cuivre pour ses câbles. Le niveau critique des ressources est annoncé pour 2050, ce qui n'empêche pas des mines géantes d'être exploitées au Pérou, en Afrique, en Russie, en Indonésie. Mais l'extraction minière n'est pas seulement exotique.

L'Australie, la Norvège et le Canada sont parmi les premiers pays extracteurs du monde. L'Allemagne et la France ne sont pas en reste. Les mines sont moins nombreuses qu'à la grande époque de la révolution industrielle, mais elles n'ont pas disparu et risquent de repeupler nos campagnes, au même titre que les puits de pétrole et de gaz.

Des forages d'exploration ont eu lieu pour du gaz de schiste dans le Bassin Parisien et pour du gaz de couche dans le Nord-Pas-de-Calais et en Lorraine, malgré l'interdiction pour le moment de la fracturation hydraulique. Des projets d'extraction de la fluorine dans le Morvan, du sable marin sur le littoral Atlantique, d'or et d'argent en Mayenne, d'or dans la Creuse, etc., sortent de terre.

Le lithium, base essentielle de l'électrification et de la numérisation du monde pour les batteries, représente 35% de l'extraction mondiale. Des mines ouvrent partout, y compris en Europe, comme au Portugal. Ces implantations entraînent heureusement des oppositions. Des projets sortent aussi de terre en Alsace et dans le Puy-de-Dôme. Une première mine de lithium a ouvert ses portes à Echassières,

dans l'Allier, en fin d'année 2022. L'empoisonnement des Cévennes, où d'anciens sites d'extraction ont laissé des traces, donne une petite idée de ce qui attend ces futurs sites miniers. C'est sans doute pour le bien de la planète qu'en 2015 le gouvernement français, sous l'égide de Macron, planchait sur un livre blanc pour la « mine responsable ». Si c'est une blague, elle est de mauvais goût.

N'en déplaise aux anti-impérialistes, les rapports économiques mondiaux ont changé. La Chine est dorénavant la grande puissance conquérante. L'Afrique et l'Amérique Latine lui refilent leurs matières premières permettant son développement. Ensuite, elle revend des produits manufacturés dans ces nouveaux marchés. Le Brésil, quant à lui, tend à l'hégémonie face à ses voisins immédiats. L'Inde et l'Afrique du Sud ne sont pas en reste. L'anti-impérialisme a toujours été réducteur et caricatural, dédouanant les bourgeoisies locales et les Etats périphériques pour mettre l'accent sur les seules stratégies de domination des pays les plus riches, Etats-Unis en tête. Ces stratégies sont au demeurant bien réelles, mais plus complexes que ce que raconte l'héritage marxiste-léniniste.

L'Amérique Latine a bel et bien vécu des coups d'Etat téléguidés depuis Washington et reste bien dans un contexte de dépendance vis-à-vis des entreprises des pays les plus riches. Face à cela, le continent connaît une vague de dirigeants classés à gauche au tournant du 21<sup>ème</sup> siècle : Venezuela, Brésil, Bolivie, Equateur, Paraguay, toute la région semble portée par une réaction anti-impérialiste et une recherche de redistribution des richesses et d'une régulation étatique – comme si l'Etat était neutre et que le

capitalisme ne s'appuyait pas aussi sur une élite locale, toujours prête à s'associer au gratin mondial pour satisfaire ses intérêts.

Rapidement, l'extraction des matières premières s'accélère et devient le pilier de ces régimes. Le Venezuela tire ainsi plus de la moitié de ses ressources du pétrole, le Chili près de la moitié des métaux, la Bolivie près d'un tiers du gaz. Ce sont en même temps des pays où la richesse est captée par une petite fraction de la population.

Pour régler définitivement les comptes avec les régimes de gauche soutenus par les gauchistes et les anti-impérialistes béats, précisons : Correa, président équatorien de 2007 à 2017, a envoyé l'armée sur les autochtones Shuar pour imposer les projets miniers, dont il était un fervent défenseur ; Morales, président bolivien de 2006 à 2019, a envoyé lui aussi les troupes imposer les projets miniers, parfois réalisés par des entreprises rebaptisées d'un nom *quechua* pour faire couleur locale, en réalité appartenant à des multinationales. Au passage, Morales a créé un centre de recherche sur le nucléaire. Ce ne sont que quelques exemples.

Le « socialisme » étatique sud-américain, suivant le modèle de Chavez, est industriel et s'appuie sur l'extractivisme. Pourquoi s'en étonner ? Lénine ne disait-il pas que « le communisme c'est les soviets plus l'électricité » ? Ce sera les goulags et Tchernobyl.

Le « socialisme » étatique sud-américain n'est ni plus ni moins qu'un appui au maintien de l'ordre existant qui, comme toute chose réelle, est traversée de contradictions et d'antagonismes. Il n'empêche qu'il y a plus

en commun entre Maduro, président vénézuélien, et Biden, président états-unien, qu'avec n'importe quel exploité des mines. Et pour cause : la gauche n'a jamais su accoucher d'autres choses que d'un capitalisme légèrement régulé ou d'un capitalisme d'Etat, quand il n'a pas satisfait les réformes nécessaires au développement de l'économie, et donc au renforcement de l'exploitation et de la dépossession.

La guerre du sous-sol qui fait rage s'est encore intensifiée avec l'augmentation de la demande industrielle de minerai, pétrole, gaz et charbon. L'extractivisme n'est toutefois pas sans susciter des luttes autonomes et déterminées. C'est le cas de celle qui s'est déroulée à Bagua au Pérou en avril 2009, où des autochtones affrontent les flics à coups de lances, en tuent quelques-uns et récupèrent leurs armes. La population locale se solidarise avec les révoltés et attaque le commissariat et les bâtiments publics. Cette journée insurrectionnelle fera reculer le gouvernement sur un projet de loi favorable à l'extractivisme, au prix de nombreuses victimes, mutilées ou tuées.

Nous pourrions évoquer beaucoup d'autres exemples, comme les *ronderos* et *ronderas* luttant contre le projet d'exploitation de cuivre et d'or Conga par l'entreprise Yanacocha au Pérou, les Achuar sabotant et bloquant l'entreprise Plupetrol en Colombie, les attaques sur l'industrie du nickel en Nouvelle-Calédonie, les émeutes et les blocages de routes des villageois et villageoises des alentours de Sabodala au Sénégal contre une mine d'or, ou encore les Kuys au nord du Cambodge résistant aux entreprises forestières et aux concessions minières. Tout n'est peut-être pas foutu !

Parmi toutes ces révoltes, l'une d'elle mérite peut-être un peu plus d'attention : les Mapuches, au sud du Chili, montrent la voie pour une certaine généralisation du conflit, au-delà de l'opposition au pillage des ressources et aux ravages industriels. Y abondent sabotages des installations de l'agro-industrie, attaques incendiaires contre des convois de bois, blocages de route des camions de l'industrie, incendies de propriétés de latifundistes et de représentants de l'Etat, tirs sur des vigiles et des gendarmes, dégradations d'installations énergétiques et de télécommunication, etc.

Les Mapuches n'ont jamais été réellement conquis, ni par les Incas, ni par les colons espagnols. Menant une guerre de guérilla basée sur la mobilité et la destruction des villes coloniales dès que possible, ces indigènes ont pu faire plier les autorités successives et préserver une certaine autonomie. Un quasi-génocide fin 19<sup>ème</sup> siècle contribuera toutefois à mettre au pas ces populations. Le régime de Pinochet a terminé le travail en accélérant l'attribution des terres à des industriels et des grands propriétaires. L'histoire aurait pu se clore là.

Face à cela, des organisations de libération nationale Mapuche vont en fait voir le jour dans les années 1990, avec une conception décentralisée et anti-productiviste de l'organisation sociale. Les attaques se multiplient alors pendant que des structures autonomes de santé et d'éducation sont élaborées.

Malgré la répression et des divergences internes, la révolte Mapuche raisonne encore et se conjugue au présent. Elle s'est même intensifiée ces dernières années. Elle fait preuve d'une détermination à toute épreuve et propose une

méthode fortement tendue vers l'autonomie, s'appuyant sur une indépendance matérielle dans des territoires habités avec des relais, notamment anarchistes, dans les grandes villes industrielles. L'action directe, y compris armée si nécessaire, est mise au service de l'interruption de la course folle d'un monde toujours plus artificiel et d'une vie toujours plus aliénée.

Evidemment, cette expérience est une exception qui n'est pas avare de tensions moins émancipatrices. Certaines tendances sont ainsi promptes à négocier avec le pouvoir ou à s'associer avec la société civile citoyenniste. L'ancrage territorial est quant à lui inconcevable dans la plupart des endroits de la planète, et quand il existe, reproduit souvent des hiérarchies ancestrales. Il n'empêche que la ténacité à l'œuvre est appréciable, d'autant quand elle commence à se partager au sein d'autres franges de la population chilienne. Il y a ici quelque chose qui pourrait ressembler à un début et faire tache d'huile. Or, c'est précisément ce genre d'expérience durable qui fait souvent défaut.

La nature est vidée par des petites mains laborieuses à travers le monde, mais cette réalité est mise sous le tapis. Pourtant, la dématérialisation est une intensification du pillage des ressources humaines et naturelles. De la même manière, la reconfiguration des marchandises avec le numérique s'accompagne d'une hausse des prix des produits de base, depuis l'essence à l'alimentaire. Des révoltes grondent déjà, qui ne sont pas seulement des appels à la hausse du pouvoir d'achat, mais l'expression de la mise au rebus d'une partie de la population considérée comme superflue pour le système. Ces révoltes ont tout à gagner à

ne pas se perdre dans les revendications sur des augmentations de salaire ou des revenus de base, mais à s'attaquer aux racines du mal et à se défaire de l'emprise du système.

Retourner au concret de la domination, c'est-à-dire au travail, à l'exploitation, aux infrastructures et aux modes de vie dépendants derrière la magie de l'innovation dernier cri, est un premier pas pour sortir de l'impuissance dans laquelle la vie quotidienne peut nous plonger. Il ne faudrait certes pas oublier que « la domination n'est pas réductible à sa forme matérielle, à son appareillage technique, parce qu'elle se reproduit en premier lieu dans les rapports sociaux et donc dans les idées, les concepts, les symboles qui façonnent ces rapports : l'autorité, la religion, le patriarcat, le racisme, la nation, la supposée supériorité humaine sur les autres espèces vivantes ». Mais en même temps, « tant que cet appareil matériel restera intact, toutes les hiérarchies resteront en place et accroîtront leur pouvoir de mort et de destruction jusqu'à emporter l'humanité entière dans l'abîme qu'elles ont creusé »<sup>146</sup>.

---

<sup>146</sup> « La guerre du sous-sol », *Hourriya* n°6, p.6-7

### *Des vies confinées et sous respirateur*

La littérature abonde de récits dystopiques, fouillant les imaginaires modernes et leurs ravages sur la nature et l'humanité. C'est le cas entre autres de J.G. Ballard, imaginant tantôt des mondes postapocalyptiques où les êtres humains se battent pour survivre dans des espaces devenus inhabitables, tantôt des existences enfermées dans des cages de béton pour riches où la folie narcissique règne. A bien des égards, la réalité rattrape la fiction. Notre présent a déjà tout d'une dystopie.

Le 26 avril 1986, le réacteur numéro quatre de la centrale nucléaire de Tchernobyl explosait. Un nuage radioactif fait plusieurs fois le tour de la planète. Cette catastrophe a provoqué une contamination massive par césium et strontium pendant plusieurs centaines d'années, par plutonium et radionucléides à vie longue pendant des millénaires.

Plus de 100.000 personnes ont été évacuées, alors qu'il s'agit principalement d'une zone agricole faiblement peuplée. Un quart de la Biélorussie (2 millions d'habitants) est fortement contaminée. Cela en fait un territoire invivable où des individus doivent s'adapter pour survivre : la terre et les eaux sont polluées.

Pour une population pauvre qui chasse, cueille, pêche et jardine pour subvenir à ses besoins, l'ingestion de doses contenues dans les aliments est quotidienne. S'adapter ou mourir, voilà le mot d'ordre de la modernité.

150 000 km<sup>2</sup> répartis entre la Biélorussie, l'Ukraine et la Russie sont contaminés avec des taux supérieurs à

37.000 becquerels de césium 137/m<sup>2</sup> : huit millions d'habitants survivent dans un environnement invivable. 4 300 km<sup>2</sup> ont été baptisés « zone d'exclusion ». Voilà ce que représente un réacteur dans une zone faiblement peuplée...

La catastrophe est banalisée, sous-estimée. En France, le professeur Pellerin, responsable de la protection contre les rayonnements ionisants, annonce devant les caméras que le nuage radioactif s'est arrêté à la frontière. L'Agence internationale de l'énergie atomique et l'Organisation mondiale de la santé annoncent d'abord quelques dizaines de victimes, puis avouent quelques milliers, loin, très loin de la réalité. Pourtant, en Biélorussie, l'espérance de vie aurait chuté de 72 ans pour les hommes avant 1986, à 58 ans au début des années 2000.

Les conséquences du désastre sont loin d'être terminées. Les recherches – interdites par le gouvernement biélorusse et l'Agence internationale de l'énergie atomique, avec la complicité de l'Organisation mondiale de la santé et de la plupart des gouvernements de ce monde – faites en Biélorussie, par exemple par Bandazhevski, montrent que la situation s'aggrave avec le temps, contrairement à ce qu'on croyait.

En effet, les mutations chromosomiques causées par les radiations, à forte dose comme à faible dose, se répercuteraient d'autant plus sur les enfants : il y aurait un effet cumulatif des mutations. En gros, plus ça va, plus les enfants ont des mutations génétiques et des malformations. Et plus leurs propres enfants en auront... D'autant que les recherches tant sur les faibles doses à long terme que sur les effets de synergie (multiplication de facteurs à risque, par

exemple l'amiante, les pesticides et le nucléaire, inhérentes à la société industrielle), sont quasi-absentes, non financées et immédiatement déniées par les scientifiques aux ordres des nucléaristes.

Officiellement, l'« accident » de Tchernobyl a fait quelques morts. Toutes les institutions internationales s'entendent à merveille pour minimiser les effets. Rien n'est arrivé. Il est pourtant impossible d'envisager un retour à la normale dans ces régions contaminées. Ces territoires sont exclus du monde, à jamais : sous nos yeux se déploient *les premiers paysages d'apocalypse*.

En même temps, vivre dans un monde invivable était déjà un projet pour les apprentis sorciers baignant dans les cercles du pouvoir : les méthodes de torture par isolement sensoriel (enfermement, casques assourdissants, bandeaux, combinaisons isolantes empêchant tout contact physique avec le monde extérieur) ont eu pour objectif d'expérimenter les possibilités de survie dans des environnements hostiles à la vie. Les expériences fondatrices menées sur des volontaires par le neuropsychologue Donald Hebb dans les années 1950 seront largement exploitées tant par la NASA que par l'administration carcérale. La dystopie n'est pas un accident.

Qu'est-ce que cela nous apprend ? Outre le fait de confirmer l'insensibilité de la science et de l'autorité, il est évident que la vie dans un monde inhabitable n'est ni un hasard, ni la conséquence d'une catastrophe, mais bel et bien un *projet*. La vie n'est pas seulement réduite à la biologie, elle est soumise à une sorte de désir morbide de supplice.

Les liquidateurs de Tchernobyl en seront parmi les premiers figurants de masse.

Les immeubles abandonnés, les rues désertées, les zones contaminées interdites, les populations sous confinement, l'existence réduite à une succession de contrôle de son alimentation, de sa température et des relevés d'air, incarnent le mieux le modèle de la société industrielle. La vie est enfermée dans une routine froide. Tout usage est encadré par des normes, tout rapport est sursocialisé, tandis que la catastrophe devient le meilleur garant de la continuité de la domination. Les experts sont les seuls considérés comme capables de gérer les problèmes qu'ils ont participé à causer. Ils se rendent ainsi indispensables.

Depuis les programmes nucléaristes ETHOS et CORE à Tchernobyl, le paradigme a changé. Ils et elles reconnaissent que la catastrophe va avoir lieu et préparent les populations à l'accepter. Il ne faudra pas attendre longtemps. En mars 2011, à Fukushima, plusieurs réacteurs nucléaires explosent et leurs cœurs entrent en fusion. Une quantité astronomique de radioactivité se diffuse dans l'air et se déverse dans les océans. Des années plus tard, le corium – c'est-à-dire le magma constitué d'éléments du cœur fondu et de roches – creuse toujours son sillon sous les réacteurs, tandis que les eaux radioactives utilisées pour les refroidir vont être balancées dans l'océan, le tout dans un silence complice. La stratégie du pouvoir vise à nier l'étendue de la catastrophe et à faire expérimenter la vie en territoire contaminée à des tas de cobayes humains. Un nouveau laboratoire grandeur nature est saisi par le pouvoir.

Dès le départ, il s'agit pour les autorités de limiter au maximum les évacuations. C'est pourquoi les seuils de radiation jugés acceptables sont opportunément relevés de 1 à 20 millisieverts par an. La zone d'exclusion mise en place est alors de seulement 1.150 km<sup>2</sup>, soit un demi-cercle de 30 km autour de la centrale. Il faut dire que la quantité de radioactivité disséminée est gigantesque. Tokyo, avec son agglomération de plus de 40 millions d'habitants et d'habitantes, aurait dû être évacué... Impossible.

Officiellement, seuls 300.000 personnes fuient le désastre en cours. En réalité, beaucoup plus de gens vont quitter le territoire autour de la centrale, devenu inhabitable. Un certain nombre de réfugiés est parqué dans des logements temporaires, juste à côté de la zone évacuée, en territoire contaminé.

Après une mise en spectacle d'une grande décontamination des zones les plus irradiées – qui en réalité ne décontamine rien, mais fait respirer et ingérer de la radioactivité à tous les ouvriers employés à cette tâche – l'Etat va enclencher le retour sur place. Dès 2012, le Premier ministre Shinzo Abe, libéral-nationaliste, lance des grands travaux. L'attribution des Jeux Olympiques de 2020 – qui auront lieu finalement en 2021 pour cause de pandémie – est une aubaine. Le retour à la normale, qui n'est qu'une illusion, s'accélère pour être officiellement achevé la veille du grand spectacle sportif.

Les aides financières des réfugiés sont coupées, les logements d'urgence démontés, des infrastructures reconstruites à la va-vite. Malgré cet effort national, les politiques de repeuplement ne suscitent pas l'enthousiasme

attendu. L'Etat japonais décide alors de loger sur place les milliers de liquidateurs avec leurs familles. La gestion de cette catastrophe sera de toute façon un chantier sans fin, et les liquidateurs sont juste de la « viande à rem ».

Pour mener à bien cette politique, l'Etat déploie plusieurs stratégies. La banalisation de la catastrophe, en minimisant les conséquences, est l'une d'elle. Les experts sont appelés au secours pour produire de l'ignorance, notamment en contredisant l'évidence des effets morbides de la radioactivité.

La notion de « radiophobie » expérimentée à Tchernobyl s'affine : ce n'est pas la radioactivité en elle-même qui rend malade, mais la peur de la radioactivité. La cigarette ne tue pas, c'est la peur de la fumée.

Les honneurs de la radiophobie vont au clown nippon Shunichi Yamashita, conseiller pour les nucléaristes en gestion des risques sanitaires liés aux radiations, qui déclare lors de la catastrophe de Fukushima : « plus vous sourirez, moins les radiations vous atteindront ». C'est ce genre de pseudo-science qui est produite par les nucléaristes, prêts à tout pour sauver l'industrie nucléaire et la société qui l'accompagne.

Quand la production d'ignorance ne suffit pas, il y a toujours moyen de trafiquer les chiffres. Ainsi, quand l'université de Fukushima ne peut pas masquer l'augmentation des cancers dans les zones les plus contaminées, les scientifiques remplacent la carte des relevés de radioactivité. L'augmentation des cancers est dissociée de la radioactivité. Il n'y aurait aucun lien. Face à l'explosion des cancers de la thyroïde repérée chez les

enfants, les experts n'hésitent pas à trouver la parade : ce serait dû au dépistage massif, et non à la radioactivité. Circulez, il n'y a rien à voir !

La palme du cynisme revient, une fois encore, aux Jeux Olympiques : organisées au Japon en 2021, la flamme olympique traverse la région contaminée de Fukushima. Le but affiché de cette attribution des JO est de réhabiliter le territoire et le pays dans son ensemble. D'*Oublier Fukushima*<sup>147</sup> – ou du moins sa catastrophe. La flamme olympique est bel et bien parvenue à faire oublier le feu atomique.

Sur place, pourtant, habitants et habitantes sont condamnés à une vie mutilée, mesurant sans cesse la radioactivité de leur nourriture, de leur maison, de leur corps. La moindre activité est enserrée dans ce calcul froid et morbide. Le dosimètre régit une existence rythmée par les consignes sanitaires quotidiennes. La vie est entièrement administrée. La vie, justement, est absente de ces lieux ravagés.

Ce qui s'est déroulé à Fukushima est en passe de devenir un modèle de gestion de crise, à dérouler tantôt pour une catastrophe industrielle, tantôt pour une pandémie, et pourquoi pas pour un désastre humanitaire lié à une guerre. Surtout, des éléments sont en train de s'affiner pour anticiper les ravages accompagnant le réchauffement climatique. Ce qu'il faut bien saisir, c'est qu'un certain nombre de gens bien placés ont décidé qu'il était préférable de se préparer à vivre

---

<sup>147</sup> Arkadi Filine, *Oublier Fukushima*, Editions du bout de la ville, édition augmentée, 2021

dans un monde invivable plutôt que de changer de système. Nous en sommes là.

Cette mutilation de l'existence imposée à Fukushima, la quasi-totalité de l'humanité l'a expérimenté à partir de la fin de l'année 2019 avec la crise sanitaire liée au coronavirus et ses mesures de confinement, ses consignes prophylactiques de distanciation sociale, ses diverses restrictions, etc. Là encore, la responsabilité des activités humaines sont directes.

Au-delà de toutes les controverses scientifiques et médicales, il faut rappeler que le coronavirus est une maladie industrielle. Que ce virus vienne de l'artificialisation de terres sauvages et de la déforestation massive, d'un laboratoire d'apprentis sorciers mal confinés, des foyers bactériologiques que sont les élevages industriels où s'entassent les animaux et les marchés des mégapoles, c'est bien le développement industriel qui en est la cause. Sans compter que demain, la fonte des glaces et le dégel du permafrost pourraient libérer des virus et bactéries enfouis depuis des millions d'années pour lesquels aucun système immunitaire n'est préparé.

Par ailleurs, la circulation à une vitesse inédite du virus a été rendue possible par le développement délirant du commerce mondial. Il faut ajouter à tout cela que les personnes qui en meurent sont en grande majorité déjà atteintes par d'autres pathologies et fragilités dont la responsabilité incombe à l'environnement industriel et malsain dans lequel la marche du système nous condamne à habiter.

Les virus et les bactéries viennent en fait rappeler la fragilité de la civilisation moderne et de la puissance de la société industrielle. La crise sanitaire et ses mesures de contrôle ont mis nos sociétés à nu : la priorité est de produire et de consommer « essentiel », le reste étant relégué à des agréments non-essentiels. Se rencontrer, participer à la vie associative, se balader, festoyer sont quelques exemples d'activités support de la vie sociale pourtant considérés comme des ajouts supprimables selon les circonstances. Pendant un temps, même rendre hommage collectivement lors d'un enterrement ou avoir accès à des livres étaient considérés en France comme des délits.

Les prothèses technologiques sont venues se substituer aux pratiques concrètes, mettant en jeu les corps et la rencontre physique : télétravail, télé-enseignement, télé-apéro, télésexe, etc. La crise sanitaire a accéléré la densification de réseaux fonctionnels, de systèmes centralisés captant l'ensemble de la vie sociale dans leurs tentacules et soumettant chaque aspect à poursuivre un seul but : l'accroissement quantitatif de la production et de la puissance au détriment des processus naturels dont dépend l'existence de tous les êtres vivants. « Les puissants dieux de la cybernétique » ne sont pas près d'être détrônés par « les symboles de la vie, ses forces et ses propres buts », le fait de respirer et de se mouvoir à un rythme organique permettant le développement des fonctions nourricières et créatrices de la vie, des activités autonomes et des conditions permettant l'amitié<sup>148</sup>. Ces dieux sont d'autant mieux installés qu'ils se

---

<sup>148</sup> Lewis Mumford, *La cité à travers l'histoire*, Agone, 2011, p.786

trouvent légitimés par le pouvoir de la science et de la médecine pendant la crise sanitaire.

La conception du monde abritée au fin fond de l'idéologie des technocrates a tout d'une dystopie. Elle est d'ailleurs de plus en plus assumée : il n'est plus question de lendemains qui chantent grâce au développement économique et aux nouvelles inventions, mais au mieux de se maintenir sur la voie de la croissance pour conserver les mêmes modes de vie absurdes et basés sur l'exploitation des sacrifiés et de la planète, ou pis, par nécessité pour se sauver face à la catastrophe. C'est ainsi que le feu atomique est présenté comme la solution au réchauffement climatique. Il n'y a aucune limite au cynisme et à l'art de faire avaler des couleuvres.

Puisqu'il serait *nécessaire* de s'enfoncer sur le même chemin emprunté, les quelques apparences de liberté ne sont plus utiles, si ce n'est pour faire passer la pilule et entraver davantage les consciences – d'autant que les « masses » ont une fâcheuse tendance à l'indocilité. La société a de plus en plus tout d'une immense prison sociale. Bien sûr nous avons tous et toutes en tête – ou du moins serait-il bon d'avoir ça dans un coin de la tête – le laboratoire concentrationnaire grande nature qu'est la région du Xinjiang : pointage à domicile, caméras, scanners, reconnaissance faciale, analyse vocale, séquenceurs ADN, camps de prisonniers et de prisonnières, etc., font d'ores et déjà partie de la vie ordinaire. Mais il existe d'autres méthodes moins explicitement répressives et plus participationnistes.

Le système du crédit social est en cours de déploiement à l'ensemble de la Chine. Les citoyens et

citoyennes sont notés au fil de l'eau en fonction de leurs activités quotidiennes. Griller un feu rouge entraîne une perte de points. Pour en récupérer, il faut alors donner son sang, se distinguer comme travailleur modèle ou quelque chose du genre. Balancer son voisin ou sa voisine permet aussi d'en gagner. Un bon score peut donner droit à un accès prioritaire à l'hôpital ou à un logement social. Une baisse de points conduit à des restrictions de circulation dans le pays. Contester le pouvoir peut mener à des camps de rééducation. En connaisseurs, les chinois et chinoises appellent cette approche de surveillance *Big data* « l'œil céleste ».

C'est en fait la mise en place d'une nouvelle étape de la domination : une sorte de gestion automatique des comportements fondée sur l'intériorisation des bonnes pratiques. A la répression traditionnelle et à la surveillance moderne s'ajoute l'administration automatisée des conduites permise par les nouvelles technologies et dont le crédit social chinois est actuellement la forme la plus aboutie. L'œil céleste s'accompagne de camps de travail, de prisons officielles ou non, du permis de résidence permettant de contrôler les mouvements de la population, de flics et de milices. Ce n'est pas une forme qui se substitue à une autre, mais un cumul de moyens entre les mains du pouvoir.

Ce genre de système de contrôle se répand d'ores et déjà comme une traînée de poudre, notamment dans les formes managériales des entreprises. Car il ne faut pas croire que cette étroite surveillance se limite à des contrées exotiques. Un rapport de sénateurs et sénatrices français de juin 2021 ne laisse guère de doutes sur les logiques que dirigeants et dirigeantes ont en tête :

« Les croisements de données et le recours à l'intelligence artificielle rendent en effet possible un ciblage extrêmement fin. Par exemple :

- en exploitant des données génétiques, il pourrait être possible d'identifier immédiatement les personnes réceptives à un variant très rare d'un virus, ou à un vaccin ou traitement particulier, et de mobiliser ainsi les ressources médicales de façon beaucoup plus efficiente. Sans aller jusque-là, la simple exploitation automatisée du dossier médical de chaque individu d'une population cible pourrait déjà permettre de faire beaucoup. [...]

Dans les situations de crise les plus extrêmes, les outils numériques pourraient permettre d'exercer un contrôle effectif, exhaustif et en temps réel du respect des restrictions par la population, assorti le cas échéant de sanctions dissuasives, et fondé sur une exploitation des données personnelles encore plus dérogatoire [...].

- Le contrôle des déplacements : bracelet électronique pour contrôler le respect de la quarantaine, désactivation du pass pour les transports en commun, détection automatique de la plaque d'immatriculation par les radars, portiques de contrôle dans les magasins, caméras thermiques dans les restaurants, etc.
- Le contrôle de l'état de santé, via des objets connectés dont l'utilisation serait cette fois-ci obligatoire, et dont les données seraient exploitées à des fins de contrôle ;
- Le contrôle des fréquentations [...]

- Le contrôle des transactions, permettant par exemple d'imposer une amende automatique [...] »<sup>149</sup>.

Et au cas où nous n'avons pas compris, les bouffe-galette précisent que « si une dictature sauve des vies pendant qu'une démocratie pleure ses morts, la bonne attitude n'est pas de se réfugier dans des positions de principe ». Ça a au moins le mérite d'être clair.

Il y a fort à parier que ce sont ces solutions autoritaires, avec des différences selon les pays et les contextes, qui vont avoir l'approbation des élites aux abois. Après tout, on ne transige pas avec la survie de l'humanité, fût-elle une humanité réduite à leur fantasme personnel. Mais cette confusion est le lot de toute personnalité autoritaire...

Par tous les bouts que l'on prend ce déploiement dystopique, nous voilà toujours plus embarqués dans ce que Günther Anders appelait un *monde faux*<sup>150</sup>. Pour l'expliquer, le philosophe utilise la métaphore du brochet : une fois pêché, le poisson est déplacé hors de l'eau, dans une situation où il ne peut plus rien appréhender. Il tente de respirer à l'air libre comme s'il se trouvait encore sous l'eau, sans y parvenir.

---

<sup>149</sup> « Crises sanitaires et outils numériques », Rapport d'information n° 673, de Véronique Guillotin, Christine Lavarde et René-Paul Savary, fait au nom de la délégation sénatoriale à la prospective, déposé le 3 juin 2021.

<sup>150</sup> Günther Anders, *Journaux de l'exil et du retour*, Lyon, Fage éditions, 2012, p.238

Les habitants et habitantes d'une planète malade, saturée de dispositifs de surveillance, deviennent, de la même manière, incapables de faire leur un monde dont ils sont radicalement exclus. Ils et elles sont au contraire mis à disposition de ce monde, réduisant non seulement la liberté mais conduisant aussi au désespoir face à une situation se présentant comme close. Afin de survivre dans cette situation où le monde a été falsifié, l'individu se trouve enfermé dans une vie calculée, où les chances de survie sont sans cesse évaluées et le comportement optimisé en fonction de cette gestion des risques. Nous sommes un peu comme des poissons hors de l'eau.

Ce n'est plus seulement l'avenir qui a tout de dystopique, mais notre présent. Il pourrait encore se dégrader. Les expérimentateurs de tout poil en ont encore sous la pédale, nous préparant à vivre dans un monde invivable avec des solutions techniques qui renforcent en réalité les problèmes.

A la fin des années 1950, une philosophe faisait débiter la *Condition de l'homme moderne* par le lancement d'un satellite autour de la Terre<sup>151</sup>. Cet événement était alors l'expression de la tentative de fuite de l'homme moderne : s'évader de sa prison terrestre pour aller vers les étoiles et fuir le monde pour le Moi. La tête dans les étoiles... en étant branché sous respirateur.

Etrange tentation alors que la planète Terre est, autant qu'on le sache, la seule à nous procurer un habitat

---

<sup>151</sup> Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983

dans lequel on peut se mouvoir et respirer sans effort et sans artifice. Cette fuite en avant est l'expression du désir d'échapper à la condition humaine en artificialisant la vie elle-même. Etrange tentation, qui est en réalité un nouveau stade d'aliénation, où l'être humain s'aliène son propre milieu terrestre. Les mathématiques sont l'outil nécessaire à cette tentation, réduisant tout en un langage simplifié, débarrassé de tout rapport sensible. Pas certain, pourtant, que les chaînes artificielles soient plus douces que les chaînes naturelles...

Cette tentative d'évasion pousse à produire un monde de plus en plus artificiel. La prophétie est autoréalisatrice, dans la mesure où cette artificialisation épuise les ressources naturelles, pollue l'ensemble de la planète et rend la Terre de plus en plus inhabitable. L'accélération de l'artificialisation est alors présentée comme la seule solution pour survivre. Plus on solutionne par des moyens technologiques et industriels, plus on casse, plus on casse, plus on a besoin de solutions technologiques et industrielles. En économie, on appelle cela un marché captif. La réalité brute, c'est que le désastre est présenté comme le remède.

La même philosophe a poursuivi sa réflexion, présentant que la conquête spatiale et son modèle de vie confinée, coupée de la nature, entièrement artificialisée, était emblématique de la condition moderne de l'humanité – et peut-être son stade final.

« L'astronaute lancé dans l'espace extra-terrestre et emprisonné dans une capsule remplie d'instruments où

chaque rencontre physique réelle avec l'environnement signifierait une mort immédiate peut fort bien être considéré comme la symbolique incarnation de l'homme d'Heisenberg – un homme pour lequel il sera d'autant moins possible de rencontrer jamais autre que lui-même [...] qu'il aura mis plus d'ardeur à éliminer toutes considérations anthropocentriques dans ses rencontres avec le monde non-humain qui l'entourne »<sup>152</sup>.

L'horizon de l'humain est la vie encapsulée dans des villes aseptisées, branchée à haut débit, médiatisée à travers des technologies, respirant de l'air artificiel pour éviter l'air vicié.

L'intuition de la philosophe était, malheureusement, la bonne. L'Unesco et l'ONU proposent en 2017 une transposition à la vie sur Terre des conditions de survie dans l'espace, pour faire face au manque d'eau : « dans la station spatiale internationale, le matin, l'eau est consommée avec du thé, l'après-midi elle devient de l'urine et le lendemain elle sert à se raser... il s'agit de la même eau depuis des années ! », exulte l'onusien Richard Connor. Les technocrates ne rêvent décidément pas de la même chose que nous.

L'art de s'accommoder avec la contamination peut aller très loin. Cette étrange fascination de la survie dans des situations extrêmes relève d'une fuite en avant où l'être humain se coupe de son habitat pour un milieu étanche, une

---

<sup>152</sup> Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, 1972, p.352

cage artificielle déshumanisante. Chacun et chacune se trouve ainsi déplacé dans un monde inapproprié dans lequel survivre malgré tout serait l'expression de sa robustesse. Toute ressemblance avec l'eugénisme – et au passage avec le transhumanisme – n'est pas le moins du monde fortuite.

En effet, l'ajout d'une ingénierie humaine à l'ingénierie sociale est de plus en plus assumé : il faudrait adapter l'espèce humaine à son nouvel environnement, par exemple en la rendant intolérante à la viande, en la faisant de petite taille par manipulation génétique, en modifiant sa psychologie pour atténuer sa soif consumériste, etc. Il s'agit de modifier la biologie humaine pour pouvoir continuer la même voie du progrès, aussi destructeur soit-elle.

Il faut dire que ce qui caractérise notre époque moderne est l'expérience de l'inhumanité : le génocide amérindien, la colonisation et la traite des Noirs, deux guerres mondiales, l'Holocauste, la bombe atomique, les goulags, etc. Cette « banalité du mal » a été exprimée à de multiples reprises. L'horreur absolue n'est pas l'exception, mais plutôt une sorte d'aboutissement des procédures rationnelles de l'esprit technoscientifique et du mode de gestion bureaucratique. L'emprise croissante du contrôle social avec des technologies de pointe peut à tout moment être mis au service de l'horreur sans révision des structures existantes. D'ailleurs, les lieux d'enfermement, prisons, centres de rétention, unités psychiatriques, expérimentent au quotidien l'arbitraire de l'administration. Le crédit social chinois n'est-il pas le fruit d'une expérience à grande échelle de prison sociale au Xinjiang, associant technologies de surveillance et incarcérations de masse ?

Préserver les conditions d'une vie désirable n'est plus une option envisagée. Cette fuite en avant nécessite une atrophie gigantesque de la liberté, pour entériner un monde dépossédé, où l'on ne peut jamais être vraiment là, sans cesse préoccupé par les impératifs de la survie et la participation aux mécanismes de la normalité quasi-survivaliste. Il est alors impossible d'être en conscience à ce que l'on fait, mais uniquement condamné à s'agiter en réponse à des *stimuli* extérieurs. On comprend que les gens ayant le goût du pouvoir et des foules aux ordres y voient une sorte de panacée. Nous pourrions toujours nous rassurer en se disant que les projets des gens de pouvoir ne se réalisent jamais comme ils l'envisagent. La vie réelle déborde de leur cadre étroit de pensée. Encore faut-il embraser les brèches naissantes pour toujours plus fissurer leur cage.

## *Se défaire des chaînes énergétiques et technologiques*

Le capitalisme, comme toutes les structures de la domination et de l'exploitation, n'est pas invariable. Toutes mutent et se renouvellent. Les grands centres industriels concentrationnaires se sont ainsi peu à peu effacés au profit d'unités décentralisées et disséminées, où le prolétariat a cédé face à une vaste atomisation des individus. Le salariat est fragmenté, au même titre que la production. Et ce, non seulement dans les vieux bastions ouvriers occidentaux, mais aussi dans les usines du monde (Chine, Bangladesh, Viêt-Nam, etc.), où les grandes fabriques ont tendance à se démultiplier en plus petites unités – notamment pour faire face aux révoltes et aux grèves.

Dans le même temps, la figure paternaliste du propriétaire dirigeant son entreprise s'est diluée. Si elle persiste ici et là, globalement le propriétaire d'antan s'est scindé entre d'un côté l'actionnaire, détenant « passivement » les titres de propriété, et de l'autre le PDG et ses managers concentrant le pouvoir et contrôlant l'entreprise sans la posséder. Et c'est le cas aussi au pays du « socialisme de marché », la Chine, où les entreprises privées représentent 80% des emplois urbains et où le droit est très favorable à la constitution de sociétés détenues par des actionnaires.

Alors que les effets de la restructuration de l'économie débutée dans les années 1970 n'ont pas encore fini de se faire sentir, un nouveau processus transforme rapidement l'ensemble des rapports sociaux. La technologie est au cœur de ce processus, dont les mots d'ordre de

« transition énergétique » ou « d'économie collaborative » sont quelques incarnations. La numérisation a encore plus développé les exigences de mobilité. Il n'est dès lors pas surprenant de voir les conflits sociaux se décaler vers les places publiques ou les ronds-points.

Il faut dire que le lieu de travail est partout. Il se trouve tout autant au supermarché qu'à la boîte, dans sa voiture ou sur son vélo, à domicile que dans n'importe quel endroit où le téléphone capte. Il est variable, morcelé et éparpillé sur la planète. Le travailleur et la travailleuse comme le chômeur et la chômeuse sont d'autant plus des anonymes esseulés produits par ce nouveau processus. La dévastation des milieux naturels en est autant le contexte qu'une conséquence, dans le prolongement de la production des nuisances inhérente à la société industrielle et capitaliste.

Les suggestions anarchistes pour faire face aux enjeux des ravages industriels diffèrent fortement des propositions écologistes. Ce n'est pas seulement que les anarchistes tendent vers des actions collectives en désignant des cibles. Déjà, parce que les écologistes le font aussi, mais en jouant le jeu politique que les anarchistes considèrent comme l'un des principaux obstacles à une transformation sociale.

L'Etat est de fait l'un des principaux responsables. Avant les promoteurs immobiliers et les industriels arrivent les juristes et les fonctionnaires de l'aménagement. Il faut faire de la place et exproprier non pas le grand propriétaire à la façon des bandits sociaux, mais l'exploité avec son lopin de terre ou sa cage à lapins qui lui sert de logement. A la

place, on construira un supermarché, une ligne TGV, un aéroport ou un gazoduc.

Les tractopelles sont toujours accompagnées de leur escorte. Quand les juristes tardent et que des résistances se déploient, ça peut servir. A Montabot (Manche), en 2011, les gendarmes ont ainsi viré un agriculteur récalcitrant de son champ pour laisser le constructeur RTE débiter les travaux de construction d'un pylône THT avant même l'autorisation légale. Un cas classique. L'Etat est au-dessus de ses propres lois et fait trébucher les oripeaux démocratiques. Il est dès lors logique et nécessaire de le combattre.

Derrière la fiction bien trop répandue d'un Etat neutre à même de protéger les êtres et la planète – rappelons au passage que l'industrie nucléaire, c'est l'Etat – il y a aussi ce mythe démocratique de l'unité qui se construit par la majorité. Les écologistes sont à la pointe de ce délabrement de la pensée critique qui remplace les multiplicités par les majorités, les capacités d'action par les élections, les sabotages par les recours juridiques, la révolte par la désobéissance, l'obstination par les négociations, etc.

Qu'est-ce que je peux bien en avoir à foutre que la majorité des habitants et habitantes de Flamanville ait voté en faveur d'un projet de centrale atomique dans les années 1970, tombant dans les pièges du chantage à l'emploi et écoutant la bonne parole des notables et des curetons ? Ça arrêtera la radioactivité à ma porte ? Ça empêchera l'Etat nucléariste de décider à ma place, comme pour tous les autres ? Qu'est-ce que ça peut bien me faire qu'une majorité de votants et votantes de Loire-Atlantique se soit prononcée pour la construction d'un aéroport à Notre-Dame-des-

Landes ? Ça détournera les particules lourdes de mes poumons ? Ça me permettra de vivre autrement que dans des métropoles aseptisées où l'argent est roi ?

Plus grand-monde ne regrette aujourd'hui l'Ancien régime ou ne met en cause la petite minorité agissante qui a attaqué la Bastille en 1789, lançant des hostilités qui auront de grandes répercussions. Ce n'est pas le « peuple » qui s'est emparé de cette taule, mais un groupe de personnes déterminées à agir. Une bande de casseurs, en somme.

Nous avons justement besoin de renouer avec les impulsions de la révolution de 1789 pour renverser le système capitaliste et industriel et défaire une architecture sociale bien en place. Après tout, personne ne s'attendait à ce que détruire la Bastille ouvre la possibilité d'en finir avec les privilèges de la noblesse, système alors en place depuis plus longtemps que ne l'est le nôtre au 21<sup>ème</sup> siècle. Un point de non-retour était alors atteint. L'action directe, épaule contre épaule, est capable d'ébranler des pouvoirs bien en place.

La plupart des anarchistes ne refusent pas non plus les actions individuelles, au contraire. Elles n'ont toutefois rien à voir avec les inoffensifs appels aux « citoyens » et « citoyennes », lancés à l'unisson par l'Etat, l'industrie, les ONG et les mouvements sociaux, à devenir « écoresponsable », à trier ses déchets, à faire du vélo, à consommer bio et, pourquoi pas, à empêcher le grand *black-out* énergétique en baissant le chauffage. Rien d'essentiel n'est alors remis en cause, que ce soit la production industrielle, ses gaspillages et mutilations de la vie et de la nature qui l'accompagnent, ou la réduction de tout, tous et

toutes en marchandise vouée à circuler d'un bout à l'autre de la planète.

Cette écologie des petits gestes met par la même occasion sur un pied d'égalité les industriels qui dictent la production et celles et ceux qui travaillent, les décisionnaires de la construction d'une centrale et celles et ceux qui habitent à côté, les ingénieurs qui la façonnent et celles et ceux qui la combattent. Cette écologie est chère par exemple aux fidèles de Pierre Rabhi réunis dans « le mouvement des colibris ». Ces volatiles essaient d'éteindre l'incendie en prônant que chacun et chacune fasse sa part, oubliant la fin de cette légende amérindienne qui se termine par la mort d'épuisement de l'avenant petit oiseau, sans qu'il n'ait jamais attaqué les causes profondes de l'incendie ni même rendu quelques coups aux pompiers incendiaires. Le mouvement des pigeons serait un terme plus adéquat.

Une position anarchiste vise d'abord à agir sur les racines du problème autant social que sanitaire ou environnemental, et donc à attaquer les dirigeants et dirigeantes et leurs appuis, les infrastructures matérielles, les institutions et les entreprises à la base du progrès dévastateur, toujours dans le but d'élargir la pratique de la liberté. L'action individuelle anarchiste, outre l'ambition d'essayer de rester cohérent avec soi-même dans un contexte où tout est fait pour participer au désastre, conserve un objectif de contribuer à des changements structurels. Cartographier le maillage du pouvoir et s'autoorganiser pour contribuer à le défaire a en effet un peu plus d'impacts que le fait de trier ses déchets pour enrichir Veolia.

Le bon fonctionnement de l'exploitation capitaliste et de la domination étatique repose énormément sur l'énergie<sup>153</sup> et les communications. L'économie et le pouvoir se sont décentralisés et disséminés. Ce vaste maillage d'appareils repose sur la capacité à les relier par des réseaux d'énergie et de communication : satellites, câbles de fibre optique, antennes relais, Data center, lignes électriques, réseaux de transport, etc., sont les bases d'une infrastructure complexe toujours plus stratégique.

On ne compte plus les guerres visant à la conquête de ressources énergétiques, comme le pétrole ou l'uranium, mais aussi les luttes d'opposition aux infrastructures nécessaires à la production d'énergie et aux modes de vie induits par la base matérielle du capital et de l'Etat. Une suggestion de lutte des anarchistes peut être de couper l'énergie à ce monde, c'est-à-dire s'en prendre aux infrastructures et aux machines qui font fonctionner d'autres machines, détruisant au passage la belle énergie de la vie chez les êtres vivants qu'elles exploitent et aménagent. Evidemment, y compris les champs d'éoliennes ou de panneaux photovoltaïques industriels, de manière générale les énergies renouvelables industrielles, qui renouvellent surtout le même monde de merde. On l'a déjà dit, l'écologie pragmatique est d'abord la poursuite de la société

---

<sup>153</sup> Ce n'est évidemment pas la même énergie de celle que les pratiquants et pratiquantes d'arts martiaux, méditation ou autres pratiques corporelles ont l'habitude d'expérimenter. On ne peut que regretter que le terme d'énergie soit utilisé aussi bien pour désigner un processus vivant d'un côté, et l'utilisation de produits génératrice de nuisances de l'autre.

industrielle par d'autres moyens. Il n'est question, au mieux, que de pollution à réduire, jamais de liberté.

La dissémination partout des infrastructures énergétiques, depuis le transformateur électrique jusqu'aux pylônes en passant par le projet de centrale de production d'énergie, permet d'imaginer des possibilités d'action par les personnes elles-mêmes partout et facilement reproductibles. Il en est de même avec ces nœuds du pouvoir que sont les communications. L'appareillage permettant de transmettre les données, les décisions, les récits, les surveillances du capital et de l'Etat est tout aussi disséminé, donc vulnérable : câbles numériques, *data center*, antennes, caméras de vidéosurveillance, etc.

Imaginez que le flux financier, les ordres du pouvoir, les mensonges médiatiques s'estompent, que les dépendances aux gadgets technologiques s'atténuent, que la course folle du progrès fléchisse, quelles possibilités peuvent alors se faire jour ? Il faut bien que le système ralentisse et que la routine se brise pour que quelque chose d'autre puisse émerger. Il y a mille manières pour y contribuer, comme le sabotage ou les blocages.

Si les postes TV restent éteints, que les *smartphones* sont réduits au silence, que les flux de données bancaires s'estompent, que la frénésie des machines des industries stratégiques est interrompue, que les pompes à essence restent vides suffisamment longtemps pour créer de fait une sorte de grève générale, quelles possibilités peuvent alors s'ouvrir. Des tas de gens se retrouveraient ainsi face au *vide du pouvoir* ouvert par la conflictualité, préalable à toute révolution sociale. Aux pieds du mur, il y a de fortes chances

que beaucoup n'ayant plus grand-chose à *faire* décident plutôt d'*agir* et que l'angoisse de cette absence cède à l'enthousiasme de créer.

La lutte contre les nuisances et les infrastructures énergétiques et technologiques n'est qu'un objectif parmi beaucoup d'autres, mais un point d'ancrage dans la réalité pour agir et créer. Encore faut-il avoir pensé un peu la suite, avoir un projet en tête pour donner du sens à une multiplicité d'attaques qui commencent à avoir lieu et qui pourraient encore se généraliser. S'en prendre aux infrastructures ne suffira pas à faire tomber l'Etat avec ses symboles, ses institutions et son armée. Encore moins les idéologies d'adhésion et de servitude volontaire largement répandues. Pas non plus les rapports sociaux capitalistes : la dépendance contraignant à gagner de l'argent, l'obsession du calcul de la moindre activité pour la traduire en argent et le fait que l'argent ait tendance à devenir la finalité de toute activité.

C'est seulement une contribution, un point de départ. Il y a d'autres cibles, d'autres pratiques, comme l'expérimentation de nouveaux rapports sociaux et l'apprentissage de pratiques autonomes dans des brèches ouvertes par la lutte, comme l'expropriation de celles et ceux qui possèdent et dirigent pour leur enlever leurs moyens de dominer, comme la grève pour retrouver ses capacités d'agir et la disponibilité de son temps. Toutefois, l'action directe contre les infrastructures matérielles responsables des désastres a le mérite de la clarté, contrairement aux luttes dans le travail.

Dans un contexte où le développement technologique rend superflu de plus en plus de gens et détruit

des emplois, il y a fort à parier que ces enjeux ramèneront les luttes du Travail contre le Capital au cœur de la mêlée. Les grèves resteront défensives pour préserver l'emploi et se perdront comme souvent dans les méandres des contradictions de la recherche de croissance. Elles rateront l'essentiel : à quoi sert notre « force de travail » et faut-il assurer la pérennité de la société industrielle ?

Résister aux conditions réelles et immédiates de l'exploitation ne doit surtout pas, comme le fait en général la gauche et les syndicats, mettre des œillères sur les fondements de la domination et de l'exploitation. La cogestion de l'ordre existant empêche de trouver les voies d'émancipation des dépendances aux systèmes techniques et bureaucratiques ; systèmes qui nous promettent de nous *délivrer du mal*, de nous donner l'illusion d'une vie sans risques, sans souffrances et sans la fragilité constitutive de notre humanité<sup>154</sup>. Une existence sans décision à prendre.

« Se délivrer du mal » pourrait tout aussi bien s'entendre à la manière de cette vieille proposition anarchiste : détruire la domination et l'exploitation, incluant cette fonction économique qu'est le travail – ce qui demandera quelques efforts pour reprendre en charge notre vie et nos conditions matérielles d'existence. S'en prendre aux chaînes technologiques et énergétiques est un bon début. Avoir grignoté un peu de terrain dans les failles est un

---

<sup>154</sup> Un exemple parmi tant d'autres, Google a ouvert un laboratoire, Calico, dont l'objectif affiché est de « tuer la mort ». Le transhumanisme – dernier avatar de l'idéologie du progrès – vise bien à nous délivrer de la souffrance, de l'effort, du vieillissement, de la mort, bref de nos fragilités constitutives de notre humaine condition.

préalable : il faudra bien continuer de bouffer une fois le jus coupé aux industries, et donc avoir déjà semé quelques graines d'autonomie.

Ensuite, il restera encore à démanteler l'immense architecture sociale et matérielle qui nous tient, et à dépouiller les propositions anciennes des communes libres et des confédérations basées sur l'autonomie et la libre association pour créer de nouvelles configurations sociales suffisamment charpentées par rapport au contexte actuel, non pas pour les rendre crédibles, mais vivantes. Généraliser le conflit par-delà les frontières, sans quoi les possibilités ouvertes par l'insurrection ne seront pas irréversibles. Féconder sans attendre de nouvelles formes de vie en même temps qu'approfondir l'œuvre de démolition, puisque les expériences des insurrections en Grèce de 2008, en Tunisie de 2011, ou au Chili de 2019 montrent qu'il est possible de tenir la rue, voire de faire chuter un régime, sans pour autant transformer définitivement les modes de vie. Créer de toute pièce une société réellement *acrate*, c'est-à-dire sans aucune forme de hiérarchie. L'ouvrage sera colossal. L'aventure n'en sera que plus belle.

*« La suite sera difficile, et chacun de nous devra réapprendre à vivre comme au moment d'une naissance où n'existent nulle injonction à l'obéissance ni aucun serment fait aux gènes paternels. Nous irons à la récolte et à la forge, sans épier par-dessus nos épaules le regard suspicieux du chef ni la cravache du*

*contremaître et nous épèlerons, siècle par siècle, notre talent oublié pour la liberté... »<sup>155</sup>*

---

<sup>155</sup> Sarah Haidar, *La morsure du coquelicot*, Métagraphes, 2018, p.156



## **En guise de conclusion**

*« Les machines créent les activités mécaniques. Les activités mécaniques mécanisent le cœur », Tchouang-Tseu*

*« Quand le dernier arbre aura été abattu, quand la dernière rivière aura été empoisonnée, quand le dernier poisson aura été pêché, alors on saura que l'argent ne se mange pas »,  
proverbe amérindien*

*« Je pense qu'en préservant son amour d'enfance pour des choses telles que les arbres, les poissons, les papillons et – pour revenir à mon premier exemple – les crapauds, un individu rend un peu plus probable un avenir pacifique et décent, et qu'en prêchant la doctrine suivant laquelle rien ne mérite d'être admiré sinon l'acier et le béton, il rend simplement un peu plus certain que les humains n'auront d'autre débouché à leur trop-plein d'énergie que dans la haine et le culte du chef », Georges Orwell*

*« C'est ainsi que l'Etat et les nucléaristes, ayant mené l'humanité à un stade d'insécurité jamais atteint auparavant, se prétendent les seuls habilités à protéger l'humanité de dangers dont ils sont la cause », Comité Irradiés de tous les pays unissons-nous*

Le bilan environnemental et sanitaire des siècles de capitalisme industriel est sans appel : disparitions massives des espèces animales et végétales, dérèglement et réchauffement climatique, radioactivité diffuse partout et aigüe sur certaines zones irrémédiablement condamnées, pollutions diverses, empoisonnement des sols et des êtres, etc. En France, l'équivalent d'un département tous les 10 ans

est artificialisé, selon une note de la Cour des comptes de novembre 2020. L'étalement urbain et la densification urbaine accentuent les ravages en cours et réduisent les espaces naturels. De manière générale, la catastrophe annoncée aura bel et bien lieu et est déjà en cours.

Tous ces désastres ne peuvent être circonscrits à une crise environnementale, tant tous leurs effets interagissent avec des processus sociaux. Il n'y a qu'à prendre la question migratoire, dont on commence à peine à constater qu'elle va se creuser davantage par l'élévation du niveau de la mer, la désertification de certaines zones, les désastres industriels à grande échelle. Les exilés des régions côtières du Bangladesh se heurtant aux barbelés indiens, les naufragés des îles du Pacifique, les affamés du Sahel et les réfugiés de la région de Fukushima ne sont que quelques exemples d'une condition en cours de généralisation. Sans compter que les inégalités, qui ont déjà creusé leur sillon par la production de la misère inhérente au système capitaliste, s'accroissent avec les désastres industriels. Ce sont les plus pauvres qui sont d'abord touchés par les ravages de l'industrie.

Prenons encore le nucléaire, dont les effets sur la santé et la nature sont irrémédiablement perceptibles pour qui se donne la peine de les voir, mais dont les effets sociaux sont tout aussi vigoureux. Il n'y a pas de société nucléaire sans Etat central fort ni capacité à administrer les populations de manière autoritaire. Et ne parlons pas des liens entre nucléaire et militaire...

A ces titres, la question de la nature n'est pas une question spécifique, tant elle est liée au système capitaliste

et industriel et à la puissance étatique, au règne de l'argent et de la hiérarchie. Or, l'anarchisme dans ses formes les plus dynamiques pose très bien les termes de l'affrontement avec l'ordre existant : c'est une lutte globale contre ce qui opprime et ravage, avec des points de cristallisation selon les opportunités du moment et les affinités des personnes en révolte, mais cherchant toujours la généralisation du conflit par-delà les frontières qui nous sont imposées jusqu'à la rupture. Une rupture dirigée vers une finalité qui existe ici et maintenant dans les moyens employés : entraide, auto-organisation, action directe, conflictualité permanente contre toute forme d'autorité et d'oppression.

### *L'urgence de la liberté*

Cette rupture ne s'envisage pas par ressentiment. La haine, l'envie, la jalousie, la défiance, la rancune, la vengeance peuvent défaire des pouvoirs, mais ne savent pas produire un monde nouveau. Les affects réactifs développent en revanche la mauvaise conscience. Tous les discours sur l'urgence nous intiment ainsi l'ordre de changer non pas par goût de la joie de vivre et de la liberté, mais par la culpabilité et sous la contrainte. Les scientifiques remplacent les prêtres pour dévier la direction du ressentiment : spontanément tourné vers les chefs, il est renvoyé sur les gens ordinaires eux-mêmes, nourrissant la haine de l'autre, l'autodiscipline et la servitude volontaire pour continuer sans cesse dans la même direction.

Il faudrait sauver la planète plutôt que vivre libre, comme si la liberté n'était pas justement la solution ; se plier aux impératifs hygiénistes et de contrôle plutôt que s'attaquer aux causes des crises sanitaires ; rebondir en s'adaptant aux désastres plutôt que bondir avec fureur contre ce qui entraîne ces désastres. Le gouvernement par la crainte se met doucement en place. Il ne sert pourtant à rien de céder à la panique. L'urgence qu'on nous rabâche depuis quelques années pour mieux nous dire quoi penser et quoi faire n'est en réalité pas nouvelle. L'essor des machines industrielles a deux siècles, le développement du capitalisme est encore plus vieux, et que dire de la création de l'Etat. Le patriarcat fait quant à lui office d'antiquité.

C'est sur cette crainte facilement domptable par les tribuns et les césars que risque de se développer ce que certains annonçaient sous le terme d'écofascisme. Parmi beaucoup d'autres, Bernard Charbonneau prévoyait l'extension de l'administration de nos vies sous pavillon écolo dès 1980 :

« Un beau jour, le pouvoir sera bien contraint de pratiquer l'écologie. Une prospective sans illusion peut mener à penser que le virage écologique ne sera pas le fait d'une opposition dépourvue de moyens, mais de la bourgeoisie dirigeante, le jour où elle ne pourra plus faire autrement. Ce seront les divers responsables de la ruine de la terre qui organiseront le sauvetage du peu qui en restera, et qui après l'abondance géreront la pénurie et la survie. Car ceux-là n'ont aucun préjugé,

ils ne croient pas plus au développement qu'à l'écologie : ils ne croient qu'au pouvoir.

Pour contrôler les dangers de moyens de plus en plus puissants et fragiles parce que complexes, gérer un espace et des ressources qui s'épuisent, prévoir et maîtriser les réactions humaines qui empêcheraient de le faire, on est obligé de renforcer l'organisation. L'écofascisme a l'avenir pour lui, et il pourrait être aussi bien le fait d'un régime totalitaire de gauche que de droite sous la pression de la nécessité. En effet, les gouvernements seront de plus en plus contraints. Déjà commence à se tisser ce filet de règlements assortis d'amendes et de prison qui protégera la nature contre son exploitation incontrôlée. Que faire d'autre ? Ce qui nous attend, comme pendant la seconde guerre totale, c'est probablement un mélange d'organisation technocratique et de retour à l'âge de pierre : les intuitions de la science-fiction risquent d'être plus près de la réalité à venir que la prospective progressiste de M.Fourastié »<sup>156</sup>.

L'écofascisme a toutes les chances d'advenir lorsque nous serons au bord du gouffre. Il s'agira de sauver la planète à coup de mesures drastiques prises dans l'urgence et imposées par la force. La gestion de la crise sanitaire liée à la Covid-19 a été sur ce point un premier pas dans ce sens. Les aspirations de plus en plus bruyantes au chef charismatique, dont les figures de Poutine, Trump, Bolsonaro, Duterte ou Orban sont des incarnations, sont un

---

<sup>156</sup> Bernard Charbonneau, *Le Feu vert*, Parangon, 2009

autre signe avant-coureur de cette trajectoire. Et lorsque le Président français Macron en appelle à l'armée lors de la révolte des Gilets jaunes, puis déclare en fin d'été 2022 « la fin de l'abondance » dans un dénommé Conseil de Défense pour préparer les esprits à des coupures d'électricité et des restrictions de gaz, le message est limpide : l'effondrement tant annoncé se fera sous bonne garde et les illusions démocratiques pourront être utilisées ou abandonnées au gré des besoins des gens de pouvoir.

Il est tout à fait possible que la nouvelle technobureaucratie verte en devenir ne se convertisse pas par contrainte, mais se mette à croire réellement dans la sauvegarde de l'environnement. Le problème avec le culte de la nature, c'est qu'elle peut provoquer une haine de l'humanité. On peut alors en venir à espérer ou favoriser l'effondrement non de la civilisation capitaliste moderne, mais de l'humanité elle-même – à quelques exceptions près, bien sûr. Sélection des naissances et euthanasie font ainsi partie des solutions imaginées par les écofascistes, dont les survivalistes collectionnant les M16 et les stages commandos sont une avant-garde. Dans un contexte d'eugénisme sous-jacent au développement des technosciences, ces solutions pourraient être entérinées plus vite qu'on ne l'imagine.

L'autre problème avec l'obsession de la nature, c'est qu'on peut vite la transposer au monde social. La défense du terroir, des traditions, de la stabilité et du localisme sont les bases d'une écologie conservatrice. C'est ainsi qu'on en arrive à refuser toute migration – l'histoire de l'humanité est pourtant une immense histoire de métissage – par volonté de

préserver le milieu de tout déséquilibre extérieur. La nature est décalée vers l'individu ; l'écologie devient une écologie des populations.

Pourtant, à l'échelle des êtres la nature des choses n'existe pas, il n'y a pas de race mais seulement du racisme, de même qu'appartenir à un genre est d'abord une assignation sociale. Il existe bien une constitution physique des êtres, mais qui ne forme pas une nature humaine à la base de laquelle pourrait s'établir une morale immuable. Le chantage à la survie appuie de son côté les identités érigées en substances : Nous et les Autres. On en vient surtout à espérer un sauveur suprême. L'autorité n'a pourtant jamais été une solution à quoique ce soit.

### *La servitude dans le désastre*

La version citoyenne de cette obsession de l'effondrement se trouve chez les collapsologues, idiots utiles de l'acceptation du désastre sans révolte. L'effondrement va advenir. Accepter l'inévitable devrait alors favoriser la résilience. La collapsologie, fidèle à ses ressorts compatibles avec l'ordre existant, est donc à la mode et reprend à son compte les mots d'une époque. En d'autres termes, il faudrait s'adapter. Si la vision paramilitaire des survivalistes est une sorte de caricature de la guerre de tous contre tous, celle des collapsologues met l'accent sur l'entraide et a le mérite de se fonder sur une anthropologie un peu plus étayée : un groupe solidaire aura plus de chances de survie qu'un solitaire surarmé ou une bande hyper-hiérarchisée.

La collapsologie prépare la fin du monde en toute docilité. Il n'y a rien à faire, tout est déjà joué, et certains et certaines en font même une déontologie<sup>157</sup>. La science vient ainsi justifier le fait qu'après tout rien ne prouve que l'humanité puisse influencer son évolution au-delà d'un déterminisme qui la dépasse. Toute l'histoire humaine est revisitée à travers ce moment final de l'effondrement. Ça ne vous rappelle rien ? L'eschatologie peut-être<sup>158</sup> ? Puisqu'on vous dit que c'est scientifique !

La collapsologie s'appuie sur les rapports des technocrates, continuant ainsi de faire la courbette aux dirigeants et dirigeantes qui nous ont foutus dans cette situation. On y entretient même le mythe de la responsabilité partagée entre tous et toutes, puisque chaque humain impacte négativement l'équilibre écologique. L'industriel n'est pas plus responsable de ton cancer que l'ouvrier exploité ; pas un pour rattraper l'autre ! Il y a décidément des claques qui se perdent.

On y sent surtout un désir mal caché d'un grand désastre final, peut-être pour vivre enfin quelque chose de fort dans de petites vies sages. La question étant : à qui

---

<sup>157</sup> C'est le cas de l'association de collapsologues Adrastia, qui se retrouve invitée dans un squat de sans-papiers pour expliquer que l'effondrement est pour demain, c'est comme ça, tant pis, l'humanité a fait son temps. La seule décence qui reste est encore de ne pas avoir traduit cette conférence aux exilés habitant ce squat...

<sup>158</sup> L'eschatologie est un ensemble de discours et de croyances sur la fin des temps. L'Armageddon juif, l'Apocalypse chrétien, le Jugement dernier des trois religions du livre en sont quelques exemples.

profite cette idéologie qui justifie l'action à la portée bien courte ?

Si l'écofascisme n'est pas encore là, l'administration du désastre en cours étend déjà sa soumission<sup>159</sup>. L'alternative entre écofascisme et écodémocratie était une nouvelle ruse. Ce qui se met en place face à la sécheresse, l'inflation, les difficultés d'approvisionnement en gaz et pétrole, c'est une gestion de la pénurie. La rhétorique de l'écologie est totalement intégrée aux politiques d'austérité visant à préserver un certain ordre social : que les riches continuent de se goinfrer pendant que la masse des *superflus* grossit de jour en jour. C'est bien leur démocratie libérale qui transforme chaque aspect de la vie en objet de contrôle étatique, relayée à la base par des tas de militants et militantes bon teint et à la bonne conscience.

L'administration du désastre à Fukushima a en effet trouvé des appuis citoyens de choc. Cette catastrophe et sa gestion sont d'ailleurs particulièrement révélateurs de ce qui nous attend à plus grande échelle<sup>160</sup>. Peu de temps après la contamination radioactive et alors que les plus lucides tentent de fuir le plus loin possible, quelques endoctrinés fondent l'ONG locale *Ethos in Fukushima*, afin de pousser à rester vivre en zone contaminée. Le nom choisi est une référence explicite à un programme des nucléocrates à

---

<sup>159</sup> René Riesel et Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Encyclopédie des nuisances, 2008, page 10.

<sup>160</sup> Sur ce sujet, voir notamment Arkadi Filine, *Oublier Fukushima*, Les éditions du bout de la ville, 2021 ; Thierry Ribault, *Contre la résilience*, L'échappée, 2021.

Tchernobyl, ETHOS, visant à expérimenter la « vie sous contrainte radiologique » tout en niant l'étendue des dégâts.

Ryoko Ando, la plus fervente de ces huluberlus, critique même le dédommagement des exilés contraints de fuir la radioactivité, tout en appelant les autorités à intervenir pour faciliter l'autogestion des populations en zone contaminée : distribuer des dosimètres, envoyer des experts, organiser des réunions publiques. Le techno-totalitarisme se pare d'une orientation libertarienne : l'Etat ne doit rien redistribuer, mais garantir le cours normal du même ordre existant.

Perfusée à l'idéologie de la résilience, l'ONG locale peut ainsi déclarer quelques mois après la catastrophe : « ce dont il s'agit, c'est de la vie à Fukushima après la catastrophe nucléaire. Mais au-delà, c'est notre capacité à léguer un avenir meilleur, car c'est merveilleux de vivre ici. L'histoire de Fukushima est un cadeau pour le futur ». Pas sûr que les malades et les endeuillés le voient de cette façon.

L'idéologie de la résilience est en fait considérée comme une sorte de nouvelle religion d'Etat, où toutes les situations suscitant de la vulnérabilité sont saisies pour inciter à faire du malheur une source de rebond et d'adaptation : finalement une idéologie du « faire avec », tout en individualisant la responsabilité de la catastrophe. Son fondement est l'adaptation, instillant une nouvelle forme d'eugénisme. Ce sont les plus aptes à rebondir qui seront sauvés, pour subsister dans un monde où la vie est réduite à la survie et les individus condamnés à bricoler des solutions pour se protéger eux-mêmes.

## *Effondrement ou perspective anarchiste révolutionnaire ?*

L'Etat moderne n'a pas d'autres leviers que de renforcer la coercition et d'asservir plus profondément l'individu à la société, de produire toujours plus de normes (à géométrie variable selon les circonstances) et de dispositifs de traçabilité, de continuer la course frénétique au progrès ou à son avatar l'effondrement, lui-même source de nouveaux marchés, et d'attendre de l'innovation une hypothétique solution. Même converties à Dame Nature, les autorités n'auront d'autres choix que de développer leurs moyens techniques pour affiner le contrôle et la surveillance, afin de retirer toute la moelle de la vie. L'humanité coupable n'aura qu'à vivoter dans une énorme prison sociale.

Le désastre agit comme un accélérateur plutôt que comme un élément perturbateur. C'est dans sa nature. Le plus étonnant, c'est que les individus, globalement, ont pour le moment opté pour l'adaptation afin de continuer à vivre exploité et sous perfusion étatique en milieu vicié, largement acculés il est vrai par une machine sociale à la réalité matérielle brutale, contraignant largement nos moindres faits et gestes. Il y a toutefois des révoltes. Il manque peut-être une projectualité partagée.

Loin d'un regain de dépossession de nos vies, l'anarchisme propose l'extension infinie de la liberté dans l'exigence de l'égalité. Une liberté à échelle humaine, prenant en compte la réalité complète de l'individu, avec ses fragilités, ses difficultés dans le pari de se lier à autrui, son

insignifiance face à l'univers et ses liens irrémédiables avec celui-ci. Une liberté qui n'est pas celle de la toute-puissance.

La liberté est une conquête pour reprendre le contrôle sur nos vies de manière concrète. Il ne faut pas oublier en même temps la force du symbolique et l'inertie des valeurs, toujours largement structurées pour le moment par l'idéologie du progrès et ses aspirations au confort technologisé. Système de contraintes et enfermement dans un rapport utilitariste au monde rendent stériles appels et alertes impatients au changement. Encore faut-il défaire matériellement ce qui contraint jour après jour, par le sabotage, par la grève, par les gains d'autonomie, tout en donnant un sens commun à toutes ces activités : celui d'une autre forme de progrès (ou d'effondrement) et d'un autre imaginaire incarné dans des actes ; la *révolution sociale*.

Si la société libertaire visée par les perspectives révolutionnaires ne peut pas ni ne doit être clairement dessinée ou contenue dans un programme, il y a besoin d'idées claires et de repères. Dans le cas contraire, la révolution est un fantôme, une idée vide propre à servir le *marketing* publicitaire des industriels, des technocrates et des politiciens.

L'un de ces repères à court terme en France peut être la socialisation des terres cultivables, en profitant du départ en retraite d'un tiers des agriculteurs dans les prochaines années. Une opportunité de multiplier les expériences alternatives au système et non dans le système, et surtout de se doter de capacités matérielles pour nourrir l'insurrection.

Si la révolution sociale passe obligatoirement par un début fracassant et offensif – une insurrection qui pourrait

commencer en coupant les chaînes énergétiques et technologiques –, il faut bien qu'à brève échéance la vie quotidienne se transforme. Simultanément à l'affrontement avec l'Etat, les conditions de vie et les questions d'approvisionnement doivent se régler. Récupérer des terres et construire pas à pas des capacités matérielles autonomes peut en ce sens rapidement devenir un élément stratégique indispensable.

Il ne faudrait toutefois pas croire que les initiatives ne peuvent avoir lieu qu'à la campagne et non en ville. Piller les supermarchés, organiser une grève des loyers, occuper des maisons vides, brancher gratuitement l'eau, sont autant d'actions ayant leur place dans les décors urbains. Il y a beaucoup à faire pour développer une force révolutionnaire, en multipliant les lieux, les capacités, les rencontres, les apprentissages, depuis savoir faire pousser des légumes pour alimenter une grève à savoir manier une arme au cas où.

A plus long terme et partout, l'un des repères de la révolution sociale est la *commune libre* à taille humaine qui abolit immédiatement l'argent, la mesure de la quantité de travail et la propriété privée tout en visant la démolition de l'autorité. Cette commune, capable d'organiser la satisfaction des conditions matérielles d'existence et les systèmes de protection mutuelle, est autonome tout en s'associant à d'autres. Ses frontières sont floues tout autant que ses préoccupations ne sont pas exclusivement matérielles, remettant entre nos mains les finalités de nos activités. Elle est ainsi une brèche ouverte pour s'attaquer au principe d'autorité en général, à l'extérieur comme en son sein.

Il n'y a pas de liberté possible sans une certaine indépendance matérielle. Or, la commune libre est justement le socle matériel permettant à la liberté de surgir, s'affirmer et s'étendre : elle suppose des rapports sociaux directs et réels pour prendre en charge une grande partie des aspects de la vie, tout en préservant des zones de marge et des possibilités d'intimité – au contraire de la *communauté* et de ses pesanteurs.

Une manière, parmi d'autres, d'imaginer des marges est peut-être de faciliter la libre circulation des personnes. Si le capitalisme a séduit, c'est aussi parce qu'il a libéré de l'étouffement communautaire. Or, s'inspirer par exemple des refuges de montagne pourrait ouvrir plus aisément des possibilités vers l'aventure. Les voisins et voisines des refuges vérifiaient autrefois que le voyageur ou la voyageuse de passage ne manque de rien : du bois pour se chauffer, de l'eau pour étancher sa soif, de la nourriture pour apaiser sa faim, une couverture et un matelas pour trouver le sommeil, mais aussi un fauteuil pour le confort, un livre pour la détente, etc. Organisées à une autre échelle, de telles initiatives participeraient à créer des espaces de respiration.

De la même manière, une société libre n'est pas une société du rationnement, fonctionnant à la culpabilité et à la matraque. Aujourd'hui, tu as utilisé trop d'eau, demain tu feras tant d'heures de travail. Un petit détour par le mythe peut être opportun : dans la tradition populaire, la corne d'abondance est une source intarissable de fruits, de miel et de fleurs – pas de gadgets technologiques. Une société libre est donc peut-être une société d'abondance de certains biens favorisant l'autonomie (eau, vêtements, nourriture,

logements, vélos, outils de base, produits sanitaires et pharmaceutiques simples, livres, etc.), facilitant l'accès à la terre, aux milieux naturels et aux autres, et peut-être même ouvrant largement l'accès à un certain art de vivre qui pourrait être considéré comme luxueux (les mets délicats, les thermes, les bains, les jardins, etc.). Une vie simple et pourtant riche, avec un peu d'ouvrage laborieux à faire soi-même et beaucoup de temps à disposer librement.

Une existence joyeuse n'est pas basement « matérialiste ». Outre le fait de se nourrir en quantité suffisante, de ne pas souffrir du froid, d'avoir un lieu confortable où habiter, il y a plein d'autres choses : profiter de plaisirs simples régulièrement, depuis des mets délicats jusqu'à plonger dans une rivière, en passant par boire un verre entre amis ; avoir le temps pour prendre soin de soi et de ses proches ; bénéficier de la possibilité d'une relation avec la nature, depuis la promenade au jardinage ou toute autre chose ; mener quelques activités utiles socialement ; jouer plutôt que travailler ; disposer de possibilités de rencontre et de temps pour les vivre ; développer les conditions pour aimer sans chercher à posséder ; pouvoir porter son attention à ce que l'on fait et à ce que l'on a décidé sans être parasité par de multiples préoccupations extérieures ; rester intègre, sans avoir à se soumettre à la volonté d'autrui ; et plein de choses à imaginer, tout simplement. L'imprévu est l'ombre de la révolution, et c'est tant mieux. C'est ce qui en fait un processus vivant.

Il est tentant de balayer l'anarchisme et le socialisme dans son ensemble dans les poubelles de l'histoire au nom de la sauvegarde de la planète. Ce serait réduire l'anarchisme

à un utilitarisme qui penserait les humains comme des êtres de besoin, et non de désirs, sans relations avec la nature autres que d'exploitation. Comme souvent, l'anarchisme serait vu non dans ce qu'il a de vivant, à savoir ses pratiques et combats qui se renouvellent et nourrissent incessamment ses idées, mais par le prisme de quelques vieux théoriciens eux-mêmes critiqués depuis longtemps.

La critique anarchiste ne se porte pas seulement vers l'extérieur, mais aussi sur ses propres activités, avec des allers-retours incessants entre théorie et pratique. « Pour que l'idée ne flétrisse pas, il faut l'action pour la revigorer. Pour que l'action ne tourne pas en rond, il faut l'idée pour l'enchanter. C'est peut-être là que se tisse le véritable fil noir de l'histoire tumultueuse de l'anarchisme, qui est en même temps sa proposition de lutte »<sup>161</sup>. L'anarchisme est une idéologie anti-idéologique, à cheval sur ses principes et toujours ouvert à l'incertitude de la vie.

Cela fait en réalité longtemps que les nuisances industrielles, le productivisme, l'illimitation et la croissance économique ont été brocardés au sein du mouvement anarchiste. Le nier serait oublier toute une tradition anarchiste, riche d'expérimentations sociales, qui critiquait les méfaits de la civilisation industrielle et du travail, et associait à ses combats un retour à un mode de vie plus sain et plus naturel à travers des communes libres et une mutualité antiautoritaire. D'autant que l'anarchisme est

---

<sup>161</sup> Texte de présentation à *Temps d'encre*, rencontres autour de publications anarchistes. Elles ont eu lieu à Montreuil en 2018, à Caen en 2019 et à Périgueux en 2021.

depuis le début traversé par une intuition, celle qu'il ne peut pas y avoir d'existence réellement libre sans un milieu de vie préservé et nourricier.

La démolition de toute oppression, exploitation et autorité s'accorde mal avec les centrales nucléaires, les complexes industriels, l'agriculture intensive et les gadgets technologiques. L'anarchie ne se vit pas dans la toxicité. Il ne reste à l'humanité qu'à s'accorder avec la planète. Mais ce n'est pas tant pour se prémunir des ondes que l'anarchiste détruit les antennes-relais ou le maillage numérique. C'est bien plutôt pour couper les communications du pouvoir. La question sociale passe toujours avant la question sanitaire. L'atome n'est pas seulement détestable pour ses radiations, mais aussi pour le système hiérarchique qui lui est indispensable et qu'il entretient, pour les modes de vie dépendants d'appareils technocratiques qu'il contraint. Un nucléaire propre, ce qui n'a absolument aucune chance d'arriver, ne changerait rien à l'impérieuse nécessité de le foutre en l'air.

### *La nature pour une vie digne d'être vécue*

Je suis de mon côté favorable à un certain ensauvagement, tant des comportements humains que des milieux naturels. C'est peut-être mon côté environnementaliste. Mais il m'est de plus en plus insupportable de ne pas me plonger de temps en temps dans la nature, de retrouver goût aux plaisirs simples que sont la marche, le partage d'un frugal repas, dénicher un endroit tranquille où dormir abrité et trouver de

l'eau où se débarbouiller au milieu de beaux paysages. Retrouver une joie simple dans les gestes les plus banals, loin de la civilisation qui absorbe les volontés individuelles.

Le type de socialisation de la civilisation agit comme une couche opaque sur le monde. En parcourant des milieux naturels, j'éprouve la réalité sans artifices, je suis plus à nu pour mettre à distance la société et me retrouver moi-même – d'abord comme un corps aux prises avec les forces naturelles.

Si la condition humaine est en partie un arrachement à la nature brute, la nature sauvage est aussi un émerveillement émancipateur. Il suffit d'un orage de chaleur, sans pluie et faisant apparaître le jour en pleine nuit, pour s'en convaincre. Nous avons besoin d'un rapport charnel à la nature. Il me serait d'ailleurs douloureux d'être privé des possibilités de jardiner un lopin de terre et de plonger mes mains dans le sol. Le contact avec la nature nourrit mon corps et mon esprit et participe à la réalisation de qui je suis.

Je suis par ailleurs de plus en plus convaincu de la nécessité d'une vie simple, avec peu d'objets gravitant autour de moi, tout en maintenant des conditions de vie confortables. Si une vie plus simple et moins aliénée est une vie portée par la contemplation, elle se base aussi sur une certaine dépense d'énergie. Se contenter d'appuyer sur un bouton, se déplacer en trottinette électrique, se laisser porter par le système sont des armes de dépossession massive.

Ce gain de temps s'appuie sur une énorme quantité de travail et de contraintes, c'est-à-dire sur une perte généralisée de temps libre. Il implique en même temps

l'organisation de la division sociale : tout le monde n'a pas à mettre la main à la tâche. Il faut des personnes forcées de monnayer à bas prix leur force de travail pour essayer de subvenir à leurs besoins primaires, d'autres pour les diriger ou innover.

En outre, ce gain de temps développe aussi une forme d'anesthésie de la conscience. Il vaut mieux quelques efforts que s'abaisser dans la facilité de l'opulence technologique. Il n'y a pour autant pas de privation ou de sacrifice, mais une attirance aussi bien irrésistible que silencieuse pour une certaine tempérance et des rapports sociaux débarrassés de la mesure du temps de l'activité. Ce n'est pas tant par culpabilité pour la nature mal en point que pour éprouver une forme de liberté. Vivre simplement en facilité assurément l'exerce.

L'être humain fait partie de la nature, et en prendre conscience n'est pas seulement bon pour la planète, mais aussi pour vivre le plus pleinement possible. Je suis une partie d'un tout, mais pas à la manière d'une fusion et d'un effacement de soi : je suis une partie du tout en étant en même temps un individu singulier. Je suis constitutif de la nature, qui reste pourtant un Autre. Je ne suis pas absorbé par elle.

La nature n'est pas qu'une compagne sympathique. Elle peut aussi être brutale et douloureuse, rappelant que nous sommes distincts en même temps que reliés. Notre condition mortelle nous le rappelle d'ailleurs sans cesse. Cruelle nature. Esprit de chair, nous avons conscience de notre propre mort – sans trop y croire. Nous nous voyons faiblir, décliner, et finalement périr : la nature nous emporte.

Nés de la poussière (d'étoiles, en l'occurrence), nous redeviendrons poussière.

Assumer cette vérité insupportable est l'acte souverain par lequel commence la liberté, dans lequel s'achève la conscience de soi – jusqu'au-delà de soi-même. Universelle, la mort est en même temps l'expérience radicale de sa singularité : elle est une expérience personnelle et solitaire, qui ne peut pas se partager. L'individu englué dans une identité collective ne prend pas conscience que sa propre vie s'arrête, puisque l'ordre collectif continue. L'individu libre, lui, est seul face à la mort. Mais au moins existe-t-il vraiment.

Face à la mort, il est poussé à vivre intensément. Le sel de la vie vient du fait qu'elle a une fin, donnant l'élan de la révolte dans l'existence : la conscience d'être mortel oblige à donner du sens à sa vie, à être vivant, à faire en sorte que chaque geste compte en vivant au cœur de la bataille. L'expérience de la nature et de son implacabilité nous rappelle à notre condition, nous libérant ainsi de nos fantasmes d'éternité passive pour la plénitude – parfois contrariée, mais vivante – d'une existence active.

La nature existe, mais elle n'est donc pas qu'émerveillement à contempler. Elle peut se révéler dangereuse, désobligeante, impitoyable. L'arnaque serait de considérer que tout ce qui est considéré comme naturel est légitime, à encaisser sans sourciller dans une fusion mystique : c'est d'ailleurs l'escroquerie de la bourgeoisie, qui a voulu fonder le capitalisme en nature, prétendant que l'être humain enserré par des besoins naturels était un loup pour son semblable. Faire société, c'est justement

superposer au-dessus des lois de la nature des lois que l'humanité – c'est-à-dire des individus réels et concrets différents et pourtant semblables – se donne elle-même. Pour le meilleur ou pour le pire.

La liberté n'émerge pas pour autant dans l'extraction de l'être humain de la nature, bien au contraire. Elle peut venir la conforter. Il faudra donc bien penser à des espaces à l'intervention humaine limitée, en finir avec l'obsession aménageuse, sans pour autant tomber dans les travers d'un environnementalisme porté par la haine de l'humanité. Le problème réside dans le système social, la réponse se joue sur ce terrain. Sans non plus verser dans l'anti-écologisme provocateur qui finit par nier la beauté des paysages épargnés et le bienfait à différents niveaux d'une nature préservée avec laquelle se lier.

Le sentiment de nature adoucit les cœurs et éveille les consciences : *sensibilité à la nature et liberté forment ainsi une sorte d'alchimie de l'émancipation*. Le chant d'un oiseau, l'envol d'un papillon, la caresse d'une brise fraîche, rendent la vie plus digne d'être vécue. Il nous faut la nature. Une nature à laquelle se lier en bonne intelligence, sans sacrifier la liberté.



## ***ANNEXES***

***Détruire ce qui nous détruit***

*« La passion de la destruction est en même temps une passion créatrice », Bakounine*

*« Nous n'avons pas peur des ruines. Nous sommes capables de bâtir aussi », Durruti*

*Quelques exemples de sabotages contre les nuisances industrielles exécutés ces dernières années repris de divers sites Internet (Indymedia Nantes, Sans nom, Brèves du désordre et Sans attendre demain) :*

**Trois câbles de la ligne très haute tension (THT) Cotentin-Maine, pendouillent à deux mètres au-dessus du sol, au pylône 225, dans la commune du Chefresne (Manche).**

Des dégradations constatées hier, mardi, par RTE (Réseau de transport d'électricité). « C'est bien un sabotage car le matériel retenant la ligne a été scié, souligne RTE. Il y a urgence à intervenir car même s'il n'y a pas de courant, c'est dangereux. » En milieu d'après-midi, RTE a pu accéder à la ligne pour effectuer les réparations qui sont toujours en cours ce soir. Dans un premier temps, les propriétaires du champ avaient refusé de laisser entrer les techniciens.

Pas électrifiés

Pour le moment les 400 000 volts ne circulent pas encore dans ces câbles récemment posés mais l'électrification est

prévue pour la fin de mois d'avril. Cette ligne de 163 km, est tenue par 420 pylônes, et traverse 64 communes réparties dans quatre départements que sont la Manche, le Calvados, l'Ille-et-Vilaine et la Mayenne. Elle permettra d'acheminer l'électricité qui sera produite par les réacteurs EPR en construction à la centrale nucléaire de Flamanville.

*Ouest-France, 17 avril 2013*

—

## **La vache et l'irradié**

Indymedia Nantes, 11 mai 2015

*Les détecteurs de radioactivité suivants ont été soufflés par un vent mauvais incendiaire : Brennilis et Belleville-sur-Loire.*

*« Au lendemain de l'accident, la seule chose à laquelle j'ai pensé a été de sauver des animaux. Maintenant, je ne peux plus arrêter. »*

*Naoto Matsumara (Metronews, 10 mars 2014).*

*Naoto Matsumara, Le Dernier Homme de Fukushima, est le promoteur et le héros utile de la survie en milieu contaminé. Il y a quelques décennies, c'était la vache qui sauvait le prisonnier.*

*Il y a deux raisons pour lesquelles ces détecteurs méritaient ce sort. La première est bien connue de tous*

*ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'industrie nucléaire, la seconde l'est bien moins.*

*La première raison est qu'ils ne tiennent pas la promesse de la transparence, mais la seconde est plus décisive : elle relève de ce que nous promet la transparence. Ce sont ces deux formes de mensonge que ces destructions livrent à la publicité.*

*Les nucléocrates comme les antinucléaires savent bien que « l'unité de mesure supportable » par l'homme varie selon les besoins du moment de l'industrie nucléaire. Les premiers parce qu'ils organisent le va-et-vient des doses administrées, leurs contestataires parce qu'ils dénoncent ce mensonge quantitatif.*

*Les habitants des environs de Fukushima – y compris les plus fragiles – sont légalement exposés aux doses naguère prévues pour les seuls travailleurs des centrales, les circonstances posent la norme. Les appareils de mesure installés par les autorités japonaises l'ont été de telle sorte qu'ils reflètent une quantité d'irradiation minorée, cela oriente les dissensions entre écolocrates et nucléocrates vers un devoir commun de transparence.*

*Le régime d'habitation est à l'œuvre depuis le début de l'histoire de la radioactivité industrielle et médicale. Les études effectuées depuis Hiroshima et Nagasaki partent du principe que l'homme s'adapte à la dose, c'est la définition même du sievert. L'OMS écrivait dès 1957 : « Cependant,*

*du point de vue de la santé mentale, la solution la plus satisfaisante pour l'avenir des utilisations pacifiques de l'énergie atomique serait de voir monter une nouvelle génération qui aurait appris à s'accommoder de l'ignorance et de l'incertitude et qui, pour citer Joseph Addison le poète anglais du XVIIIe siècle, saurait "chevaucher l'ouragan et diriger la tempête". » On sait lesquels font les fous.*

*Après l'effondrement des réacteurs de Fukushima, l'opacité idéologique était telle qu'elle avait laissé apparaître l'absence d'informations. Spontanément, quelques citoyens comblèrent cette lacune en organisant des campagnes de distribution de détecteurs de radioactivité individuels. Quelques mois plus tard, leur combat pour l'accès de tous à l'information s'institutionnalisa sous la forme du CRMS (Citizen's radioactivity measuring station) avec l'adoubement de la CRIIRAD. Ce sont les mêmes intentions qui guidèrent les pionniers de la contre-mesure en France. Aujourd'hui, de la Biélorussie au Japon, les effets pervers de cette volonté de transparence qui complète celle des nucléaristes finissent de se révéler, le problème ne serait plus l'atome, mais la dose.*

*Venons-en à l'aspect qualitatif du mensonge. Nous sommes habitués et il s'agit de nous résigner plus encore. La France est constellée d'appareils de mesure de radioactivité non pas pour nous protéger – un thermomètre ne fait pas baisser la fièvre ni ne refroidit un corium – mais*

*pour nous rendre ordinaire la présence même du nucléaire. Leur dispositif consacre une attente collective. Ils condensent la certitude d'une catastrophe à venir en maquillant celle qui est déjà là, en régime chronique, sinon aigu. L'IRSN, l'ACCRO et la CRIIRAD, chacun à sa sauce, préparent les citoyens à devenir acteurs de la catastrophe le moment venu. L'écologiste chevauchera l'ouragan pendant que l'État dirigera la tempête. L'autre solution est évidemment que l'industrie nucléaire cesse. C'est la seule façon de rendre réellement les détecteurs de radioactivité à leur inutilité.*

*Plus généralement, qu'il s'agisse de la gestion de l'argent en période de crise économique perpétuelle assumée ou d'autres formes de nuisances morbides comme les pesticides, les OGM, etc., les normes juridico-techniques, volontiers participatives, régulent l'attente de la catastrophe. Les chiffres et les codes désignant les seuils de la qualité de la vie traduisent la réalité de sa dégradation. Nous sommes sommés de nous contenter de ne pas être déjà demain quels que soient nos malheurs d'aujourd'hui.*

*On n'arrête pas plus l'émission de radioactivité d'une centrale nucléaire en pétant un compteur Geiger qu'on n'arrête le passage du temps en cassant sa montre ou une horloge. Mais contrairement au temps, la radioactivité est lourde de certitudes.*

*Fernandel, 10 mai 2015*

—

## **Manif anti Notre-Dame-des-Landes (sic) : 100.000 euros de travaux pour la station Total vandalisée à Vigneux-de-Bretagne**

FRance 3 Pays de la Loire, 02/03/2016

*Située sur la N165 à hauteur de Vigneux-de-Breatgne, une station-service a été vandalisée lors de la manifestation contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes.*

100 000 euros. C'est le chiffre avancé par la direction régionale de Total pour la remise en état de sa station-service de Vigneux-de-Bretagne. Samedi, un groupe de casseurs s'en est pris à la station essence alors que les opposants au projet d'aéroport du grand ouest défilaient sur la RN165. Des manifestants ont tenté de s'opposer à ces actes de vandalisme.

Sur les murs et panneaux de la station, des dizaines de tags sont à éliminer. Les pompes à essence et les terminaux de paiement ont également été la cible de dégradations. Le rideau de fer de la boutique a été tordu.

Pendant que les casseurs étaient à l'œuvre, le couple de gérants de la station était à l'intérieur de cette boutique.

*"Ils ont eu la trouille de leur vie, ils se sont barricadés, ont fermé le rideau métallique et ont été sortis par d'autres manifestants."* a expliqué Claude Briard, directeur des

relations régionales ouest de Total à nos confrères de Ouest-France.

Total n'avance pas de date de réouverture pour sa station de Vigneux-de-Bretagne.

—

## **Grenoble technopole apaisée ?**

*(Indymedia Nantes, novembre 2017)*

*Dans la nuit du 21 novembre nous nous sommes introduits dans la casemate de Grenoble (plus facile que prévu étant donné que la porte était ouverte (boloss !)) et nous l'avons saccagé (quiconque a déjà lancé des ordinateurs à travers une pièce sait de quoi on parle) puis nous l'avons allègrement enflammée. Alors que le télégénique fablab manager s'agite pathétiquement dans les médias nous publions notre communiqué, écho indissociable de notre geste incendiaire contre cette institution notoirement néfaste par sa diffusion de la culture numérique.*

*Dans les années 70, quantité de révolutionnaires ont investi internet alors que l'informatisation de nos existences n'en était qu'à ses prémices. On parlait fiévreusement d'horizontalité, de formidable potentiel d'information et de partage et même, pour les plus étourdi.e.s, d'émancipation grâce aux ordinateurs connectés. L'appropriation populaire de cette technologie naissante allait, prétendait-on, saper toutes tentatives coercitives des gouvernements ou mercantiles des entreprises. Cette naïve utopie s'est*

*changée, en l'espace d'un demi-siècle, d'une prophétie marginale en une idéologie en vogue. Des dirigeants d'état aux intellectuels gauchistes, des e-entrepreneurs aux associations écologistes, tous.tes s'émerveillent devant la révolution numérique. Le hacker est devenu la nouvelle icône subversive et partout on encense les réseaux sociaux, l'open source, le travail collaboratif, la transparence, la gratuité et l'incommensurable immatérialité.*

*Mais le dépassement de l'ère industrielle s'est révélé être un grossier mensonge : des milliers de kilomètres de câbles sous la terre et sous les mers, des data-centers dans tous les coins des hémisphères, toute une batterie de centrales nucléaires pour maintenir sous perfusion l'économie, des produits sophistiqués à l'obsolescence accélérée, des écrans dans tous les espaces, des nuisances jusque dans les plis intimes de nos quotidiens ; tout repose sur l'industrie hypertrophiée, le saccage des derniers milieux non-urbanisés et l'exploitation et l'élimination brutale ou diffuse des individu.e.s humains ou non-humains.*

*Le leurre numérique continue à faire effet. Pourtant l'impayable Norbert Wiener théorissait déjà en 1954 la cybernétique comme l'art de gouverner par les machines. Pourtant c'est la plus grande puissance militaire au monde qui développe les premiers ordinateurs et les mit en réseau dans le seul but de remporter efficacement la guerre. Pourtant se sont Google, Amazon, Facebook, Apple, qui programment la toile et s'y enrichissent. Pourtant ce sont les états qui réglementent et surveillent l'espace numérique. Indéniablement lucre et contrôle président à l'immatérialité*

*fantasmée. La société finit par se résumer à un totalitarisme technologique, finement modélisé, une version toujours plus autoritairement administrée de nos vies. Que font les révolutionnaires ? Elles cogèrent leur propre aliénation, créent des monnaies numériques et installent les wifis jusque dans les squats.*

*Lorsque tout concourt, dans la réalité vécue, à démentir l'idéologie, les idéologues redoublent d'inventivité. Communication et images doivent travestir le monde pour que le règne du faux soit sauvegardé.*

*« Ville Internet » se joint désormais à « Ville Fleurie », les dernières camelotes technologiques sont toutes « smart », les bureaucrates de l'éducation nationale refilent aux bambin.e.s des cartables numériques. On introduit partout de nouvelles interfaces digitales ludiques. Les gestionnaires des villes satisfont les start-ups avides de fric et les masses tendanciellement geek en ouvrant des fablabs dans les quartiers branchés. Ces dispositifs en apparence extrêmement hétérogènes visent tous à accélérer l'acceptation et l'usage social des technologies de notre sinistre époque.*

*Et on se fout éperdument que ces fablabs soient issus de l'imaginaire rassis d'un hacker adulé, ce qui n'est pas le cas, ou qu'ils participent de fructueuses collaborations scientifiques dans l'un des temples de la technocratie, le MIT (pour Massachussets Institute of Technologies), ce qui est le cas ; parce qu'ils représentent une nuisance nous sommes venus en détruire un. Mais il ne s'agit pas de*

*critiquer tel ou tel aspect de l'enfer technologique, de déplorer le progrès de l'omniscience de l'état, de l'efficacité de l'ordre marchand ou notre croissante domestication par la machine. Si nous combattons le projet cybernétique qui acère notre soumission, c'est la totalité de cet abject monde que nous attaquons.*

*Nous avons un peu de retard pour la date du 16 (procès) mais nous envoyons notre soutien aux compas dans l'opération Scrita Manent (particulièrement ceux qui subissent la censure). On envoie également de la force aux trois compas de Montreuil actuellement en préventive ainsi qu'au compagnon au mitard.*

*Les compas au Chili ont lancé un appel pour un mois de novembre noir. Bien que nous aimons l'idée de campagne internationale lancée aux anarchistes nous ne nous retrouvons pas dans celle de « l'exigence de libérer des prisonnier.ère.s ». Si l'idée de soutenir les prisonnier.ère.s rebelles par l'attaque nous parle, nous refusons de rentrer dans une logique de dialogue avec l'Etat (ou avec tout pouvoir).*

*Cette dernière nuit nous brûlions la casemate, demain ce sera autre chose et nos vies seront trop courtes, qu'on soit en taule ou à l'air libre, pour que tout ce que nous haïssons se consume.*

—

**Au lendemain du sabotage de l'émetteur TDF des Cars**

[*Sans nom*, pot-pourri de différents journaux, 13 janvier 2021]

Cela fait un peu plus de 24 heures que les équipes techniques de l'opérateur TDF travaillent d'arrache-pied. Elles sont intervenues suite au *sabotage incendiaire qui a frappé l'antenne-relais à Les Cars*, au sud-ouest de Limoges lundi soir 11 janvier vers 19h30. Résultat, 1,5 million de personnes privées de radio et de télévision numérique terrestre (TNT) dans quatre départements : les habitants de la Haute-Vienne, d'une partie de la Corrèze, de l'est de la Charente et du nord de la Dordogne. « *Le site de Limoges diffuse à 750 000 personnes, mais il pilote d'autres sites plus éloignés, comme ceux de Brive ou Périgueux qui sont eux aussi à l'arrêt, et ce sont bien 1,5 million de personnes qui sont concernées* », a expliqué l'opérateur TDF.

Plus précisément, sur le pylône de 230 mètres de haut lourdement endommagé par les flammes, le feu a pris « *au niveau d'une gaine électrique et s'est propagé verticalement à une hauteur de 100 mètres* » selon les pompiers. Ce pylône de TDF supportait aussi en plus d'émetteurs TV, les équipements des opérateurs mobiles Bouygues, Free, et « indirectement SFR », dont les communications sont perturbées. Les clients *Orange*, qui dépendant d'un autre pylône, ne sont pas mieux lotis puisque l'antenne 4G de cet opérateur situé à une centaine de mètres de là a également été incendiée. Le parquet de Limoges rapporte dans un communiqué publié mardi soir

« des tentatives d'incendie sur un troisième site » à proximité, qui n'a pas été précisé. Les trois lieux portent des traces d'effraction, a-t-il indiqué, en ouvrant une enquête pour « *destruction par moyen dangereux et tentative* », et confiant l'enquête à la section de recherche de la gendarmerie de la Haute-Vienne qui pourra compter sur sa cellule *Oracle*.

Mardi 12 janvier, TDF se vantait d'avoir partiellement rétabli la radio (notamment les stations du groupe public *Radio France*) en émettant à partir d'autres antennes lui appartenant notamment en Limousin, tout en expliquant que ce n'est qu'une solution provisoire... puisque son pylône des Cars est entièrement hors service. Quant à la télévision par TNT, c'est toujours écran noir, et TDF n'est actuellement pas en mesure d'annoncer une date de retour à la normale avant une dizaine de jours, puisqu'elle est en « phase d'évaluation des dégâts et de décontamination du site ». Selon un responsable technique de *France 3 Limousin*, il est impossible d'évaluer la durée de la panne pour l'instant mais elle pourrait durer plusieurs jours, voir plusieurs semaines, en fonction de la gravité des dégâts occasionnés par l'incendie. De son côté, *Orange* espère rétablir le réseau de téléphonie mobile d'ici la semaine prochaine sur Les Cars, Nexon et Flavignac.

Ce même jour peu avant midi, la rédaction du quotidien local *Le Populaire du Centre* affirme avoir reçu un courriel de revendication du sabotage, qu'elle a partiellement reproduite (France-info ayant sorti un autre extrait

complémentaire après se l'être procuré). La voici en entier pour info, telle que publiée le 13 janvier sur le site de La Bogue :

*Lundi 11 janvier 2021,*

*Opération « voix du vent et chants d'oiseaux »*

*Le Comité pour l'abolition de la 5G et son monde (CLA5GSM) existe depuis très longtemps*

*peut-être depuis toujours*

*les mouvements que nous avons fondés au fil des siècles ont arboré différents noms et différentes leadeures, mais toutes s'inscrivaient d'une manière ou d'une autre dans notre guerre contre la 5G.*

*c'est seulement aujourd'hui que nous dévoilons notre existence, dissimulées derrière de frêles masques, parce que le danger est à notre porte*

*malgré notre grand âge et notre connaissance de certains secrets, nous ne sommes pas puissantes,*

*nous ne sommes qu'une poignée, pourchassées, terrifiées, mais nous vaincrons malgré notre faiblesse*

*le Comité pour l'abolition de la 5G et son monde (CLA5GSM) postule 5 principes fondamentaux :*

*1) jamais l'iphone ne réjouira l'humanité*

*2) nous ne nous déplacerons jamais plus vite que la lumière*

*3) la vie est probablement un phénomène tout à fait anodin*

*4) la race humaine vivra et mourra sur ce rocher*

*5) cette destinée nous convient*

*rejoignez-nous*

*inutile de nous chercher : nous vous trouverons  
vous mettrez un pied dehors le matin et tomberez sur un  
petit oiseau qui vous dévisagera depuis les branches  
treblotantes d'un arbre secoué par la rigueur de l'hiver  
2021*

*ou bien*

*vous verrez un rideau de pluie venir à votre rencontre  
depuis le bout de votre rue*

*ou bien*

*des brins d'herbes germeront d'une fissure dans le ciment  
de votre façade*

*vous comprendrez*

*et par un processus aussi mystérieux et dénué de sens que  
la course des étoiles, vous aurez été invité à rejoindre les  
rangs du Comité pour l'abolition de la 5G et son monde  
(CLA5GSM)*

—

## **Pourquoi j'ai cramé les deux antennes du Mont Poupet**

*Salut moi c'est Boris. Cela fait maintenant 9 mois que je  
suis incarcéré au centre pénitentiaire de Nancy maxéville  
pour l'incendie de deux antennes-relais dans le Jura en  
avril 2020.*

*Si je me décide seulement maintenant à écrire quelques  
mots publics autour de mon affaire, c'est notamment lié au  
fait que l'État vient de me juger et il me semble vital de*

*coucher sur le papier mes impressions et mes rages contre ce techno-totalitarisme qui ne s'estompent absolument pas depuis que je suis enrhumé. Bien au contraire.*

*Alors que les États s'accordaient pour museler la population en la sommant de rester sagement chez elle sous prétexte d'endiguer la pandémie de covid-19, des vagues de sabotages ont déferlé en France et en Europe (Pays-Bas, Angleterre, Italie,..) contre les infrastructures de la domination technologique (antennes-relais, réseaux souterrains de fibre optique, centrales électriques...) D'Est en Ouest, du Sud au Nord de l'hexagone, des pylônes ont été abattus, leurs câbles sectionnés et pour la plupart carbonisés par dizaines, interrompant les télécommunications, la géolocalisation des téléphones portables et l'espionnage de celles et ceux dans le viseur des organes de la répression.*

*Au moment de rédiger ces quelques lignes, ces sabotages contre les réseaux télécom continuent de plus belle, même si la domination a tout intérêt à les dissimuler ou les minimiser. Parfois, l'ampleur des destructions est telle qu'il leur est impossible de les mettre en sourdine comme l'incendie d'un relais TDF dans les Bouches-du-Rhône début décembre 2020 ou encore le sabotage incendiaire revendiqué à coté de Limoges pour commencer l'année 2021 avec de bonnes résolutions.*

*La toile technologique, qui couvre l'ensemble des territoires, se répand à toute vitesse et perfectionne son fonctionnement avec le nouveau réseau 5G, permet de faire accepter tout un tas de nouvelles normes sociales imposées*

*par l'État, sous les recommandations et la bénédiction de médecins et de scientifiques. Au même titre que tout un tas de produits et de drogues qui maintiennent la population sage et docile, les écrans jouent un rôle de premier plan pour faire accepter le confinement au plus grand nombre : télétravail, télé-apéro, télé-école, télé-... Comment la domination aurait-elle pu faire « respecter » cette assignation à résidence à grande échelle sans toute cette techno-structure ?*

*L'heure est à l'accélération des flux et des données, à la connectivité des objets du quotidien pour contrôler, écouter, tracer, et espionner toujours plus, rendre l'être humain sans cesse plus esclave de la machine. C'est tout cela que la domination appelle « progrès », « civilisation ».*

*En réalité, ce projet de société a tout de dystopique.*

*Face à ce quadrillage du numérique, il n'y a pas 36000 solutions. Il me semble nécessaire de dépasser le stade de la critique et d'agir ici et maintenant, en reliant les idées aux actes, en prenant les précautions nécessaires pour éviter de tomber dans les mailles de la répression. Et malheureusement je sais de quoi je parle.*

*Toute l'affaire part d'un bouchon bleu d'apparence neuf et recouvert d'une substance huileuse en plastique au pied d'un des deux relais du mont poupet, sur lequel est prélevé mon adn. Etant fiché, je me retrouve dans le viseur des juges et des flics qui mettront de gros moyens humains et financiers pour épier mon quotidien (mes habitudes, mes fréquentations) durant l'été 2020 ( imsi catcher, caméras devant les domiciles, gps sous les voitures de mes proches,*

*écoutes et géolocalisation, civils du GIGN (de versailles)  
en filature et en planque...)*

*Pour ce qui concerne la GAV, je dois bien dire que j'ai  
« merdé » en parlant (même si ce n'était qu'à mon sujet).  
J'ai beau avoir fait de nombreuses gav auparavant sans  
avoir jamais rien dit, ce jour-là j'ai fait cette erreur si  
fatale, qui, une fois faite, est impossible à réparer, à  
effacer. Il reste le risque de s'enfoncer encore plus, de  
s'embourber dans des explications qui ne peuvent qu'être  
préjudiciables à l'accusé.*

*Je m'en suis voulu et je m'en veux encore aujourd'hui,  
d'avoir donné des billes à la répression répondant à  
l'interrogatoire de ces inquisiteurs du pouvoir, véritables  
pervers qui savent parfaitement s'engouffrer dans les  
failles psychologiques de l'individu, et faire craquer. Ça ne  
se reproduira plus jamais.*

*Le 22 septembre à Besançon, les gendarmes de la section  
régionale de Besançon (et d'autres de la cellule Oracle),  
accompagnés de la police judiciaire de Dijon, ont déboulé  
aux alentours de 6h30 chez moi ainsi que dans deux autres  
domiciles. Sur commission rogatoire de la juge  
d'instruction Lydia pflug (à la tête de la JIRS de Nancy)  
pour destruction par incendie d'antennes-relais en bande  
organisée, participation à une association de malfaiteurs et  
destruction par incendie en bande organisée, à Besançon  
dans la période du 9 janvier au 9 avril 2020.*

*Si les deux autres perquisitionnés sont sortis en fin de  
journée, j'ai été déféré à l'issue de mes 48 heures de garde*

*à vue dans le bureau de la juge, inculpé de l'incendie de 2 antennes relais sur le Mont Poupet le 10 avril 2020 dans le Jura et placé sous le statut de témoin assisté pour un autre incendie, celui d'un local technique SFR du relais TDF du Mont de Bregille, sur les hauteurs de Besançon. Ce qui vaut la qualification de tentative.*

*À l'issue de l'enquête en mars 2021 le parquet requiert le non-lieu pour l'association de malfaiteurs et la tentative d'incendie de fin mars. Mais réitère le renvoi en correctionnelle pour l'incendie du 10 avril 2020.*

*Lors de ce feu nocturne sous confinement, les télécommunications de l'ensemble des opérateurs télécoms (Bouygues SFR Orange et Free) ainsi que des organes répressifs de l'État (police et gendarmerie) et de la société d'électricité Enedis se sont retrouvés momentanément hors service. Ils estiment les dégâts entre 750000 et un million d'euros. C'est donc précisément pour ces faits que j'ai comparu le 19 mai au tribunal de Nancy. Malgré la demande de report de mon avocate, qui ne pouvait pas être présente, le tribunal, après plus d'une heure d'attente, a statué pour la tenue de l'audience.*

*La mascarade pouvait alors continuer, sans public mais avec un journaliste de la presse locale, prêt à dégainer sa verve de laquais du pouvoir pour asseoir un peu plus la domination, à aider l'état à faire passer sa vengeance lâche et froide, à l'abris des regards et des oreilles venus en soutien.*

*La présidente, qui dès le début se plaignait du manque de considération de la part de son ministre vis-à-vis du corps des magistrats [1] ( la grogne des flics donnerait-elle des idées à la magistrature ?), en vient à aborder le refrain du pauvre citoyen malade qui ne peut plus appeler l'hôpital, du fin fond de sa campagne, pour se faire soigner.*

*Je rétorque simplement qu'il est temps d'apprendre à vivre les uns avec les autres, ce que la société nous a retiré en nous isolant derrière des machines, avec des écrans nous rendant aveugle, des oeillères nous rendant sourds face à l'atrocité de ce monde, qui exploite, empoisonne et tue les êtres vivants, humains comme non-humains. Je donne alors un exemple personnel, sur le fait que moi même j'ai grandi sans portable et qu'il existait certainement plus d'entraide et de soutien entre les gens, une époque où l'on avait pas besoin d'application pour se parler, se rencontrer, s'embrasser ou baiser...*

*Je passe directement au verdict énoncé par la présidente, que j'ai à peine entendu. 4 ans de taule dont 2 de sursis probatoire plus plusieurs dizaines de milliers d'euros d'amende (je ne me souviens plus la somme exacte) En sortant du tribunal, j'ai eu le plaisir de voir un bon groupe de potes et compas en soutien qui ont semé un moment les CRS pour me saluer au cris de « liberté ! Liberté ! ». Ca m'a envoyé pas mal de chaleur et de la force.*

*Mes yeux étaient à la fois remplis de tristesse, de joie et beaucoup de rage.*

*Quelques minutes après l'énoncé du jugement, je savais*

déjà que je ferais appel, ce que j'ai fait trois jours plus tard alors que je me trouvais au mitard ;  
J'aimerais éclaircir quelques points sur ce qui est sorti dans la presse. Ce n'est pas uniquement contre la technologie 5G que j'ai agi. C'est l'ensemble des ondes (2g, 3g, 4g) contre lesquelles je lutte. Le techno-totalitarisme impose ses plans macabres à toute vitesse, renforçant et améliorant ses infrastructures déjà existantes. Bien sûr la 5G va nécessiter l'installation d'une multitude de mini antennes partout pour accélérer les flux de données d'informations et ainsi permettre par exemple de connecter chaque objet du quotidien. Ôter toute autonomie aux individus, les rendre esclaves des machines tout en les espionnant à des fins commerciales ou autres (auto-isolement, exploitation à domicile avec le télétravail, abandon de contact tactile entre nous, omniprésence des écrans petits et grands dans nos vies), c'est l'avenir proche qui se dessine, la dystopie en marche.  
D'ailleurs, à destination de celles et ceux qui continuent de croire aux énergies dites « vertes », à la pseudo transition énergétique qui n'est en réalité qu'une accumulation des ressources, à l'extraction de tout un tas de métaux aux quatre coins du monde dont les quantités nécessaires pour produire leur bagnoles électrique, leurs kilomètres de câbles (souterrains ou haut perchés) sont en constante augmentation et qui sèment cancers, dévastation et mort : le problème n'est pas uniquement l'émission de gaz à effet de serre. Ce n'en est qu'une infime partie. Le « tout électrique » est tout aussi dévastateur et mortel.  
L'extraction de tous ces métaux ne peut se faire qu'en

*utilisant des acides ultra-nocifs et polluants, qui pourrissent et empoisonnent sols et cours d'eau, causant des maladies incurables, quand ce n'est pas une mort rapide et certaine. C'est la réalité du tout numérique qu'ils cherchent à faire passer pour écologique, comme une alternative à la pollution de l'air.*

*Autant de raisons pour lesquelles je fais partie de celles et ceux qui, au premier retentissement de l'ordre étatique et sanitaire, ont refusé de s'enfermer chez elle/eux et sont sorti-e-s pour s'attaquer directement à un des piliers de la domination.*

*La tête haute, le cœur ardant !*

*Vive l'anarchie !*

*Boris*

*[1] selon elle les détenus sont les privilégiés du ministre, car premiers pour la vaccination (avant les juges) ce qui est bien sur totalement faux.*

—

**N'oublie pas d'éteindre la lumière en sortant**

(Sans nom, reçu par mail, 20 septembre 2021)

*Depuis notre enfance, le monde moderne n'a eu de cesse de nous prendre en otage, nous vantant les mérites de la*

*sécurité, nous faisant oublier, par le biais d'une série de promesses de plus en plus mal tenues, la copieuse dose d'asservissement qu'il nous faudrait accepter en contrepartie du progrès.*

*Alors que les horizons qui se présentent au devant des avancées de la civilisation n'en finissent pas de s'assombrir : ravage des espaces sauvages, domestication croissante du vivant, artificialisation des êtres, le monde actuel continue sa course effrénée, le rendant toujours plus dépendant des infrastructures énergétiques et des produits qu'elles consomment et produisent, pétrole, uranium, électricité.*

*En l'espace de moins de deux siècles, la production électrique et l'électrification croissante des espaces n'a eu de cesse de s'étendre et de coloniser la moindre parcelle de nos vies.*

*Ce furent initialement quelques entreprises et industries qui eurent recours à l'énergie électrique. La technique s'est ensuite progressivement répandue aux usages domestiques. Aujourd'hui, c'est à chaque instant que nous transportons et utilisons un appareillage de plus en plus important d'accessoires dans notre quotidien, dans nos poches ou à nos poignets, et qui rythment, jusqu'à normaliser totalement leurs usages, le moindre instant de nos existences.*

*Ce qui est clair, c'est qu'une technique autrefois marginale et réservée à quelques branches industrielles, à pris une*

*dimension exponentielle et diffuse, imposant à l'échelle de quelques générations, son règne.*

*Si sortir de la toile numérique semble être un défi de plus en plus complexe à relever, tenter d'échapper à un monde dans lequel l'ensemble des rapports seraient assujettis à l'électricité l'est d'autant plus.*

*Ce qui apparaît désormais, c'est qu'à mesure que la société accroît sa dépendance vis-à-vis de l'électricité, elle se risque à ne plus pouvoir s'en passer pour maintenir son existence organisationnelle. Il aura fallu ces mêmes quelques générations pour perdre l'usage et la connaissance d'un ensemble de gestes et de pratiques, accélérant une fois de plus le règne de la dépendance. Au-delà du confort, ce que construit avant tout en nous le monde électrique, c'est une expérience de la dépossession de nos choix et de notre autonomie. La plupart des expériences de vie que nous pouvons bien souvent expérimenter se déroulent à l'intérieur d'une réalité de plus en plus normalisée.*

*Les infrastructures électriques se révèlent alors être les pierres angulaires de ce qui, sous la figure d'un monde de progrès et d'émancipation, se révèle avant tout être un système totalitaire et mortifère qui nous oblige bien souvent, bon gré mal gré, à avancer dans le sens de son développement.*

*Si nous nous en sommes pris, à travers notre acte de sabotage, à un important transformateur électrique du*

*bassin d'Aubenas, durant la nuit du 13 juillet 2021, c'est que nous souhaitons diriger notre rage contre l'entièreté de ce que le système électrique incarne et représente. Nous souhaitons par la même occasion, nous extraire de force du chantage idéologique auquel nous soumet la marche du monde techno-industriel.*

*La critique du monde actuel, pour être audible du plus grand nombre, se refuse bien souvent à bouleverser de manière radicale les conditions d'existence.*

*Il est dit, dans le pré carré de son espace domestique, qu'il est possible, à l'échelle individuelle, de remettre en question un certain usage de l'électricité, de recourir à quelques procédés pour gagner, d'un certain point de vue, en autonomie et en autosuffisance.*

*Puisqu'il est devenu pour la majorité, si compliqué d'imaginer un monde sans électricité, les « gestes de résistance » se traduisent de manière technicienne, à l'image du monde par lequel ils sont produits. Plutôt que d'interroger la domination technoscientifique dans son ensemble, on va être séduit par la possibilité illusoire, de se réapproprier des bribes d'un monde qui, depuis longtemps, n'est plus pensé à l'échelle de nos besoins mais répond avant tout à l'essor du règne des machines.*

*La Révolution des petits gestes quotidiens n'aura pas lieu. Elle est de toute manière, dorénavant plébiscitée par la domination et prend la forme d'un écran de fumée distillant l'impression d'agir. Cette soi-disant Révolution apparaît pour nous comme un renoncement fondamental,*

*la perte de notre possibilité à imaginer un monde radicalement autre, dans lequel les normes ne seraient plus dictées par l'imaginaire scientifique et industriel. Nous désirons continuer de désirer et d'envisager un monde dans lequel le progrès technique ne serait plus le seul récit positif façonnant l'avenir.*

*Si nous croyons aux possibilités individuelles, nous trouvons dommage qu'elles doivent être pacifiées par la survalorisation de petits gestes quotidiens, traduisant le choix d'un savon éco-responsable ou d'une douche chronométrée dans un appartement moderne en une pratique subversive. Le choix d'allumer ou d'éteindre la lumière s'apparente de plus en plus aux fausses possibilités électorales, comme si la critique du monde actuel, ne pouvait que se faire à l'intérieur d'un cadre imposé (système électoral, infrastructure numérique...).*

*Qui s'en prend aujourd'hui sciemment à ce qui s'apparente aux flux indispensables du monde contemporain est systématiquement considéré comme le preneur d'otage de nombreuses vies humaines.*

*Il apparaît curieux que la morale occidentale contemporaine, alors qu'elle n'a eu de cesse de se bâtir sur une série de meurtres de masses et d'asservissements individuels (esclavage, colonisation), qu'elle a traité des populations entières comme des cobayes du nucléaires (Polynésie, Algérie,...) qu'elle organise un servage du plus grand nombre à peine déguisé par la consommation, qu'elle sait sans broncher que l'ensemble de son niveau de*

*vie est le fruit de l'asservissement du vivant et d'autres humains éloignés d'elle, traite en terroriste les individus qui remettraient en question le niveau de dépendance générale vis-à-vis d'infrastructures et de flux intouchables et galvanisés par la plupart des gens.*

*En nous en prenant directement aux infrastructures électriques, nous souhaitons crever l'abcès du chantage auquel nous accule ce monde. A entendre les technocrates : vouloir aller à l'encontre du monde moderne et bienveillant, c'est s'en prendre aux plus faibles et dépendants du système.*

*S'en est assez de déléguer notre force, nos capacités et notre sécurité à un monde qui nous enferme, entretient notre dépendance et organise bien souvent notre affaiblissement.*

*Contrairement à tout ce qu'ils peuvent dire, le progrès n'est pas un projet philanthropique.*

*A l'heure du capitalisme, les avancées techniques sont avant tout des projets marchands. Le but ultime n'est et n'a jamais été ni de faire le bonheur des uns, ni de contribuer au confort des autres. Dans ce mirage dans lequel nous vivons, tout est entretenu pour rendre invisible les règles de l'économie et de l'Etat. Il est plus facile d'accepter l'enfer quand il est pavé de bonnes intentions.*

*Nous sommes actuellement privés, par la construction d'infrastructures nous enchainant de manière croissante à un projet sociétal mortifère, d'explorer d'autres*

*possibilités d'existence.*

*Quand tout et tous se retrouvent pris et tenus par les pans d'une même réalité dominante, il n'est plus possible de s'y opposer sans s'opposer directement à l'ensemble du système ainsi qu'à ses infrastructures.*

*S'il nous semble important de nous débrancher individuellement, la nature même du réseau interconnecté, transforme la possibilité d'un débranchement individuel en un acte incomplet et insuffisant.*

*S'en prendre aux infrastructures est une garantie bien plus importante pour que le monde électrique cesse de nous accaparer et de nous imposer son règne de vitesse.*

*Débrancher ce monde électrique, c'est alors révéler l'ampleur de ce qu'il touche et régit.*

*Débrancher ce monde électrique, c'est prendre acte qu'il est de plus en plus difficile d'agir et de penser par nous même en dehors de son emprise et qu'il devient alors de plus en plus important de le faire.*

*Débrancher ce monde électrique, c'est tenter de créer une réaction en chaîne, touchant l'ensemble des infrastructures et des choses qui fonctionnent grâce à l'électricité (réseaux numériques, de communication, bancaires, étatiques, industries et entreprises, infrastructures militaires et policières...).*

*Débrancher ce monde électrique, c'est nous en prendre au mythe de l'énergie propre qui se cache derrière le nucléaire.*

*Débrancher ce monde électrique, c'est tenter de faire un pas dans l'inconnu.*

*Durant cette nuit, nous nous sommes introduites, à une heure bien avancée, à l'intérieur d'un parc électrique aux abords de la commune de La Chappelle Sous Aubenas en Ardèche. Après avoir aménagé un large trou dans le grillage, nous nous sommes faufileés dans l'infrastructure afin de l'attaquer en différents points.*

*Plusieurs incendies ont été allumés à l'intérieur de bâtiments que nous avons préalablement ouverts. Ces bâtiments contenaient des génératrices et batteries de secours que nous soupçonnons de prendre le relai en cas de dommage au reste de l'infrastructure.*

*Nous avons mis le feu également à plusieurs compteurs répartis autour et dans le bâtiment central qui accueillait selon nous un convertisseur gigantesque.*

*Finalement, après avoir soulevé deux plaques métalliques différentes, nous avons incendiés des câbles électriques serpentant entre les différentes installations du site.*

*En tout, 9 foyers illuminaient la nuit au moment de notre fuite.*

*De ce que nous avons pu constater, les villes et villages aux alentours de l'acte n'ont pas été plongés dans l'obscurité. Malgré des dommages que nous imaginons être importants, avec plusieurs incendies bien établis sur le site, le reste du réseau électrique n'a pas semblé avoir été impacté par les dégâts que nous avons commis.*

*Cela ne nous décourage pas à vouloir pour autant continuer d'attaquer la société électrique.*

Nous saluons les auteurices du communiqué toulousain concernant l'attaque d'un transfo électrique. Les mots du texte ont su toucher nos cœurs et nos esprits.

Courage à ceux qui résistent au présent contre l'anéantissement de la vie et de la liberté.

Une pensée spéciale pour le compagnon Boris, toujours dans le coma.

*Plus que jamais, en ces temps nauséabonds, nous préférons le risque lié au fait que la situation déraile plutôt que la fausse paix d'un confort mortifère.*

*Plutôt l'obscurité d'une nuit sans néons que la clarté d'un chemin vers le gouffre.*

Pour que la magie revienne dans nos vies. Car jamais, les fées ne seront électriques.

*PS : N'oublie pas d'éteindre la lumière en sortant !*

—

**Future agence Amazon à Moulit : des engins de chantier dégradés par un collectif**

(Sans nom)

Ouest France, 6 décembre 2021

*Via un communiqué de presse envoyé ce lundi 6 décembre, le collectif La Ronce Lisieux affirme « avoir saboté onze engins de chantier sur le site de construction du futur entrepôt Amazon à Moulton », au sud-est de Caen (Normandie) dans la nuit du samedi 4 au dimanche 5 décembre. Le nouveau groupe d'activistes appelle à des dégradations matérielles ciblant « Amazon et son monde », qu'ils accusent d'organiser « la destruction systématique des conditions de vie sur terre ». À Moulton, le bâtiment logistique de près de 8 000 m<sup>2</sup>, qui servira à booster la stratégie de livraison en 24 heures chrono d'Amazon, devrait être livré courant 2022.*

*Selon la gendarmerie du Calvados, une quinzaine d'engins auraient été dégradés. Les câbles hydrauliques de tractopelles auraient été sectionnés, ce qui empêcherait toute utilisation. « Des engins de chantier ne démarreraient pas ce matin, d'autres n'étaient plus utilisables, confirme-t-on chez Vectura immobilier, promoteur qui développe et construit des ensembles logistiques de grande taille.*

ActuNormandie, 6/12

*Le collectif La Ronce Lisieux a revendiqué ce sabotage, dans la nuit du samedi 4 au dimanche 5 décembre. Ce collectif indique avoir saboté 11 engins de chantier. Pourquoi cibler Amazon ? « Notre modèle court à sa perte, broie l'humain et entraîne déjà dans sa chute de larges pans du vivant. Seuls, nous pouvons arrêter d'acheter. Mais ensemble, et si nous les empêchions de nuire ? »,*

*souligne le collectif. « Ensemble, nous allons riposter, mener des actions décentralisées ».*

*Le collectif La Ronce Lisieux ajoute : « nous choisissons nos cibles méticuleusement, opération après opération, nous trouvons et exploitons une faille dans le système, le talon d'Achille de chaque adversaire, là où nous aurons un effet maximal pour une difficulté minimale. Nous ne porterons jamais atteinte à l'intégrité physique des personnes, mais les biens matériels, eux, n'ont pas de sentiments. Nous sommes anonymes, autonomes, intraçables, inattaquables. »*

*Le géant du commerce mondial en ligne construit actuellement un entrepôt de 7 600 m<sup>2</sup> sur un terrain de 6,5 hectares situé dans la zone d'activités, non loin du rond-point du McDonald's. Il s'agit d'une agence de livraison et non d'un centre de distribution où sont stockées des millions de marchandises. « Le rôle de cette agence de livraison dite « du dernier kilomètre » est de nous permettre d'être au plus près des clients », précise Amazon.*



Contact : [jackdejean@riseup.net](mailto:jackdejean@riseup.net)

